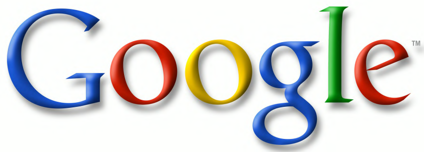
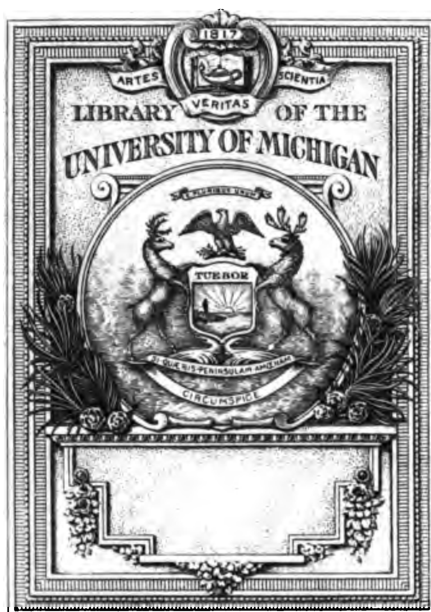



a39015 01810613 1b


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

Bibliothèque de Philosophie scientifique

Dirigée par le Dr Gustave Le Bon

ÉMILE HOVELAQUE

Inspecteur général de l'Instruction publique

Les Peuples d'Extrême-Orient

LE JAPON



ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, PARIS

Cinquième mille

Bibliothèque de Philosophie scientifique (su

3e HISTOIRE GÉNÉRALE

ALEXINSKY (Grégoire), ancien député à la Douma. **La Russie moderne** (8e mille).

ALEXINSKY (Grégoire). **La Russie et l'Europe** (5e mille).

AVENEL (Vicomte Georges d'). **Découvertes d'histoire sociale** (7e mille).

BIOTTOT (Colonel). **Les Grands inspirés devant la Science. Jeanne d'Arc.**

BOUCHÉ-LECLERCQ (A.), de l'Institut. **L'Intolérance religieuse et la politique** (5e m.)

CAZAMIAN (Louis). **La Grande-Bretagne et la guerre** (5e mille).

CHARRIAUT (Louis) et M.-L. AMICI-GROSSI. **L'Italie en guerre** (5e mille).

COLIN (J.), Général. **Les Transformations de la guerre** (7e mille).

COLIN (J.), Général. **Les Grandes batailles de l'Histoire.** *De l'antiquité à 1913* (7e m.)

DEONNA (W.), Professeur à l'Université de Genève. **L'Archéologie.**

DIEHL (Ch.), de l'Institut. **Byzance, grandeur et décadence** (11e mille).

GENNEP. **Formation des Légendes** (6e m.)

GUIGNEBERT (Charles), professeur à la Sorbonne. **Le Christianisme antique** (6e mille).

GUIGNEBERT (Charles), professeur à la Sorbonne. **Le Christianisme médiéval et moderne** (4e mille).

HARMAND (J.), ambassadeur. **Domination et Colonisation** (4e mille).

HILL, ancien ambassadeur. **L'État mode**
(4e mille).

HOMO (Léon), professeur à la faculté des
de Lyon. **Problèmes sociaux de j
et d'à présent.**

HOVELAQUE (Emile), Inspectr général de l'Ins
truction publique. **Les Peuples d'Extr
Orient : La Chine** (6e mille).

HOVELAQUE (Emile), Inspectr général de l'Ins
truction publique. **Les Peuples d'Extr
Orient : Le Japon** (5e mille).

LEGER (Louis), de l'Institut. **Le Pa
visme** (4e mille).

LICHTENBERGER (H.), professeur adjoint
Sorbonne. **L'Allemagne moderne** (

LICHTENBERGER (H.) et Paul PETIT. **L'Im
rialisme économique allemand** (7e

MEYNIER (Colonel O.). **L'Afrique noire** (

MICHELS (Robert), professeur à l'Univers
Turin. **Les Partis politiques.** (4e m

MUZET (A.). **Le Monde balkanique** (5e

NAUDEAU (Ludovic). **Le Japon mode
son Évolution.** (11e mille).

OLLIVIER (E.), de l'Académie française. **Ph
sophie d'une Guerre (1870)** (6e m

OSTWALD (W.), professeur à l'Universi
Leipzig. **Les Grands Hommes** (5e mi

4e HISTOIRE DES DÉMOCRATIES

AURIAC (Jules d'). **La Nationalité française, sa formation.**

BATIFFOL (Louis). **Les anciennes Républiques alsaciennes** (5e mille).

BLOCH (G.), professeur à la Sorbonne. **La République romaine** (6e mille).

BLOCH (G.), professeur à la Sorbonne. **L'Empire romain** (5e mille).

BORGHESE (Prince G.). **L'Italie moderne** (5e mille).

CAZAMIAN (Louis), me de Conférences à la Sorbonne. **L'Angleterre moderne** (8e m.)

CHARRIAUT. **La Belgique moderne** (9e m.).

COLSON (C.), de l'Institut. **Organisme économique et Désordre social** (5e mille).

CROISET (A.), de l'Institut. **Les Démocraties antiques** (11e mille).

DIEHL (Charles), de l'Institut. **Une république patricienne, Venise** (11e mille).

GARCIA-CALDERON (F.). **Les Démocrat
latines de l'Amérique** (6e mille).

HANOTAUX (Gabriel), de l'Académie fran
La Démocratie et le Travail (8e mi

LE BON (Dr Gustave). **La Révolution Fr
çaise et la Psychologie des Rév
tions** (16e mille).

LUCHAIRE (J.), Dr de l'Institut de Flore
Les anciennes Démocraties italien
(5e mille).

PICAVET (C.-G.), pr adjoint à l'Universi
Toulouse. **Une Démocratie historiq
La Suisse** (4e mille).

PIRENNE (H.), Profr à l'Université de G
**Les anciennes Démocraties des Pa
Bas** (5e mille).

ROZ (Firmin). **L'Énergie américaine** (11

ROZ (Firmin). **L'Amérique nouvelle.**

STEED, BOUGLÉ, BOUTROUX, etc. **Les D
mocraties modernes** (4e mille).

DU MÊME AUTEUR

LES PEUPLES D'EXTRÊME-ORIENT : LA CHINE (Flammarion).
(*Bibliothèque de Philosophie scientifique.*)

LES CAUSES PROFONDES DE LA GUERRE (Alcan).

LES ÉTATS-UNIS ET LA GUERRE (Alcan).

Bibliothèque de Philosophie scientifique.

ÉMILE HOVELAQUE
INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Les Peuples d'Extrême-Orient

LE JAPON



ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, PARIS

1928

AVANT-PROPOS

Ce livre fait suite à celui que j'ai consacré à la Chine[1]; il en suppose, dans une certaine mesure, la connaissance. La Chine fut en effet la Grèce et la Rome d'Extrême-Orient et son constant modèle: toutes les civilisations d'Extrême-Asie sont solidaires, parce que toutes à des degrés divers dérivent de la sienne. Et singulièrement la dette du Japon à la civilisation chinoise est si grande qu'il en est comme saturé. C'est à elle qu'en naissant à la conscience il a emprunté de toutes pièces à la fois sa religion — le Bouddhisme — et le système social qui longtemps prévalut sous les premiers empereurs historiques, ses métiers, ses lettres, ses arts, et toute sa conception de la vie civilisée: c'est à elle qu'il prit le Confucianisme qui inspira ses idées morales et dirigea sa pratique; et chaque développement esthétique, chaque nouvelle école d'art en Chine ont retenti puissamment sur son art. Sous peine de redites, il faut par conséquent à chaque instant renvoyer le lecteur aux idées générales que j'ai

1. *La Chine* : Bibliothèque de Philosophie scientifique : Flammarion, 1926.

exposées dans ce livre, et aux analyses que j'y ai déjà données des principaux développements religieux, moraux, philosophiques ou esthétiques de la Chine — le culte des ancêtres, les doctrines de Confucius, la philosophie de Lao-tze, le Bouddhisme, les principes qui sont au fond de son art et les caractères des grandes époques créatrices. Je le fais une fois pour toutes. Je suppose chez lui la connaissance des pages où j'expose, avec certaines généralités sur l'Extrême-Orient tout entier, l'essentiel de la civilisation chinoise : pour cet arrière-fond commun que l'on découvre derrière toute chose japonaise, je me borne dans ce livre à noter certaines nuances particulières au Japon, à indiquer les modifications que ces développements y ont subies et leurs effets sur la vie nationale.

C'est en effet aux parties originales et indigènes de la culture japonaise que je dois réserver l'essentiel de mon effort.

Car si ces emprunts ont été constants et si leur action a été profonde, l'essence de la civilisation du Japon diffère cependant autant de celle de la Chine ou des autres pays dont il a subi l'influence que son histoire. C'est cette différence et ces caractères essentiels que je voudrais tout d'abord dégager comme la lumière qui seule permette de bien lire les pages qui vont suivre.

Deux faits dominent l'histoire du Japon et donnent à ce pays une originalité unique : son isolement prolongé et la rapidité de sa transformation récente.

I

Nul pays ne s'est trouvé plus complètement et plus continûment isolé que le Japon : il l'a été doublement, par son éloignement et par sa volonté de

solitude. Terre extrême de l'Asie éparpillée sur une mer orageuse, il est resté longtemps inconnu de ses voisins mêmes et inaccessible, inviolé et maître absolu de ses destinées, vierge de sang étranger et ne prenant des idées étrangères que ce qu'il a bien voulu. Et lorsqu'enfin, mirage d'or à l'horizon, il est devenu au XVIe siècle le point de mire des cupidités européennes, il a écarté pour deux siècles leur menace en se fermant hermétiquement; et c'est comme en vase clos qu'il a continué à développer son étrange culture indigène. La Chine même n'a agi sur lui que par ondes interrompues: à chaque instant les communications avec sa voisine ont été coupées, par l'anarchie ou l'hostilité chinoises, ou par sa propre indifférence; et à chaque interruption correspond un développement plus intensément national de sa vie. Ses rapports au XVIe siècle avec les Européens, d'abord si intimes et si pleins de promesses, n'ont laissé que peu de traces; les apports étrangers ont été rapidement et complètement éliminés par la politique d'isolement rigoureux des Shōguns. Tous les caractères qu'il devait à la pureté de son sang, à la nature même de ses îles, aux privilèges de son histoire, à l'unité absolue de sa civilisation, se sont donc trouvés renforcés d'âge en âge et lui confèrent une originalité unique. Cette originalité est telle, et si profonde, qu'elle fait du Japonais un être à part, et du Japon un phénomène sans analogies en Asie, ni même dans l'histoire. C'est elle que je voudrais essayer de définir ici, car c'est elle qu'il faudrait constamment tenir sous les yeux si l'on veut éviter les erreurs d'interprétation qui faussent la plupart des livres que l'on a écrits sur ce pays.

Et d'abord, il faut écarter la première erreur et la plus forte de toutes, celle qui dénie à la civilisation japonaise toute originalité propre, et ne voit en elle qu'une imitatrice servile de la civilisation chinoise ou

de la civilisation occidentale. C'est méconnaître à la fois le Japon ancien et le Japon moderne et n'y rien comprendre. Certes, le Japon a toujours emprunté au dehors les éléments de sa civilisation, tour à tour à la Corée, à l'Inde, à la Chine, à l'Occident. Mais il a toujours adapté ce qu'il a adopté, et imprimé à tous ses emprunts sa marque propre : il les a même peut-être transformés plus fortement et plus complètement que nous les éléments que nous devons à la Judée, à la Grèce et à Rome. Il suffit d'examiner rapidement les diverses influences qu'il a subies pour voir qu'il en a profondément modifié l'essence, et qu'il a toujours conservé la sienne.

C'est de l'Inde, par l'intermédiaire de la Corée et de la Chine, que vient la plus grande et la plus constante des influences qui ont façonné sa vie, le Bouddhisme. Mais il a rejeté dans cette doctrine tout ce qui est proprement hindou, le profond rêve métaphysique, la totale absorption religieuse qui font de l'Inde par excellence la mère des philosophies et des religions. Il n'a point connu la terreur des dieux, le culte d'inertie, les extases et les stupeurs qui l'ont engourdie et paralysée, ses basses superstitions et son pessimisme désespéré, toute l'ombre et l'angoisse qui pèsent sur sa vie. Le riant génie japonais n'a pris que les aspects lumineux de la nouvelle foi ; pour lui, elle s'épanouit en beauté et en sérénités, en ornements de la vie, en constantes promesses ; et ses ombres mêmes ne sont que l'arrière-fond qui rend plus belles et plus précieuses les passagères apparences de ce monde illusoire. Le sombre ascétisme hindou même se transforme au Japon, et par la secte Zen devient une prédication d'énergie, une école de vertus agissantes. Cette doctrine n'écarte pas du monde : l'*inkyo* japonais, ou principe de renoncement à l'illusion, ne ressemble en rien à l'abandon total des

biens terrestres et du désir même, à l'absorption farouche dans le rêve de l'Hindou : il n'est souvent qu'habile dégagement des responsabilités et des charges sociales pour mieux jouir de ses instincts. Nul peuple moins naturellement religieux que le japonais : nulle race qui le soit plus essentiellement que l'hindoue : l'un est épris de mouvement et de joie, l'autre ivre d'inertie et de pessimisme. L'Inde n'a d'autre histoire que celle de sa vie intérieure et des invasions qu'elle a passivement subies sans se détourner jamais des accablantes méditations qui, pour elle, sont la seule réalité : le Japon inviolé a vécu largement et puissamment le drame exaltant perpétuellement renouvelé de ses destinées actives : sauf sous les Tokugawa, il n'a jamais eu le loisir de cultiver la pensée et la spéculation abstraite qui sont toute la vie de l'Inde ; et nul esprit ne semble plus vide de contenu philosophique que le sien.

Le contraste est donc absolu entre les deux pays : leur âme et leur destinée sont en tout opposées.

Il en est de même pour la Chine voisine, si proche cependant de sang et de culture. L'essence de la civilisation chinoise est toute morale. Ni l'Inde, ni le Japon n'ont jamais élaboré une éthique : la pensée chinoise n'a jamais tendu à d'autres fins. Aussi peu religieuse que le Japon, aussi dénuée d'esprit métaphysique, la Chine diffère profondément de lui par sa constante préoccupation de la vie morale et de l'organisation sociale. C'est la droite conduite des affaires humaines, les principes fondamentaux des relations de l'homme avec l'homme sur cette terre qui seuls intéressent Confucius, Mencius, Chou Hi ou Wang Yang Ming, et la métaphysique même du Tao n'est qu'une préparation à la doctrine du Wu Wei, ou théorie de l'inaction. Philosophie toute pratique et positive d'une race de paysans, de marchands et de lettrés pacifiques,

sans souci de l'au-delà, sans trouble ni tourment, elle est aussi indifférente à la spéculation désintéressée de l'Hindou et à toute religion qu'à l'idéal chevaleresque du samouraï, qui est la création propre du Japon.

Ce sentiment de l'honneur, qui est le principe même de la société féodale et aristocratique Japonaise si savamment hiérarchisée, est totalement inconnu au Chinois démocratique et égalitaire. L'histoire des deux pays diffère autant que leurs régimes sociaux opposés et que leur âme; et si la Chine réagit constamment sur le Japon, c'est autant par ses insuffisances que par ses supériorités. Tour à tour vénérée comme la maîtresse de toute culture et de toute sagesse et méprisée comme la lâche servante de toutes les tyrannies, la proie facile de toutes les cupidités, la Chine décrépite et passive est pour le Japon, orgueilleux de sa bravoure, de sa vigueur et de son indépendance inviolée, paradoxalement une lumière et un scandale: le fier Japonais se sent, et il est, en tout différent de cette race serve. Il n'éprouve pas, comme elle, le besoin de codifier la loi morale, ni comme l'Hindou de se prosterner devant des dieux. Il porte en lui sa propre loi, et ses dieux. Son instinct d'homme libre et noble suffit à inspirer ses actes, tous conformes à un idéal immanent qui est la voix de son sang et de sa terre; et la fierté de soi est la règle spontanée de sa vie.

Cette immanence de son idéal, révélée par une identité instinctive de réactions spirituelles, est la manifestation la plus éclatante de l'unité du Japon et lui constitue une originalité à part. Les écrivains japonais eux-mêmes sont les premiers à le reconnaître et à proclamer ces contrastes avec la Chine. Ils sentent que l'essence de leur pays est en tout différente. Depuis le VIIIe siècle jusqu'à nos jours, ils

n'ont pas cessé de le répéter avec force[1]. Mais faute de termes de comparaison et d'esprit philosophique, ils n'ont rien fait pour en dégager et en définir la nature. Elle est d'ailleurs d'espèce si subtile que, malgré sa présence universelle, son action ne semble pas avoir été suffisamment reconnue, même par les innombrables écrivains occidentaux qui ont étudié le Japon. C'est cependant cette forte essence qui a créé et maintenu sa culture unique et l'a préservée contre toutes les influences étrangères. Avant même d'essayer d'en expliquer les origines et les effets, il convient de dire nettement ce qu'elle est, et par quoi elle se manifeste d'abord.

L'idéal partout présent qui régit toute la vie japonaise n'est pas, comme les principes qui ailleurs ordonnent les civilisations, un produit de la raison, de la foi, ou de quelque nécessité vitale. Il ne sort pas davantage d'un concept intellectuel ou d'une impulsion morale. Il est, profondément, l'expression constante dans toutes choses d'un certain rythme, d'une harmonie intime partout perçue. Sa pratique est l'application à toute la vie d'une manière de voir et de sentir qui, en dernière analyse, est d'ordre *esthétique*. C'est proprement, dans toute une race, l'attitude de l'artiste qui ne se préoccupe ni des principes, ni des conséquences, ni de la valeur morale des choses, ni de leur utilité sociale, mais de leur seule conformité à ses conceptions de beauté, et qui

1. *Hitomaro* (VIIIe siècle) : « Au Japon l'homme n'a pas besoin de prier, car le sol même est divin ». *Kitabatake* (XIVe siècle) : « Le grand Yamato est une contrée divine : il n'y a que notre pays dont les fondations soient l'œuvre de l'ancêtre divin ». *Mabuchi* (XVIIIe siècle) : « Les Japonais sont honnêtes et droits dans leur cœur, dédaigneux des vaines théories et des mensonges où se plaisent les autres peuples. En comparaison des profonds systèmes chinois, les nôtres semblent vides. Mais les Chinois mentent, et nous disons la vérité ».

les ordonne toutes selon son seul rythme intérieur.

C'est l'universelle présence de ce rythme qui donne au Japon son irréductible individualité. Toute chose japonaise est achevée comme une œuvre d'art, parce que toutes expriment cette intime harmonie. Elle n'apparaît pas seulement dans celles qui sont proprement d'ordre artistique — les poèmes, les danses, la peinture, tels ustensiles familiers, tels motifs de décoration, telle ordonnance de processions, d'architectures ou de jardins. Elle se retrouve au même degré dans tous les dehors visibles de la vie, toutes les attitudes des êtres et des choses. Tout au Japon tend vers la beauté : tout y a un caractère esthétique. Cela est si vrai que le moins sensible des voyageurs y devient conscient de cette eurythmie ; elle se découvre à lui tout au moins dans les fins paysages mesurés de cette terre exquise, les temples et les habitations qui s'harmonisent à leur beauté.

Mais pour qui sait voir, cette eurythmie n'est pas moins apparente dans toute la structure sociale du Japon et ses réactions spirituelles. Ce même rythme se manifeste dans la fine décence, l'élégance morale de la race, son sens toujours juste et sûr de toutes les convenances, son amour d'artiste pour sa terre natale et l'extraordinaire patriotisme qu'elle inspire. Telle est en effet l'intime dépendance de toutes les parties de la vie japonaise que chacune rappelle toutes les autres par un charme identique, si bien que le « sourire japonais[1] », tel geste de femme ou de guerrier évoquent au même degré qu'un objet d'art

1. Sur le sourire japonais et sa signification sociale, voir Lafcadio Hearn, *Glimpses of Unfamiliar Japan, chap. XXVI.* En toute circonstance, si douloureuse soit-elle, le Japonais garde le sourire, par stoïcisme, par une discipline sociale millénaire qui subordonne ses sentiments individuels à un idéal de conduite héroïque et lui impose une attitude conforme à l'esthétique de son groupe.

tout un ordre social et une conception esthétique de la vie. L'unité de cette civilisation se révèle ainsi à chaque pas et à tout moment de son histoire. Le principe qui la crée l'anime tout entière. Le plus distrait des observateurs, le moins pénétrant des analystes du Japon ne peut manquer de reconnaître qu'une préoccupation de beauté inspire pareillement l'héroïsme du samouraï, la foi du bouddhiste, le dévouement de la femme, tout l'idéal moral de la race et ses habitudes. Cette constante préoccupation ne se manifeste pas plus pleinement dans la sobre ordonnance et la parfaite décoration des habitations, des paysans comme des daimyō ou de l'Empereur, que dans la noble tenue et le détail exquis de la vie de tous. Elle n'ordonne pas moins sûrement les mœurs et les coutumes que le fin décor qui les enveloppe, les fines nuances des vêtements et des étoffes. Nulle part ailleurs le raffinement des mœurs n'est plus général; nulle part on ne trouve influences comparables à celle qu'a exercée sur le goût de tout un peuple la « cérémonie du thé », qui est un enseignement universel de sobriété, de simplicité, d'harmonie, un perpétuel affinement des sens et de l'esprit, une école de perfection matérielle et spirituelle.

Or ces tendances ne sont pas au Japon une lente création du temps et cette perfection esthétique n'est pas nouvelle. Elles ne sont pas comme ailleurs un apport de l'étranger ou une acquisition tardive. Elles sont primitives et instinctives. Dès l'aube de son histoire le Japonais se montre ainsi passionnément épris de beauté. C'est par son profond amour des beautés naturelles de son pays que ces tendances se manifestent d'abord; et nul n'a plus continûment, plus délicatement et plus fidèlement aimé, loué, décrit, représenté tous les aspects de sa terre. Le sentiment de la Nature qui chez nous apparaît

si tard, est chez lui inné. Toujours il a adoré les fleurs, les arbres, les pierres; toujours il a connu l'art de jouir subtilement des paysages et du ciel, de l'eau, des saisons, de toutes les apparences éphémères et charmantes que chaque heure apporte dans ce climat et ce pays privilégié. Et toujours il a su en faire passer le charme dans tout le détail de son existence et y mettre comme la présence réelle du génie de sa terre. De subtiles correspondances dans les rites, les décors, les pensées, les ordonnances de chaque jour rappellent perpétuellement des prestiges naturels et ce rythme inné. Il semble que dans l'air de ces îles heureuses soit éparse une force permanente qui incite l'homme à orner par des reflets et des réminiscences de la Nature, et à embellir encore une vie que tout conspire déjà à rendre désirable et belle. Et c'est ainsi que par tous ses aspects extérieurs et à tout moment de sa longue vie l'âme même du Japon nous sourit.

Cette eurythmie ne se révèle pas seulement dans ces dehors visibles, les paysages, les costumes, les cérémonies, les attitudes, les gestes de tous les jours. Elle régit toutes les réactions intérieures de l'homme : toutes s'ordonnent sous la même loi de beauté. C'est elle qui donne je ne sais quelle grâce esthétique à tous les raffinements de sentiments, aux beaux dévouements, aux fières abnégations, aux sublimes sacrifices qui illustrent les annales du Japon. C'est elle qui crée, en même temps que le sentiment de la nature le plus profond que l'on connaisse, le patriotisme le plus ardent que l'histoire ait enregistré, pure adoration de la plus belle des terres, et qui ne doit rien, comme ailleurs, à la menace étrangère. C'est elle qui règle tous les mouvements de l'âme japonaise et rend belles toutes leurs expressions.

En effet, si profondes, si intimement mêlées à son sang sont ces tendances héréditaires sans cesse

renforcées que la poésie, les arts, un goût raffiné en toutes choses sont chez tout Japonais autant que son patriotisme l'expression spontanée de son être, et comme le geste naturel de la race. Un paysan, une servante d'auberge, le moindre écolier d'école primaire traduisent fatalement en toutes circonstances leurs sentiments par un poème ou un dessin. Ailleurs rien de plus personnel que ces moyens d'exprimer l'émotion intérieure ou de plus caractéristique d'une époque ou d'une mode. Au Japon ces poèmes et ces dessins se ressemblent tous à travers toute son histoire comme les réactions qui les inspirent, et semblent ainsi moins sortir d'une conscience individuelle que d'une âme collective : par là ils manifestent cet étrange caractère d'impersonnalité et de fixité qui est un trait de tout l'Extrême-Orient.

Et, de fait, la personnalité de tout Japonais se confond en tout avec celle de tous ses frères. Tout Japonais naît avec l'instinct des mêmes images, des mêmes coups de pinceau, des mêmes métaphores comme des mêmes sentiments. Ils sont dans son cerveau et dans sa main un affleurement de l'obscure mémoire de la race. Ils ne sont chez lui guère plus une création personnelle que le chant de l'oiseau, l'ordonnance fixe des pétales d'une fleur. Une pesée millénaire contraint les uns et les autres à s'ordonner fatalement selon des rythmes invariables. Une même loi de répétition prévue et de ressemblance régit pareillement la plante et l'homme. Cette loi est seulement moins visible chez l'un que chez l'autre. C'est que chez l'un comme chez l'autre les manifestations de leur vie sont des habitudes organiques de l'espèce. Elles sont fixées dans sa substance par des hérédités immuables et des conditions d'existence toujours pareilles. Nulle race jamais ne fut plus continûment et plus complètement soumise que la japonaise, si pure de sang, à pareille identité de milieu, d'inspira-

tions et de vie. De là son extraordinaire homogénéité, l'identité absolue de ses manifestations individuelles et collectives. De là aussi la perfection esthétique et la parfaite unité de sa civilisation dont les équilibres et les accords avec la Nature et avec elle-même n'ont jamais été brisés ni faussés. Et de là enfin la constance de ce rythme de beauté qui n'est que l'expression de ces équilibres et de ces accords et de cette unité. C'est un immémorial passé toujours vivant et identique dans son essence qui produit le présent.

— Nous touchons ici au principe même qui crée cette civilisation et en explique la nature : la solidarité absolue de cette terre et de ses fils. Tout Japonais n'est qu'une incarnation du Japon éternel, une parcelle de son âme, un moment de sa vie. Son Empereur, qui est le Fils du Soleil et des dieux qui ont formé de leur substance la substance même du pays, n'en est que l'émanation la plus haute et la plus pure. Le moindre de ses sujets est comme lui divin et incarne comme lui le Japon. Pareillement il descend des Kami innombrables qui sont les esprits de la terre japonaise, et son âme est faite pareillement de toutes les influences matérielles et spirituelles que cette terre a subies depuis sa naissance : toutes revivent en lui, dictent ses actes et font sa vie[1]. Car les dieux ancestraux et leurs descendants et la terre japonaise ne font qu'un : leur identité est absolue comme leur divinité est certaine et partout agissante. C'est leur essence générale et éternelle qui est l'essence de chaque être individuel et périssable qui naît à la lumière japonaise. Leur action se manifeste en lui comme dans l'arbre et les collines, les saisons et toutes les apparences naturelles. Il ne fait qu'un avec

1. Voir dans le chapitre I un exposé des conceptions shintoïstes qui proclament cette identité foncière de toutes les manifestations de la terre et de la vie au Japon.

sa terre, et son esprit est son esprit. Tout le Japon est ainsi contenu tout entier dans chaque âme japonaise et présent derrière toute chose japonaise. Et c'est cette constante présence qui constitue le caractère propre du pays et l'essence de sa civilisation.

Pareilles croyances, pareille continuité d'obsessions communes, pareille unité ne se trouvent nulle part ailleurs au même degré. Elles donnent à cette race une homogénéité, une fixité, une résistance extraordinaires aux influences extérieures. Sur son somnambulisme millénaire, elles coulent sans le troubler jamais, sans pouvoir en modifier les directions et les gestes à jamais déterminés.

Et c'est ainsi que, mieux encore qu'en Chine même, l'on voit par le Japon que toute civilisation n'est qu'un rêve ancestral et qu'une hallucination collective. Sur ce pays depuis toujours isolé et soumis à des influences toujours identiques pèsent plus inexorablement encore que sur la Chine les fatalités de son passé et de son milieu étroitement bornés. Ce sont elles qui par leurs répétitions et leurs confirmations incessantes lui donnent son originalité unique et créent son essence : l'une et l'autre sont d'ordre esthétique.

Pour qui reconnaît ainsi la nature de cette originalité et la présence universelle de la force harmonieuse qui la crée, le Japon s'explique. L'on perçoit alors la solidarité nécessaire de toutes les manifestations de sa vie. L'on comprend qu'au Japon un souci d'élégance morale, de grâce, de tenue fière et décente règle pareillement toutes les attitudes et tous les actes, comme un sens subtil de la beauté le choix des couleurs et des formes. Si la vie tout entière y est comme saturée d'influences esthétiques[1], c'est qu'un

1. « N'est-ce pas le shogun Iyeyasu qui, considérant un jour de pauvres hardes rapiécées, se sentit fier de commander à un

universel besoin d'harmonie, de finesse, de beauté en toute chose est l'âme même de ce peuple élu et sa marque propre. Ce besoin n'est que l'expression spontanée et obligée de sa nature tout entière créée par ce passé immémorial et cette constante force d'harmonie. Et c'est pourquoi au Japon un poème, une estampe, un sourire, la politesse japonaise, tel geste de femme, tel sacrifice ou tel dévouement d'homme, toutes les disciplines sociales et tout le détail des habitudes de chaque jour ont un style, un caractère et un charme identiques, parce qu'ils rejoignent pareillement ce passé et sont le produit de cette force.

Et c'est ce qui explique la spontanéité et l'unité absolue de toutes les manifestations de la vie au Japon. Leur caractère propre est de contenir *implicitement* tout le Japon et d'exprimer une philosophie *implicite* de la vie. Le Japonais n'a pas besoin d'imaginer des métaphysiques ou une morale systématique. L'idéal qui l'anime, sa pratique l'exprime mieux que tous les codes écrits, toutes les théories abstraites. Aucun penseur n'a formulé au Japon comme Confucius en Chine une loi morale, ni comme dans l'Inde une métaphysique, ni analysé comme ailleurs les principes qui régissent les relations humaines. Et cependant le Japon a élaboré le plus puissant et le plus agissant des esthétismes moraux, la règle non écrite du Samouraï. Nulle religion, nul système de morale n'ont jamais déterminé la conduite de tout un peuple plus exactement que cette loi instinctive inscrite dans tous les cœurs et qui dicte souverainement à tous l'honneur, le sacrifice absolu de

pays où les vieilles femmes mettaient dans leurs reprises un tel souci de perfection? » Bellessort, *La Société japonaise*, p. 305. — Sur le caractère impersonnel de l'imagination japonaise, voir aussi, p. 237-241, quelques observations justes de cet écrivain si ses conclusions me semblent excessives.

l'individu à la famille, au chef, à la patrie; nulle contrainte n'a jamais obtenu une soumission plus complète de tous à un idéal qui se confond avec leur être et anime tous leurs actes et toutes leurs œuvres.

Il semble qu'une présence si permanente et si forte s'imposerait à tous les esprits. Il n'en est rien : et c'est pourquoi j'ai cru devoir aussi longuement en analyser la nature. La méconnaissance de ce caractère universellement répandu dans toute sa civilisation vicie presque tous les travaux que ce pays a inspirés. Même les écrivains que l'on croirait les mieux préparés à sentir l'originalité propre du Japon, les historiens de son art, en sont insuffisamment pénétrés. Cet art, qui est partout, ils l'isolent trop. Ils en font trop une entité à part et un objet d'étude séparée. Ils négligent en général d'en rattacher les innombrables manifestations à la vie familière, aux mœurs, aux croyances et aux habitudes, à l'histoire, à une sensibilité esthétique partout présente, dont elles sortent toutes entières et qui seules les éclairent. Ils ne perçoivent pas l'unité profonde de cette civilisation unique, et que toutes ses parties sont solidaires, et qu'un seul rythme les anime toutes. L'histoire de l'art au Japon, moins encore qu'ailleurs, ne saurait se limiter à la peinture, à la sculpture, à l'architecture, aux arts mineurs, à l'énumération des écoles et des maîtres. Tout y est art. Le meilleur commentaire de toute chose japonaise est le paysage japonais, une danse ou une procession japonaise, les gestes et les attitudes spontanées du peuple dans les rues et les maisons toujours ouvertes sur les apparences changeantes et agissantes du ciel et de la terre. Isolé des collines, des arbres, des sources, des rochers qui font partie intégrante de sa construction et en achèvent la beauté, un temple ou une architec-

ture au Japon n'est qu'une chose morte vide de tout sens profond : nulle image, nulle description qui fait abstraction de ces éléments et d'une certaine atmosphère invisible et présente n'en peut rendre l'essence.

Et d'autre part, l'insuffisance de sens artistique et la méconnaissance de cette dépendance mutuelle de toutes les parties de la vie japonaise faussent l'interprétation de quelques-uns de ceux qui ont le plus profondément aimé le Japon et en ont le mieux parlé. Sous peine de paraître présomptueux, il faut le dire nettement, afin d'éclairer à fond la conception qui pénètre tout ce livre.

Un grand nom se présente immédiatement à l'esprit, celui de Lafcadio Hearn, qu'il est impossible de passer sous silence dans une étude sur le Japon, car il en a été à coup sûr le principal interprète. Sensible avant tout à cet esthétisme moral de la race, ce délicat artiste nous a donné du Japon une image exquise — et incomplète. L'art japonais lui était fermé. Il n'en parle qu'en passant et sans compréhension. Le passé et l'évolution récente du pays le laissent indifférent. C'est le charme moral du vieux Japon encore vivant, sa douceur, sa finesse, son héroïsme souriant, sa féminine grâce, sa profonde harmonie morale qui ont enivré l'âme nostalgique de cet idéaliste si durement froissé par la grossièreté, les laideurs et les brutalités de nos civilisations matérielles. Pour leur échapper, il s'est réfugié dans le paradis de cette terre féerique. Il n'a vécu que par le rêve irréel qu'il s'en est forgé. Il est mort d'en avoir découvert l'irréalité[1]. Il n'a pas accepté tout le Japon.

1. J'ai de lui une lettre significative où il me met en garde contre cette idéalisation dont il est lui-même le plus illustre exemple.

Il ne l'a pas connu tout entier. Ses livres délicieux sont la confession amoureuse d'un cher idéal intime qu'il projette sur le Japon plutôt qu'un fidèle portrait de ses traits. Ils n'évoquent que l'adorable mirage où s'est consolé son cœur féminin meurtri par la vie. Il ne faut pas demander à ces tendres effusions la dure précision d'une étude objective, ni à cet amant le détachement du philosophe. Ce sensitif n'a cherché dans les choses que de quoi apaiser son âme altérée de tendresse et de douceur — et de quoi flétrir tout ce qui la blessait. C'est l'obsession de ce qu'il hait autant que la vision de ce qu'il adore qui l'éclaire et l'égare. Sans doute, le Japon qu'il a décrit existe ou a existé. Mais à force de l'idéaliser, il le diminue ; et pour n'en avoir pas perçu l'essence secrète, il n'en rend pas la vie totale.

La pure érudition qui laisse échapper ce que ce rêve d'artiste révèle ne peut davantage saisir cette subtile essence. Il est un autre nom qu'il est impossible de ne pas citer ici, celui de Basil Hall Chamberlain. La dette de tout étudiant des choses japonaises est grande à cet érudit : son *Things Japanese* est le livre de chevet de tout voyageur : aucun ne renseigne mieux sur le Japon que cette précieuse petite encyclopédie. Mais la profonde et sûre érudition de Chamberlain a d'étranges lacunes. Plus encore qu'à Lafcadio Hearn, l'art japonais lui est fermé : rien de plus vague et de plus banal que ce qu'il en dit. L'esprit philosophique lui fait également défaut. Nulle part on ne trouve dans ses livres une vue d'ensemble sur la civilisation japonaise, une tentative pour en dégager l'unité, une analyse des forces qui l'on produite. Quelques-unes de ses manifestations spirituelles les plus essentielles sont ignorées ou niées. Sous prétexte que le mot *Bushido* est de création toute récente — ce qui est incontestable —, il conteste la réalité de la chose qui, elle, est certaine

et capitale [1]. Il semble insensible à cet esthétisme moral de la race qui joue dans son développement un si grand rôle et inspire encore, quelles qu'en soient les origines ou les formes, tant d'actes au Japon et détermine encore toute son attitude morale. C'est que la science pure qui décrit et énumère est impuissante à faire jaillir en nous l'intuition instantanée de la beauté et à rendre les prestiges de la vie : toute la botanique ne peut faire naître en nous le ravissement que donne instantanément une rose.

— Et cependant que reste-t-il d'une réalité telle que le Japon, si complexe, si subtile, si féconde en suggestions esthétiques, si l'on oublie ces prestiges et si l'on est insensible à cette beauté? [2].

II

Que ceux qui ont aimé et connu le vieux Japon n'aient pas perçu cette essence, ni su en dégager les caractères, voilà de quoi surprendre. Ceux qui n'ont étudié que le Japon moderne sont moins coupables. Son développement récent semble à première vue la négation de son passé, et rien ne prépare l'économiste ou le sociologue à retrouver sous la surface nouvelle du pays les profondes forces spirituelles qui le façonnent encore.

Et cependant cette essence y persiste, si ses manifestations sont plus cachées. Pas plus que l'Inde ou que la Chine, l'Occident ne l'a altérée. L'extraordinaire rapidité de sa transformation, son adoption en appa-

1. Voir la brochure « The Invention of a New Religion ».
2. Du merveilleux écrivain français qui par malheur a promené sa fantaisie au Japon, il est charitable de ne point parler. Ses livres ont en grande partie créé l'idée que la France s'en est faite. Il n'en est pas de plus fausse ni d'une plus insolente inintelligence.

rence intégrale de la civilisation occidentale ont trop généralement fait croire que le Japon n'a point d'individualité ou en change avec versatilité. Il n'en est rien. Nul peuple n'a une personnalité plus forte. Elle s'est toujours manifestée par des réactions identiques, par des choix et des refus également significatifs. L'unité et la continuité de cette civilisation n'ont jamais été entamées. Le génie propre de la race a gardé toute sa vitalité même sous l'assaut prodigieux qu'elle vient de subir. Le Japon a dominé et transformé les éléments discordants qui l'ont récemment envahi, et n'y a pris que ce qui sert à ses fins. Il a une fois de plus adapté ce qu'il a adopté. Il a, comme toujours, rejeté tout ce qui était en désaccord avec sa vie profonde. Celle-ci se poursuit toujours sous la cuirasse étrangère qu'il ne lui a superposée que pour mieux la protéger. C'est par fidélité à sa civilisation propre, et non par admiration pour la nôtre, que le Japon s'est transformé et armé. Ses emprunts à l'Occident ont été tout matériels : moralement et spirituellement, il ne lui doit rien. Sa force réside moins dans ses armes nouvelles que dans ses antiques disciplines. Celles-ci demeurent, plus fortes que jamais ; et la science occidentale n'est que la servante d'une âme qui est restée fidèle à elle-même. Son présent n'est pas, comme on le dit trop souvent, je ne sais quel déguisement grotesque dont elle s'est servilement affublée pour singer nos prétendues supériorités. Il est mêlé à sa substance même et n'est que le prolongement de son passé.

Il est facile de prouver ces affirmations. Les preuves abondent. On en trouvera de nombreuses dans ce livre. Et je ne parle pas de la survivance dans le Japon moderne du charme des mœurs et de l'esprit du Japon ancien. Ce ne sont pas quelques apparences superficielles qui survivent aux transformations modernes. L'armature même du pays est restée la même. Toute

la structure politique du Japon qui semble étrangère est en réalité indigène. Ses institutions présentes, en apparence empruntées, ont de profondes racines dans son passé. Sous la façade démocratique qui les dissimule, ce sont les vieilles suprématies oligarchiques et les habitudes ancestrales qui ordonnent encore sa vie. Le Genro, qui mène tout, est, sous un autre nom, le vieux Conseil des Anciens; le Cabinet rejoint le Bakufu; la toute-puissante bureaucratie continue celle des Tokugawa si ses méthodes sont scientifiques et ses fins différentes. Le culte traditionnel de l'Empereur et du Japon est plus vivace que jamais : l'un et l'autre sont divins, et cette religion antique et nouvelle n'a pas d'incroyants. C'est elle, tout autant que la menace étrangère, qui fit la révolution et créa le régime qui en sortit. La restauration et ce régime sont avant tout l'œuvre d'une renaissance du génie national et d'une plus claire conscience de son essence. Tout le système imaginé en 1868 pour affranchir le peuple et réorganiser la société n'est qu'un retour au principe des réformes du Taïkwa au VIIe siècle; et c'est dans la plus haute antiquité de la race autant qu'à l'étranger que le Japon cherche ses inspirations présentes.

Quant à la vie morale et matérielle, rien n'y est changé. Les mœurs traditionnelles, les habitudes, les amusements, les religions, l'art, la littérature, les disciplines sociales et spirituelles, les raffinements et les simplicités de la vie sont tels qu'autrefois. L'essentiel du Japon qu'ont décrit Kaempfer et les voyageurs anciens subsiste toujours. Les mêmes costumes, les mêmes danses, les mêmes processions, les mêmes rites, les mêmes petits commerces, les mêmes croyances, l'antique politesse, les gestes, les goûts et les distractions d'autrefois se maintiennent au milieu d'une hideuse civilisation matérielle impuissante à les modifier. Le Japon, en dépit de ses cui-

rassés, de ses voies ferrées et de ses fabriques, de son armée et de ses ambitions, de ses téléphones et de ses innombrables poteaux télégraphiques, est toujours le paradis pittoresque où la floraison des cerisiers ou des glycines, des iris ou des lotus, enchante tout un peuple amoureux comme autrefois de la beauté et qui semble en faire toujours la loi de sa vie. L'âme du samouraï anime encore ses commerçants, ses industriels, ses paysans et ses savants : l'honneur survit au mercantilisme. D'avoir été formé à Saint-Cyr ou dans les écoles militaires allemandes n'empêche pas l'officier japonais sanglé dans son uniforme occidental et muni de toute notre science de faire harakiri au moindre prétexte comme son ancêtre vêtu de soies éclatantes et ceint des deux sabres. Le Mikado est toujours pour lui, comme pour tout Japonais, un dieu sur la terre, fils du soleil et l'incarnation vivante et sacrée du Japon pour qui l'on meurt sans question et en souriant. La geisha est toujours une des institutions fondamentales du pays. Ce sont toujours les mêmes mythes millénaires, les vieilles légendes, les vieilles danses somptueuses, l'antique vie héroïque et sanglante dont s'enivre le peuple dans les interminables drames de son théâtre — et même de ses cinémas.

Car les dernières découvertes de la science, le cinéma comme la photographie en couleurs ou la télégraphie sans fil et le téléphone, sont immédiatement mises au service des manifestations d'un insondable passé inextricablement mêlé au présent. Tout l'attirail hideux et commode de la civilisation matérielle empruntée se dresse sans doute au milieu de l'adorable vie japonaise. Mais sa hideur ne déteint pas sur elle : cet attirail lui reste extérieur. Il n'en est qu'un instrument mécanique séparé. Et c'est ainsi que près d'une gare, d'une fabrique trépidante, le quartier immémorial des geishas retentit toujours des

notes grêles du samisen et perpétue dans le même décor sa traditionnelle existence inchangée. Au centre s'érige le bureau hérissé de fils téléphoniques dont le standard communique avec les maisons de thé, où, chaque soir, comme au temps de Yoritomo ou d'Iyeyasu, se déroulent les splendeurs des antiques danses et les fêtes hiératiques du passé. Devant ce morne standard aux chiffres innombrables se tient un homme. Ses doigts rapides libèrent les ondes qui lancent ou ramènent à travers l'espace l'étincelant essaim bruissant des fées, les geishas et les maikos, que les estampes nous ont rendues si familières, et qui voltigent de maison en maison selon les demandes. Elles passent, dans l'éblouissement de leurs lourds brocarts anciens lamés d'or, sous la palpitation des féesriques lanternes roses dont le cœur est une ampoule électrique, sous leurs fards et leurs fantasques coiffures avivées de tons éclatants, telles des idoles d'un culte périmé, des apparitions d'un autre monde. Ces vivantes fleurs, ces étonnants papillons, échappés à quelque terre de féerie, pareils aujourd'hui et il y a mille ans, obéissent aux secousses électriques et évoluent docilement sous l'appel strident de ces fils frémissants. — On regarde : et une seconde réunit les deux extrémités de la civilisation; et l'on vit dans un éclair deux instants du temps que séparent mille années....

Ce mélange déconcertant de rites millénaires et de machinisme, de science moderne et de gestes qui viennent du fond des âges, de laideur utilitaire et de raffinement esthétique, est la marque propre de ce pays, et l'image que je viens d'évoquer le symbole de son étrange civilisation. Le Japon est un et divers. Il est moderne et antique. Son unité survit à tous les assauts et concilie toutes les discordances. En dépit des apparences, son âme n'a pas varié. Toutes les vicissitudes de son histoire semblent n'avoir fait que

l'exalter. Les plus fortes civilisations que la terre ait enfantées n'ont pu affaiblir son essence unique et originelle. Ni l'Inde, ni la Chine, ni l'Occident, ni le Bouddhisme, ni le Christianisme, ni la science, ni l'industrialisme n'ont réussi à étouffer sous leurs apports le génie spontané de cette petite race. A travers toutes ces complexités, ces troubles, ces désordres, elle garde sa simplicité raffinée, parce qu'elle conserve à travers tout le culte de ses dieux indigènes, c'est-à-dire de soi.

— Un jour, dans le lointain paradis de ces îles fortunées une énergie a jailli du sol. Il y a de cela trois millénaires. Elle coule encore. Elle a traversé les siècles sans jamais perdre ni les directions ni les rythmes de sa naissance. Ce sont eux qui ordonnent encore les éléments disparates de la vie du Japon. Ce sont eux qui donnent à sa civilisation composite son irréductible originalité et sa persistante unité. A la constance de ses effets on mesure la force de cette énergie. Depuis bientôt deux mille ans, elle n'a point cessé de créer la beauté et de produire l'ordre, et toutes ses manifestations sont des harmonies. Toujours et partout elle a tout plié à sa loi d'eurythmie et transfiguré tous les êtres et toutes les choses que ses ondes atteignaient. L'identité de son action, à travers tant de siècles et tant de formes, révèle la nature de son essence, qui est esthétique, et qui a jusqu'ici partout et toujours embelli ce qu'elle touchait.

III

Elle l'a fait jusqu'ici. Mais pourra-t-elle continuer à le faire dans ce monde plus vaste où le Japon est entré ?

Ce principe immanent de beauté, de simplicité, d'harmonie, d'ordre et de mesure pourra-t-il encore se maintenir en face de toutes les forces modernes qui

en sont la négation et tendent perpétuellement vers la laideur et l'inutile encombrement de l'esprit et de la vie? La beauté, l'harmonie, la mesure sont les dernières préoccupations de nos civilisations matérielles toutes utilitaires, et le désordre moral est au fond de leur monstrueuse hypertrophie. Elles ne tendent pas aux harmonieux développements homogènes où l'homme, comme la bête, comme la plante adaptées à leur milieu, est en équilibre avec la nature et en accord avec lui-même : tout au contraire. Le *style* est le caractère commun de toutes les vieilles civilisations. Nous ne l'avons plus. Ce style n'est que l'expression dans toute leur vie de ces équilibres et de ces accords, et la présence partout visible des principes qui les ont créées. Nos civilisations ne possèdent pas de style parce qu'elles ne connaissent plus ces équilibres et ces accords et l'unité de caractère qu'ils donnent; d'autres plus complexes, et qu'elles finiront peut-être par élaborer, n'existent pas encore. Le Japon, qui jusqu'ici a su concilier la beauté du passé et les utilités du présent, les traditions de son sang et les conquêtes de la science, saura-t-il non seulement conserver son antique culture mais collaborer à la création de cette harmonie nouvelle? Ou perdra-t-il comme l'Occident ses directions traditionnelles, et tout son éblouissant décor anachronique sombrera-t-il sous l'uniforme laideur qui se répand sur toute la terre?

Nul ne peut le dire avec certitude. Mais, dès à présent, il semble que l'ancien Japon soit menacé, et que son essence ne pourra indéfiniment se maintenir contre toutes les influences qui sourdement l'assaillent. Celles-ci ne sont pas seulement extérieures, et la pression de l'Occident, l'adoption de ses conceptions matérialistes, et notamment l'infection de certains principes germaniques, ne sont pas les seules forces de dissolution qui tendent à désagréger le vieux Japon. Des éléments de dissociation intérieure et qui

tiennent à sa vie présente même agissent avec une force plus grande encore.

Et d'abord l'étonnante rapidité de ses progrès, sa prodigieuse expansion, sa prospérité même, sont ruineuses. Elles rompent les équilibres anciens. Elles tendent avec une énergie croissante à créer des groupes nouveaux qui échappent aux disciplines héréditaires. Le seul accroissement de la population augmente dans des proportions formidables la matière qui, chaque année, doit leur être soumise et tenir dans les cadres trop étroits de la traditionnelle vie japonaise. Cette population s'accroît chaque année de huit cent mille unités que le Japon ne peut nourrir qu'en les expulsant de son sein vers des terres lointaines ou en les parquant dans de nouvelles usines. La colonisation ou l'industrialisation à outrance semblent les seuls remèdes à ce dangereux pullulement. L'un et l'autre sont des remèdes destructeurs, car ils créent pour ces groupes nouveaux un milieu où toutes les influences qui ont façonné la race manquent ou sont diminuées. Toute la politique extérieure et intérieure du Japon est déterminée par la tragique nécessité de nourrir ces bouches trop nombreuses. Il étouffe dans les étroites limites de ses îles surpeuplées. L'agriculture, qui fut la base même de sa civilisation, n'y trouve plus de terres; et par rapport aux paysans enracinés dans le sol le nombre des prolétaires misérables et nomades augmente toujours. Il lui faut à tout prix trouver ailleurs des terres où déverser son trop plein; et cette nécessité l'accule à l'impérialisme, à l'expansion par les armes, et partant à la création de formidables ressources qui, seules, lui permettront de réaliser ses ambitions agressives, c'est-à-dire à une industrialisation du pays toujours plus intense.

Et alors devant lui se dressent les insurmontables obstacles. Devant ses ambitions s'élève la résistance unanime de ceux qu'elles menacent, et devant sa sur-

production l'effort de pays plus favorisés, riches de toutes les matières premières qui lui font défaut. A cette surproduction, il y a d'ailleurs, pour le Japon comme pour tous les pays, des limites prochaines, que le Japon semble avoir déjà atteintes. Et d'autre part l'expansion pacifique même lui est interdite. En Australie, en Californie, dans tous les pays blancs où le Japon espérait trouver des issues, il rencontre des résistances plus fortes encore : au préjugé du Blanc contre le Jaune s'ajoute le grandissant sentiment que c'est par le Japon que se pose le redoutable problème de l'égalité des races. Et c'est cette égalité que nient précisément avec le plus de force l'Amérique et l'Australie où le Japonais trouve le climat, les conditions d'existence et les terres vides qui lui conviennent le mieux. De quelque côté que le porte l'impérieuse nécessité de s'étendre pour pouvoir vivre, il trouve les renaissantes oppositions de la Nature ou de l'homme.

Car — et c'est ce qui achève la tragédie de sa vie présente, en apparence si florissante et si forte, en réalité précaire et de toutes parts menacée — les supériorités mêmes de sa civilisation et de sa nature constituent pour lui une infériorité. Il semble que sa longue accoutumance à un milieu et à des conditions de vie uniques ait fait de lui une espèce humaine à part très délicate, uniquement adaptée à son milieu, comme l'est telle plante ou telle bête tropicale ou alpine, et qui, hors de son habitat naturel, ne peut vivre. Il ne peut s'acclimater dans les seules terres de colonisation à sa portée, Sakhaline, Corée, Mandchourie, Sibérie, qu'il a acquises par la force des armes au prix d'immenses sacrifices, rendus vains par la volonté hostile de la Nature. Trop sèches, trop froides, trop différentes de ses îles tièdes, elles découragent son effort, et par leur âpreté remplissent son âme de mélancolie. La Chine même ne vaut pas mieux. Il ne peut espérer l'emporter sur la basse

plèbe pullulante qui y grouille qu'en acceptant ses mœurs viles et en descendant à son niveau. Pris de nostalgie, il s'étiole, ou pour échapper aux transformations nécessaires et destructives de son essence qui lui permettraient de vivre dans pareils pays, il retourne dans son Japon surpeuplé où il ne trouve plus de champs à cultiver. Et alors les usines le happent, plus mortelles encore, et achèvent de le dégrader. Ses femmes, ses filles perdent dans ce milieu inhumain leur santé, leur pudeur, leur charme, et jusqu'à cette propreté corporelle qui est la marque même de la race. Elles cessent d'être des Japonaises, c'est-à-dire la suprême fleur de ce pays et la plus haute expression de sa civilisation. Par leur transformation l'on mesure la profondeur de la chute, et la grandeur de la menace suspendue sur leur pays. Leur dégradation devient le symbole même de la destruction de tout ce qui fut le vieux Japon. Et dans les villes, qui pareillement se transforment, s'étendent comme une lèpre grandissante les abominables quartiers où la misère précipite cette nouvelle race dans une sauvagerie que le Japon connaît pour la première fois, et qui est pire que celle du barbare.

Devant de tels spectacles et la disparition qui semble fatale de tant de finesse, de tant de beauté, quel cœur qui ne s'émeuve? et qui ne s'apitoie devant les fatalités qui pèsent sur ce pays qui lutte pour sa vie, pour la vie tout court? Les solutions qu'il applique aux problèmes de sa destinée, l'impérialisme, l'industrialisme, sont haïssables et meurtrières. Ces remèdes sont pires que le mal. Mais où en trouver d'autres? Et de quel droit l'Occident, qui a traversé pareilles crises, et appliqué les mêmes remèdes, et connaît les mêmes maux, viendra-t-il condamner le Japon entraîné à son tour dans la même orbite que lui, et miné par les mêmes insidieuses dégradations? J'ai moi-même parfois durement flétri dans ces pages cet

impérialisme nourri des pires doctrines allemandes, et déploré ces effets de l'industrialisation du Japon. Mais nulle part ces tares ne sont plus excusables, car nulle part les nécessités vitales qui les imposent ne sont plus inexorables. Et le dernier mot comme le premier, lorsqu'on parle de ce pays adorable qui semble aujourd'hui si tragiquement menacé, doit être de tendresse et de sympathie.

Kyōto, juillet 1920 — Paris, novembre 1920.

LE JAPON

En tout le Japon fait contraste avec la Chine. et la méthode d'étude qui convient à l'une ne saurait sans changement s'appliquer à l'autre. Et d'abord le Japon en comparaison paraît tout petit et peut, semble-t-il, d'un coup d'œil s'embrasser. Et d'autre part, l'unité du Japon est aussi complète que l'est l'incohérence de la Chine et se prête davantage à une synthèse. C'est pourquoi je commencerai par une vue d'ensemble sur sa civilisation qui permettra d'en dégager les caractères généraux et d'en déterminer les cadres. Je reviendrai ensuite avec plus de détails sur les parties de sa vie dont cette analyse aura révélé l'importance prépondérante.

NOTE. — La transcription des mots japonais que j'ai adoptée dans ce livre est celle qu'emploient les Japonais dans leurs publications en langue étrangère. Les lettres se prononcent sensiblement comme en italien : toutes les voyelles sont sonores. Le g est partout dur : le j se prononce dj : ch, tch.

LIVRE I

VUE D'ENSEMBLE

I

La civilisation japonaise.

Peu de pays ont été décrits, loués, critiqués, expliqués plus abondamment que le Japon. Le moindre touriste se croit le droit de le juger et même de l'interpréter. Et cependant il serait impossible de trouver parmi les innombrables travaux dont il a été l'objet un seul qui en donne une idée quelque peu complète et satisfaisante. Son unité et sa simplicité apparentes sont trompeuses : le Japon ne se laisse pas plus facilement comprendre que l'Inde ou la Chine : son essence est même d'espèce encore plus subtile et plus évasive. La prétention si fréquente d'y lire à livre ouvert fait sourire tout homme averti : il ne paraît clair qu'à l'ignorance ou à la présomption. Cela est si vrai que ceux qui l'ont étudié le plus profondément déclarent le comprendre d'autant moins qu'ils l'ont connu davantage. Et c'est ainsi que Lafcadio Hearn, qui est sans contredit l'homme qui en a le mieux interprété l'âme, est le premier à le proclamer. Il commence le livre[1] où il a ramassé le fruit de quinze années de séjour et d'études au Japon par de

1. *Japan : An Interpretation.*

significatives paroles du plus cher de ses amis japonais. Peu de temps avant de mourir, celui-ci lui dit : « Lorsque d'ici quatre ou cinq ans vous vous rendrez compte que vous ne comprenez rien aux Japonais, vous commencerez à en savoir quelque chose ». — L'ignorance donnerait-elle donc seule l'audace d'en parler? Non. L'individualité du Japon est si forte que nul n'y peut rester indifférent : elle éveille la double clairvoyance de la haine et de l'amour, et ces deux clairvoyances peuvent tour à tour révéler tout au moins les diverses réactions de l'âme européenne à son égard.

Contre certaines de ces réactions il faut d'ailleurs se mettre en garde, car on ne peut ni aimer, ni détester le Japon à moitié : peu de pays ont été dénigrés ou idéalisés au même degré. C'est ainsi que les amoureux exclusifs de la Chine grandiose n'ont que dédain pour le Japon; c'est peut-être, disent-ils, un délicat bibelot, mais dénué de toute originalité propre. Et d'autre part à n'écouter autrefois que certains de nos marchands et des Européens établis dans les « Treaty Ports », par comparaison avec ces mêmes Chinois que des siècles de commerce avec les Européens ont formés, les Japonais sont sans honneur en affaires, et c'est un peuple de fourbes. Ces durs critiques ne connaissaient qu'une fraction infime du Japon, et la moins estimable; les mœurs dont ils se plaignaient étaient la réaction inévitable d'un pays dont le premier contact avec notre civilisation lui en avait inspiré l'horreur et la défiance. A l'injustice et à la violence, il a naturellement répondu parfois par la dissimulation et la fourberie, qui étaient alors ses seules armes. Mais avec le temps bien des malentendus et des ignorances se sont dissipés; et d'injustes préventions de part et d'autre se sont atttténuées à mesure qu'un ordre stable et des rapports plus intimes se sont substitués au chaos des premières relations.

Plus forte est la prévention héréditaire du Blanc contre le Jaune, et plus lourde de menaces. C'est elle qui en dernière analyse explique le dédain de Loti pour ce Japon dont il a subi à la fois la fascination et le dégoût. « Je le trouve », dit-il, « petit, vieillot, à bout de sang et de sève. J'ai conscience de son antiquité antédiluvienne, de sa momification de tant de siècles qui vont bientôt finir dans le grotesque et la bouffonnerie pitoyable, au contact des nouveautés d'Occident. » Et ailleurs, à la veille de cette guerre avec la Chine qui a révélé au monde l'incomparable héroïsme des Japonais, il les déclare « mièvres et dégénérés ».

Par contre, depuis saint François-Xavier jusqu'à nos jours, que d'Européens ont subi jusqu'au ravissement le charme de cette terre unique! A saint François, elle semblait un paradis de douceur et de bonté [1] : et son sortilège a retenu maint voyageur jusqu'à la mort, non seulement des artistes tel que Lafcadio Hearn, mais des humbles, tel ce Will Adams qui au XVIIe siècle a tout abandonné pour s'y fixer, ou ce matelot anglais que j'ai vu à Shidzuoka racontant pour gagner sa vie les vieilles légendes enchanteresses du Japon qu'il savait mieux qu'un indigène. Dès qu'on arrive, ce sortilège opère sur toute âme sensible au charme, à la finesse, à la grâce. Il semble que s'ouvre devant les yeux ravis une terre de féerie où enfin l'harmonie est réalisée, où tout est ordre et beauté, où le bonheur délicat est épars dans l'air léger. Quiconque a vu le Japon ne peut oublier l'enchantement de ces premières heures divines de douceur et de joie fine. Après plus de vingt ans écoulés, je me rappelle comme si c'était hier mon arrivée à Nagasaki. Je revois toujours sous la tendre lumière la courbe adorable des côtes, la souple pro-

1. « Les Japonais sont les délices de mon âme », écrit-il.

cession des collines boisées, tout le paysage exquis et menu qui enveloppe la brune ville toute menue et comme blottie contre la terre; je revois les frais minois roses des petites Japonaises qui en théories interminables déversaient dans notre paquebot gigantesque leurs petits paniers de charbon par milliers, et faisaient de ce travail partout ailleurs sale et laid, je ne sais quel jeu charmant et gracieux. Et une fois dans les rues de l'étrange ville fantasque où les étranges caractères chinois partout inscrits semblaient des incantations, je ne me lassais pas de regarder cette fine humanité brune, si courtoise, si décente et si douce : pendant des heures, fasciné, je m'enivrais de l'exquise proportion des chambres ouvertes sur le paysage exquis, des attitudes et des poses toujours exquises de ces êtres qui, perpétuellement, reformaient sous mes yeux les estampes des grands maîtres. Que de fois je les avais contemplées avec nostalgie comme des images d'une vie disparue et d'une harmonie qui ne pouvait plus être ! et voici qu'elles vivaient sous mes yeux.

Une harmonie absolue entre la vie de l'homme et celle de la terre où elle s'écoule, telle est encore aujourd'hui la première impression comme la dernière que laisse le Japon. Nulle part on ne trouve plus pareille harmonie ni un sens de la perfection aussi achevé, aussi profondément mêlé à tout le détail de l'existence. Cette civilisation est d'ordre esthétique : elle est une œuvre d'art. C'est le trait caractéristique du pays et la première preuve de son unité profonde ; et c'est pourquoi il faut dès l'abord le dégager, quand ce ne serait que pour expliquer la passion que le Japon inspire à tous ceux pour qui le monde extérieur existe, et justifier la ferveur de ses panégyristes. Il faut pardonner à ceux qui, les yeux encore pleins de ces harmonies, se laissent aller à en parler comme un amoureux de ses amours. Devant

de telles perfections en effet on peut difficilement par moments éviter le ton de la rhapsodie, et je m'y laisserai sans doute par moments entraîner.

Cependant si j'apporte au Japon une sympathie entière, je m'efforcerai néanmoins de rester impartial. Le charme du pays ne me fera pas oublier ses infériorités, ni les redoutables forces qui ont fait le Japon d'autrefois et d'aujourd'hui, ni leur menace persistante. Mais c'est ce charme unique qu'il faut d'abord s'efforcer d'exprimer, car il constitue la première réalité du pays s'il n'en est pas la seule; et c'est très délibérément que je m'exposerai au reproche de tout voir en rose et d'être dupe des apparences superficielles d'un pays où tout n'est pas à louer ni à admirer. La critique viendra ensuite.

Un premier malentendu doit surtout être dissipé : ce mélange surprenant d'antique civilisation orientale et de moderne civilisation occidentale n'est pas, comme on l'a trop longtemps cru, un bibelot d'étagère délicieux, cocasse ou négligeable, et le Japon un pays sans grandeur et sans originalité. La force et l'originalité ne lui ont jamais fait défaut : j'espère pouvoir le prouver. Et d'autre part, il est une réalité humaine si complexe et si complète que l'analyse la plus détaillée suffirait à peine à en révéler les éléments essentiels. On y trouve côte à côte des survivances, presque au même degré qu'en Chine, d'un monde contemporain de Babylone ou de Ninive, et les dernières nouveautés de l'Europe. Et ce qui donne au Japon sa grande force aujourd'hui, c'est précisément l'intime pénétration de ces deux éléments; c'est la perpétuation dans un milieu moderne, avec une organisation industrielle et militaire semblable aux nôtres, d'un certain nombre de sentiments, d'habitudes, de vertus et d'aspirations qui n'existent plus au même degré ailleurs.

Car, malgré les changements extérieurs des cin-

quante dernières années, le Japon a gardé presque intacte sa vie matérielle et morale, ses mœurs et ses coutûmes, sa petite industrie et son petit commerce, ses distractions, ses religions, ses arts, sa littérature. A ces survivances du passé, il a su ajouter les conquêtes de la science, la grande industrie, le grand commerce et la plus savante organisation moderne. Sa politique, ses finances, son administration, sa justice, son armée, son enseignement sont entièrement empruntés à l'Occident; et toutes ses puissances matérielles sont aujourd'hui les servantes d'un esprit héréditaire et d'une âme qui n'ont guère varié depuis deux mille ans. Le Japon ne s'est armé d'un outillage moderne que pour garder son indépendance, conserver intacte sa vie traditionnelle et pouvoir jouer dans le monde le rôle auquel il se croit appelé. C'est donc cette vie traditionnelle, cette âme et cet esprit qu'il faut avant tout définir. Et c'est pourquoi je parlerai d'abord des caractères qui donnent à cette Ultima Thulé de l'Asie son originalité unique; de son isolement et des sentiments qui l'ont accentuée, et fortifiée contre la plus rapide et la plus prodigieuse transformation que l'histoire ait connue; de ses religions ensuite; et enfin de ce régime féodal millénaire qui forgea ses vertus guerrières et a fait de lui une Sparte moderne. Et enfin pour terminer cette vue d'ensemble, j'essaierai de dire brièvement ce que l'Occident a apporté d'aspirations et de tendances à cette âme, et dans quelle mesure il l'oriente vers de nouvelles destinées.

§ 1. — Caractères du Japon : Son originalité, son isolement ; Sentiment de la Nature et patriotisme.

Les innombrables îles montagneuses et volcaniques qui constituent le Japon, par leur climat, leur nature, leur histoire, ne ressemblent à aucun autre pays.

Et d'abord cette terre délicieuse, qui semble faite pour le bonheur, est le moins sûr des séjours : perpétuellement elle frissonne sous l'effort de ses volcans dont les éruptions sont parfois terribles : des tremblements de terre dont on a compté jusqu'à mille dans une année parfois abattent comme des châteaux de cartes des villes entières : les secousses de 1855 détruisirent 50.000 maisons à Tōkyō et firent périr 7.000 personnes : celles de Sanriku en 1896 27.000 personnes : celles de Mino en 1891 ruinèrent 222.000 maisons[1]. Et la rencontre des courants atmosphériques contraires qui donnent au Japon sa grande salubrité et l'adorable limpidité de son atmosphère changeante y provoque des typhons d'une violence extraordinaire, soulevant des raz de marées qui engloutissent villes et villages. La rançon de l'étrange beauté de cette terre volcanique baignée de si pure lumière est cette insécurité, plus constante encore que celle de l'Inde ou des terres classiques des fléaux naturels. Mais contrairement à ces terres où les dieux visibles remplissent l'homme d'épouvante et l'accablent de leur présence, le Japon est tempéré et riant; il est à l'échelle humaine; il est un des jardins enchantés de la terre; et ces monstrueuses visitations ne peuvent en faire oublier la douceur et l'aménité habituelles, les radieux sourires de son éther éternellement lavé de pluie, le tendre accueil de ses fins paysages modérés. Seule persiste après chaque déchaînement l'impression de l'impermanence de toutes choses l'étrange sensation de l'irréel, et que tout le décor de notre vie n'est qu'un rêve sans substance. Si fort est ce sentiment chez le Japonais qu'il constitue comme le fond de ses religions, et que l'une d'elles, le Shintoïsme, détruit et reconstruit sur un plan identique tous les vingt ans ses grands

1. *Japan Year Book*, p. 22.

temples comme symbole que rien ne dure, que tout passe. Et la maison japonaise, toute en bois, par nécessité sur cette terre incertaine, par goût aussi, est fragile et sans masse, comme si ce qui ailleurs s'appelle une *demeure*, devait ici être impermanent comme l'est la vie.

Ce profond sentiment japonais de l'instabilité, de l'incertitude et de la fuite de toutes choses, frappe dès l'abord le voyageur le plus distrait. Il finit par constituer pour lui comme pour le Japonais l'arrière-fond de toutes les impressions que ce pays lui donne. Ce caractère d'impermanence est le premier qu'il faut dégager. Et le second est que toute cette civilisation et ce pays sont une chose unique, et d'une unité absolue, et que leur développement ne ressemble à nul autre : le Japon est par son histoire comme par sa nature, absolument à part. Ce pays constitue en effet un ensemble singulier qu'un étrange privilège a isolé pendant des millénaires du monde entier et préservé contre toute atteinte. Son seul génie intérieur a dirigé toute son évolution. Aucune influence hostile jusqu'en 1854 n'est venue troubler sa vie. C'est librement que tour à tour il a recueilli le meilleur des civilisations de la Corée, de la Chine et de l'Inde; par ondes successives elles sont venues graduellement déposer sur ces plages lointaines ce qu'elles avaient de plus rare et de plus parfait. Dans ces apports le Japon n'a pris que ce qui s'adaptait à sa nature : c'est par choix et non par contrainte qu'il a connu les influences étrangères que son génie a fondues en harmonies. Le Japon est devenu ainsi comme le refuge spirituel et le temple de toute la pensée orientale, comme un musée où se sont réunis tous les prestiges et toutes les délicatesses de l'Asie entière.

D'autre part, cette civilisation composite s'est développée d'une manière continue et harmonieuse; le Japon n'a point connu d'invasion, ni de rupture de

continuité dans son évolution intérieure; il est toujours resté inviolé et comme protégé par ses dieux. A la conscience orgueilleuse de ce privilège s'est ajouté le profond sentiment d'un autre privilège unique, celui d'habiter la plus belle de toutes les terres. Et en effet, enveloppée par des paysages dont la finesse, la constante mesure et la grâce ne se retrouvent nulle part ailleurs au même degré, l'humanité japonaise semble plus que toute autre s'être étroitement harmonisée à sa terre. La civilisation qu'elle y a élaborée en est l'harmonie exprimée dans la vie : elle est une des plus parfaites réussites de l'histoire. Et d'ailleurs cette civilisation n'est pas l'apanage d'une élite ; elle est la commune possession de tous : tous y participent également et en jouissent pleinement : le palais de l'Empereur comme celui du grand seigneur ne diffère de la chaumière du paysan que par l'ampleur, non par sa nature ou l'exquise justesse des proportions : la vie des uns et des autres est sensiblement la même, et tous partagent les mêmes jouissances raffinées ; nulle part pareille et si constante communauté de sentiments, de goûts, d'aspirations, de vie n'a jamais prévalu dans aucun pays, sauf peut-être dans la Grèce antique que le Japon rappelle par tant de traits.

Dès l'aube de leur histoire, on trouve chez les Japonais la conscience de cette harmonie et de ces privilèges. Elle se manifeste d'abord par l'amour des beautés naturelles de leur pays et le plus intense sentiment de la nature que le monde ait connu. Depuis toujours, le peuple tout entier se rend en pèlerinage aux sites célèbres, s'en va au printemps contempler sans fin les fleurs de cerisier, les azalées, les iris, les glycines ; en été, les lotus ; en automne, les chrysanthèmes, le flamboiement des érables ; en hiver la neige ; et toujours toute la succession des féeries que chaque saison apporte. Car cette terre japonaise renouvelle pour ses enfants sans cesse des fêtes ex-

quises, et le plus humble paysan là-bas jouit intensément de beautés que chez nous les poètes et les artistes seuls semblent comprendre. Maintes fois le kurumaya, qui pendant des heures traînait mon ricksha sous un soleil brûlant, s'arrêtait pour me faire admirer la forme d'une branche, la grâce d'une fleur, une beauté qui avait échappé à mes yeux de barbare. Et le soir venu, ce cheval humain revêtu d'un kimono nouvellement lavé, après le bain que tout Japonais prend journellement dans les eaux chaudes qui partout jaillissent de ce sol volcanique, jouait aux échecs avec un camarade, discutait poésie ou composait un sonnet.

Cet amour des belles choses pénètre la vie tout entière. Tout révèle un sentiment esthétique, fin et sûr : le moindre ustensile, la plus humble tasse ou assiette est partout au Japon un objet raffiné, un enseignement perpétuel de beauté. Que l'on me permette de citer un exemple de ce raffinement naturel que l'on trouve chez le plus humble coolie. Un jour à Kyōto, j'étais allé chez un marchand d'antiquités regarder des kakemonos. J'en avais fait mettre un certain nombre de côté, puis, lassé, étais reparti. Je voyais que mon kurumaya s'éloignait sans plaisir ; au bout d'un certain temps, il s'arrêta et me dit : « Honorable Seigneur venu de par delà les mers, n'avez-vous pas remarqué ce paysage qui représente le Fuji au moment où les arbres sont en fleurs ? Pourquoi ne l'avez-vous pas acheté ? » Et je me suis alors rappelé que ce kakemono était en effet beau, et je suis retourné le prendre. — Une autre fois, je suis arrivé à Yokohama le soir d'un de ces typhons terrifiants qui ravagent le Japon. Un ciel tragique s'étendait au-dessus de la ville, et le cône parfait du Fuji brûlait dans le lointain comme une immobile flamme. La ville entière était dans les rues à contempler les changeantes merveilles de l'étrange drame aérien. Cette sensibilité si aiguëtà

tous les beaux aspects de la nature se scandalise de notre indifférence; et pour les Japonais nous sommes des barbares. Un soir, à Paris, que la lune illuminait le fleuve et la ville, un Japonais s'étonna de voir les rues vides, et demanda: «Comment se peut-il que, par les soirs de lune, je sois seul à me promener sur ces quais? Que de beauté vous laissez perdre! » et la moindre servante d'auberge n'a pas une sensibilité moins fine. Voici un de ces petits poèmes où les Japonais excellent à noter une impression fugitive et rare, et que l'on met dans la bouche d'une d'elles : « Ah ! la nouvelle neige ! Il ne faut pas la salir. Où jetterai-je ce marc de thé ? » Et ailleurs : « C'est la première neige ! Et quelqu'un est resté chez soi ! Qui cela peut-il être? » A toutes les époques du Japon, nous trouvons cette même adoration de la Nature; voici par exemple des vers de la poétesse Isé qui vivait au IXe siècle : « Douces fleurs du cerisier que les ondes reflètent chaque printemps, j'ai voulu vous cueillir et j'ai mouillé mes manches vainement. Mais je veux les mouiller et les mouiller encore! » [1]. Et au XVIIIe siècle Motoōri écrit : « Demande-t-on à quoi ressemble le cœur du Yamato ? [2] A la fleur du cerisier de montagne exhalant son parfum au soleil du matin. » — « L'hiver : il neige. Mais que sont ces flocons ? Des fleurs. Par delà les nuages serait-ce déjà le printemps ? »

C'est ainsi que le Japon paraît aux Japonais une terre belle, adorable et précieuse, où la douceur de vivre est unique, et dont on ne peut se lasser d'admirer et de louer tous les aspects. Quoi d'étonnant s'ils pensent que leur pays est supérieur à tous les pays, puisque aucun n'a su inspirer un pareil amour ?

De plus leur terre n'est pas seulement la plus belle

1. Ces vers symboliques sont aussi un aveu d'amour malheureux.

2. Du Japon.

et la plus privilégiée ; elle est sacrée, elle est divine, et ils participent à sa divinité. Le Japon est réellement divin puisque, d'après leurs légendes, il est issu des dieux qui l'ont façonné de leur substance ; et leurs divins empereurs sont fils de ce soleil qui crée la vie et fait l'unité du monde. Nous verrons un peu plus loin qu'une des religions du Japon, la plus ancienne et la plus forte, n'est au fond que la religion de la terre japonaise, des âmes japonaises, de tout ce qui lentement a fait le Japon. Nul patriotisme plus ardent par conséquent et qui se nourrisse de sentiments plus variés et plus profonds : l'attachement au trône et au pays est une religion. Au XIVe siècle, Kitabatake écrivait déjà : « Le grand Yamato est une contrée divine ; il n'y a que notre pays dont les fondations soient l'œuvre de l'ancêtre divin ; seul, il a été transmis par la déesse du soleil à la longue lignée de ses descendants, et la succession est intacte dans une unique famille. C'est le devoir de tout homme né sur le sol impérial de vouer à son souverain une loyauté dévouée jusqu'au sacrifice même de la vie. » Et un homme d'Etat moderne, le prince Ito, mort en 1909, dans son livre sur la présente constitution japonaise, nous dit : « Le trône fut établi au moment où le ciel se sépara de la terre. L'Empereur est le fils du Ciel ; il est divin, il est sacré ; tous doivent l'honorer ; il est inviolable. La splendeur du trône sacré s'est continuée par une lignée ininterrompue de souverains. Le Japon n'a jamais eu qu'une seule dynastie, inviolée comme celle du ciel et de la terre. Jusqu'à la fin l'Empereur restera identifié avec la Famille impériale. » Et en effet pour tout Japonais, l'Empereur est comme l'incarnation du Japon ; il en est le symbole ; et mourir pour lui, c'est mourir pour l'âme du pays. Voici ce que dit une poésie japonaise de Takeo Hirose, le héros de Port-Arthur, écrite lors de la guerre contre la Russie : « Sans bornes comme le dôme du ciel — est notre

dette envers notre empereur; sans fond comme la mer — est notre dette envers notre pays ».

Tout concourt donc à donner aux Japonais le sentiment que nulle autre terre ne ressemble à la leur, qu'elle est supérieure à toutes par sa nature, sa beauté, son histoire, la protection constante de ses dieux dont les fils règnent encore sur elle. Ils sont solidaires tous d'un immémorial passé qu'ils continuent. Pour eux leur patrie n'est pas une abstraction, mais une vivante réalité dont tout leur est familier et cher; et pour elle nul sacrifice n'est trop grand, car le Japon est immortel et ils collaborent à son immortalité.

§ 2. — Les religions du Japon.

Et les religions du Japon, le shintoïsme, le bouddhisme, le confucianisme, viennent renforcer encore ce patriotisme et cet esprit de sacrifice. J'ai déjà parlé de ces religions dans mon livre sur la Chine, et j'ai essayé d'en dégager l'essence. Il en faut dire cependant un mot ici, parce que toutes sont mêlées d'une manière si intime à toute la civilisation japonaise que même dans la plus rapide esquisse on ne saurait les passer sous silence. Sous la forme qu'elles ont prise au Japon, elles y ont créé et y maintiennent un état d'esprit qui fit la grandeur de la Grèce et de la Rome antiques.

La première de ces religions, le shintoïsme, se confond en partie avec le culte des dieux topiques et des dieux domestiques que j'ai analysé ailleurs. Elle est la première et la religion la plus naturelle des hommes. Cette foi à la survivance des ombres après la mort, cette croyance qu'il subsiste de chaque être disparu quelque chose qui influe sur la vie des vivants, pour le bien et pour le mal, ne fait qu'affirmer une

vérité que la science proclame aujourd'hui : que les morts sont plus puissants que les vivants pour déterminer nos actes. Et ce culte des morts n'est pas seulement le culte des individus qui ont vécu et agi sur la terre japonaise. Il existe aussi un esprit de chaque famille, du clan auquel elle appartient, de la race tout entière, du pays tout entier, dont l'âme collective est faite de toutes les influences, de toutes les énergies, qui jamais à aucun moment ont constitué le Japon. Tous les êtres qui ont vécu, les arbres comme les hommes et les bêtes, toutes les apparences que l'homme a connues, les montagnes et les fleuves, l'air, la lumière, le soleil, tout ce qui jamais a influé sur la terre japonaise, est un *kami*[1], un esprit dont le rayonnement ne s'éteint plus et qu'il faut concilier par l'adoration et les offrandes. A tout le passé, à tout le présent, le Japonais est relié par les liens invisibles et innombrables; il n'est rien par comparaison avec les myriades de *kami* qui obscurément ont façonné sa vie. C'est à ses esprits qu'il obéit; et c'est par eux qu'il pense et se perpétue. Il n'est qu'une parcelle de la grande âme éternelle du Japon qu'ils ont peu à peu formée. La littérature japonaise depuis douze siècles le répète. « Nos bons morts sont vraiment des dieux », dit un vieil écrivain japonais. Et hier encore, le prince Ito écrivait : « Nous sommes tous redevables envers les mânes de nos morts ; nous ne vivons que pour eux ; nous ne vivons que par eux : aucun sacrifice n'est trop grand quand il s'agit de faire quelque chose pour eux : leur pensée persiste. » Et lorsque les Japonais sont partis en guerre contre la Russie, les commandants des armées ont fait afficher dans les camps des proclamations qui disaient toutes la même chose : « Vous allez non pas à une mort incertaine, mais à une mort certaine pour les mânes de vos an-

1. Ce mot, tout abstrait, veut dire « sommet, au-dessus ».

cêtres : leurs esprits sont toujours avec vous ; ils vous protègent et ils vous enveloppent. Rien ne vous arrivera de mauvais ».

Et c'est ainsi qu'il y a dans le monde aujourd'hui une race qui tout entière a le mépris de la mort, parce que pour elle la mort n'existe pas. Elle se survit dans tous ses membres, solidaires les uns des autres, et qui ne constituent qu'une seule famille éternelle. Les devoirs des enfants envers leurs parents, de tous envers leur Empereur, envers tous les morts sont des devoirs absolus. Celui qui refuse de se plier à la loi commune, non seulement se déshonore, mais devient un esprit mauvais, un esprit qui souffrira toujours, parce qu'il a manqué à la plus sacrée des obligations. Car nous n'avons pas d'existence individuelle ; nous ne sommes que des chaînons dans une immense chaîne.

Et c'est ainsi que le shintoïsme rejoint cette autre religion japonaise, le bouddhisme. En effet, le bouddhisme enseigne que la mort n'est qu'une apparence, que perpétuellement l'être revit dans des millions d'existences, que le monde n'est qu'une illusion et qu'un rêve, qu'aucun être n'existe véritablement. La vie individuelle n'a donc aucun prix : elle ne vaut que par ce qu'elle prépare, car nos actes déterminent dans une autre existence notre ascension ou notre déchéance. Pour le bouddhiste, la vie individuelle est un mal dont la racine est le désir. C'est le désir, source de toute illusion et de toute vie, qu'il faut vaincre afin d'aboutir à cet état supérieur qu'est le Nirvana, l'absorption dans le Néant qui seul existe. Et le bouddhisme n'enseigne pas seulement la résignation et le sacrifice de soi, mais la bonté envers tous les êtres, quels qu'ils soient. « Je suis toi, tu es moi » proclame la loi bouddhique. Et ailleurs : « Si la haine répond à la haine, comment

la haine finirait-elle ? » Elle est une des sources de cette politesse, de cette courtoisie, de ce stoïcisme japonais qui sont des traits caractéristiques de la race.

La troisième religion japonaise, le confucianisme, je l'ai déjà décrite dans ma « Chine ». Mais au Japon elle s'est dépouillée de son formalisme stérilisant et n'a jamais produit de castes de lettrés hostiles à toute innovation. Elle n'a ni temples ni prêtres. Elle n'est qu'une doctrine bienfaisante de justice et de raison humaines, une philosophie pratique qui enseigne à l'homme ses devoirs envers ses parents, envers ses maîtres, envers tous les hommes. Elle vient encore renforcer le sentiment de la solidarité humaine qu'inspirent le shintoïsme et le bouddhisme ; comme eux elle proclame que le passé est sacré, que c'est la pensée des morts qui nous dirige, et qu'il faut à tout prix maintenir les habitudes antiques dont vécurent les ancêtres, car elles sont vraies et vénérables, elles sont un trésor de sagesse collective supérieure à toute pensée individuelle.

Et c'est ainsi que ces influences millénaires collaborent toutes à maintenir au Japon le culte du passé, une âme commune, des croyances toutes puissantes, un patriotisme que les influences de l'Occident n'ont pu détruire. Car ces antiques religions qui se pénètrent et se corroborent toutes, et que tous pratiquent à la fois, sont aujourd'hui aussi vivantes qu'il y a deux mille ans. Ce sont elles, et les forces spirituelles qu'elles ont créées, qui expliquent non seulement la vie japonaise et les réactions japonaises devant la civilisation occidentale, mais la politique présente du Japon, ses aspirations, son âme.

§ 3. — Le régime féodal.

Une dernière influence, séculière celle-là, est venue encore tremper cette âme japonaise ainsi préparée à tout sacrifier au culte du pays. Jusqu'en 1868, le régime féodal s'est perpétué au Japon. Ce pays ne ressemblait à rien autant qu'à cette Écosse d'autrefois, où les clans étroitement groupés autour de leurs chefs se battaient sans cesse les uns contre les autres. Et c'est ainsi que s'est maintenu un esprit guerrier dont les préceptes se sont incarnés dans cette religion du Samouraï que des théoriciens japonais modernes ont appelé le *Bushido*[1].

Si l'on veut bien comprendre ce code de chevalerie japonaise, c'est dans le livre de Nitobe « La Voie du Samouraï » qu'il faut l'étudier, ou dans l'admirable étude de Lafcadio Hearn qui s'appelle « Un Conservateur ». On y verra jusqu'à quel stoïcisme, jusqu'à quel mépris du danger et de la mort, à quel point d'honneur l'âme japonaise s'est élevée. Jamais chevalier du Moyen Age, jamais Grand d'Espagne, n'a montré un courage plus farouche, une fidélité plus absolue à la parole donnée, ni un sentiment plus délicat des devoirs du Guerrier. C'est ce code non écrit, mais fidèlement observé pendant des siècles, qui a façonné l'âme du Japon. Il est aussi vivant aujourd'hui qu'au Moyen Age. Voici deux courts récits, qui mieux que toute analyse, en montreront l'esprit.

Dans une partie reculée du Japon vivait à la fin du xviie siècle un Daimyō, Asano Naganori. C'était un très grand seigneur, mais peu au courant des usages de la Cour. Son rang l'appela à Tōkyō pour servir d'introducteur d'ambassadeur auprès du Shōgun. Il

1. Pour ce mot, voir B. H. Chamberlain, *The Invention of a new Religion*, et p. 103 ce qu'il faut penser de cette brochure.

s'adressa au chambellan préposé aux rites qu'il fallait suivre pour cette cérémonie, afin qu'il lui apprît à les accomplir exactement. Car en Orient on doit exécuter sans faute aucune les rites compliqués qui président à toutes les cérémonies. Mais malgré son rang, Asano était pauvre; ses moyens ne lui permettaient pas de donner au chambellan, Kira Yoshihide, tous les cadeaux attendus. Celui-ci, dépité, fit traîner en longueur l'enseignement qu'il devait lui donner, et mêla à ses conseils des persiflages. Asano fit semblant de ne point comprendre, et subit patiemment pendant quelque temps les insolences de cet homme qui, le croyant lâche, lui dit finalement un jour : « Honorable Seigneur, venu de terres très lointaines, le cordon de mon soulier s'est dénoué; daigne le rattacher ». Devant cet outrage, Asano bondit sur le chambellan, et le frappa à la figure de son poignard. Or, il était défendu de porter dans le palais aucune arme et, pour avoir enfreint la règle, Asano fut condamné à faire harakiri, c'est-à-dire à s'ouvrir le ventre, après avoir fait des excuses à celui qu'il avait frappé dans un lieu sacré.

Après sa mort ses terres furent confisquées, et les quarante-sept chevaliers servants qui l'avaient accompagné furent exilés; sans maître désormais, ces « ronins » errèrent en vagabonds à travers le pays et se dispersèrent. Mais le chambellan savait quell obligation leur imposait la mort injuste de leur se gneur; il redoutait la vendetta qu'il croyait inévitab pendant longtemps il n'osa sortir qu'entouré d' escorte, et son château était gardé nuit et jour. année s'écoula, puis encore une année; et le bellan rassuré laissa peu à peu se relâcher les tions prises, puisque les ronins semblaien abandonné toute idée de vengeance et être i la mémoire de leur seigneur. D'ailleurs il a que le chef des ronins se livrait depuis lo

une vie de débauche. On l'avait vu un jour ivre-mort au milieu de la rue. Un autre samouraï, indigné, lui avait alors craché à la figure en disant : « Misérable dégénéré qui n'as pas su venger ton maître ! » sans que le ronin eût tenté de venger cette insulte.

Cependant, en réalité, aucun des ronins n'avait rien oublié. Ils ne s'étaient ainsi conduits que pour dissiper les soupçons, et rendre possible leur vengeance. Ils en trouvèrent enfin l'occasion. Une nuit de février 1703, par une tempête de neige, ils attaquèrent le château fort et le prirent d'assaut. Le lâche insulteur de leur maître s'était caché sans combattre : ils finirent par le découvrir. Ils se prosternèrent alors cérémonieusement devant lui et lui dirent : « Seigneur, daignez honorablement vous ouvrir le ventre ». Il refusa d'abord, mais finalement devant leurs menaces de le faire périr sans honneur, il s'exécuta.

Alors les quarante-sept ronins se rendirent au tombeau de leur maître, revêtus de leurs plus beaux vêtements et le louèrent à haute voix en lui disant : « Seigneur, nous tes serviteurs qui te devons tout, nous revenons auprès de toi, ayant accompli ce qu'il fallait accomplir ; » et puis les quarante-sept, après avoir lavé dans la source prochaine la tête du chambellan, la déposèrent sur la tombe. Condamnés à faire expiation, ils retournèrent auprès de leur maître et solennellement firent harakiri. — J'ai vu leurs tombes autour de celle d'Asano ; elles sont encore aujourd'hui un lieu de pèlerinage ; des fleurs nouvelles les ornent chaque jour, car pas un détail de cette histoire n'est ignoré des Japonais, et depuis toujours ils rendent pieusement aux serviteurs fidèles le culte dû. — Auprès de ces tombes, on en voit une quarante-huitième un peu à l'écart : c'est celle du samouraï qui cracha à la figure du ronin, qu'il avait injustement soupçonné d'avoir oublié son seigneur. Lorsqu'il apprit sa lourde erreur, il se rendit auprès

des autres ronins, et fit lui aussi harakiri, pour expier sa faute.

On aurait tort de croire que ces mœurs soient des traits d'une époque barbare. C'est à l'époque Genroku, la plus raffinée de toutes peut-être, que cet événement eut lieu. Et tout récemment, en 1891, un officier de l'armée japonaise, Ohara Takeyoshi, a fait harakiri au tombeau des quarante-sept ronins; on trouva auprès de son cadavre un écrit pour protester contre les empiétements des Russes en Mandchourie, et pour exprimer l'espoir que son sacrifice attirerait l'attention sur cette menace pour le Japon. Et lors de la guerre contre la Chine et contre la Russie, un grand nombre d'officiers japonais, plutôt que de se rendre, ou parce qu'ils estimaient avoir commis une faute, se sont pareillement ouvert le ventre. Plus récemment encore, en 1912, le grand général japonais Nogi, celui-là même qui a dit : « La victoire sera à celui qui saura tenir un quart d'heure de plus que son adversaire », s'est suicidé avec sa femme, lors de la mort de l'Empereur, parce qu'il estimait qu'il n'était pas digne de lui survivre, et pour protester contre la dégénérescence des mœurs.

La touchante histoire de Yuko montre que ce mépris de la mort n'est point l'apanage des hommes seuls. La voici en quelques mots.

Lorsque l'Empereur Nicolas II, qui était alors tsarévitch, a fait son voyage au Japon, un fanatique a tenté de l'assassiner, et d'un coup de sabre lui a ouvert le crâne. Le mikado aussitôt fit afficher dans tous les temples du Japon cette simple proclamation: « Le Fils du Ciel a une tristesse auguste ». Le Japon tout entier comprit ce que cela voulait dire : que le Japon s'était déshonoré en manquant à son hôte. Et de partout, les pauvres fermiers, les paysans por-

tèrent aux bureaux de poste leurs économies pour faire parvenir de longues dépêches à l'empereur de toutes les Russies, afin d'exprimer le remords et le regret du pays tout entier.

Or, il y avait à Tōkyo une fille de samouraï âgée de vingt-six ans, qui s'appelait Yuko, et qui par suite de la ruine de sa famille s'était louée comme servante. Lorsqu'elle apprit la proclamation de l'empereur, elle résolut d'expier le crime commis. Elle laissa pour ses maîtres une lettre dans laquelle elle les suppliait humblement de lui pardonner le dérangement qu'elle leur causait en les quittant brusquement ; puis elle partit pour Kyōto. Elle alla jusqu'à la porte qui s'appelle : « La Porte de l'Expiation » et là, ayant noué sa ceinture étroitement autour de ses chevilles afin que, dans les convulsions de la mort, elle restât décente, elle se coupa la gorge. Auprès de son cadavre, on trouva dans sa petite bourse ses maigres économies et deux billets : le premier disait qu'il y avait dans sa bourse de quoi l'enterrer convenablement ; qu'il n'y a au Japon rien de plus précieux que le sang d'une fille de samouraï, et qu'elle l'avait versé en expiation ; et le deuxième billet était adressé à l'Empereur lui-même. Il disait : « Yuko, fille de samouraï, prie l'Empereur de ne plus porter le deuil, car elle est morte pour expier le crime commis ». Et le surlendemain dans tous les temples du Japon une proclamation de l'Empereur déclara qu'il n'était plus en deuil.

De tels traits témoignent à la fois de la persistance dans le Japon moderne de l'âme de l'antique Japon, et de l'absolue communion de tous les enfants de cette race. Le pays qui possède encore de telles âmes contient en lui une réserve de vertus que notre civilisation ne connaît pas. Car pareil héroïsme n'est pas isolé ni individuel ; il est l'apanage du peuple tout entier. Mieux que tout, il montre la survivance, dans

une civilisation matérielle semblable à la nôtre, d'une communauté de sentiments, d'un fanatisme, d'un esprit de sacrifice et d'un mépris de la mort qui constituent une force incalculable lorsqu'elle est au service d'un patriotisme que nul autre pays ne dépasse.

II

Le Japon moderne.

§ 1. — Sa transformation.

Tel, brièvement, fut le Japon d'autrefois. Il persiste sous le vernis de civilisation occidentale que beaucoup prétendent n'être qu'un mince placage destiné à s'effriter. Point de jugement plus faux. Le Japon a déjà prouvé, non seulement par les armes, mais par tous ses progrès, que sa vie présente n'est qu'un prolongement de son passé. Les puissances qui l'animent aujourd'hui ont une racine vivante dans ses antiques disciplines et des vertus innées.

La discipline : tel est le mot qui, surtout, explique la force présente et passée du Japon. Nulle race jamais n'en a subi une plus intime ni plus prolongée. C'est cette discipline qui lentement — au prix de quels renoncements individuels ! — a fait de la femme japonaise un être exquis de dévouement, d'abnégation, de douceur et de charme ; du Japonais, un stoïcien souriant préparé à tous les efforts et à tous les sacrifices. La soumission à une règle spontanément acceptée est le geste instinctif de ces âmes. Il a suffi d'un décret de l'Empereur pour que, du jour au lendemain, l'usage de l'opium disparût du Japon ; il a suffi que la menace de l'Occident fût comprise par quelques chefs de clans pour que le Japon tout entier

abandonnât en un jour des habitudes féodales séculaires; que les daimyô et les samouraï se dépouillassent pour toujours de leurs richesses et de leurs privilèges, afin de mettre leur pays à même de résister. Car tout ce que le Japon a emprunté à l'Occident n'est qu'une arme au service de ce profond amour de la terre natale qui dicta les résolutions suprêmes unanimement acceptées.

Et, d'autre part, la prodigieuse netteté d'intelligence et de sens politique, la merveilleuse faculté d'organisation précise que le Japon a montrées ne sont pas des nouveautés dans son histoire : elles sont depuis toujours des traits de sa psychologie. Les grands administrateurs, les hommes d'Etat à longue vue, les politiciens clairvoyants n'ont jamais manqué à ce pays dont l'intense vitalité a produit une civilisation non seulement achevée comme un objet d'art, mais finement et puissamment organisée jusque dans le moindre détail. Nul Etat ne fut jamais plus exactement et plus logiquement adapté à ses fins que celui d'Iyeyasu et des Shôguns ses successeurs. Et ce ne fut pas une vue moins juste ni moins profonde de la menace occidentale qui ferma au dix-septième siècle le Japon aux Jésuites et à l'Occident, que celle qui l'ouvrit il y a cinquante ans.

C'est en 1853 que le Japon de paravents et d'éventails, ce peuple vêtu comme des papillons et comme des fleurs, entra en contact avec notre civilisation. Le canon de la flotte américaine apprit brusquement au Japon toute la force de l'Occident et ses brutales exigences. Une intuition instantanée lui fit comprendre que s'il voulait vivre, il devait se transformer; et jamais transformation ne fut plus rapide, ni en apparence plus complète. En l'espace de quelques années, il balaya tout son régime féodal anachronique. Puisque dans le monde moderne la force seule compte, il se

mit à l'école des barbares, maîtres de tous les moyens matériels qu'il ne possédait pas. Dès la première heure, il vit nettement le but auquel il fallait atteindre : l'égalité absolue avec les puissances occidentales, la reconnaissance des droits du Jaune par le Blanc que, tôt ou tard, il lui faudrait arracher par les armes et par la supériorité matérielle incontestable à ceux qui ne reconnaissent entre les nations d'autre loi que celle du plus fort. Ce pays très pauvre créa donc, au prix de sacrifices surhumains, une armée, une marine, une industrie, un commerce égaux à ceux de l'Occident; et, peu à peu, il imposa aux puissances la révision de tous les humiliants traités anciens, et la reconnaissance des droits souverains du Japon sur la terre japonaise. — Pareillement transformé industriellement et commercialement, le Japon purement agricole et féodal d'autrefois est entré en contact et en concurrence avec la Chine, les Etats-Unis, la France, l'Angleterre, l'Allemagne. Et alors devant lui se sont dressés tous les problèmes qui se posent aux Etats modernes, comme lui transformés, industrialisés, et qui passent d'un état social stable à un état instable. L'accroissement de sa natalité et de ses besoins l'oblige comme eux à trouver des débouchés à ses produits et au surcroît de sa population. Ce pays, depuis toujours fermé, concentré sur lui-même et qui se suffisait, s'est ouvert, et a versé son trop-plein en Corée, en Chine, en Sibérie, en Californie, en Australie, pour trouver partout la méfiance et l'hostilité des Blancs.

Avant tout il lui fallait prouver au monde, qui ne respecte que les forts, que sa force était redoutable, et, en 1894, il a déclaré la guerre à la Chine. On sait quels foudroyants succès ont révélé la perfection de son organisation, la grandeur de sa puissance matérielle, ses incomparables ressources morales. On sait aussi comment la jalousie des puissances occidentales lui a enlevé le fruit de ses victoires : l'Angleterre

prend Wei-Haï-Wei, l'Allemagne le Chantoung, la Russie Port-Arthur, rendant ainsi vains les énormes sacrifices du Japon. Il lui fallait donner une démonstration plus complète de sa puissance ; et, en 1904, à l'étonnement du monde entier, le Japon osa s'attaquer au colosse russe. On se rappelle la suite. A la bataille de Tsushima ce pays s'est montré une des premières puissances maritimes du monde et par la campagne de Mandchourie a fait éclater sa formidable puissance militaire. Ce peuple qu'on disait un peuple de singes s'est révélé passé maître dans tous les arts de destruction de l'Occident, inventeur en tactique, et initiateur de procédés qui firent l'étonnement de l'univers. Par sa science, sa supériorité intellectuelle autant que par son courage et sa force guerrière, il anéantit la marine russe : et bientôt força la Russie à s'avouer vaincue sur terre comme sur mer. Mais si la victoire cette fois lui valut la Corée et un immense prestige, il fut par le traité de Portsmouth frustré de l'indemnité à laquelle il croyait avoir droit, et encore une fois déçu. De sécrètes rancunes s'amassaient en lui, que venait seulement atténuer cette alliance que l'Angleterre avisée fit avec cette nouvelle puissance de premier ordre qu'elle voyait s'élever en Orient.

Car si cette alliance semblait devoir faire entrer le Japon définitivement dans la société des nations occidentales, cette espérance fut déçue. Elle rencontra une opposition nouvelle et irréductible. Les Etats-Unis, qui jusqu'alors avaient témoigné une sympathie agissante envers le Japon, devinrent hostiles. C'est qu'ils voyaient grandir avec inquiétude cet empire menaçant de 75 millions d'habitants qui réclame des droits égaux en Californie, et qui semble destiné à dominer la Chine. Ils ne peuvent admettre ni l'une ni l'autre de ces prétentions. Ils se croient obligés de s'opposer aux ambitions de ce Japon qui est le chef de file de l'Asie et le champion naturel des droits,

non seulement de tous les Asiatiques, mais de toutes les races dites inférieures dont les Etats-Unis sont les premiers à contester l'égalité. Avec la conscience de sa force, enfin reconnue, le Japon sent s'accroître toujours le sentiment des injustices dont il souffre encore, des droits que l'Amérique lui dénie. A son orgueil héréditaire s'ajoute le nouvel orgueil de ses victoires, de nouvelles impatiences. Il ne peut plus admettre d'être traité en inférieur par les Américains, qui refusent comme aux Chinois l'entrée libre des Etats-Unis aux travailleurs japonais. Et d'ailleurs il ne s'agit pas seulement d'une question de fierté, mais d'une nécessité vitale. La Formose que la Chine lui a abandonnée, la Corée qu'on lui a cédée, les divers débouchés qu'il cherche en Sibérie, en Alaska, dans la Colombie britannique, l'Australasie, ne lui suffisent plus. Il est condamné par sa pullulante population à l'expansion, et par tous les moyens, pacifiques et militaires. Il lui faut de vastes espaces à coloniser ou à dominer. Et l'Amérique voisine, qui n'a encore ni flotte ni armée, ne semblait guère en état de s'opposer à ses ambitions.

§ 2. — Sa situation présente.

Telle, brièvement, était la situation lorsque la guerre mondiale a éclaté. Le Japon y a trouvé une occasion unique d'affirmer sa force et de faire reconnaître ses droits. Pour lui, comme pour tant d'autres pays, cette guerre fut un tournant de son histoire. Il s'y rangea à côté des alliés, d'abord parce qu'il était allié à l'Angleterre, ensuite parce qu'il convoitait les possessions allemandes de la Chine qu'il était chargé d'arracher à l'Allemagne ; mais surtout parce qu'il voyait dans son intervention réclamée un moyen d'entrer enfin dans le concert des grandes puissances sur un pied d'égalité.

Quelles ont été, depuis, les réactions du Japon, et que nous apprennent-elles?

Et d'abord ce fut pour le Japon une immense satisfaction que de se sentir traité en égal par l'Entente et de constater quel prix elle attachait à son concours, la foi que l'on avait dans son armée, les espoirs que soulevait la possibilité de sa présence sur les champs de bataille de l'Occident. Il fournit à la Russie une artillerie, des munitions, des officiers, des artilleurs. Il nettoya, avec l'Angleterre, le Pacifique des croiseurs allemands. Il envoya sa flotte patrouiller dans la Méditerranée. Il s'empara des bases allemandes dans le Pacifique et de la forteresse de Kiaochao. Mais ce concours parut insuffisant à l'Entente. De bonne heure, il fut question d'appeler une armée japonaise en Europe pour combattre à côté des Russes; plus tard, l'on réclama son concours à Salonique, en Mésopotamie, et enfin en Sibérie. Mais, si de nombreuses voix s'élevèrent en faveur de pareille collaboration beaucoup d'esprits qui gardaient la superstition du « péril jaune » s'opposaient avec une égale ardeur à toute intervention japonaise en Occident. Les deux opinions ne pouvaient qu'affermir le Japon dans le sentiment que sa puissance était de toute façon redoutable, et pleinement reconnue. Il était tiraillé entre l'impatience de la manifester, et le désir de se réserver jusqu'au moment où sa participation serait indispensable et pourrait être décisive.

Et d'autre part, le Japon était loin d'être unanime dans ses sentiments. Son impérialisme, ses ambitions, la forme même de son organisation politique et sociale, le mettaient peut-être plus près des principes qui inspirent les puissances centrales que de l'idéal démocratique de l'Entente. De plus, il est difficile d'exagérer la grandeur du prestige allemand dans certaines sections de la société japonaise. Une longue infiltration d'idées germaniques avait peu à

peu saturé l'Armée, la Marine, les Universités, l'Administration, le Commerce, l'Industrie. Dans un article récent, un des plus hauts esprits du Japon, le docteur Anesaki, a décrit la forte emprise de l'esprit germanique sur son pays; beaucoup d'autres de ses compatriotes la signalent et la déplorent : et la rapidité avec laquelle ces influences se sont propagées est significative. L'on dit parfois que le Japon est la Prusse de l'Orient. Cette formule, bien qu'exagérée, contient une part de vérité. Car dans l'un et l'autre de ces deux pays, certaines disciplines héréditaires, certaines formes d'organisation politique et administrative, certains besoins d'expansion, certaines nécessités vitales, ont créé un esprit qui, chez les junkers et les Samouraï, a produit des effets semblables. Le Japon, comme la Prusse, a connu l'ivresse d'une fortune et d'un accroissement de vitalité extraordinaires; comme la Prusse, le Japon a pu se croire victime d'un encerclement destiné à paralyser son essor; comme la Prusse, le Japon, depuis deux générations, poursuit des fins utilitaires et est animé d'une volonté de puissance. Et comme l'Allemagne d'aujourd'hui, le Japon est moins sensible à l'admiration que l'on témoigne aux délicatesses de son antique civilisation qu'aux éloges décernés à la perfection de son organisation et à la grandeur de son effort militaire. Aux yeux de bien des Japonais, un cuirassé ou un régiment moderne est une manifestation de vie plus importante et plus admirable que n'importe quel chef-d'œuvre de l'art. C'est avec impatience que les Japonais entendent louer uniquement les merveilles de leur passé, les raffinements de leur civilisation d'autrefois. Ils veulent que l'on admire surtout l'étonnante transformation qu'ils ont accomplie; et, comme l'Italie illustre, riche de tant de splendeurs accumulées par le génie des ancêtres, le Japon veut prouver qu'il est autre chose qu'un musée et qu'un cimetière

de gloires. Il veut que l'on reconnaisse en lui l'égal en force et en organisation des nations occidentales. C'est vers un avenir de grandeur matérielle et de puissance reconnue que ses yeux se tournent. C'est par ses penseurs, ses poètes et ses philosophes que l'Allemagne fut grande autrefois ; c'est par ses artistes, ses héros, ses poètes et ses saints que le Japon fut une des fleurs suprêmes de la civilisation orientale. Mais aujourd'hui l'Allemagne se détourne de tout ce qui fit sa noblesse autrefois ; et l'éclat de l'idéal qu'elle poursuit semble aujourd'hui éblouir les yeux de beaucoup de Japonais.

Il est impossible de ne pas marquer cette nouvelle orientation. Il n'en faut pas exagérer la menace : les antiques vertus, les anciennes directions subsistent encore sous la pesée de ces forces nouvelles et parfois les combattent. Mais pour tenir en échec ces forces que viennent incessamment nourrir tant de tendances héréditaires, tant de victoires, tant d'orgueil justifié, quelques-uns des sentiments qui dirigent nos civilisations occidentales font défaut. Deux grandes idées dominent aujourd'hui les sociétés modernes : d'une part le culte et l'exploitation des idées scientifiques ; et d'autre part, des idées de justice, de liberté individuelle et d'égalité pour tous, une aspiration toujours plus grande vers la solidarité humaine.

Le Japon a emprunté à l'Occident sa science, son industrie, son organisation matérielle. Son idéal démocratique lui reste encore étranger. Le Japon constitue encore une oligarchie ; son système politique soi-disant représentatif n'est qu'une façade : et le peuple est encore soumis à de redoutables disciplines qui subordonnent l'individu à l'Etat, et la race à des fins collectives. Et, d'autre part, le nouvel évangile germanique qui proclame que le succès seul compte — et par succès entendez le succès pondérable et mesurable en termes de réussites matérielles — a infecté

trop d'âmes japonaises : la croyance allemande aux droits mystiques de la force et à la supériorité des conquêtes matérielles a trop d'adhérents au Japon.

Cependant bien des forces combattent ces principes. Contre leur bassesse, le profond sentiment japonais de l'honneur, l'esprit chevaleresque dont ce pays a donné tant de preuves, l'incontestable noblesse de sa pensée préserveront son âme. Que le Japon ait subi partiellement l'influence de conceptions qui, hélas! travaillent sourdement tous les peuples modernes assoiffés de jouissances, soumis au régime inhumain de la concurrence, et qui penchent vers le matérialisme, rien de plus naturel. Mais que le Japon puisse jamais céder aux instincts abjects que cette guerre a révélés dans une certaine humanité, c'est ce que je me refuse à croire. C'est avec une indignation sincère que le Japon a repoussé les tentatives allemandes pour l'associer au Mexique dans une guerre contre les Etats-Unis. La pensée que l'on a pu le croire capable de pareille trahison lui a paru la pire des insultes; et la psychologie diplomatique allemande en tentant pareille aventure s'est montrée une fois de plus en défaut.

Et d'autre part, il ne faudrait pas croire que les principes proclamés par l'Entente soient indifférents aux Japonais. De nombreuses manifestations au Japon le prouvent. Lentement une conscience commune de l'humanité se crée : la récente guerre a puissamment contribué à en hâter l'avènement. A bien des signes on peut affirmer que le Japon n'est pas sans comprendre que la destinée de l'humanité et de la civilisation sont aujourd'hui en jeu, que des deux conceptions de la vie qui se sont manifestées dans cette guerre, avec une telle netteté d'opposition, l'une est à jamais condamnée. Si d'ailleurs l'influence allemande et un certain matérialisme sont devenus prépondérants dans certains milieux, nous autres Français, nous y avons une part de responsabilité : qu'il soit

permis à un Français de le dire nettement, et de le déplorer, dans l'intérêt du Japon même comme de la civilisation générale. Lorsque le Japon s'est ouvert, c'est vers nous qu'il s'est tout d'abord tourné. C'est à nous qu'il a demandé son Code civil et criminel, l'organisation de sa Marine et de son Armée ; et les désastres de 1870 ne lui avaient pas dissimulé nos supériorités.

Ce prestige, nous ne l'avons plus. L'avance que nous avions prise au Japon, et avec nous la civilisation vraie, nous l'avons laissé perdre. Tandis que les Allemands y envoyaient des professeurs, des ingénieurs, des médecins éminents, des commerçants, des industriels, et détournaient vers leurs Universités les étudiants qui, d'abord, se rendaient dans les nôtres, la France, qui cependant la première avait découvert et proclamé l'originalité et la beauté de la civilisation et de l'art japonais, n'a presque rien fait pour maintenir son grand, son nécessaire prestige. Tandis que les écrivains allemands et anglo-saxons étudiaient avec profondeur et sympathie la civilisation japonaise, et servaient d'interprètes entre le Japon et l'Occident, nous n'avons guère produit que des livres, charmants sans doute, tels que les écrits de Loti, mais superficiels, et qui ont parfois profondément froissé l'amour-propre japonais. Et surtout nous avons fait peu de chose pour faire mieux connaitre au Japon notre civilisation et notre idéal, plus subtils, plus difficilement saisissables que les réussites visibles des civilisations matérielles. Nous avons laissé grandir certaines préventions que ce pays partage avec bien d'autres, et que tout voyageur français en Extrême-Orient voit avec tristesse prévaloir encore.

Elles se dissipent ; et l'on peut espérer voir renaître notre prestige. Cette guerre a révélé au monde la vraie figure de la France et les traits véritables de la civilisation dont elle incarne les principes et qu'elle a si magnifiquement défendue. Les pertes de la

France sont le gain de toute l'humanité, et le profit de toute civilisation. Notre pays et la civilisation vraie ne font qu'un aujourd'hui dans la vision des peuples. Et c'est pourquoi un Français peut sans inconvenance identifier la cause de son pays avec celle de tous les autres, parler ici de sa situation au Japon, et penser qu'il n'est pas indifférent que son action y renaisse.

Quoi qu'il en soit, le Japon est aujourd'hui solidaire de tous les mouvements qui animent le monde. Ce pays si longtemps isolé et qui s'est nourri de sa propre substance, puise aujourd'hui aux mêmes sources, pures ou souillées, que l'Occident, et à toutes, aux siennes comme aux nôtres. Il est condamné maintenant à parcourir les mêmes voies, et à participer à nos grandeurs et à nos misères. Avec nos sciences, notre force matérielle, notre industrialisme et nos ambitions, nos problèmes aussi et nos angoisses ont fait irruption dans ce paradis lointain si longtemps protégé par ses dieux, et heureux de son ignorance. Unique en tout, ce pays qui fut l'exemplaire achevé de ce que donne un développement pur et parfait de vie indigène, a tout emprunté à l'étranger du jour au lendemain : ce dernier refuge de la beauté antique est le premier pays asiatique à accueillir toutes nos idées ; et cette terre si longtemps fermée s'ouvre brusquement à l'immensité des horizons, plus vastes encore que les nôtres, puisqu'elle garde en plus la vision de sa vénérable aïeule, l'Asie, et des âges parcourus.

Nulle destinée plus extraordinaire que la sienne et qui semblerait inexplicable, miraculeuse presque, si l'on n'en trouvait l'explication dans son génie intime et dans son histoire. C'est à cette histoire qu'il faut demander le secret de sa force, de sa plasticité et de ses résistances.

LIVRE II

L'HISTOIRE

L'unité foncière de l'histoire japonaise est un des traits les plus frappants et les plus méconnus du pays. On ne peut comprendre véritablement la psychologie de la race sans en connaître les principaux développements. Elle seule explique la formation du Japon et son évolution récente. Elle est d'ailleurs si simple et si nette qu'elle se prête facilement à une analyse rapide; si romanesque et si riche en fortes individualités que dans le plus court résumé elle reste séduisante.

CHAPITRE I

Les origines. — Les mythes. — Les légendes.

§ 1. — Les origines.

Les origines de la race japonaise sont aussi obscures que celles de la chinoise. Aucun document historique ni archéologique ne les éclaire. Les hypothèses émises ne reposent que sur des impressions, des probabilités, des vraisemblances. L'existence de deux types physiologiques assez tranchés ferait croire à au moins deux origines nettement différentes. On trouve en effet, au Japon, d'une part un type populaire à stature ramassée et trapue, à large face ronde et plate ; et d'autre part celui de l'aristocratie, plus élancée de taille, à figure allongée, au nez saillant et au teint plus clair. On attribue assez généralement ce type populaire au mélange d'une race aborigène, peut-être les Ainos, aujourd'hui relégués dans l'île d'Yéso et que l'on appelait alors Yemishi, et de deux races conquérantes venues l'une du Sud et l'autre de l'Ouest. L'une serait d'origine malaise[1] — le type malais est en effet fréquent au Japon, surtout dans le Sud et parmi les familles des Kuge, ou aristocratie de cour — l'autre d'origine ouralienne. La langue

1. On incline de plus en plus à croire que l'élément malais joue un rôle prépondérant dans la constitution de la race japonaise.

par ses affinités avec des dialectes ouraliens témoignerait d'une provenance nord-asiatique de l'élément dominateur qui a fourni la noblesse militaire et la caste des Samouraï. Mais la fusion de ces divers éléments remonte à l'âge préhistorique. L'unité raciale effective du Japon, manifestée par l'identité des traditions, des sentiments, de la langue, est acquise à l'époque où les premiers documents nous permettent d'entrevoir les commencements de l'histoire. Ces documents, le Nihongi et le Kojiki, rédigés l'un et l'autre vers le commencement du VIII[e] siècle[1], ne sont guère qu'un ramassis de légendes mythologiques, de faits inventés de toutes pièces, et de données très vagues. Ils fournissent cependant quelques indications précieuses, sinon sur les origines ethniques de la race, du moins sur ses premières traditions et son organisation. Ils sont d'ailleurs dépourvus de toute critique : les légendes des dieux et le récit du règne des empereurs fabuleux et historiques, tout y figure sur le même plan : le rêve et la réalité s'y confondent, et, à vrai dire, les premiers empereurs n'ont pas plus de réalité historique que les dieux dont ils descendent.

§ 2. — Les mythes; leur sens.

Toute cette mythologie, toute cette histoire, sont d'ailleurs singulièrement confuses et barbares. Elles ne rappellent guère la finesse et la grâce qui plus tard caractérisent la race : elles semblent bien plutôt l'héritage de quelque sauvage tribu primitive, recueilli par les conquérants et fondu avec leurs propres traditions. Ces mythes cependant, qui font sortir les îles du Japon et la lignée des Mikados de la semence des dieux mêmes, sont devenus partie inté-

1. Le Kojiki en 711, le Nihongi en 720.

grante de la conscience japonaise. Tout bon Japonais a toujours cru à l'existence d'Izanami et d'Izanagi, les premiers grands dieux personnels [1] qui enfantèrent avec les îles du Japon la déesse du Soleil, Amaterasu et son frère Susanoo, « l'Auguste Mâle Impétueux » ; et l'on voit partout encore aujourd'hui l'image d'Uzumé, la déesse aux yeux bridés, dont la danse fit sortir Amaterasu de la caverne où elle s'était réfugiée dans sa colère contre la brutalité de Susanoo, laissant le monde dans l'obscurité. Tout enfant japonais connaît cette légende. Il sait que l'énorme déesse ventrue en dansant toute nue fit rire si fort les dieux qu'Amaterasu, dépitée que le monde privé de lumière connût encore la joie, sortit enfin de sa retraite pour voir la divinité nouvelle qu'elle entendait les dieux louer comme encore plus belle qu'elle. Il sait que les dieux avaient suspendu à l'entrée de la caverne le premier miroir, forgé par eux : Amaterasu y rencontra son image éblouissante : et pendant que, fascinée, elle regardait sa figure divine qu'elle ne connaissait pas, les dieux bouchèrent pour toujours l'antre. On garde encore jalousement ce miroir dans le temple Shinto Naihu de Yamada, avec le glaive de Susanoo et le sceau sacré, déposés là par le grand-père du premier divin Mikado, Jimmu Tenno, Ninigi-no-Mikoto. Ce Jimmu Tenno, petit-fils d'Amaterasu, fondateur de la dynastie des Mikados, fournit la première date, d'ailleurs fabuleuse, de l'histoire japonaise, 660 avant J.-C. Et comme lui toutes les grandes familles japonaises faisaient remonter leur origine aux Kami primitifs et aux habitants du Takamagahara, la « Plaine Sublime du Ciel ».

1. Précédés dans la mythologie japonaise par de nombreuses générations de Kami qui ne représentent guère que des abstractions et sont soumis à la mort. Ces noms signifient : « Le mâle qui invite » ; « La femelle qui invite ».

*
* *

Ce qu'il faut retenir de ces divers mythes, c'est qu'au Japon le culte des ancêtres se confond avec celui des forces de la nature. Pour le Japonais, les dieux ancestraux et leurs descendants et la terre japonaise ne font qu'un : la substance de la terre est celle des dieux : elle ne s'en distingue pas. Et de même, toute âme japonaise sortie de la terre divine, après la mort en habite et en anime une parcelle — montagne, rocher, plaine, arbre, grève, rivière, lac — et s'identifie avec eux. Adorer les ancêtres, c'est donc adorer le Japon même : et rendre un culte aux forces naturelles, c'est concilier l'esprit des ancêtres qui se confond avec elles. Dès l'origine, on voit ainsi cette étrange croyance à l'unité absolue de toutes les manifestations du Japon et à sa divinité. Nulle race jamais n'eut à ce point pour son pays culte pareil. C'est lui qui, à coup sûr, explique la profondeur et le caractère religieux du patriotisme japonais, l'amour et l'admiration sans bornes de la terre natale, sacrée et divine; c'est lui qui crée ce sentiment de la nature, le plus vif qu'aucune race ait connu, et qui explique certains traits particuliers au Japon : par exemple le souci extrême de la propreté corporelle et de l'intégrité spirituelle; car tout, corps et âme, étant sacré, doit être pur.

Et de même, c'est à ce culte invariable des ancêtres et du passé qu'il faut attribuer le caractère le plus saillant de la civilisation japonaise, sa simplicité raffinée. Il était défendu de rien changer à l'ordre établi par les Dieux. La forme primitive des temples, des palais, des maisons choisie par les ancêtres est encore aujourd'hui rigoureusement respectée; tel temple, je l'ai déjà dit, se reconstruit tous les vingt ans exactement pareil : le palais du Mikado à Kyōto ne diffère que par les dimensions de la plus

humble chaumière : en modifier le plan eût été un sacrilège, puisqu'il avait suffi à l'ancêtre divin : chaque fois que le Gosho, le palais des Mikado, brûlait, on le reconstruisait tel quel.

Et de même les principes spirituels étaient indigènes et immuables : l'étranger n'avait rien à y ajouter : la morale n'avait point besoin d'être enseignée à la race divine : l'inspiration du sol et l'esprit des ancêtres qui pénétraient tout suffisaient à maintenir le Japonais dans la voie droite. Le grand poète Hitomaro (VIII[e] siècle après J.-C.) le dit : « Au Japon, l'homme n'a pas besoin de prier, car le sol même est divin » ; et Hirata au XVIII[e] siècle laisse éclater le naïf orgueil de cette croyance : « Notre pays, seul engendré par les dieux, seul la patrie d'Aamterasu, seul gouverné par les descendants de la déesse, sera toujours supérieur aux autres pays, leur guide et leur chef : les Japonais sont honnêtes et droits dans leur cœur, dédaigneux des vaines théories et des mensonges où se plaisent les autres peuples. En comparaison des profonds systèmes des Chinois, les nôtres semblent vides. Mais les Chinois mentent et nous disons la vérité ». Et avant Hirata, Mabuchi déclare que « le Japonais n'a qu'à suivre son instinct : il n'a pas besoin d'un système de morale ». L'esprit divin est en lui et mêlé à toute sa vie, puisqu'il n'est qu'une parcelle du divin Japon éternel.

Cet orgueil peut nous paraître énorme et puéril. Il s'explique par la sincérité de ces croyances : il constitue une des forces morales les plus agissantes du pays et un des éléments formateurs de sa civilisation. Ce fonds de simplicité naïve, cette foi dans la bonté des instincts naturels, n'ont jamais été entamés : tous les raffinements de son esthétique, tous les apports de l'étranger, le Japon les a mariés à ces cadres primitifs qui ne toléraient ni encombrement ni confusion : et le caractère permanent de sa vie est l'extrême raffine-

ment dans l'extrême simplicité. En comparaison avec la sienne, toute autre civilisation paraît vainement compliquée et surchargée de matière, de goût peu sûr et sans unité profonde.

§ 3. — Les légendes.

D'autre part, il ressort des légendes primitives, qui toutes se rapportent aux mêmes régions du Japon, que la conquête du pays fut très lente. Pendant des siècles le domaine des Mikados ne dépassa guère les limites si étroites du Yamato. Ce qui d'ailleurs vient à l'appui de ces récits, c'est que les tombeaux des premiers empereurs sont presque tous dans la plaine de Kawachi où les tumulus se succèdent en très grand nombre, et que dans ces légendes il n'est guère question que du pays attenant. Ce n'est que très graduellement que les aborigènes furent refoulés vers le Nord et l'Est. La lutte était incessante : toutes les frontières du pays étaient des marches ; et c'est là que le Japon a d'abord connu cet entraînement guerrier qui n'a plus cessé, car, cette conquête terminée, les expéditions en Corée et les luttes intestines l'ont perpétué ensuite. A ces guerres, d'ailleurs, le peuple tout entier prenait alors part : nous savons que les paysans et les fermiers étaient mobilisés quand une expédition était organisée et se battaient sous les ordres de la caste guerrière. Les vertus martiales étaient ainsi l'apanage de tous, et non d'une classe spéciale.

***

Il est inutile de s'attarder à la fastidieuse énumération des empereurs qui ont régné jusqu'aux périodes historiques : l'âge qu'on leur attribue — en moyenne 109 ans aux 17 premiers — en montre le caractère

fabuleux. Les premiers noms de Mikados qu'il convient de retenir sont ceux des grands conquérants et civilisateurs des pays barbares : Sujin (97-30 avant J.-C), qui apprit à ses sujets l'art de l'irrigation : Keiko (71-130 après J.-C.) : et surtout son fils Yamato Dake, le premier grand héros légendaire de l'histoire japonaise.

Il faut s'arrêter un instant à ce nom, car d'admirables récits s'y sont attachés, et Yamato Dake est devenu, à l'égal de Yoshitsune, une inspiration pour ses compatriotes, l'idéal du parfait chevalier auquel tout samouraï aspirait à ressembler, aussi courtois que vaillant, aussi raffiné qu'héroïque. Je veux rappeler une de ces légendes ; il n'en est pas de plus caractéristique de l'esprit japonais.

Or donc, après bien des aventures romanesques, Yamato Dake partit à la conquête du Kwanto. Parvenu à la baie de Yedo, il voulut la traverser pour atteindre la péninsule d'Awa. Mais une telle tempête s'éleva que la flotte fut menacée de destruction : les augures déclarèrent que seul le sacrifice de ce que Yamato Dake avait de plus précieux pourrait apaiser la colère des dieux et sauver l'armée. Aussitôt sa femme Tachibana Hime, qui savait que rien au monde ne lui était plus cher qu'elle, se précipita dans les flots qui. à l'instant, s'apaisèrent En arrivant enfin à la grève d'Awa, Yamato Dake sauta du premier bateau à terre, trébucha et tomba : sa main rencontra un peigne en bois : au parfum il reconnut le peigne de sa femme ; et en souvenir de son héroïsme éleva à l'endroit un autel qu'aujourd'hui encore les Japonais couvrent de fleurs. Et, longtemps, longtemps après, ses conquêtes terminées, contemplant longuement du haut du lointain défilé d'Usui-Toge la baie d'Yedo et tout le vaste pays qu'il devait au sacrifice de Tachibana Hime, Yamato Dake murmura accablé : « Adzuma ha ya ! Adzuma ha ya ! » — « Ma femme, ma femme ! » C'est le nom qu'on donne encore aujourd'hui à la plaine

d'Yedo : le souvenir de cette légende est si vivace qu'un des cuirassés de la flotte japonaise s'appelle Adzuma. Et l'on croit encore que dans l'autel le peigne de Tachibana Hime garde à travers les siècles le parfum de celle qui donna sa vie autant pour le Japon que pour son mari bien-aimé.

Telle est cette légende, plus belle et plus humaine que celle d'Iphigénie. La fine sensibilité japonaise s'y révèle, comme dans tant d'autres légendes ou histoires véridiques : toutes sont vivantes dans la conscience de toute la race comme au premier jour. Elles constituent comme un fonds inépuisable de belles inspirations toujours présentes, des incitations toujours actives au sacrifice et à l'héroïsme. L'humble servante Yuko, dont j'ai raconté plus haut l'histoire, a souvent médité, soyons-en sûrs, le sacrifice de son impériale sœur, Tachibana Hime, deux mille ans auparavant.

Car tous les héros, toutes les héroïnes du Japon sont les contemporains de chaque génération. La légendaire impératrice Jingō (201-269 ap. J.-C.), à qui l'on attribue l'invasion de la Corée, figure sur les billets de banque japonais comme Washington sur les timbres-poste américains, et cette Sémiramis japonaise, mère d'un Dieu, Hachiman, Dieu de la guerre, n'est pas moins réelle que lui. Dans la collection si nombreuse de poupées que possède tout enfant au Japon, elle est représentée en costume de guerrier. Aucun détail de ses merveilleuses aventures qui ne soit familier au moindre coolie ; et il en est de même pour toute l'histoire nationale. Tout Japonais possède ainsi une vraie culture, et mêlée à sa vie. La grossière ignorance du passé, des grands noms émouvants, des grands moments exaltants de la patrie que l'on découvre si souvent chez nos enfants, nos recrues, nos étudiants mêmes, est inconnue au Japon.

CHAPITRE II

Les commencements de l'histoire; les premières influences étrangères : caractères qu'elles prennent.

Mais ces personnages ne sont que des héros de légende. On ne trouve un peu de vraisemblance historique qu'à partir de l'introduction de l'écriture chinoise vers 284 ap. J.-C.[1], et surtout de l'adoption du cycle sexagénaire chinois vers la fin du IVe siècle. Et cependant la durée des règnes reste encore incroyable; d'après ces annales, l'empereur Nintoku occupa le trône quatre-vingt-six ans (313-399) et mourut à cent trente-trois ans. De même, le grand ministre Takenuchi-no-Sukuné servit six de ces empereurs successivement et, à sa mort, en 368, était âgé de plus de trois cents ans. Il faut descendre jusqu'au VIe siècle ap. J.-C. pour trouver des noms vraiment historiques et des événements certains. Jusqu'alors la civilisation japonaise indigène était d'espèce primitive, pour ne pas dire barbare. De récentes découvertes archéologiques prouvent jusqu'à l'évidence ce que le

1. D'après Brinkley (Histoire du Japon, p. 103), il faudrait ajouter deux cycles sexagénaires à cette date qui deviendrait alors 404. Le cycle sexagénaire semble avoir été d'abord mal appliqué : les erreurs de computation sont nombreuses, et la comparaison avec les annales coréennes montre que l'écart est en général de deux cycles, soit cent vingt ans.

Kojiki et le Nihongi laissaient entrevoir : l'âge néolithique a persisté jusqu'aux périodes soi-disant historiques.

Mais, dès que le pays commence à subir des influences étrangères, rien, sauf la transformation moderne du Japon, n'est plus surprenant que la rapidité de ses progrès. Dans l'espace de quelques décades, il semble que le Japon ait passé d'un état social rudimentaire à une civilisation déjà complète et délicate. C'est l'art surtout qui en donne les preuves les plus frappantes : aux informes ébauches que nous livrent les tombes, succèdent soudain des œuvres achevées. Nulle part ailleurs on n'observe transformation aussi rapide ni aussi profonde ; d'un seul élan le Japon semble se dégager de sa barbarie et en un jour épanouir la fleur exquise de son raffinement. L'histoire de cette transformation n'a pas encore été écrite ; elle ne le sera peut-être jamais ; mais le fait est capital. Il n'est peut-être pas chimérique d'y voir la preuve d'une plasticité de race particulière, puisque par deux fois, le Japon a manifesté, au XVI[e] siècle et encore au XIX[e] siècle, même aisance à s'assimiler une civilisation étrangère. De toute manière il faut insister, si brièvement que ce soit, sur les quelques données que nous possédons, car rien dans cette transformation, qui fut à proprement parler une création, celle du Japon historique, ne peut laisser indifférent.

§ 1. — Les premières influences étrangères.

La Corée et la Chine voisines furent naturellement les sources de la nouvelle civilisation. Des traditions japonaises, confirmées par les annales chinoises, font remonter à l'an 219 av. J.-C. l'arrivée du premier Chinois dans les îles mystérieuses du Soleil levant. Un taoïste chinois, Hsu Fuh, parti à la recherche de

l'élixir de longue vie, se serait installé au Japon où l'on montre encore son tombeau et celui de ses sept compagnons. Sous le règne de l'Empereur Sujin (33 av. J.-C.), on signale la présence à la cour du Mikado, d'un envoyé coréen venu de Kara. Mais ce n'est que dans le cours du premier siècle ap. J.-C. que les historiens chinois parlent pour la première fois explicitement du Japon, qu'ils appellent la « terre des Wa » (nains). Ces « nains » n'ont, disent-ils, « ni bêtes à corne, ni fauves dans leur pays. Ils se tatouent la figure de dessins qui varient selon le rang, portent un vêtement tissé d'une seule pièce, ont des lances, des boucliers, des arcs : leurs flèches ont des bouts en pierre ou en fer ; ils ne portent pas de souliers, aiment les boissons fortes, sont polygames, respectueux de leurs lois, et vivent très vieux ». C'est la description d'une tribu sauvage. D'après un autre de ces annalistes, des communications postales existaient cependant dès l'ère chrétienne entre le Japon et la Corée. Enfin, si douteuse que soit la conquête de la Corée par la fabuleuse Jingō, nous savons par les annales coréennes que de nombreuses incursions japonaises y eurent réellement lieu dans les premiers siècles de notre ère, et que le Japon a longtemps dominé le territoire de Mimana en Corée. Au IIIe siècle ap. J.-C. des immigrants chinois fuyant l'anarchie qui suivit la chute des Hans postérieurs arrivèrent en nombre suffisant pour constituer des villages indépendants. C'était sans doute surtout des artisans, et il est question dans les annales japonaises de familles dénommées *Kure no Kinu nui* et *Kaya no Kinu nui*, tisseurs de soie qui avaient passé par la Corée (306 ap. J.-C.). A partir de cette date, les rapports avec la Corée et la Chine deviennent à coup sûr plus fréquents, si leur effet semble avoir tardé à se faire sentir assez généralement dans le pays, qui garde longtemps encore des marques de barbarie : aux funérailles des

grands on enterre vivants leurs serviteurs ; encore en 646, l'empereur Kōtoku publie un édit pour interdire cette coutume barbare ; les demeures mêmes du Mikado continuent à être appelées *muro*, ce qui signifie qu'elles étaient encore en partie souterraines, comme l'étaient celles des Yemishi aborigènes, « habitants des trous ».

Ce n'est guère qu'au VIe siècle que cette infiltration chinoise et coréenne pénètre assez largement le pays ; elle apporte alors avec des éléments d'élite des lettrés et des nobles aussi bien que des artisans, les arts et les industries du continent, ses métiers et ses mœurs; et enfin le Confucianisme centralisé et bureaucratique. Un peu plus tard viennent de cette Chine dont le prestige était alors immense, de nouveaux principes de groupement social et d'administration ; puis, à partir de 552, le Bouddhisme, qui fut, à vrai dire, l'influence civilisatrice capitale que subit le Japon.

Il ne fut pas adopté sans de violentes oppositions d'ordre politique autant que religieux. La noblesse se divisa en deux camps : la puissante famille des Soga, déjà protectrice des artisans chinois et coréens, et favorable à toute innovation, soutint, avec les principaux dignitaires civils, la nouvelle foi : les Mononobe et les Nakatomi, qui représentaient surtout l'élément militaire et ecclésiastique, par nature conservateur, déclarèrent que le Bouddhisme était une pernicieuse hérésie haïe des dieux indigènes. Les événements semblèrent leur donner raison. Une pestilence éclata lors de l'inauguration du grand Bouddha que le roi de Kudara en Corée avait envoyé à l'empereur Kimmei ; on détruisit temple et image : et pendant vingt-huit ans, il n'est plus question de la nouvelle religion. Une autre tentative en 577 eut d'abord le même sort : les ravages d'une épidémie de petite vérole furent attribués à la colère des Kami, et les nouvelles images

renversées. Par bonheur pour le Bouddhisme, cette destruction sembla simplement aggraver la violence du fléau ; et les images furent définitivement réinstallées dans leurs temples.

§ 2. — Caractères que prennent les influences étrangères : la réaction du Japon.

Dès la fin du VIe siècle une nouvelle civilisation s'est substituée tout entière à l'ancienne. Mais ni le Confucianisme, ni le Bouddhisme ne furent servilement adoptés par le Japon. A coup sûr, ces deux influences transformèrent profondément le pays ; ils n'en altérèrent pas les caractères propres. Car le trait particulier de cette race que l'on a accusée de ne rien posséder par elle-même, et d'avoir tout emprunté au dehors, est au contraire sa forte personnalité, sa faculté de choisir avec discernement et de modifier avec sagesse, sans jamais se laisser dominer par ses emprunts. Bouddhisme et Confucianisme se sont harmonisés au Japon avec le Shintoïsme, se sont adaptés à la vie nationale. Seuls les éléments supérieurs du Confucianisme ont pris racine au Japon, — sa morale, son enseignement de piété filiale, ses principes féconds d'organisation sociale. Tout l'attirail vain des rites stérilisants, d'examens abêtissants, toute la tyrannie de la caste des lettres, son ingérence dans l'administration; bref, tous ses éléments de mort furent rejetés par le Japon. Et de même, le Bouddhisme en y pénétrant se dépouille de sa métaphysique dissolvante de toute énergie, de ses subtilités scolastiques, de ses pratiques de magie, de ses superstitions; il n'est plus qu'un évangile de douceur, de charité, d'universelle bienveillance, pour la bête comme pour l'homme, un enseignement de beauté, de renoncement et de stoïcisme.

D'autre part, ni l'une ni l'autre de ces doctrines ne se figèrent au Japon en formes invariables : l'une et l'autre évoluèrent en s'adaptant aux variations de la vie nationale; c'est d'ailleurs par ondes successives que de nouvelles influences spirituelles fécondantes viennent de Chine, les unes séculières et confucianistes, les autres d'espèce mystique sous l'influence des grands moines, Gyōgi, Dengyō Daishi, Kōbō Daishi, Chisho Daishi; ces dernières mêmes transforment les mœurs; telle secte bouddhiste, la secte Zen par exemple, agit puissamment sur toute la vie japonaise, devint l'inspiration des Samouraï, et en grande partie l'origine du *Bushido*.

Ce qui se passa alors se renouvela au XVIe siècle lors du premier contact du Japon avec l'Occident; et de nouveau au XIXe siècle; jamais peuple ne se montra plus prêt à suivre les enseignements étrangers; jamais peuple ne garda cependant plus complètement son individualité, en face des plus puissantes et prestigieuses civilisations, ni n'exerça un choix plus intelligent dans les emprunts qu'il leur fit. Il a toujours montré le goût passionné du nouveau, le désir et la faculté de tout comprendre et de tout essayer, l'aptitude aux transformations rapides et profondes. Il fut imitateur, certes. Il ne le fut pas plus servilement que l'Europe lorsqu'elle emprunta successivement sa religion à la Judée, son droit à Rome, ses sciences, ses arts et sa philosophie à la Grèce; on peut dire que toute notre civilisation à nous est également empruntée, et parfois sans discernement, sans fusion intime des divers éléments qui la constituent. La réaction du Japon est aussi précise que souple en face de toute nouveauté; il s'assimile le nouveau plutôt qu'il ne l'emprunte; il imprime à tout sa forte unité d'esprit, et n'abandonne rien de son âme en acquérant des facultés nouvelles. La profonde humanité japonaise, le sens inné de la mesure, le goût si pur de la race,

repoussent instinctivement dans les doctrines étrangères tout ce qui est excessif, démesuré, inhumain, en désaccord avec sa nature. Tout ce que prend le Japon, il finit par l'humaniser et l'embellir.

Par exemple, la doctrine de piété filiale qui trop souvent en Chine dégénère en formalisme, en exagérations contre nature parfois quelque peu hypocrites, en duretés pour les enfants, devient au Japon une affection réciproque, capable certes de part et d'autre de tous les sacrifices, de tous les héroïsmes, mais simple et purement humaine. Le Japon est le paradis des enfants, a-t-on dit : et en effet nulle part peut-être on ne trouve pour l'enfant tendresse plus indulgente, plus ingénieuse, compréhension plus fine de sa nature. Qu'on lise l'élégie qu'écrivit Okura au VIII[e] siècle sur la mort de son fils : je ne connais rien de semblable dans la littérature chinoise, ni de plus simple, de plus émouvant dans aucune autre :

« Sept trésors sont chers aux mortels. Je ne veux pas les connaître. Un seul trésor pouvait charmer mes yeux, mon fils, mon fils. Mon gamin chéri qui commençait avec le soleil sa journée de rire et de joie. Toujours à mes côtés, toujours drôle et de bonne humeur ; en vain je résistais, il me fallait jouer avec lui.

« Le soir, prenant mes mains entre les siennes : « Papa, j'ai sommeil, papa je veux poser ma tête entre maman et toi ; j'ai peur dans le noir tout seul.

« Il dormait, je veillais, les oreilles encore pleines de son gazouillement. Je pensais à l'avenir, je faisais la part des bonnes et des mauvaises chances. Déjà l'enfant me semblait un homme.

« Le marin a confiance dans sa barque. J'avais confiance dans mon bonheur. Aucun mal ne pouvait arriver à mon enfant. Dire qu'un coup de vent devait couler bas ma barque et mon bonheur.

« Désespéré, je saisis le miroir sacré, je me cachai la tête sous mon manteau, je m'écriai : « A vous, grands dieux du ciel et de la terre, à vous seuls appartient d'entendre ou de repousser les cris d'un pauvre père à genoux.

« Vaines prières ! L'enfant languit, s'éteint tous les jours, déjà son doux bavardage a cessé ; maintenant, c'est son sourire, c'est tout ce que j'aimais.

« Fou ! Fou ! Je frappe ma poitrine ; je me lève, m'agite, puis retombe en sanglotant. Voilà donc la vie. Mon fils, mon fils chéri s'est échappé de mes bras qui le serraient, je ne l'aurai plus. »

Et de même l'attitude japonaise vis à-vis de la femme ne diffère pas moins de celle que le Confucianisme a fait prévaloir en Chine. Dans le Japon primitif, elle était l'égale de l'homme. Elle régnait : de 593 à 758 après J.-C., on compte sept impératrices au pouvoir : on sait la place qu'occupe Jingō dans l'histoire : quelques-uns des plus grands poètes et écrivains japonais sont des femmes : ce sont elles qui donnent le ton à la Cour ; et leur influence de douceur et de finesse a profondément pénétré la civilisation japonaise. Ce n'est qu'au XVII[e] siècle, au moment de la renaissance confucéenne, que la femme tombe du haut rang qu'elle avait jusqu'alors gardé. Mais elle resta ce qu'elle est encore aujourd'hui : un être unique de douceur, de grâce, de charme et de finesse.

Il en est de même pour le bouddhisme. Il ne fut pas seulement une inspiration religieuse, une philosophie, un mysticisme, un culte. Il se mêla si intimement à toutes les fibres de l'âme japonaise, à tout le détail de la vie, que l'art, la poésie, les mœurs ne se peuvent comprendre que si l'on est capable d'y reconnaître partout sa subtile influence. Point de

« No », point de poème, point d'estampe japonaise, quel qu'en soit le sujet, dont il ne forme comme l'arrière-plan : tout l'art de l'estampe s'appelle Ukiyoye, « images de cette vie illusoire », car toute image est comme la passagère apparition d'une illusion contre l'immuable fond de l'impassible réalité. Sous l'influence des diverses sectes, toute une théogonie remplace peu à peu les abstractions du bouddhisme primitif et la métaphysique hindoue ; et ce sont des divinités de lumière, de pitié, de charité, — empruntées, transformées ou créées — Kwannon, déesse de la miséricorde, secourable à tous les malheureux, providence des orphelins et des prisonniers, de tous les abandonnés, la Rédemptrice, celle qui sèche les larmes, celle dont les mille mains sont pleines de guérisons et dont le cœur est tout amour ; Amida Bouddha, dieu de la lumière et des illuminations intérieures ; Jizo, le dieu adorable des enfants, qui veille sur eux, les protège et joue avec eux dans les enfers : divinités douces et bienfaisantes autour desquelles se range dans le Paradis de l'Occident l'armée innombrable des anges.

CHAPITRE III

Les premières institutions. L'époque de Nara.

§ 1. — Shotoku Taishi et son œuvre.

Ce ne fut que peu à peu que le Bouddhisme chinois et coréen prit racine dans le pays et se transforma. C'est le grand Shōtoku Taishi, régent sous l'impératrice Suiko, de 593 à 621, à qui il doit son véritable développement, et en partie ses caractères. Sa ferveur, sa pureté d'âme furent telles qu'on l'a considéré comme une incarnation du Bouddha même. Ce fut à coup sûr un des plus grands saints du Japon, et l'on peut sans exagération dire que son influence sur l'évolution morale du Japon fut capitale. Il était épris de beauté autant que de sainteté : de lui date cette communion intime avec les dieux qui fut la marque de toute l'époque de Nara, alors capitale du Japon, et cette multiplication des images divines qui nous a valu quelques-uns des plus grands chefs-d'œuvre de l'art japonais. De lui date aussi la fondation de ces innombrables monastères qui furent des centres de civilisation à la fois spirituelle et matérielle, des colonies agricoles et des universités, des foyers d'art et de science. Car ce saint vénéré était un esprit puissant et sagace, aussi grand organisateur et administrateur que lettré et artiste, et sa douceur légendaire n'excluait pas les vertus guerrières. C'était un

homme complet. Dans toute l'histoire japonaise, il n'est pas de figure plus caractéristique ni plus attachante : le rôle qu'il a joué dans la formation de son pays est tel qu'il faut s'y arrêter.

Umayado, qui n'est guère connu que sous son nom posthume de Shōtoku Taishi, fils de l'empereur Yōmei, né en 752 est mort en 621. Il n'avait que quinze ans quand son père mourut de la petite vérole après un an de règne. Mais ses facultés transcendantes étaient déjà reconnues par tous : c'est d'ailleurs son courage personnel et son habileté qui eurent raison d'une révolte qui suivit en 588 la mort de l'Empereur. A Yōmei succéda non Shōtoku, mais Sujun, fils de Kimmei et neveu du tout-puissant Soga no Umako, lequel le fit d'ailleurs assassiner en 592. Une fois de plus, Shōtoku s'effaça pour laisser couronner l'impératrice Suiko (593-628), nièce de Umako et femme de l'Empereur Bidatsu, prédécesseur de Yōmei. Mais c'est lui qui, avec le titre de Prince Impérial et de régent, exerça le pouvoir effectif; et c'est à son inspiration que sont dus tous les progrès et toutes les réformes accomplis à l'époque Suiko. C'est lui qui rédigea en 604 une nouvelle constitution qui par la hauteur des vues et la noblesse du sentiment est un des documents les plus remarquables de l'histoire japonaise. C'est également Shōtoku qui écrivit avec Umako la première histoire du Japon, le Kujihongi, dont il ne subsiste que des fragments conservés dans le Kojiki. De nombreuses œuvres d'art lui sont attribuées : qu'elles soient de lui ou non, il est hors de toute qu'il était doué d'un grand sens esthétique. Par bonheur nous possédons de nombreuses représentations de Shōtoku. Un portrait contemporain authentique conservé dans la maison impériale nous montre avec une saisissante vivacité les traits du grand prince : sa figure respire une

noble candeur, une ardeur fine et douce; elle s'éclaire de bonté, d'intelligence fervente, et toute son attitude donne l'impression d'une sorte d'impétuosité charmante et naïve. Il suffit de regarder cette image de Shōtoku pour voir rayonner la grande âme qui illumine avec une perçante douceur l'aube de la civilisation japonaise. Vivant, il était entouré d'une vénération égale à celle que la postérité lui accorda : les historiens japonais déclarent qu'il fut le père de la civilisation japonaise, que c'est son souffle qui anima la nation, et qu'il était une incarnation du Bouddha envoyée exprès pour la conversion du Japon. « A sa mort », dit le Nihongi, « les nobles et le peuple également, les vieillards comme s'ils avaient perdu un enfant chéri, les jeunes comme s'ils avaient perdu un parent bien-aimé, firent retentir les chemins du bruit de leurs lamentations ». Ces unanimes regrets étaient justifiés : c'est Shōtoku qui, par l'énergie du caractère autant que par la ferveur de sa foi, fit prévaloir la plus grande force de civilisation que le Japon ait connue, le Bouddhisme alors combattu, et le concilia surtout avec le Confucianisme et le Shintoïsme. Lui-même nous dit dans le Taishiden Hochū quelle fut sa conception des trois doctrines. Voici comment il parla à son père Yōmei, qui disait ne pouvoir accepter des croyances si opposées à celles que ses ancêtres lui avaient transmises :

« Votre majesté n'a considéré qu'un aspect de cette affaire. Je suis jeune et ignorant (il n'avait pas seize ans), mais j'ai étudié avec soin l'enseignement de Confucius et la doctrine des Kami. J'y vois une différence très nette. Le Shintō, qui a ses racines dans les Kami, est né en même temps que le ciel et la terre et expose ainsi les origines des êtres. Le Confucianisme, étant un système de principes moraux, est contemporain de la naissance du peuple, et s'occupe de l'étape moyenne de l'humanité. Le Bouddhisme,

né de principes transcendants, s'éleva avec la maturité de l'intelligence humaine. Il explique la dernière étape de l'humanité. Aimer ou détester le Bouddhisme sans raison n'est qu'un préjugé individuel. Le Ciel nous ordonne de suivre en tout la raison. Un individu ne peut prévaloir contre le Ciel. Reconnaître cette impossibilité et écouter cependant un préjugé individuel n'est ni intelligent, ni sage. Que l'Empereur désire ou non encourager cette croyance ne dépend que de sa volonté. S'il désire la rejeter, qu'il la rejette : elle s'élèvera une génération plus tard. S'il désire l'adopter, qu'il l'adopte : elle s'élèvera une génération plus tôt. Une génération n'est qu'un instant au regard du Ciel; le Ciel est éternel. Le règne de l'Empereur est borné par une génération : le Ciel est sans bornes et illimitable. Comment l'Empereur pourrait-il lutter contre le Ciel? Comment le Ciel pourrait-il se soucier d'une perte de temps? »

Quelle que soit l'authenticité de ces paroles, elles représentent exactement l'attitude japonaise du VIIe siècle vis-à-vis des trois croyances, et délimitent avec netteté leurs domaines : le passé, le présent, et l'avenir de l'homme.

§ 2. — Les réformes séculières.

Ce que l'on pourrait appeler l'œuvre laïque de Shōtoku fut continué surtout par les empereurs Kōtoku (645-654), Tenchi (668-671)[1] et Temmu (673-686), sous l'impulsion du grand homme d'Etat Kamatari, chef du clan Nakatomi et ancêtre des Fujiwara; son œuvre religieuse surtout par l'Empereur Shōmu (724-748), l'épouse de celui-ci, Kōmyō, et leur fille, la fanatique impératrice Kōken (749-758). C'est en 645

1. Sous le nom de Prince Naka, c'est en réalité Tenchi qui fut le grand initiateur, avec Kamatari, des réformes de cette époque.

que Naka et Kamatari, à la suite de longues conférences secrètes à Tamu no Mine, promulguèrent enfin le premier grand code civil et criminel japonais, le Taikwa, entièrement emprunté aux systèmes chinois contemporains Sui et T'ang, mais admirablement adapté aux coutumes et aux traditions japonaises

Il est impossible d'entrer dans le détail de ces réformes et de celles qui les complétèrent aux époques Taihō et Yōrō (701-704; 717-724). Leur caractère essentiel était de substituer à l'organisation primitive des tribus et à un régime patriarcal un système qui, comme en Chine, subordonnait tout le peuple à l'autorité directe des Empereurs et d'un Conseil central, et faisait du trône le seul propriétaire de toutes les terres; de remplacer la tenure héréditaire des offices par une investiture accordée, non au rang, mais au mérite constaté; d'affirmer l'égalité des devoirs de tous les éléments de la nation envers l'État; bref, de faire d'un ramassis de clans sans cohésion un État centralisé copié sur le modèle chinois. Jusqu'alors, le Japon n'avait été qu'un lâche groupement de tribus gouvernées par leurs chefs, maîtres absolus de leurs terres et de leurs sujets : l'Empereur, en théorie chef de toutes les tribus, n'avait en réalité que l'autorité que lui conféraient sa descendance divine et la force militaire variable de son clan. Par un socialisme d'État à la chinoise qui périodiquement redistribuait les terres de riz entre les grands fonctionnaires de l'État pour la durée de leur office, entre les membres de la caste gouvernée selon leur accroissement et leurs besoins en échange d'impôts et du service militaire, la main-mise de l'Etat sur tout le pays était, en apparence, assurée pour quelque temps. Les grands chefs remplacés par des préfets et des vice-rois, étaient dépossédés de leurs terres et n'étaient plus que des pensionnés de l'État. C'était, en somme, sensiblement la même réforme

que celle que l'ère Meiji institua douze siècles plus tard en s'inspirant de cette époque : on pouvait donc dire alors que l'on revenait à l'ordre ancien établi par le Taikwa plutôt qu'on n'innovait.

Mais l'effet de ces réformes fut bref. Le pouvoir effectif pour en maintenir l'application faisait défaut. Et d'autre part, seuls les champs de riz furent ainsi soumis à une distribution périodique : toute nouvelle terre défrichée devenait la propriété du défricheur ; et le régime féodal, détruit d'un côté, se refaisait de l'autre par la constitution des Shō qui appartenaient en propre aux seigneurs redevenus ainsi indépendants. Ceux-ci l'emportèrent peu à peu sur l'élément civil impuissant ; et toute l'histoire ultérieure du Japon est celle de la domination successive des grandes familles militaires, Taira, Minamoto, Hōjō, Ashikaga, Tokugawa, qui finissent par absorber à leur profit tout le pouvoir et les ressources de l'Etat, et relèguent les divins empereurs, légitimes souverains du pays, à un rôle de rois fainéants et à une ombre d'autorité.

§ 3. — L'époque de Nara.

Le régime théocratique institué par Shōtoku et développé par les successeurs de Suiko, la ferveur même de leur foi et leur culte de la beauté furent des éléments de dissociation sociale et collaborèrent à ruiner le pouvoir mikadonal et la nouvelle organisation du pays. Jusqu'en 710 chaque empereur à son avènement avait choisi un nouvel emplacement pour sa capitale : l'existence nomade de la Cour avait maintenu la simplicité des mœurs. A partir de cette date et pour soixante-quinze ans (710-785), les mikados se fixent à Nara, et tout le pays environnant se couvre de temples, de palais et de monastères : une stable vie centralisée intense y naît ; les richesses s'y

accumulent, le luxe devient général. La Cour s'absorbe dans la pratique des somptueux rites bouddhiques et l'imitation des raffinements de la civilisation chinoise importée; elle s'affine et s'amollit. C'est l'âge d'or du premier grand art japonais, de la première sculpture, des premiers monuments de la littérature et de l'architecture indigènes : la plus grande image du Bouddha qui se trouve au Japon, le Daibutsu de Nara, fut alors fondue : le plus grand classique de la poésie, le Manyō-Shū, ou « mille-feuilles » publié ; les premiers travaux historiques, le Kojiki et le Nihongi, rédigés ; quelques-uns des plus beaux temples de cette époque subsistent encore, le Shōdaiji, le Tōdaiji, Hōriūji, et un musée unique au monde, le Shōsōin, où l'on conserve fidèlement tous les objets qui ont appartenu à l'empereur Shōmu. Ces édifices et l'incomparable collection du Shōsōin montrent avec le Manyō-Shū à quel degré de raffinement cette civilisation était arrivée dans l'espace d'un siècle à peine : ils montrent aussi à quel point elle était entièrement dominée par les idées religieuses nouvelles. Et en effet les empereurs et les impératrices qui se succèdent à Nara, Shōmu, Kōmyō, Kōken, Kōnin, étaient des fanatiques, quelques-uns des illuminés, qui gaspillaient les ressources de l'Etat pour glorifier leur divin maître, abandonnaient le pouvoir pour se faire moines ou nonnes, et se laissaient en tout diriger par les religieux, les uns, tels Dōji, Gembo, Kanshin, Gyōgi, des savants et des saints, mais parfois aussi, comme le favori et l'amant de l'hystérique Kōken, Dōkyō, des ambitieux dissolus. Tout le pouvoir réel passait entre les mains de ces moines, jusqu'au jour où la grande famille des Fujiwara, qui seule fournissait aux empereurs, d'abord leurs concubines, puis bientôt leurs impératrices[1], s'en

1. C'est Kōmyō qui, la première, fut ainsi élevée au rang d'impératrice, malgré l'infériorité du rang des Fujiwara. Cette élé-

empare peu à peu. Elle aussi d'ailleurs était d'abord dominée par les prêtres : cette cour de Nara était une théocratie pure : tout le pays environnant appartenait aux fondations religieuses follement multipliées par le fanatisme des empereurs et des grands seigneurs ; et c'étaient leurs habitants qui menaient tout. Dans pareille atmosphère, toute autorité civile, toute vie laïque dépérissaient au centre même : l'administration des provinces était abandonnée aux chefs locaux qui les exploitaient à leur profit ; celle de Nara même ne se préoccupait que de fins religieuses. L'empereur était plus prêtre que roi : c'était le culte et non le gouvernement qui l'absorbait ; si bien qu'à la fin il ne gouvernait plus, et malgré son caractère divin était assassiné, déposé ou relégué à l'ombre d'un monastère au gré de ceux qui détenaient momentanément le pouvoir.

Dès l'époque de Nara, l'influence pernicieuse de ce régime est manifeste : il ne fera que s'aggraver pendant l'époque Heian.

vation fut grosse de conséquences : elle montre quel pouvoir était déjà exercé par sa famille au commencement du VIII[e] siècle.

CHAPITRE IV

L'époque Heian (794-1192). Transformation du Bouddhisme. — La Cour de Kyoto : décadence du pouvoir mikadonal : les Fujiwara. Évolution féodale du Japon : La caste guerrière : formation du Samouraï. Caractères de l'époque Heian.

§ 1. — Transformation du Bouddhisme.

Deux grands empereurs, Kwammu (782-806) et Daigo (898-930), à un siècle d'intervalle, essaient, mais vainement, de restaurer le pouvoir mikadonal et d'empêcher l'exploitation croissante du peuple par la noblesse. Le transfert de la capitale de Nara à Kyōto (794) par Kwammu fut une tentative pour rompre avec le conservatisme aveugle de la vieille cour bigote, échapper à l'atmosphère étouffante de cette région entièrement possédée par les religieux et faire pénétrer un peu d'air et de liberté dans le régime, un esprit nouveau dans la foi. Les rapports interrompus avec la Chine furent repris : deux moines surtout, dont le rôle fut capital, Dengyō Daishi et Kōbō Daishi, y séjournent et en rapportent avec de précieux manuscrits et d'inestimables objets d'art les pratiques de la grande secte Tendai qui révolutionnent le Bouddhisme japonais en ouvrant au

peuple tout entier les voies du salut. La doctrine du « Lotus de la Bonne Loi » enseignait qu'il n'était pas nécessaire, comme l'affirmait le Bouddhisme jusqu'alors pratiqué au Japon, de parcourir d'innombrables incarnations douloureuses pour atteindre le salut : il suffisait de parvenir à la connaissance de la véritable nature du Bouddha, et cette connaissance pouvait être acquise par la méditation et la sagesse. Surtout la nouvelle doctrine achevait de rallier le peuple en lui enseignant que les Bouddhas de contemplation avaient déjà été incarnés pour le salut des hommes, et que les anciens dieux qu'avaient adorés les Japonais en étaient des formes. La conciliation entre le Bouddhisme et le Shintoïsme, entre l'ancienne foi et la nouvelle, commencée par Gyōgi, qui sous Shōmu avait déclaré déjà qu'Amaterasu était une incarnation du Bouddha, devint complète : cette doctrine s'appela Honchi-Suishaku. Le bouddhisme cesse d'être la foi mystérieuse et douloureuse d'une élite : et chaque secte nouvelle qui s'introduit au Japon ou s'y fonde est une simplification de la doctrine et une interprétation populaire de son esprit.

Kōbō Daishi mériterait une notice à part si les bornes de cette esquisse l'admettaient[1]. Peu d'hommes en effet ont laissé d'eux une plus grande image dans l'âme du peuple. C'est à ce fondateur de la secte Shingon dérivée du Tendai qu'on attribue l'invention capitale du Hirakana, ou syllabaire japonais, la fondation du grand monastère du Kōyasan, la création d'innombrables œuvres d'art, dont certaines sont incontestablement de lui et le mettent au premier rang.

Ce ne fut d'ailleurs que bien graduellement que ces idées se répandirent. Il n'y avait guère que le

1. Voir *Kobo Daishi : his position in the History of Japanese civilisation* de Tomeri Tanimoto, publié par le bureau du *Japan Chronicle*, 1907.

Yamato qui en profitât, la Cour et la faible portion du Japon qui l'entourait. Toutes ces tentatives n'eurent guère de rayonnement dans les parties plus reculées du Japon et les réformes n'y étaient guère appliquées. Au centre même les éléments de dissociation de l'ordre ancien et de l'autorité impériale, dont j'ai signalé l'existence dès l'époque de Nara, travaillaient sourdement. A partir du IXe siècle et de la suprématie des Fujiwara, leurs effets s'accélèrent. La cour impériale tend de plus en plus à devenir un petit monde fermé livré aux intrigues du palais. Elle se laisse entièrement absorber par le culte amollissant des belles-lettres et des modes chinoises, un esthétisme de plus en plus puéril, et surtout une religiosité qui n'excluait ni le luxe excessif, ni les pires désordres moraux.

Le Bouddhisme même, par l'énormité de ses dépenses et le pullulement des moines improductifs, ses fondations ruineuses, ses exemptions de tout impôt, aggrave encore le divorce croissant entre Kyōto et les provinces, la Cour et le peuple. De plus en plus, la religion devient pour la Cour une occasion de faste : le fanatisme et la magnificence de l'époque de Nara étaient dépassés. Il n'est pas inutile de remarquer que dans l'espace de cent-soixante-cinq ans, de 593 à 758, on compte jusqu'à sept impératrices qui ont occupé le trône : plus encore que les empereurs, elles semblent avoir été sensibles aux pompes religieuses et avoir subi la domination des grands moines, qui ne fut pas toujours seulement spirituelle : quelques-uns passent pour avoir été les amants de leurs impériales maîtresses. La construction des temples, malgré les édits de Kwammu qui défendaient de nouvelles fondations, entraînait de formidables dépenses : le nombre des monastères d'oisifs augmentait toujours. Un célèbre mémoire de Miyoshi Kiyotsura à l'empereur Daigo établit en 914 que

cinq dixièmes des revenus de l'Etat avaient été absorbés par la construction des temples provinciaux (Kokubun-ji) ; le transfert de la Cour à Kyōto et d'autres frais de construction avaient absorbé trois autres dixièmes ; finalement, il n'était resté qu'un vingtième des revenus de l'Etat pour les services publics.

Mais c'est surtout contre les monastères que Miyoshi s'élève : leurs abus étaient scandaleux. Il déclare que leurs habitants, recrutés dans la lie de la société, sont « vicieux et féroces, négligent le culte, ont femmes et concubines, font de la fausse monnaie, exercent des métiers, pratiquent le vol et la violence, se nourrissent de viande et violent tous les principes de la foi. » Il estime à trois mille le nombre de ceux qui chaque année se font tonsurer pour échapper aux impôts et aux charges communes : la moitié au moins rentre dans la catégorie des « scélérats ».

De tels désordres montrent la corruption et l'anarchie qui altéraient déjà la foi primitive en dépit de la renaissance inaugurée par Kōbō Daishi et ses successeurs. Elle se retrouvent pareilles et plus graves à la fin de chaque changement de régime au Japon, à l'époque des Hōjō, à celle des Ashikaga, quand on a vu tel monastère, le Hieizan par exemple, devenir un repaire de brigands qui défiaient toutes les autorités.

§ 2. — La Cour de Kyōto : Décadence du pouvoir mikadonal : les Fujiwara : Évolution féodale du Japon.

Il est difficile d'exagérer la part de cette corruption grandissante de la foi dans cette décadence du pouvoir impérial. Plus encore que la domination des prêtres aux époques précédentes et le gaspillage, elle ruine tout le régime. Car ce bouddhisme dégénéré et ce faste n'existaient à vrai dire qu'à la Cour et parmi les moines du Yamato. Le peuple, les provinces

éloignées n'y avaient aucune part : ils gardaient le culte des Kami et leur rudesse primitive : les clans guerriers des frontières n'avaient que mépris pour ces nobles et ces moines de plus en plus absorbés par leurs rites et leur luxe. L'unité primitive du Japon n'existe plus : la Cour et le pays suivent deux évolutions contraires qui les séparent de plus en plus profondément. A Kyōto même les empereurs tombent sous la domination de maires du palais qui règnent à leur place. A partir de la domination définitive des Fujiwara, établie vers 850 par Fujiwara Yoshifusa qui fut mari d'une impératrice, père d'une impératrice douairière et grand-père d'un empereur, les empereurs sans prestige ne sont plus guère que des prisonniers dans leur palais : ils ne gouvernent plus : l'art et le luxe, les pompes religieuses, les raffinements spirituels et matériels sont l'unique occupation de la Cour et achèvent de l'amollir. De force ou par goût les empereurs abdiquent pour poursuivre comme moines leurs rêveries ou leurs débauches : des enfants règnent sous la domination des femmes, des nobles, des moines.

Et d'autre part, la puissante centralisation du régime impérial, institué par le Taikwa et les lois Taihō et Yōrō, dans ce tout petit domaine qui constituait alors le Japon, se défaisait à mesure que des clans indifférents à la vie de la Cour se taillaient de plus vastes domaines sur les frontières et que les limites du Japon s'étendaient. Les Mikados et les Kuge dégénérés n'essaient même pas de se défendre contre les agressions des nouveaux chefs ; ils s'enferment dans leurs palais, séparés de la vie du pays, oisifs et inertes. Entre eux et les grands chefs guerriers, la masse du peuple, la séparation devint complète. A côté des Kuge, de la noblesse de Cour, les grandes familles telles que les Soga d'abord, les Fujiwara ensuite qui finirent par fournir seules au diva

empereur ses femmes et ses concubines, ses ministres et ses régents et que leur toute-puissance même corrompait, s'élèvent d'autres grandes familles dont l'énergie était maintenue intacte par leur vie de guerriers et d'administrateurs. A la noblesse civile se substitue peu à peu dans l'exercice effectif du pouvoir une noblesse militaire qui méprise la culture, le luxe et les principes de Gouvernement de la Cour. Et d'ailleurs, à partir du moment où l'empereur Kwammu transporte la capitale à Kyōto (794) le pays tend à avoir deux centres absolument distincts et dont les différences iront en s'accentuant : l'un à l'Ouest, l'autre à l'Est; l'un sous la domination des Kuge, l'autre soumis à la noblesse féodale naissante. En cloîtrant de plus en plus les empereurs, en les séparant du peuple, en régnant à leur place, sous le titre de Kwampaku, régent, les Fujiwara inconsciemment achèvent la désaffection du Japon et préparent leur propre chute. Un dernier effort des Mikados pour échapper à la tyrannie de ces maires du palais, sous le mikado Uda (887-888), échoue, et il est relégué avec le titre de Hō-ō, prêtre-roi, dans un monastère. Son fils Daigo ne lui succède qu'en approuvant le crime des Fujiwara, et ne règne lui-même effectivement à partir de 913 que grâce à l'absence momentanée de tout représentant puissant des Fujiwara. C'est en vain que le clairvoyant Sugawara Michizané essaie de réagir et avec son clan de rétablir en faveur d'Uda et de Daigo le pouvoir impérial intégral : les Fujiwara le chassent, et il meurt misérablement en 903. — « De 823 à 1338 sur quarante-trois empereurs vingt-trois abdiqueront et trois seront déposés... Bientôt on appelle le pouvoir du Mikado une boîte vide dont les Fujiwara gardent jalousement la clef[1] ». Et ce pouvoir, ils ne l'exercent qu'en intrigues

1. Marquis de la Mazelière, *Essai sur l'histoire du Japon*, p. 69.

de Cour : eux et leurs créatures, les Kuge, ne peuvent vivre que dans une atmosphère de luxe et de haute culture. L'un d'eux, le poète Yakamochi, exilé dans un poste éloigné écrit : « Mon maître m'envoie gouverner les provinces lointaines de son empire, les déserts de Koshi toujours blancs des neiges d'hiver... Je n'ai pour consolation que les lis, les œillets semés devant ma porte et comme moi bannis des pays de l'été. Je les vois fleurir ; et je pense à ma femme qui est mon lis, mon œillet à moi, pâle comme le lis et tendre comme l'œillet. Sans ce doux rêve d'amour je n'aurais pu vivre ici même un jour ».

Contre les rudes guerriers indifférents à ces raffinements, les Buke qui gardaient les marches militaires, que pouvaient ces fins lettrés nostalgiques ? Leur autorité était nulle : elle ne s'appuyait sur rien de vivant ; le faible pouvoir central et la bureaucratie civile étaient impuissants à empêcher l'émiettement de l'empire en mille états féodaux. Dans les profondes vallées lointaines, les îles, le chaos des montagnes de ce pays aussi morcelé que la Grèce, des châteaux forts s'élèvent ; les paysans, oublieux des Mikados, se groupent sous la protection du seigneur local en guerre avec ses voisins. Peu à peu tout l'enchevêtrement des fiefs subordonnés les uns aux autres s'établit selon le même régime que dans l'Europe féodale. La terre seule compte : qui la possède est seigneur, qui n'en possède pas est serf, en est possédé ; et cette possession est héréditaire de part et d'autre. Les grandes charges de l'Etat deviennent des fiefs héréditaires et comportent, comme en Europe, l'exemption des impôts ; leurs titulaires ne sont plus des fonctionnaires de l'Empereur, mais des vassaux indépendants dans leurs terres et qui ne contribuent en rien à l'administration générale du pays : comme en Europe, les impôts pèsent de plus en plus durement sur les non-privilé-

giés dont le nombre misérable croît toujours par l'expropriation des petits fermiers indépendants qui, en échange d'une protection indispensable, ont aliéné leurs droits[1]. Cela va en s'aggravant toujours jusqu'à la grande révolte paysanne du XVI[e] siècle qui affranchit momentanément les serfs : ensuite le même processus recommence. Des vicissitudes diverses ont pu interrompre ou accélérer ce mouvement ; mais dès le XII[e] siècle cette main-mise sur les terres des paysans et des fermiers est générale. De plus en plus, de vastes apanages se constituent en faveur des cadets de la famille impériale et des grandes familles militaires, de vastes groupes opposés qui luttent pour la souveraineté effective du pays dans l'impuissance du pouvoir impérial.

§ 3. — Naissance de la caste des Samouraï : évolution du Bushido.

Un événement d'une importance capitale marque le commencement de cette évolution : c'est la divi-

1. Voir Asakawa. *Origin of Feudal Land Tenure in Japan* (American Historical Review, oct. 1914). Mc Laren, *Political History of Japan*, (George Allen and Unwin, London, 1916) donne d'intéressantes estimations (p 24) sur ces transformations sociales. En l'an 700, on peut évaluer la population du Japon à trois millions ou trois millions et demi. Là-dessus, les serfs constituaient environ 4 à 5 %; par rapport aux éléments libres mais sans privilèges la caste dominante était dans la proportion de un à deux cents. La grande masse de la nation était donc formée d'une classe paysanne libre soumise aux impôts. Or, en 1870, sur une population de trente-et-un millions, la caste dominante contenait deux cent quatre-vingt familles de Daimyō, cent cinquante de Kuge, quatre cent mille familles de Samouraï : en tout deux millions de personnes ; tout le reste, soit quatre-vingt-treize pour cent, était des serfs. Dans l'intervalle entre le VIII[e] et le XIX[e] siècles, les proportions ont été donc complètement renversées ; les 5 % de serfs étaient devenus 93 %, les 95 % des hommes libres n'étaient plus que 7 %.

sion de la population en deux castes séparées : d'une part les agriculteurs et les artisans qu'on libère du service militaire, comme faibles et de basse extraction, et qui peu à peu tombent en esclavage ; d'autre part la caste guerrière, les Samouraï et les nobles, qui seule est libre et seule cultivée. Comme dans notre chevalerie, les vertus suprêmes de cette caste sont la fidélité à la parole donnée et au suzerain, le sentiment de l'honneur, qui nulle part, pas même en Espagne, ne fut porté plus loin qu'au Japon, ni ne connut de plus grandes subtilités.

Dès le Manyō-Shū, la célèbre anthologie réunie au VIIIe siècle, nous trouvons l'essentiel de cette conception dans des poésies qui datent du VIe siècle. Le Minono-fu, ou Samouraï de l'époque, avait le devoir de mourir pour son empereur, si la nécessité s'en présentait, sur « la lande désolée ou la mer orageuse : » la fidélité au trône et à son chef primait ses devoirs envers ses parents, sa femme, ses enfants. Il devait maintenir l'intégrité du corps qu'il devait à ses parents, et l'honneur du nom qu'ils lui avaient légué : à toute tache, il devait préférer la mort.

La religion du pays et les mœurs féodales développent encore la force de ce sentiment : la piété filiale confucéenne, le culte des Kami font considérer le suzerain et le chef comme le père spirituel et réel du clan ; tout lui est dû, nul sacrifice n'est trop grand lorsqu'il s'agit de le défendre ou de lui obéir, car sa vie et son esprit s'identifient avec ceux du clan tout entier. Les pratiques de la secte Zen, adoptées au XIIIe siècle par les Bushi, vinrent encore renforcer leur idéal stoïque. Le *Fudōshin*, « l'immobilité du cœur », en honneur depuis toujours, fut alors cultivé méthodiquement selon les rites du *Kwanshin-No*, qui enseignaient l'impassibilité absolue au milieu des émotions et des épreuves, si bien que le guerrier restait aussi calme dans la bataille que le sage au conseil,

le moine dans sa cellule. Sous l'impulsion de cette secte, il naît toute une mystique de la discipline de soi, de la fidélité dans l'accomplissement des devoirs, des vertus qui maintiennent l'intégrité spartiate du corps et de l'âme et les rendent capables de servir jusqu'à la mort, de ressentir et de venger tout semblant d'affront envers l'honneur du clan et du chef. Et bientôt le sentiment de leur valeur unique exalte les Samouraï : le point d'honneur personnel naît ; sans chef et sans clan, devenus rōnins, ou chevaliers errants, leur idéal est le même. Pour ces bouddhistes à qui l'existence ne semble qu'un rêve, pour ces chevaliers nourris des légendes héroïques de leurs clans, enfiévrés par l'exemple des grands Samouraï, la douleur ne compte pas, la vie est peu de chose en comparaison de l'honneur personnel, et la mort est préférable à tout humiliation, à tout oubli de ce qui leur est dû. Chaque clan, chaque Samouraï veut l'emporter dans cette rivalité chevaleresque. Ce que donna cette longue émulation d'honneur, l'incroyable trempe d'âme qui sortit de cet entraînement prolongé pendant des siècles, on l'a vu par l'histoire des quarante-sept ronins : d'innombrables histoires semblables l'illustrent : l'héroïsme du soldat Japonais moderne en sort, car l'antique loyauté du Samouraï à son chef et à son clan s'est reportée sur l'Empereur et le Japon.

Cet idéal moral du Samouraï est celui de nos plus beaux chevaliers. Comme le chevalier, il reçoit l'investiture qui le consacre au redressement de tous les torts, à la bienveillance envers les faibles et les opprimés, à la droiture d'âme, à la courtoisie, à la véracité absolue; la pauvreté et la souffrance n'ont plus prise sur lui; pour lui l'argent ne compte pas. « Pour le Samouraï, dit Kiusō au commencement du XVIIIe siècle, d'abord la droiture, puis la vie, puis l'argent et l'or. Auprès de la droiture, la vie paraît de

la boue » : telle est sa maxime, et nulle tache ne doit jamais souiller son âme, pure comme son épée étincelante. « — Sort-il », dit un autre écrivain, « il sort comme un homme qui ne doit pas rentrer. Ainsi est-il prêt à tout. » En tout, il doit être généreux. — « Ne dites jamais d'un homme qu'il est économe. Econome de son argent, économe de sa vie : l'économie est une autre forme de la lâcheté. » La vengeance est un devoir sacré, admis par les lois. Iyeyasu lui-même écrit dans son testament : « Nul ne peut vivre sous le même ciel que l'ennemi de ses parents, de son frère aîné ou de son seigneur[1]. Mais celui qui veut tuer l'ennemi de sa famille en informera la justice. Il déclarera combien de temps il lui faut, et fera consigner sa déclaration. Sinon, les juges le tiendront pour assassin ».

Dans pareille société, les Don Quichotte abondent. Ils errent à travers le pays, redressant les torts, protégeant les opprimés, mettant leur vie et leur épée au service du malheur ; ils ne doivent d'ailleurs tirer celle-ci qu'à la dernière extrémité. En toute circonstance, si douloureuse soit-elle, le Samouraï garde le sourire. Il donne ainsi à tous l'exemple de la parfaite courtoisie, du courage, de l'endurance stoïque, de l'empire de soi, de la fierté intransigeante. Pour un rien, le Samouraï se suicide ; il ne doit survivre à aucun affront. — « Deux chambellans se rencontrent sur l'escalier du Shōgun. Pressé, l'un deux ne salue pas son collègue ; il le tient pour un homme de petite naissance. L'autre tire son poignard et fait harakiri. « Que mon rival le sache, murmure le moribond, mon courage fait mon sang supérieur au sien. » Au sortir de l'audience l'insulteur apprend les dernières paroles de l'insulté. « Mon sang inférieur au sien ! s'écrie-t-il ;

1. C'était la doctrine chinoise admise depuis toujours et qu'Iyeyasu ne fait que citer.

et, s'asseyant sur ses talons, il se frappe de son poignard[1]. »

Les femmes ne montrent pas un courage moindre, un moindre mépris de la douleur et de la mort. Les enfants mêmes font harakiri en souriant. De nombreux récits authentiques d'une magnifique horreur l'attestent.

Tels furent les Samouraï. L'admiration fervente du Japon tout entier les accompagne. Leur idéal a pénétré toute la vie du pays. Leur âme subsiste encore [2].

1. Marquis de la Mazelière, *Essai sur l'Histoire du Japon*, p. 245.

2. Pour le Bushido, voir la très curieuse brochure de B. H. Chamberlain, *The Invention of a New Religion*. Malgré toute la déférence que j'éprouve pour ce grand savant, je ne puis accepter toutes ses conclusions. Pour lui la théorie du Bushido, d'invention toute moderne, est destinée à flatter l'orgueil japonais et à jeter de la poudre aux yeux des étrangers. Soit : le mot est nouveau, mais la chose est aussi ancienne que le Japon, et l'idéal non-écrit du Samouraï a été plus agissant que tout code formellement exprimé.

CHAPITRE V

Les Taïra et les Minamoto. La fin du régime des Fujiwara et de l'époque Heian.

Il est inutile de suivre en détail l'histoire de la Cour dégénérée et d'énumérer toute la succession des empereurs. Les éléments vivants du pays sont ailleurs dans les clans guerriers de l'Est et du Nord. C'est d'eux que va sortir pendant dix siècles l'histoire du Japon. Ce sont eux qui doivent dès à présent retenir surtout l'attention.

§ 1. — Les Taïra et les Minamoto.

Le rôle prépondérant est joué par deux grandes familles rivales, les Taïra et les Minamoto. La première succomba dans sa lutte après avoir produit au XIIe siècle un grand homme, Kiyomori; ce fut un descendant de celui-ci, Oda Nobunaga, qui au XVIe siècle mit fin à l'anarchie où était tombé le Japon sous les derniers Ashikaga. Quant aux Minamoto, on mesurera l'influence que ce clan eut sur l'histoire du pays en se rappelant qu'il ne donna pas seulement au Japon ses deux plus grands hommes d'Etat, Yoritomo et Iyeyasu, mais fonda l'étrange institution du Shogunat qui dura de 1189 à 1868, et fournit, à l'exception de Nobunaga et d'Hideyoshi, les souverains effectifs

du pays, Minamoto, Ashikaga ou Tokugawa, pendant sept siècles. Avant d'entamer le récit des luttes confuses qui remplissent cette époque de décadence et de formation, il convient de parler de ces deux grandes familles qui en sont les protagonistes.

*
* *

Les Taïra descendaient de l'Empereur Kwammu (782-805). Le cinquième fils de celui-ci, le prince Katsurabara, sollicita de son père le droit de fonder une famille séparée avec le titre de marquis (Taïra no Asomi) à la place de l'O l'honorifique (Prince) accordé jusqu'à la cinquième génération de la descendance impériale. Il sortait ainsi de la classe Kwobetsu (impériale) pour entrer dans les Shimbetsu (descendants des Kami) et, du coup, cessait d'être un simple pensionné de la Cour pour devenir un seigneur indépendant. Cette chute apparente était donc une ascension réelle, et cette diminution du rang un accroissement de force et une véritable libération. Elle transformait le noble oisif immobilisé à la Cour en gouverneur de province, en administrateur civil et militaire, en chef presque indépendant qui dans la rude vie provinciale acquérait les dures vertus que la Cour ne connaissait plus. La requête de Katsurabara, plusieurs fois répétée, ne fut exaucée qu'en 889, quand son petit-fils Takamochi devint le premier Taïra no Asomi et fut nommé gouverneur de la province de Kazuga. C'était le grand-père de Masakado, et l'arrière-grand-père de Tadamori, père de Kiyomori, qui portèrent si haut les fortunes des Taïra. Trois autres fils de Kwammu prirent également le nom Taïra. Il y eut donc quatre maisons Taïra comme il y avait quatre maisons Fujiwara.

*
* *

Les Minamoto descendaient de l'empereur Saga

(810), qui accorda ce nom à ses quarante-quatre derniers enfants — il en eut cinquante. L'empereur Seiwa (839-876) relégua tous ses fils, sauf le Prince impérial, dans l'uji des Minamoto. Ce fut son petit-fils Tsunemoto (prince Rokuson) qui devint le chef des quatorze familles du clan Minamoto ainsi fondé. On les appelait les Seiwa Genji [1]. Au Taïra comme au Minamoto fut accordé le titre de général de la garde impériale. On peut mesurer la puissance effective de ces familles quand on saura que Minamoto Yoshitomo au XIIe siècle était seigneur de quinze provinces orientales : Taïra no Kiyomori en 1159 les prit toutes. Mais, lors de la destruction des Taïra en 1185, les Minamoto reprirent tous les fiefs des Taïra en même temps que les leurs, et les répartirent parmi leurs suivants.

§ 2. — Fin de l'époque Heian

Dès 930, les Taïra se révoltèrent contre l'autorité impériale. Taïra no Masakado, dur soldat froissé par les freluquets de la Cour qui se moquaient de sa rudesse militaire, s'était retiré dans ses terres. Ses expéditions guerrières, ses incursions perpétuelles sur les domaines de ses voisins féodaux, et notamment des Minamoto, avaient alarmé la Cour : elle le manda à Kyōto. Il refusa de s'y rendre, et fit mine d'établir une capitale indépendante dans le Kwanto. Les impérialistes auraient été bien empêchés de la réduire sans un fait caractéristique des mœurs japonaises qui fit de Fujiwara Hidesato, son ami, et après lui le meilleur soldat et le plus puissant seigneur de l'époque, un

1. *Gen* équivaut à la prononciation chinoise de l'idéographe qui figure Minamoto : *ji* représente *uji*, famille. De même en chinois Taïra figure sous la forme de *Hei* : d'où la combinaison *Gen-pei*, si souvent employée pour désigner les deux familles en lutte.

ennemi acharné : Masakado le reçut un jour hâtivement sans s'être coiffé. Cette infraction à l'étiquette froissa si profondément Hidesato qu'il rallia ses forces à celles de Taïra Tadamori, dont le père avait été tué par Masakado, défit le rebelle, et envoya sa tête à Kyōto (939).

Ce qui montre l'anarchie qui graduellement minait le pays fut la révolte presque simultanée d'un autre grand chef, Fujiwara Sumitomo, établi dans le Shikoku. Là encore la défaite de Sumitomo ne fut due qu'à la défection d'une partie de ses forces; contre ses quinze cents navires la Cour n'en avait pu mobiliser que deux cents. Lorsque Ono Yoshifuru, le vainqueur de Sumitomo, rentra à Kyōto, il soumit à l'empereur un rapport où, entre autres choses, il dit : « Les révoltés ne sont pas seulement les fils des gouverneurs provinciaux. D'autres abusent de leur autorité et de leur puissance, forment des conspirations, exercent des troupes, réunissent hommes et chevaux en grand nombre sous prétexte de chasser, menacent les gouverneurs officiels, pillent le peuple, violent les femmes et les filles, volent le bétail et détruisent le pays... Toute la campagne est désolée et les fermes désertes. » Il proposa d'arrêter tous les hommes ainsi armés, de les traiter comme de simples bandits. Mais pour cela, il eût fallu une organisation que l'on ne possédait plus.

A partir du XIe siècle, il devient de plus en plus évident que la Cour efféminée est impuissante à maintenir l'ordre ; ses sujets féodaux s'affranchissent de plus en plus de l'autorité centrale. L'empereur Murakami (947-967), le fils si doué de Daigo, essaya en vain de réagir ; le pouvoir effectif militaire lui faisait défaut, et il subit l'humiliation de voir piller sa capitale par des bandits qui incendièrent même le palais impérial. L'autorité même des Fujiwara baissait, malgré leur situation prépondérante à la Cour et toutes

leurs apparences de grandeur : seuls les membres de la famille qui exerçaient des charges provinciales et échappaient aux influences démoralisantes de la vie de Cour gardaient de l'énergie et une puissance réelle; ils l'employaient d'ailleurs en querelles intestines que venaient seulement momentanément interrompre les conspirations des Taïra et des Minamoto. A partir de cette époque, deux Fujiwara jouent seuls un grand rôle : Kanemichi, dont on disait : « La gueule du tigre est moins fatale qu'un froncement du sourcil du régent Kanemichi » ; et le fastueux Michinaga, régent de Go Ichijō (1017-1036), qui d'ailleurs était hors d'état de protéger la capitale et ses propres palais contre les bandits qui pullulaient alors, et dont les exploits et les chefs sont restés légendaires.

La décadence du pouvoir des Fujiwara et de l'autorité impériale fut encore accélérée par les révoltes et le pouvoir grandissant des familles qui devaient finalement les accaparer, les Taïra et Minamoto. En 1028 Taïra Tadatsune s'empare de la capitale de Kazuga, tue le gouverneur de la province d'Awa qu'il annexe à ses terres. La Cour fait appel à la seule puissance capable de le combattre, celle des Minamoto ; Minamoto Yorinobu, sans attendre les troupes impériales, attaque Tadatsune et le défait (1031). Les Minamoto furent comblés d'honneurs ; et, en retour, pendant quelque temps, se montrèrent les meilleurs soutiens des Fujiwara, en attendant de les combattre à leur tour. Peu après la défaite de Tadatsune, les membres provinciaux de la famille des Fujiwara s'insurgeaient eux-mêmes dans le Mutsu contre les régents et ne furent battus que grâce à un nouvel appel aux Minamoto. Ce fut la célèbre campagne de Zen-kunen, qui dura neuf ans, où Yoriyoshi et son grand fils Yoshiiye, surnommé pour sa vaillance Hachiman-Taro, se couvrirent de gloire. En 1089 commence la guerre de Go-Sannen qui dura trois ans : à sa fin

Yoshiiye partagea entre ses clients de nombreux manoirs, la Cour ayant déclaré que la querelle ne la concernait pas, et qu'elle ne récompenserait personne. D'où le proverbe : « Il vaut mieux servir un Minamoto que l'Empereur. » Cette parole résume la situation. Déjà on apprenait à voir dans les grands chefs militaires les seuls défenseurs efficaces, la vraie source du pouvoir et des récompenses.

Pendant un court intervalle cependant, grâce à des empereurs plus énergiques ou mieux soutenus, grâce surtout à l'habitude prise par eux de l'*Inkei* ou gouvernement personnel des empereurs cloîtrés qui se passaient de Kwampuku (régent), de Go-Sanjō (1069-1072) à Horikawa (1087-1107), le trône semble recouvrer quelque prestige et quelque pouvoir ; les Fujiwara s'effacent ou sont effacés ; les grands chefs féodaux rentrent pour quelque temps dans l'obéissance ; seuls les Yama-hōshi (moines-soldats) croissent en turbulence et troublent la paix. D'eux l'empereur Shirakawa qui, de son cloître, dirigea effectivement les affaires de l'empire pendant quarante-trois ans (de 1086 à 1128), avait l'habitude de dire qu'il ne pouvait contrôler trois choses : les eaux du Kamo, la chute des dés, et les Yama-hōshi. Et de fait, les turbulents moines d'Hieizan, de Miidera et des autres monastères jouent un rôle prépondérant dans ces luttes intestines.

§ 3. — Caractères de l'époque Heian.

Toute cette époque, qui va de la fondation de Kyōto jusqu'à la fondation de Kamakura, est connue sous le nom de Heian[1]. Ce fut celle de la formation du Japon. Ses caractères essentiels s'y trouvent tous ; certains y atteignent leur expression

1. Ou époque de Kyōto, qui s'appelait Heian-jō, « la ville de la paix ».

définitive, en art, en littérature et dans les mœurs. Le trait dominant est celui que l'on retrouve dans la vie de toutes les périodes de l'histoire japonaise: un mélange extraordinaire de raffinement et de rudesse, de mièvrerie et de virilité, d'extrême culture et d'une sorte de sauvagerie. Le Japon est encore bien près de ses origines barbares ; les mœurs féodales longtemps encore empêchent le vieux fonds de férocité de périr. Le symbole de ce mélange déconcertant est dans le costume et les mœurs de la chevalerie japonaise : daimyō et samouraï, vêtus de fer et de soie, allaient à la bataille ceints de deux sabres et un éventail à la main, à la fois sanglants guerriers parés d'horrifiques casques et d'étincelantes armures, poètes raffinés et chevaliers accomplis. C'est le brusque passage d'un état presque barbare à la fine civilisation chinoise importée en bloc et superposée à des mœurs primitives de tribus incultes qui explique sans doute ces étranges contrastes; et aussi, vraisemblablement, la rapide corruption de la Cour. Pareille assimilation d'éléments discordants ne peut se faire en un jour ni sans produire de profondes perturbations psychologiques. Sous le vernis de culture étrangère presque décadente de finesse subsiste longtemps le vieux fonds sauvage entretenu par les luttes incessantes et l'anarchie durable; sous la mièvrerie des nouvelles mœurs et le luxe importé persistent la frénésie des passions débridées et la rudesse rustique conservée. Maintes fois dans l'histoire du Japon l'on retrouve côte à côte ces deux tendances : le goût de la simplicité extrême, maintenue par le Shintoïsme et la pauvreté foncière du pays; et l'amour du faste, de toutes les délicatesses, de tous les raffinements. C'est l'harmonieuse fusion de ces deux tendances qui donne à la vie et à l'art du Japon un caractère unique, et aux manifestations même d'un parvenu tel qu'Hideyoshi, à un art pompeux comme celui des Tokugawa, leur sobriété dans la

magnificence même, et fait sentir je ne sais quelle constante discipline dans la fougue, le goût de la simplicité jusque dans l'extrême raffinement, et la présence d'une sauvage force latente derrière les plus extrêmes délicatesses.

Dès l'époque de Nara tous ces caractères se manifestent. Mais c'est à partir de Heian que le Japon connait le plus grand épanouissement des arts et du luxe, de l'influence croissante des mœurs de la littérature et des arts de la Chine. Nara avait donné le Manyō-Shū ; l'époque d'Engi, qui fut le point culminant de cette délicate culture aristocratique (901-923), nous vaut le Kokinshū, l'autre grande anthologie poétique; et Tenryaku (947-957) les premières grandes œuvres en prose. Ce fut l'âge classique de la littérature japonaise et de l'art mystique de la théocratie de Kyōto. Une constellation de grands artistes, de grands lettrés entoure Daigo et ses successeurs immédiats : Kose no Kanaoka, Michizane, la célèbre poétesse Ono no Komachi. Et, trait caractéristique de cette époque, parmi les meilleurs de ces écrivains on compte des femmes, Murasaki Shikiku, autour du Genji Monogatari, Izumi Shikiku, Sei Shōnagon, auteur du Makura Sōshi, Akazome Emon; un raffinement efféminé devient d'ailleurs la marque de la Cour et des Kuge. Très rapidement, ces délicatesses d'élite oisive dégénèrent en mièvreries, en fadeurs, en subtilités décadentes ; cette Cour mystique et sensuelle finit par être une serre chaude où s'épanouissent d'étranges fleurs d'exquise corruption. Elle passait son temps en jeux de société, en concours de vers et d'arrangements de fleurs, à composer des devinettes poétiques et des rébus compliqués ; la nuit se consacrait au culte de la lune, aux fêtes d'eau, aux tournois d'esprit ; le jour à mille nouvelles inventions de raffinement dignes de la décadence romaine; on couvrait les arbres de fleurs

en hiver, de neige en été. On avait la passion des animaux favoris, surtout de chiens et de chats qu'on affublait de noms officiels, et à qui l'on faisait de somptueuses funérailles. Les petits chats nés dans l'enceinte du palais surtout recevaient des honneurs impériaux; à la mère chatte les courtisans envoyaient des cadeaux de relevailles; et une des dames de la Cour fut solennellement élevée au rang de dame des cérémonies de la jeune portée [1].

*
* *

Pareille société était mûre pour la catastrophe qui la balaya: elle sombra dans le sang. Parallèlement à ce développement de luxe et d'une molle vie tout artificielle se poursuivait dans les provinces le rude entraînement qui faisait des grandes familles militaires et de leurs clients comme une race à part. Leurs rivalités et leurs prétentions croissaient avec leur pouvoir. Le mythe si généralement accepté de la vénération constante pour la famille impériale et qui, déjà, avait reçu de si rudes atteintes, est de moins en moins respecté. Le règne des Fujiwara tout-puissants tire à sa fin : leur politique qui consistait à faire appel à l'aide tantôt de l'une, tantôt de l'autre de ces grandes familles et à les opposer les unes aux autres, fortifiait celles-ci au lieu de les user. Elles apprenaient que le pouvoir réel était entre leurs mains. Elles ne tardèrent pas à prétendre aux honneurs et à l'autorité de ces régents efféminés et incapables.

1. Voir dans Aston, *Littérature japonaise* p. 111 ; une citation du *Makura Sōshi* de Sei Shōnagon qui raconte l'histoire de l'Auguste Chatte, « dame d'honneur du Mikado, pourvue du cinquième rang de noblesse et du titre de Miyōbu no Otodo, ou Principale Surveillante des dames d'honneur du Palais, traîtreusement attaquée par le chien Okinamaro ». C'est un récit contemporain de ce grave événement (1000 après J.-C.).

A l'accession de Go-Shirakawa (1156), la conflagration qui couvait dans les provinces éclate : tout le Japon en fut embrasé. Il ne s'agit plus de révoltes individuelles et de troubles locaux: c'est la fin d'un régime et le commencement d'une ère nouvelle. A la théocratie corrompue de Kyōto et aux descendants étiolés des empereurs et des Kuge vont succéder les rudes soldats de Kamakura, les Samouraï; aux évêques et aux prêtres fastueux et dissolus, les fanatiques moines prédicants populaires. Tout se transforme, l'art comme la vie; et c'est un autre Japon qui surgit.

CHAPITRE VI

Le premier Moyen Age japonais. Le Gen-Pei. L'âge de Kamakura.

Tout ce premier Moyen Age japonais est traversé par un tel souffle épique que l'histoire de cette époque est une chanson de geste ininterrompue. La légende s'y mêle si intimement à la réalité qu'il est difficile de les distinguer. Quelques-uns des grands guerriers de cette époque, Yoshitsune par exemple, semblent à peine plus réels que Yamato Daké ; et leurs aventures sont à peine moins romanesques ou moins fabuleuses. Les femmes valent les hommes. Une ivresse de combat, de carnage et de mort semble les posséder également. Jamais l'esprit de vengeance, la férocité courtoise, le mépris de la vie ne furent poussés plus loin dans société plus affinée. Pour trouver pareil mélange de passions débridées et de mièvrerie, de culture et de cruauté, il faut descendre jusqu'au xv° siècle italien ; et le Japon l'emporte encore en finesse et en sauvagerie.

§ 1. — Le premier Moyen Age japonais. Le Gen-Pei.

Une moitié des grands chefs se rangea du côté de Empereur cloîtré, Sutoku ; l'autre du côté de son

frère Go-Shirakawa. De part et d'autre, on se souciait peu de l'empereur qu'on soutenait : c'est de suprématie personnelle qu'il s'agissait. Ce fut une guerre civile, doublement fratricide, puisque l'on vit deux frères Fujiwara opposés, Yorinaga et Tadamichi, deux frères Minamoto, Tametomo et Yoshitomo : du côté des Taïra, Tadamasa en lutte avec son neveu Kiyomori. Le père de Tametomo et de Yoshitomo, Tameyoshi, épousa la cause de Sutoku. Lorsque celui-ci fut défait, Yoshitomo reçut l'ordre de faire exécuter son père, et Kiyomori son oncle Tadamasa ; tous les parents de Yorinaga, tué sur le champ de bataille, furent exilés comme le grand guerrier Minamoto Tamemoto, dont on coupa les nerfs du bras droit. Trois ans après, la guerre civile éclata de nouveau : elle était en réalité une lutte à mort pour le pouvoir suprême entre les Minamoto et les Taïra. Ceux-ci infligèrent à Yoshimoto une défaite si écrasante que pendant vingt ans les Minamoto disparaissent de la scène, et tout l'empire était « dans le creux de la main de Kiyomori » ; les Fujiwara même ne comptent plus : « Qui n'était pas Taira n'était pas homme » dit le Gen-pei Seisuiki (récit des vicissitudes des Minamoto et des Taïra).

Yoshitomo échappa par miracle au massacre : avec son fidèle Masaïe, il s'enfuit chez le père de celui-ci, Osada Tadamune. Mais Tadamune qui voyait la partie perdue pour les Minamoto, l'assassina après avoir tué son propre fils Masaïe qui avait tenté de défendre son chef. Son autre fils, Kagamune, l'aida dans ce double forfait. La femme de Masaïe, soulevée d'horreur par cette trahison et ce crime, se suicida devant son mari mourant en s'écriant : « Je ne suis pas déloyale et scélérate comme mon père et mon frère : ma mort le prouvera ». Un sourire de contentement, dit le chroniqueur, erra sur les lèvres de Masaïe expirant.

Kiyomori donna l'ordre d'exterminer la descendance de Yoshitomo. Lui-même cependant en épar-

gna quatre fils : Yo ritomo, grâce à l'intercession de sa belle-mère à qui l'enfant rappelait un fils perdu; Yoshitsune et deux autres, fils de Yoshitomo par sa concubine Tokiwa. La beauté de celle-ci était telle que, dès qu'il la vit, Kiyomori lui proposa en échange de ses faveurs de lui laisser ses enfants: les uns et les autres furent bannis et devaient prendre la tonsure. Cette mansuétude inattendue du féroce Kiyomori fut la seule, mais fatale, erreur de pitié qu'il ait commise : elle lui coûta la destruction de sa race, dont Yoritomo et Yoshitsune furent les artisans. Tant qu'il vécut, et son grand fils Shigemori, il régna atrocement, et brisa les révoltes successives qui mettaient le Japon à feu et à sang. Il mourut en 1181 entouré de l'exécration de tous, au comble de sa puissance, et au moment même où les Minamoto qu'il avait épargnés devaient la balayer. Il eut la claire vision de la menace, et défendit qu'aucun tombeau ni temple fût élevé à sa mémoire avant que la tête de Yoritomo ne pût y être déposée.

Kiyomori semble avoir été un médiocre juge des hommes. Il avait confié le dangereux Yoritomo à un Taïra qui prit le nom de Hōjō et fut destiné à jouer un rôle de premier plan dans la sanglante histoire de cette époque. Leur parenté lui parut sans doute une garantie suffisante. Il se trompa, comme pour Yoshimasa, en qui sa foi fut égale, et qui le trahit. Secrètement, Tokimasa haïssait Kiyomori: comme d'autres Taïra provinciaux, il avait à se plaindre d'affronts subis à la cour. Il est probable que le génie transcendant du jeune Yoritomo lui paraissait d'autre part un meilleur atout dans le jeu des factions rivales que la force brutale de Kiyomori vieilli et exécré. Quoi qu'il en soit, peut-être sous l'influence de sa fille, la géniale et héroique Masako, amoureuse de Yoritomo et débauchée par lui, peut-être par calcul, Tokimasa en 1180 se rangea du côté de Yoritomo, attaqua le château du

mari de Masako, Taïra Kanetaka, le tua et donna sa fille à Yoritomo. Une première défaite de Yoritomo, où il faillit perdre la vie, fut rapidement suivie d'éclatants succès : huit provinces du Kwanto se rallièrent à son drapeau et à celui de Tokimasa ; un vaste camp fut établi à Kamakura. Yoshitsune de son côté, qui s'était silencieusement préparé à la vie non du prêtre mais du bushi, se rendit en novembre 1180 au camp de son frère qui ne l'avait jamais vu : Yoshinaka, autre héros Minamoto, y apporta aussi les forces du Shinano. L'armée de Kiyomori fut écrasée.

§ 2. — Yoritomo. Yoshitsune : caractères de l'époque.

Le premier rôle dans cette guerre atroce revient tout d'abord à Yoshinaka : c'est surtout à lui que les revers de Kiyomori en 1180 sont dus. La pestilence, la famine, l'épuisement du pays interrompirent la lutte. Elle reprit plus sauvage que jamais en 1182, et de nouveau les Taïra furent battus coup sur coup par Yoshinaka. Jaloux de ses succès, Yoritomo se tourna contre son rival qui lui parut sans doute déjà plus redoutable que les Taïra. Plus sage que lui, Yoshinaka refusa le combat ; et une réconciliation momentanée entre les deux chefs Minamoto suivit : la victoire de Tonami-Yama, remportée par Yoshinaka sur les forces Taïra, en fut la récompense. Le chemin de Kyōto était ouvert : en août 1183, la ville tomba ; les Taïra, après avoir tout incendié, se retirèrent dans les îles de Shikoku et de Kyūshū. Ce fut le dernier succès de Yoshinaka. Yoritomo, qui conspirait sournoisement contre lui, le frappa soudain au moment où Yoshinaka, infatué par la beauté d'une Fujiwara, semblait incapable de réagir : deux de ses fidèles compagnons, Echigo Chuta et Tsuwata Saburo, avaient en vain fait harakiri aux portes de la belle pour le rappeler au sentiment

de ses devoirs. Sa femme, l'héroïque Tomoe, extraordinaire amazone, aussi renommée pour sa force et son courage que sa beauté, et qui se battait à ses côtés au premier rang, essaya, mais en vain, de couvrir sa fuite avec son frère Imai : elle tua de sa propre main le gigantesque guerrier Uchida Iyeyoshi. Yoshinaka fut assassiné : Tomoe se retira dans un couvent, et passa le reste de ses jours à prier pour l'âme de son époux. Son fils, Yoshitaka, bien qu'il fut marié à la fille de Yoritomo, fut exécuté : celle-ci se suicida.

Les Taira mêmes ne se seraient pas montrés plus féroces pour sa race que Yoritomo. Successivement il fit mettre à mort tous ses frères, Yoshitsune, Noriyori et Zenzei. Jaloux et méfiant à l'excès, il ne souffrait auprès de lui aucune supériorité et frappait les siens impitoyablement au moindre prétexte. Seul Yoshitsune, par l'éclat même de son génie et sa dangereuse popularité, méritait peut-être cette méfiance. C'était grâce à lui que la grande victoiro d'Ichi no Tani fut remportée contre des forces Taïra supérieures ; et encore celle de Yashima, qui sans lui eût été une défaite ; c'est encore lui qui, en dépit de l'amiral que Yoritomo avait nommé, écrasa à jamais les Taïra dans la décisive victoire navale de Dannoura. C'en était trop : la gloire du jeune Yoshitsune éclipsait celle du grand chef taciturne de Kamakura, qui le soupçonnait, peut-être avec raison, d'intriguer avec le vieil empereur cloîtré, Go-Shirakawa. Déjà après la bataille d'Ichi no Tani, Yoshitsune mandé par son frère, avait refusé de se rendre à Kamakura : contrairement à la volonté exprimée de son frère, il avait accepté de Kyōto des honneurs et des commandements sans lui en référer. Il y avait là de quoi justifier bien des soupçons et fournir des armes à ses adversaires; Kajiwara Kasetoki, à qui Yoritomo avait dû la vie après sa première défaite et en qui il avait une confiance aveugle, haïssait Yoshitsune : il l'accusait ouvertement de trahison.

Prévenu, Yoshitsune se rendit après la victoire de Dan-no-ura en hâte à Kamakura avec ses prisonniers Taïra : Yoritomo refusa de le recevoir et lui interdit l'entrée de la ville. La lettre qu'écrivit alors Yoshitsune est célèbre :

« Me voici, versant des larmes de sang à cause de ton déplaisir... Des médisances restent sans réfutation, et je suis banni de Kamakura sans pouvoir ouvrir mon cœur. Voici bien des jours que j'attends sans pouvoir contempler le visage de mon frère. Le lien de notre fraternité est brisé.

« Peu de temps après ma naissance, mon père honoré quitta ce monde. Porté sur le sein de ma mère, je fus emmené au Yamato, et depuis ce jour je n'en ai pas connu un qui fut exempt de soucis et de dangers. Nous avons erré de lieu rustique en lieu rustique, de province reculée en province reculée, endurant les pires peines et tous les mépris. Mais enfin, je fus appelé pour aider à détruire les Taïra; et c'est moi qui ai abattu Kiso Yoshinaka. Puis, pour vaincre les Taïra, j'ai jeté mon coursier sur les précipices abrupts[1]. Indifférent à la mort, j'ai affronté les dangers de la mer et des tempêtes, sans souci des gouffres où les monstres marins auraient dévoré mon corps. Je n'ai eu d'autre oreiller que mes armes, d'autre métier que la guerre. »

Yoritomo ne se laissa pas fléchir. Yoshitsune retourna à Kyōto. Une réconciliation entre les deux frères — Yoritomo donna le gouvernement de la province d'Izu à Yoshitsune — ne dura pas. Yukiiye proscrit s'était réfugié auprès de Yoshitsune qui refusa de le livrer : Yorimoto donna l'ordre d'assassiner

1. Allusion à la célèbre manœuvre tant de fois représentée dans l'art japonais et qui valut la victoire d'Ichi-no Tani. Yoshitsune tourna les défenses inexpugnables des Taïra en lançant sa cavalerie sur les pentes abruptes de Hiyodori qu'on croyait impraticables.

Yoshitsune et Yukiiye : l'un et l'autre échappèrent au guet-apens et se mirent à la tête d'une révolte favorisée par Go-Shirakawa contre Yoritomo. Elle fut vaincue ; Yukiiye fut tué et la tête de Yoshitsune mise à prix. De 1186 à 1189, il erra dans les parties inaccessibles des montagnes du Nord, mais par suite de la trahison d'un Fujiwara, fils de Hidehara qui l'avait élevé, il fut enfin surpris. Après une résistance désespérée, se voyant perdu, il tua sa femme et ses enfants et fit harakiri. Le traître, dont Yoritomo voulait les vastes biens, fut à son tour exécuté, et la puissance des derniers Fujiwara à jamais brisée.

*
* *

Si j'ai raconté un peu longuement les péripéties de cette lutte qui finit par faire de Yoritomo le maître incontesté du pays tout entier, c'est qu'il n'est pas dans l'histoire du Japon d'époque plus caractéristique et qui ait laissé dans l'imagination populaire des traces plus profondes. Tout enfant au Japon connaît tout le détail des aventures romanesques de ces grands chefs, est nourri de ces légendes héroïques où la fidélité jusqu'à la mort, le courage indomptable, les traits de stoïcisme et de sacrifice abondent. Qui ignore ces légendes exaltantes ne peut comprendre le Japon ; elles sont entrées dans la substance du cerveau japonais et jusqu'à nos jours ont inspiré non seulement le roman, le théâtre, les No, les danses, mais la vie. Elles constituent un enseignement d'héroïsme, une école des dures vertus qui ont fait, et font encore, la grandeur militaire du pays. On ne peut s'empêcher d'en citer quelques-unes des plus significatives. Leur violente beauté s'éclaire presque toujours de grâce chevaleresque et de poésie.

C'est ainsi que dans la déroute de Ichi-no Tani, Taïra Tadanori se fit couper la tête et mutiler le

visage pour priver ses ennemis du plaisir de le reconnaître parmi les morts. Mais sous la doublure de son casque on trouva ces vers composés pendant la fuite et signés par lui :

Autour de mon sentier le crépuscule,
Et comme auberge cette nuit
L'ombre d'un arbre,
Et pour mon hôte,
Une fleur.

Un autre incident de cette défaite n'est pas moins célèbre. Naozane avait fait prisonnier un Taïra. Lorsqu'il lui arracha son casque, il vit un frais visage de quinze ans tout semblable à celui de son fils tombé à ses côtés quelques instants auparavant. Il voulut d'abord épargner son jeune captif. Mais c'eût été lui réserver un sort encore plus cruel. Il le dit en pleurant à l'enfant, qui, avec un calme courage, lui demanda de le tuer sur le champ. Naozane envoya la tête d'Atsumori et la flûte qu'il portait sur lui au père, Tsunemori. Il fit vœu de ne plus toucher à une arme, se retira dans un monastère, où il pria jusqu'à sa mort pour le repos de l'âme d'Atsumori.

Les femmes n'avaient pas l'âme moins haute. Lorsque la fille de Kiyomori, grand'mère de l'empereur Antoku, âgé alors de six ans, vit qu'elle allait être prise à Dan-no-ura avec l'enfant, elle le serra dans ses bras et lui dit : « Ce monde est livré au mal. Seuls les méchants y règnent. Vois : sous la mer il y a un beau pays où ils ne pénètrent pas. Viens-y avec moi », et elle se précipita dans les flots. — La maîtresse de Yoshitsune, Shizuka, dont la beauté était merveilleuse, fut obligée de danser devant Yoritomo et Masako. Elle le fit pour sauver l'enfant de Yoshitsune, car elle se savait enceinte. Mais, au lieu de chanter les paroles consacrées, elle improvisa une lamentation en vers sur son amant : « La colère de Yoritomo bravé », dit le chroniqueur, « fit trembler les poutres

de la salle ». Il donna l'ordre de faire périr l'insolente Mais Masako intervint : « C'est ainsi que je t'ai aimé, dit-elle. Je n'aurais pas fait autrement ». Et Yoritomo, subitement calmé, épargna Shizuka. Ce ne fut d'ailleurs que pour faire ensuite étrangler l'enfant à qui elle donna naissance.

Ces exemples révèlent la trempe de ces caractères. Il serait facile de multiplier pareilles histoires. Elles abondent à toutes les époques.

***

Si Yoritomo se montrait implacable envers ceux qui lui portaient ombrage, il n'oubliait jamais un bienfait, et son souci de justice, sa magnanimité même, sont restés célèbres. A partir de 1189, sa puissance n'était plus contestée, et les dix ans qui lui restaient à vivre furent entièrement consacrés au bien du pays. Il prenait indifféremment ses collaborateurs dans tous les clans ; le mérite seul comptait à ses yeux. Il comprenait que sa cour devait rester séparée de celle de Kyōto, cette Capoue qui avait perdu les Fujiwara, les Taira, et devait perdre les Minamoto Ashikaga ses successeurs. Le gouvernement qu'il institua, et qui dura jusqu'à la fin du XIXe siècle, fut appelé Bakufu, « Bureau du Camp ». Son titre même montrait nettement que c'était le parti militaire, et non le pouvoir civil de Kyōto, qui était suprême ; que c'était de lui, et non de la Cour, qu'émanait toute autorité. Le chef était le Shōgun (Sei-i-tai Shōgun, grand général vainqueur des barbares) titre ancien que Yoritomo rendit héréditaire dans sa famille. Sous lui étaient trois bureaux, le Samurai Dokoro ou bureau militaire; le Man Dokoro ou bureau d'administration civile; le Monju Dokoro ou bureau de justice et de législation. Partout dans les clans et les provinces, Yoritomo institua des

bureaux civils chargés de gérer les affaires locales et de surveiller la rentrée des impôts au nom de l'autorité centrale du Bakufu. Les Shugō et Jitō qui les détenaient étaient responsables à Kamakura seule : ils n'avaient aucun compte à rendre à Kyōto. Tous les pouvoirs de l'État étaient donc réunis entre les mains de Yoritomo et du conseil qu'il présidait. Celui-ci était formé par un groupe de grands administrateurs, un conseil des anciens, semblable au Genro moderne, et qui rapidement devint le véritable gouvernement.

***

Yoritomo mourut d'une chute de cheval en 1199, âgé de cinquante-trois ans seulement. Peu de figures nous sont plus familières que celle de ce dur soldat dont les froids yeux implacables nous regardent après plus de sept siècles révolus, vivants dans la brune soie usée où Takanobu l'a peint[1]. Qui les a vus une fois ne peut plus oublier cette intense lueur de vie, ni la résolution glacée, la sécheresse et la fine violence contenue de ces traits orgueilleux, l'indomptable volonté de la bouche serrée et voluptueuse dont sortait, dit-on, une voix extraordinairement sonore et impérieuse. C'était un très grand seigneur que ce politique retors et sans scrupules, dont l'image cruelle et tranchante comme une lame respire la prudence, la sagacité, une perçante perspicacité et une sorte de force élémentaire. Comme le grand Iyeyasu qui était de son sang, il avait la tête énorme, le corps trapu ; soupçonneux, méfiant à l'excès, il était, comme lui, infiniment habile à juger et à manier les hommes et à se les attacher. Comme lui, il était encore plus grand administrateur que grand général, et ses fortes conceptions ont pendant des siècles dominé toute la vie de son pays.

1. Ce kakemono se trouve aujourd'hui au musée de Kyōto.

CHAPITRE VII

Fin de l'époque de Kamakura : les Ashikaga.

§ 1. — Les Hojo.

La descendance immédiate de Yoritomo fut indigne de lui succéder. Son fils aîné Yoriiye n'était qu'un faible débauché qui laissait la réalité du pouvoir à sa mère Masako et à son grand-père Hōjō Tokimasa. Masako, qui à la mort de Yoritomo se rasa la tête et se fit religieuse, garda néanmoins la présidence du Bakufu ; mais plus politique encore que mère, elle semble s'être prêtée à l'assassinat de son propre fils ordonné par son père Tokimasa. Le malheureux Yoriiye dont Tokimasa avait fait tuer le fils, le beau-père et le beau-frère sous prétexte d'une conspiration dirigée contre lui, essaya en vain de ressaisir le pouvoir et de se venger; il fut contraint à l'abdication et tué par des émissaires de Tokimasa. C'est, semble-t-il, pour sauvegarder les droits de son fils favori Sanetomo, alors âgé seulement de douze ans, que Masako s'associa au forfait de son père. Mais le vieux Tokimasa ne se contentait pas du titre de Shikken (régent) qui lui échut pendant la minorité de Sanetomo. Sa secrète ambition, encouragée par sa seconde femme Maki, une autre Masako, était de balayer toute la descendance de Yoritomo, de régner et de faire régner la sienne à sa place. Mais cette fois,

Masako, prévenue, intervint, se réfugia avec Sanetomo chez son frère Yoshitoki, fit abdiquer Tokimasa qui, cloitré, mourut obscurément en 1215. Elle ne put sauver l'infortuné Sanetomo. Yoshitoki, aussi ambitieux que son père Tokimasa, était plus subtil que lui, et n'attendait qu'une occasion favorable pour saisir lui-même le pouvoir. Cela n'était possible que par la destruction de ceux qui restaient fidèles à la mémoire et aux enfants de Yoritomo ; successivement, il fit périr sous des prétextes spécieux ceux qui le gênaient. L'instrument de la mort de Sanetomo fut le seul fils survivant de Yoriiye, Kugyō, moine tonsuré écarté du trône, mais qui rêvait toujours de venger l'assassinat de son père et de ses frères. Yoshitoki l'appela à Kamakura et le nomma betto (régent) du temple de Hachiman. Les rites obligeaient Sanetomo à s'y rendre : au moment où il quittait le temple, Kugyō bondit sur lui, et d'un coup de sabre, lui trancha la tête. Sanetomo eut le pressentiment de sa fin : avant d'aller au temple, il remit à un ami une touffe de ses cheveux et composa les vers suivants :

Bien que je sois parti
Et que ma demeure soit vide
N'oublie pas le printemps
O prunier près de ma maison !

Masako semble avoir accepté la mort de son fils et l'extermination de la descendance de Yoritomo sans soupçonner la part qu'y avait prise Yoshitoki, puisqu'elle continua à régner avec lui. Mais la Cour impériale voyait dans ces sanglantes dissensions une occasion de ressaisir le pouvoir : l'empereur Go-Toba mit à prix la tête de Yoshitoki, et rassembla une armée pour la conquête de Kamakura. Tous les mécontents qui avaient à se plaindre de l'inflexible administration locale du Bakufu s'y rallièrent : c'était une épreuve de force entre les tenants de l'ancien régime et les

favorisés du nouveau. Masako réunit ceux-ci et, en paroles de feu, leur montra que c'étaient leurs propres privilèges qu'ils étaient appelés à défendre autant que les institutions de son mari et du Bakufu. — « Que dois-je faire si l'Empereur en personne commande? » demanda Yasutoki, le général en chef du Bakufu, à son père Yoshitoki. — « On ne peut s'opposer au souverain lui-même », répondit-il « Si sa Majesté commande, dépouille-toi de ton armure, coupe la corde de ton arc, et présente-toi devant lui en tenue d'humilité. Mais si l'Empereur ne commande pas, combats jusqu'à la mort. Si tu es vaincu, que je ne revoie jamais ta figure. » Une seule bataille suffit à abattre les rebelles. L'autorité du Bakufu fut installée à Kyōto même. A partir de ce moment, les Hōjō sont tout-puissants.

Masako mourut en 1225 : Yoshitoki en 1224. Mais Yasutoki était de taille à les remplacer. Peu d'hommes ont mieux gouverné le Japon. Il fit rédiger le code Joei Shikimoku, qui mettait au point le système inauguré par Yoritomo et le conciliait avec les vieux codes périmés. C'était comme la charte du régime féodal militaire et du Bakufu. Le petit-fils de Yasutoki, Tsunetoki, qui, comme Shikken, prit le pouvoir en 1242, montra des talents non moindres. Le frère de celui-ci, Tokiyori, nommé Shikken en 1246, fut peut-être le plus remarquable de cette lignée de grands hommes d'Etat qui pendant soixante ans (1224-1284) donnèrent la paix et la prospérité au Japon. Deux de ces Shikken, Tokinori et Sadatoki, imitèrent les empereurs, se firent moines et abdiquèrent, tout en continuant à gouverner de leur cloître. Les Shōgun n'étaient plus, comme les empereurs dont ils étaient parfois les fils, que des fantoches sans autorité. Leur âge à leur accession — 2, 3, 5, 7, 10, 13 ans — montre d'ailleurs comment les Hōjō entendaient la

fonction ; dès que ces malheureux atteignaient l'âge d'homme, on les forçait à abdiquer et à se tonsurer. De même, de 1221 à 1246, dans l'espace de vingt-cinq ans, cinq empereurs se succèdent. Les Hōjō, sans jamais daigner prendre le Shogunat, gouvernaient tout l'empire sous le nom de Shikken : ils étaient donc aux Shōgun ce que les Fujiwara avaient été aux empereurs, et faisaient et défaisaient à leur gré empereurs et shōgun, dont le pouvoir et le sort se valaient. C'est le dernier de ces grands Hōjō, Tokimune, qui repoussa victorieusement la seule tentative sérieuse d'invasion que le Japon ait connue, celle de Kubilai Khan en 1274, renouvelée vainement en 1281[1].

***

Cette époque de Kamakura fut grande, féconde en chefs-d'œuvre littéraires et artistiques de toute sorte, en mouvements de pensée, en renouvellements religieux, comme en luttes héroïques. Le Bouddhisme, affadi dans le Kuansei et qui à Kyōto succombait sous ses richesses et ses désordres, dans cette Macédoine conquérante du Kwanto se trempe de nouveau C'est alors que les grandes sectes s'élèvent ou se propagent par la prédication des saints ; Genku (1196) mieux connu sous son nom posthume de Hōnen Shōnin, qui fonda la secte Jōdo ; Shinran, qui développa les préceptes Jōdo dans la secte Shin (1224) ; Nichiren surtout, le plus révolutionnaire des moines japonais, sorte de Savonarole, puritain farouche qu'adoraient les belles débauchées et les fats de

1. Nous ne savons que peu de chose sur les formidables expéditions de Kubilai Khan. Le récit de Marco Polo est sans précision, les documents japonais singulièrement imparfaits. Mais si la flotte fut surtout dispersée par un typhon, comme le fut la grande Armada, la résistance des Japonais fut telle que Kubilai abandonna l'entreprise comme désespérée.

Kamakura, qu'il fustigeait sans merci. Sa vie est celle d'un saint de notre Eglise primitive : un miracle seul le sauve du martyre : la foudre brise le sabre du bourreau qui, trois fois, en vain, tente de lui trancher la tête. C'est par lui, par ses successeurs, que le Bouddhisme se répand dans le Nord et l'Est, et poursuit lentement ses conquêtes jusqu'au XVIIe siècle, plus fervent toujours sur les franges de son avance et dans le peuple que parmi les aristocrates et dans le vieux Japon. C'était là des doctrines très simples destinées au peuple souffrant : pour les Samouraï, l'austère doctrine Zen était leur inspiratrice : elle était en accord avec leurs préceptes spartiates ; elle enseignait le néant de toutes choses, la domination de soi, le sacrifice, le silence hautain, toute une mystique du renoncement.

§ 2. — Fin de l'époque de Kamakura.

Mais avec le pouvoir et la richesse croissante de la caste militaire grandissait peu à peu à Kamakura un luxe qui rivalisa bientôt avec celui de Kyōto, et une mollesse pareille. La grande génération laborieuse et frugale des administrateurs du Bakufu n'était plus : la longue paix avait amolli la caste guerrière. Kamakura singeait Kyōto. On vit d'étranges corruptions qui rappelaient la fin de l'époque Heian. Le dernier des Hōjō, Takatoki, était un débauché fantasque qui s'entourait de moines et de courtisanes. Il avait la passion des chiens : il en entretenait des centaines dans des niches couvertes d'or et d'argent ; il les faisait porter par la ville dans de somptueux palanquins devant lesquels tous devaient se prosterner. On estime à quatre ou cinq mille le nombre de ces bêtes vêtues de brocarts et d'étoffes précieuses[1]. Go-

1. Le Taïheiki, cité par Brinkley, *Histoire du Japon*, 1912.

Daigo, qui devint empereur en 1318, vit dans la corruption de Kamakura et dans le mécontentement général une occasion d'affranchir enfin le pouvoir impérial de la tutelle des Hōjō. Avec son fils Morinaga, plus doué encore que lui, il conspira contre eux. Morinaga fut nommé chef du grand monastère de Hieizan dont les moines-soldats se chiffraient par milliers ; d'autres monastères furent sondés : un soulèvement général se préparait. Le Bakufu, averti, le prévint à temps en jetant une armée dans Hieizan : l'empereur s'échappa cependant, proclama rebelles les Hōjō et somma Kusunoki Masashige, dont le dévouement à la cause impériale est resté célèbre, de réunir des troupes contre eux. Avant qu'aucune résistance sérieuse pût être organisée, Go-Daigo fut pris et exilé dans l'île de Beppu. Morinaga, grièvement blessé, s'échappa à grand peine, et la cause impériale semblait perdue. Le dévouement de quelques samouraï rendit la liberté à l'empereur; de partout, grâce à l'activité de Masashige et de Nitta Yoshisada, des daimyō se rallièrent à son drapeau. L'un d'eux surtout, Ashikaga Takauji, grand soldat, politique profond, pour des raisons d'ambition personnelle qui se dévoilèrent bientôt sacrifia froidement sa femme, ses enfants, ses parents laissés à Kamakura en otages, pour soutenir la cause de l'empereur. Son intervention fut décisive. Les forces du Bakufu, découragées et diminuées, furent battues. Kamakura fut prise le 5 juillet 1333 par Yoshisada, et ses habitants passés au fil de l'épée, ses édifices incendiés, ses trésors détruits. Takatoki avec huit cents de ses fidèles bushi fit harakiri. Il ne reste guère de la Kamakura des Hōjō que l'étonnant Dai Butsu, la statue colossale en bronze du Bouddha, qui est une des plus émouvantes images que le Japon nous ait laissées.

§ 3. — Les Ashikaga.

Le rétablissement du pouvoir mikadonal ne dura pas. Le pays était trop profondément féodal pour supporter un régime centralisateur et le pouvoir absolu d'un seul chef civil. Ceux mêmes qui avaient rétabli Go-Daigo se révoltèrent contre lui. Ashikaga Takauji ne pouvait admettre que le prince impérial, Moriyoshi, fils du Mikado, fut nommé Shōgun à sa place. Il le fit assassiner, comme son successeur Noriyoshi, Déjà par ses intrigues il avait fait exiler le noble Morinaga, faussement accusé par lui de conspiration contre son père Go-Daigo. Il ne tarda pas à le faire à son tour assassiner par une de ses créatures. Il balaya ensuite de son chemin le fidèle Masashigé, tué en 1336, puis se retira à Kamakura qu'il releva de ses ruines, se fit proclamer Shōgun par ses soldats, déclara l'empereur déchu après avoir vaincu le clan Nitta parent du sien et tué Yoshisada son chef, restés fidèles à Go-Daigo, installa un nouvel empereur dépourvu des insignes impériaux sacrés que Go-Daigo avait emportés dans sa fuite.

Ce fut le grand schisme, qui dura cinquante-six ans, jusqu'en 1392, et inonda le pays de sang. Six empereurs, créatures des Ashikaga, régnèrent à Kyōto ; dans les sauvages montagnes du Yoshino se maintenait la dynastie du Sud qui, elle aussi, jusqu'en 1392, eut six empereurs. Ce schisme ne se termina que sous le Shōgun Ashikaga Yorimitsu qui réconcilia les deux branches mikadonales en promettant qu'à tour de rôle elles fourniraient le mikado[1].

Il était temps. Chaque fois qu'un grand mandataire croyait avoir à se plaindre du Shōgun, il épousait la cause du mikado du Sud, et la fidélité à

1. Cette promesse ne fut pas tenue. La descendance de Go-Daigo fut définitivement éliminée ; et à partir de 1400 on n'entend plus parler de sa branche, les Daikagu-ji.

l'empire était le prétexte de révoltes intéressées périodiques; les Ashikaga mêmes agirent ainsi : le frère de Takauji, Tadayoshi, d'ailleurs assassiné par lui, en donna le premier l'exemple.

On aurait tort cependant de croire que les prétextes manquèrent ensuite : entre Kyōto où les Ashikaga installèrent leur Cour et où ils s'amollirent à leur tour, et l'âpre Kamakura, où gouvernait l'autre branche des Ashikaga, la rivalité durait toujours. Les insurrections se succédaient, et toute cette période est déchirée de luttes intestines qui s'étendaient à toutes les parties du Japon. Seul Yoshimitsu (1368-1393) sut dominer partiellement le désordre et rétablir momentanément la paix. Ses successeurs, pour la plupart mystiques débauchés ou dilettantes éclairés et sceptiques[1], furent de vrais princes de la Renaissance italienne, épris d'arts et de lettres, collectionneurs de bibelots, grands protecteurs des artistes, des poètes et des savants qu'ils rallièrent à leur Cour fastueuse, grands amateurs de la cérémonie du thé, constructeurs, comme l'avait été Yoshimitsu, de palais célèbres, de temples, de monastères, mais aussi pauvres souverains qu'esthètes accomplis. Ce fut l'âge d'or des uta, courts poèmes impressionnistes; des No, dont les plus beaux exemples datent de cette époque. Ce fut aussi, comme nous le verrons

1. Il faut en excepter le Shōgun Yorinori qui succéda en 1428 et mourut assassiné en 1441. Il avait les talents militaires de son ancêtre Takauji et un grand sens politique. Mais son fils Yoshimasa, grand connaisseur d'art, prodigue et débauché, était le plus incapable des souverains, et sous son règne le pays fut littéralement dévasté par la guerre civile. Le fils de celui-ci, Yoshihisa, essaya, mais vainement, de réagir. Il mourut à vingt-cinq ans, et à sa mort l'anarchie devint complète. Sur 15 Ashikaga deux furent tués par leurs vassaux, cinq moururent en exil, un se suicida. Les historiens japonais ont donné à leur règne le nom de Ge-Koku-Jō, « le renversement du supérieur par l'inférieur ». Et telle fut en effet la règle de cette époque.

plus loin, un moment culminant dans l'art du paysage : l'influence de l'art Sung fut prépondérante et donne à la peinture de cette époque une grandeur de style, une profondeur d'émotion inattendues au milieu de toutes les mièvreries et de toutes les corruptions de la Cour des Ashikaga.

CHAPITRE VIII

La fin des Ashikaga. Le XVIe siècle : Nobunaga, Hideyoshi, Iyeyasu.

Car l'énergie de leur race comme leur pouvoir se dissolvait dans les délices de Kyōto. Leur autorité était nulle. Ils ne pouvaient exiger ni obéissance ni impôts : une misère et une impuissance égales humiliaient les mikados et les Ashikaga. La fin de cette époque n'est comparable qu'à la fin du xve siècle en Europe. Le pays est livré à l'anarchie ; on se bat de province à province, de bourg à bourg, de village à village, de monastère à monastère, car les moines sont des condottieri et des brigands : les clans, les familles se divisent contre eux-mêmes ; la société même se dissout. Des seigneurs parvenus, chefs de bandes qui pillent et massacrent tout, se taillent des apanages dans les terres des grandes familles dégénérées ; certaines de celles-ci sont exterminées et disparaissent de l'histoire ; les paysans se soulèvent en formidables jacqueries ; tout le Japon glisse à la sauvagerie et à la dissolution. Coup sur coup Kyōto est pris et brûlé, ses temples, ses palais détruits. Un poète de l'époque dit que partout l'alouette chantait sur des landes désertes où autrefois s'élevaient des palais ; et l'historien de la guerre Onin déclare que la métropole n'était plus qu'un repaire de loups et de renards, et que les mandats impériaux et les doctrines

religieuses étaient pareillement méprisés. Quant aux mikados, leur impuissance et leur misère étaient absolues; et, littéralement, à un certain moment, ils mendièrent leur pain[1].

La férocité des mœurs dépasse celle des époques les plus barbares. Il faudrait pouvoir reconstituer par les récits contemporains magnifiques et cruels le tableau de cette société de fauves pour voir de quelle endurance, de quel sauvage héroïsme, de quelle fureur de carnage et de luxure l'homme est capable. Toutes les dures vertus guerrières lentement forgées par des siècles de luttes intestines, mille ans d'entraînement spartiate, trouvent dans cette anarchie leur moment d'épanouissement suprême : c'est le grand bouquet final, un incroyable feu d'artifice qui laissera le pays épuisé et préparé à la longue paix des Tokugawa. L'histoire de chacun de ces aventuriers est un extraordinaire roman de courage chevaleresque et de passion forcenée, de bonheurs et de malheurs excessifs, de trahisons, de dévouements et de sacrifices surhumains qui finissent dans le sang et la ruine. La plupart de ces chefs sont un mélange de Gilles de Retz et de Bayard; presque tous sont poètes et lettrés; tous se piquent de courtoisie et d'esprit. Dans cette longue histoire du Japon où l'héroïsme est chose banale, où les grandes âmes abondent, nulle période ne l'emporte sur le XVIe siècle; jamais cette âme japonaise si merveilleusement trempée n'a atteint pareille grandeur, n'a mieux montré de quoi elle était

1. L'habitude de cloîtrer, non seulement les empereurs, mais toute leur descendance, était devenue générale Brinkley, dans son *Histoire du Japon*, en donne un curieux tableau. Le voici : Sur les huit fils de l'empereur Fushimi (1287-1298), sept furent cloîtrés. Sur les neuf fils de Go-Fushimi (1298-1301) : neuf. Sur les quatre de Hanazono (1307-1318) : quatre. Sur les deux de Suko (1348-1352) : deux. Sur les quatorze de Go-Kogon (1352-1371) : quatorze. Les Ashikaga appliquèrent la même règle aux cadets de leur famille.

capable. Cette époque est une épopée continue, un sanglant drame perpétuellement renaissant. Des figures inoubliables y passent, chacune marquée d'une individualité si forte qu'en comparaison nos grands hommes semblent fades. Stendhal seul pourrait dessiner leurs traits. Leur énergie aurait soulevé chez lui des transports d'enthousiasme[1].



Trois de ces chefs ont eu sur la vie du Japon une influence décisive : Oda Nobunaga, Hideyoshi et Iyeyasu. Le Japon n'en a pas connu de plus grands, et ils sont presque contemporains. Nobunaga ruina la vieille féodalité et le Bouddhisme : ce dernier représentant du Moyen Age en fut le grand déblayeur : Hideyoshi restaura l'ordre, établit un pouvoir central et porta la puissance du Japon plus haut qu'aucun de ses prédécesseurs; Iyeyasu, le plus grand homme d'Etat que le Japon ait produit, organisa si fortement son pays que la structure qu'il édifia dura sans changements deux siècles et demi, et que son régime pour la première fois donna au Japon la paix intérieure permanente. Tous les trois furent de grands soldats, Hideyoshi un soldat de génie. Tous les trois sont restés pour les Japonais comme des incarnations diverses de l'esprit du Japon. Des vers populaires qne la légende place dans la bouche de ces trois chefs résument bien la différence de leurs caractères :

1. Parmi les grands batailleurs de la première partie du XVIe siècle, il faut mettre hors de pair Takeda Shingen, Hōjō Ujimasa et Uesugi Kenshin. Ce dernier ayant tué son frère aîné, se fit prêtre, et se battait un rosaire à la main. Les historiens japonais comparent la lutte de ces trois chefs à une éruption de volcan, une tempête de sang. Ennemis implacables, ils s'admiraient cependant profondément. Lorsque Takeda Shingen mourut en 1573, Kenshin versa des larmes et s'écria : « Plût au ciel que le pays eût un autre héros semblable! »

Nobunaga dit : *Nakaneba Korosu Hototogisu* : Je tuerai le coucou s'il ne veut pas chanter.

Hideyhoshi : *Nakashi te miyo Hototogisu :* J'essaierai de faire chanter le coucou.

Et Iyeyasu : *Nakuma de mato Hototogisu* : J'attendrai que le coucou chante.

§ 1. — Nobunaga.

De très grande race — il était Taira et descendait de Kiyomori — Oda Nobunaga, daimyō de Nagoya, né en 1534, est le représentant achevé de l'aristocratie japonaise. Les Jésuites ont laissé de lui un portrait où revivent les fins traits inexorablement cruels de cette mince figure hautaine et délicate. De complexion débile, sa merveilleuse trempe d'âme l'a fait résister à une vie excessive de combats et de voluptés : sa luxure était effrénée comme sa férocité narquoise. Taciturne, dissimulé, méfiant, prompt comme la foudre, il inspirait à tous une sorte de terreur superstitieuse. Il ne craignait ni hommes, ni dieux. Il se moquait de toute religion. « Les bonzes, disent les Jésuites, étaient pour lui de vils imposteurs qui abusaient de la simplicité du peuple et dissimulaient leurs débauches sous le voile de la religion. » Son ambition était de ruiner à la fois les grandes familles féodales et la puissance militaire du Bouddhisme, qui ne cessa pas de le combattre. Et tel était son prestige qu'il put obtenir de ses soldats épouvantés du sacrilège la destruction totale du grand monastère d'Hieizan qui dominait treize vallées et contenait des milliers de bonzes, quelques-uns des temples les plus sacrés du Japon, des trésors d'art inestimables. — « Comment oser brûler ces temples que jamais personne n'a osé profaner ? » lui dirent ses généraux. — « Il le faut, répondit Nobunaga. Je veux rendre la

paix à l'empire, rétablir l'autorité du mikado. Pour cela j'expose ma vie tous les jours et ne goûte jamais un moment de repos. » Et il donna l'ordre de tout exterminer, hommes, femmes, enfants, et de tout incendier. De l'immense monastère et de ses trésors, il ne resta rien.

Contre les Bouddhistes, une sorte de folie de haine semblait d'ailleurs le soulever. Au concile général d'Adzukiyama, il foula aux pieds les images divines et voulut forcer les bonzes à se prosterner devant sa propre image. « Moi seul, disait-il, suis le dieu suprême ». Contre eux, il soutenait les chrétiens, et contre les chefs féodaux favorisait les étrangers. Dans le pays qu'il leur ouvrait, ceux-ci affluaient, apportant les armes à feu qui rendaient vaine la résistance des rebelles, leur science, leurs arts, leur foi, que les daimyō affiliés à Nobunaga étaient encouragés à adopter. En 1582, après moins de quarante ans de propagande, on estime à cent cinquante mille le nombre des chrétiens au Japon. On ne s'étonne pas que les Jésuites aient dit de lui : « Cet homme semble avoir été choisi par Dieu pour ouvrir et préparer les voies de la vraie foi. » En réalité, c'est par pure politique que Nobunaga soutenait tous ceux qui pouvaient affaiblir les Bouddhistes détestés — chrétiens ou étrangers.

La carrière de Nobunaga est une suite ininterrompue de combats qui, par la défaite successive de de ses voisins immédiats, le portèrent de son petit fief d'Owari à la domination de trente-trois provinces, plus de la moitié du Japon. Dès 1560, dans la grande bataille d'Okehazama, il avait écrasé les Imagawa, et d'un bond s'était élevé au rang des plus grands barons féodaux. Déjà Hideyoshi suivait les fortunes du jeune aventurier : l'extraordinaire sens politique et la force de persuasion de ce nouvel allié étaient encore plus puissants que le prestige de son génie

militaire pour rallier à la cause de son chef d'autres chefs ; et bientôt la situation de Nobunaga fut telle que la Cour fit appel à son intervention pour défendre le Shōgun Yoshiaki en fuite. Par une série d'opérations brillantes, Nobunaga rétablit peu à peu l'ordre, réinstalla Yoshiaki à Kyōto en 1568 ; et, à l'étonnement de tous, confia la garde de la ville au parvenu Hideyoshi. Mais la protection qu'il étendait à Yoshiaki, qui fut le dernier des Shōgun Ashikaga, dura peu : Yoshiaki menacé par lui dans une proclamation ambiguë s'enfuit, se réfugia auprès des puissants Mori : et à partir de 1573, c'est Nobunaga qui exerça effectivement les pouvoirs shogunaux. Il n'y arriva qu'après une longue et sanglante lutte contre les Asakura et les Asai, dont l'issue favorable fut en grande partie due aux talents d'Hideyoshi. Une alliance avec Iyeyasu, qui maintenait les clans du Nord, permit à Nobunaga d'avoir raison d'une série de soulèvements dus à ses éternels ennemis, les moines-militaires de Settsu, de Hieizan, d'Ishi-Yama, de tous les monastères de la secte Shin. Par l'emploi des armes à feu étrangères et une nouvelle tactique empruntée à Takeda Shingen et Uesugi Kenshin, Nobunaga écrasa à Takinosawa en 1575, et de nouveau à Temmoku-Zan, le plus redoutable des clans opposés, celui des Takeda. Il se tourna ensuite contre les Mori et, infatigable, projetait la conquête du centre et du sud lorsqu'il fut assassiné. Il n'était âgé que de quarante-neuf ans, et depuis trente ans n'avait cessé de se battre.

C'était avant tout un condottiere de génie. Mais il comprit que seule la prospérité du pays pouvait lui fournir les moyens de poursuivre ses incessantes campagnes. Il réforma des abus, commença à appliquer à l'exploitation des mines d'argent et d'or des procédés étrangers, sillonna le pays de routes, fit impartialement rendre la justice.

La fin de Nobunaga fut digne de sa vie. Dans une

orgie, il s'était permis de saisir sous son bras la tête de son grand favori Akechi Mitsuhide, et de lui tambouriner sur le front avec son éventail de fer, en le plaisantant de la belle sonorité de son crâne. Mitsuhide subit en souriant l'affront. Mais Kyōto ayant été dégarni de troupes par une expédition que conduisait Hideyoshi, Mitsuhide une nuit attaqua le temple d'Honnōji où demeurait Nobunaga. Entendant le bruit de l'assaut, Nobunaga ouvrit une fenêtre : une pluie de flèches l'accueillit : il fut blessé au bras. Voyant que toute résistance était vaine il mit le feu au temple, égorgea sa femme et ses enfants, et fit harakiri. Un fils, Nobutada, accourt, est battu, et à son tour fait harakiri. Ainsi finit Nobunaga [1] (1582).

§ 2. — **Hideyoshi.**

Hideyoshi le vengea et le remplaça. Treize jours après, la tête de Mitsuhide était exposée à Kyōto. Moins d'un an après, Hideyoshi régnait seul.

Toyotomi Hideyoshi [2], fils de paysans, et qui ne dut dans cette société féodale son extraordinaire fortune qu'à son éclatant génie et l'anarchie générale, est une des figures les plus étranges et les plus attachantes de l'histoire japonaise. Il naquit en 1536. De petite taille, d'une laideur simiesque monstrueuse — plus tard on l'appelait Sara Kuan ya, le singe couronné — d'une vitalité incroyable qui se manifestait par une

1. On cite les vers que Nobunaga avait toujours à la bouche :
« La vie est courte : le monde n'est qu'un rêve pour les oisifs.
Seul, le sot craint la mort, car qu'y a-t-il de vivant,
Qui tôt ou tard ne meure?
L'homme ne peut mourir qu'une fois
Que sa mort alors soit glorieuse. »

2. Son véritable nom était Nakamura Hiyoshi. Il s'appela ensuite Tokichi : puis Hashiba (le Faxiba des Jésuites) ; et enfin Taikō.

sorte de frénésie sensuelle autant que par une activité de corps et d'esprit qui touche au prodige ; d'une fécondité de ressources qui fait songer à Napoléon ; patient, tenace, infiniment rusé et politique, ce parvenu de génie est le plus populaire des héros du Japon, car c'est le seul qui soit sorti de la plèbe, et toute mère japonaise peut rêver pareille destinée à son fils. En tout, il était peuple, par sa large face camuse au teint sombre, par sa rude bonhomie, ses saillies narquoises, sa puissante humanité, son instabilité d'humeur, sa superstition. Il était adoré de ses soldats qu'il conduisait toujours à la victoire. Sa piété filiale était célèbre : de touchantes anecdotes disent sa profonde affection pour sa vieille mère : il aima avec passion l'enfant unique de sa vieillesse, son fils Hideyori. Un curieux et pathétique récit de l'ambassade coréenne de 1590 nous le montre dans sa Cour :

« Hideyoshi est un petit homme, à l'air ignoble, noir de teint, les traits communs ; mais ses prunelles lancent des gerbes de feu assez pour vous traverser. Assis sur trois coussins, le visage tourné vers le sud, il portait un chapeau de gaze, et une robe de cérémonie de couleur sombre... On passa de pauvres rafraîchissements, sans même porter de toasts. Puis Hideyoshi se retira derrière un rideau : mais ses officiers restèrent à leur place... Bientôt parut un homme aux vêtements ordinaires qui tenait un enfant dans ses bras. C'était Hideyoshi. Il se promenait dans la salle, et tous s'inclinaient devant lui jusqu'à terre. L'enfant s'oublia. Hideyoshi fit signe à l'un de ses officiers qu'on prît l'enfant et qu'on le changeât ; il se comportait comme si personne ne se fût trouvé auprès de lui[1] ».

Voici la réponse d'Hideyoshi à l'ambassade :

1. Cet enfant était le premier fils d'Hideyoshi, né de Yodo Tsurumatsu, fille de Nobunaga. Il mourut en 1591.

« J'ai rendu la paix à l'empire. Je suis le fils d'une pauvre famille, mais pendant ma conception ma mère rêva qu'elle était enceinte du soleil. Un devin lui dit : Partout où le soleil brillera, cet enfant deviendra maître... J'assemblerai donc une puissante armée; j'envahirai le pays du Grand Ming (la Chine), et le givre de mon sabre remplira le ciel des quatre cents provinces. Que la Corée soit mon avant-garde ! »

En effet, ses ambitions, comme son orgueil, étaient démesurées. Ce fils de paysans rêvait de conquérir, non seulement la Corée, mais la Chine. Longtemps auparavant il avait dit à Nobunaga : « Je ferai des trois pays, Chine, Corée, Japon, un seul pays. Je le ferai aussi facilement qu'on roule un paillasson et qu'on l'emporte sous son bras ». De ce Japon qu'il tenait dans sa main il tira une armée de cent mille hommes qu'il lança en 1592 à l'assaut de la Corée.

Ce fut une expédition de pure piraterie, car la Corée inoffensive n'avait aucun tort et était incapable de se défendre. Le sauvage Kito Kiyomasa, plus tard persécuteur des chrétiens, dirigeait les opérations, la mère d'Hideyoshi refusant de le laisser partir et Hideyoshi s'étant incliné devant sa défense. Chose remarquable, le plan de campagne d'Hideyoshi fut sensiblement le même que celui que les Japonais exécutèrent trois siècles plus tard en 1894. Les Chinois se portèrent au secours de la Corée : ils furent défaits en 1593; on négocia la paix qui traîna. La Chine essayait, comme toujours, de ruser : elle traita de tributaire Hideyoshi, et l'investit du titre de roi du Japon. Hideyoshi, furieux, rompit, et organisa en 1597 une nouvelle expédition qui finit misérablement. La mort d'Hideyoshi en 1598 mit fin à cette guerre meurtrière et sans gloire. Elle avait vainement infligé d'indicibles souffrances aux Japonais surpris sans ravitaillement par le terrible hiver coréen. La paix définitive ne fut signée qu'en 1607.

*
* *

Il serait trop long de décrire les campagnes d'Hideyoshi contre les daimyō indépendants, qu'il soumit successivement tous. Il s'appliqua ensuite à refaire le Japon épuisé par un siècle de guerres intestines. Son œuvre politique fut grande. Par de dures répressions et d'incessantes campagnes, par un mélange extraordinaire de force, de ruse, de patience et de persuasion, il réunit en un seul bloc les clans opposés, fit disparaître à jamais l'anarchie à laquelle il substitua un ordre durable et parfait, et centralisa entre ses seules mains le gouvernement du pays pacifié. Il organisa puissamment l'armée, l'administration, développa l'agriculture, l'industrie, le commerce, favorisa les chrétiens et les étrangers, se montra même clément envers les bouddhistes, tout en démantelant leurs couvents fortifiés. Il fut le créateur de la première marine japonaise. Il encourageait surtout les corsaires et les aventuriers, qui portaient leurs ravages jusque dans l'Insulinde et le Siam. D'autre part, ce parvenu avait au plus haut point le goût du faste : il fit magnifiquement décorer les temples, et ses palais étaient d'une richesse incroyable. L'exploitation intensive, d'après des méthodes occidentales, des mines du pays fut généralisée par lui : il en tira d'énormes ressources. Ce fut un passionné de la cérémonie du thé et un protecteur des arts. Dans tout ce qu'il faisait, il portait la fougue d'une nature excessive ; et toutes ses œuvres, toutes les manifestations de son génie ont un caractère de grandeur et de force. L'immense forteresse qu'il éleva à Osaka fut une des œuvres les plus colossales que l'homme ait rêvées : ses restes cyclopéens soulèvent encore l'étonnement[1].

1. On attribue à Hideyoshi mourant la composition des vers

§ 3. — Iyeyasu.

A la mort d'Hideyoshi, cinq régents désignés par lui gouvernèrent le Japon : un seul Iyeyasu Tokugawa[1], était de la taille du grand chef disparu. Né en 1542, il avait alors cinquante-sept ans. Depuis longtemps déjà son pouvoir sur le Kwanto était absolu. Il ne tarda pas à l'étendre sur le Japon tout entier. Les clans s'agitaient : les uns tenaient pour le jeune fils d'Hideyoshi, Hideyori ; les autres visaient à l'indépendance. Iyeyasu s'empara d'Osaka, mais se contenta de bannir les conspirateurs qui s'y étaient réunis autour d'Hideyori. Sa clémence fut récompensée par un soulèvement général et une alliance contre lui de tous les mécontents. Ils réunirent une armée de cent quatre-ving mille hommes auxquels Iyeyasu n'en pouvait opposer que soixante-quinze mille[2], mais de troupes parfaitement aguerries et unies. Pendant tout le mois d'octobre 1600, les deux armées s'observèrent. Iyeyasu profita du délai pour corrompre certains chefs qui, dès le premier assaut, se rangèrent de son côté. La bataille eut lieu à Sekigahara. Ce fut la rencontre la plus décisive de l'histoire japonaise, et la fin de l'ancienne féodalité. Iyeyasu tailla en pièce l'armée adverse : on prétend que quarante mille têtes furent entassées par les vainqueurs sous le tu-

suivants qui prennent un sens tragique quand on songe au sort de sa forteresse :

« Comme la rosée je tombe,
Comme la rosée je m'évanouis,
Et même la forteresse d'Osaka.
N'est qu'un rêve dans un rêve.

1. Il s'appelait Matsudaira Motoyasu. En 1563, il adopta le nom de son fief, et devint Tokugawa Iyeyasu. Il était de pur sang Minamoto.

2. D'autres disent quatre-vingt mille et cinquante mille, ce qui est plus vraisemblable.

mulus qui se dresse encore en souvenir près de Kyōto.

Iyeyasu, avant d'entrer dans la mêlée, avait enlevé son casque qu'il remplaça par un simple mouchoir noué autour de sa tête. Le soir de la victoire, il le remit et dit en souriant : « Voici le moment de bien attacher les cordons de son casque ». En effet, la grandeur de sa victoire ne diminua en rien sa vigilance, l'extrême méfiance qui était un des traits de son caractère ; et c'est à partir de Sekigahara que commence sa véritable œuvre.

*
* *

Les débuts d'Iyeyasu avaient été pénibles ; l'inquiétude, l'adversité et le danger avaient longuement trempé son caractère. De bonne heure son talent militaire l'avait distingué aux yeux de Nobunaga dont il fut un des meilleurs lieutenants : Hideyoshi, qui eut à se mesurer contre lui, avait pleinement reconnu son génie ; il voyait en lui un égal et le ménagea toujours. Ne pouvant l'abattre, il essaya de se l'attacher par les liens de la reconnaissance et de la parenté : il lui donna le Kwanto et sa sœur en mariage. Ce fut en vain : Iyeyasu avait juré à Hideyoshi mourant de protéger son fils Hideyori : ce fut lui qui le fit mourir. Devant la raison d'Etat, l'intérêt du pays qui coïncidait avec le sien, Iyeyasu n'hésita jamais ; et ce grand Samouraï viola toujours sans scrupule sa parole. Il était avant tout politique, et fut plus grand encore comme homme d'Etat que comme soldat. D'une patience inlassable, d'une prudence qui chez tout autre eût semblé de la timidité, préférant toujours la diplomatie à la force, il était capable le moment venu de décisions foudroyantes qui sortaient de longues méditations et s'exécutaient avec une implacable précision. Mais c'était surtout son étonnante perspicacité, son sens toujours sûr des

hommes, des choses et du véritable intérêt du pays qui étaient sa grande force. Nul, après la victoire, ne fut plus clément que lui, plus prompt à pardonner et à oublier, non seulement, semble-t-il, par politique, mais par goût : d'innombrables anecdotes rappellent son indulgence, sa bonté, sa merveilleuse compréhension des situations. Ce dur soldat, ce politique réticent et méfiant, inexorable et taciturne, qu'on appelait « le vieux renard », fut profondément aimé par tous ceux qui l'approchaient, et qui reconnaissaient en lui une supériorité d'âme qui égalait son génie. Les plus rudes guerriers de cet époque sauvage gardèrent le culte de sa mémoire : longtemps après sa mort ce fut le souvenir de ses bienfaits, l'affection qu'il avait inspirée, qui plus que tout permirent à ses descendants de se maintenir. Les plus grands daimyō d'ailleurs saluaient dans cet authentique Minamoto le plus pur sang du Japon et leur chef naturel : les plus habiles administrateurs s'inclinaient devant son jugement, et tous devant son désintéressement et son patriotisme.

Pour accomplir son œuvre, il se fit nommer par le Mikado en 1603 Shōgun et, pour la même raison, abdiqua en 1605 en faveur de son fils Hidetada qu'il dirigeait de sa retraite de Shidzuoka. C'est là qu'il élabora les mesures qui font de lui le Richelieu du Japon et perfectionna le régime qui donna à son pays bien-aimé deux siècles et demi de paix absolue. Je connais peu d'endroits plus émouvants que la toute petite pièce que l'on visite encore dans l'humble demeure où Iyeyasu médita tant d'années et paracheva son immense organisation. Il ne sortit de sa retraite qu'en 1611 pour ramener son pupille Hideyori, âgé alors de quinze ans, autour duquel on recommençait à s'agiter, au sentiment de sa subordination : et de nouveau en 1615, quand la révolte éclata enfin à Osaka. C'est en prenant d'assaut le château

fort de Hideyoshi que Iyeyasu, alors âgé de soixante-quatorze ans, fut blessé d'un coup de lance aux reins. Il en mourut neuf mois après, en avril 1616. La femme et le fils d'Hideyoshi périrent dans l'incendie du château. Les Tokugawa n'avaient plus de rivaux.

***

L'œuvre d'Iyeyasu, continuée par son fils Iyemitsu, est si vaste, si complexe, que l'on ne peut ici en donner une idée adéquate. Qu'il suffise de dire qu'il brisa le pouvoir des daimyō par d'habiles mesures qui les isolaient et les mettaient dans l'impossibilité, sans châtiment immédiat, de se révolter, ni même de se concerter. Nul n'avait le droit d'entretenir comme suite plus de vingt hommes armés : nul ne pouvait sans autorisation réparer son château fort ni en entretenir les douves : tout mariage de daimyō devait être sanctionné par Yedo. Iyeyasu accorda à ses fils, à ses parents, des terres qui séparaient efficacement les grands clans les uns des autres. Il entoura si bien Kyōto de ses adhérents que le Mikado était efficacement protégé contre toute tentative pour s'emparer de sa personne et restaurer son pouvoir. C'est ainsi qu'Echizen, qui garde Kyōto au nord fut donné à son fils aîné; Omi, qui est à l'est, à des vassaux sûrs; Owari et Ku à deux fils cadets; des forteresses au sud, à Osaka, achevaient le cercle. Seuls le sud-ouest, les puissants clans de Satzuma et Chōshū, formaient encore bloc. Et c'est de leur longue rancune que sortira plus tard le mouvement qui balayera le Shogunat.

A la féodalité guerrière qui avait inondé le Japon de sang, Iyeyasu et Iyemitsu substituèrent peu à peu un régime féodal pacifique : ils firent des daimyō turbulents une noblesse d'apparat et de cour. Lui-même représentant de la féodalité, Iyeyasu n'en voulait pas la ruine. Il voulait simplement l'organiser dans la

paix. Il lui laissa sans doute dans ses terres des prérogatives presque royales, mais sans aucun pouvoir politique. Contre toute velléité d'indépendance il s'assurait en exigeant, quand les daimyō étaient dans leurs clans, que leurs femmes et leurs enfants restassent comme otages dans sa capitale : et Yedo bientôt dépassa Kyōto en population et en importance : chaque daimyō devait d'ailleurs passer à la Cour une année ou deux : jamais deux daimyō voisins ne devaient se trouver en même temps chez eux. Iyemitsu rendit absolue cette règle à laquelle les grands chefs impuissants, maintenus d'ailleurs en état de rivalité et de méfiance réciproques constantes, se plièrent d'autant plus facilement que Yedo était la source de toutes les faveurs, et que la vie y était d'une douceur sans égale. D'autre part un merveilleux système d'espionnage renseignait le pouvoir central sur tout ce qui se passait. Le Japon tout entier était ainsi enfermé dans un réseau dont tous les fils aboutissaient à Yedo. Et, de fait, telle était la perfection de cette organisation que ce n'est pas chez les daimyō, ni dans l'ancienne féodalité, que l'on trouve les éléments de désintégration du régime, mais dans le sentiment populaire, chez les écrivains, et c'est toute une évolution intérieure morale qui prépara lentement la transformation du Japon.

***

Vis-à-vis des étrangers et des chrétiens, la politique d'Iyeyasu et de ses successeurs immédiats varia. Favorable d'abord, elle se tourna peu à peu contre eux quand Iyeyasu vit qu'ils s'appuyaient surtout sur les clans du Sud, restés hostiles et redoutables, et qu'ils prétendaient se mêler de la politique intérieure du pays. Il tenait d'autre part à s'assurer l'appui des bouddhistes : il permit les persécutions qu'ils dirigeaient contre les chrétiens. Mais ce ne fut qu'en 1614

qu'il publia un édit général de persécution contre les catholiques : pour des raisons politiques, Iyeyasu excepta les protestants, les Anglais et les Hollandais. Malgré tout, les chrétiens étaient dans plusieurs daimyats des éléments turbulents, cause fréquente de révoltes et de désordres. Iyemitsu réprima en 1638 impitoyablement le soulèvement de Shimabara qui avait pris des proportions formidables. Ce fut à la suite de cette révolte que le Bakufu interdit sous peine de mort de pratiquer la religion chrétienne, sans distinction de sectes, de fréquenter aucun étranger, sauf les Chinois et les Hollandais de Nagasaki, de construire aucun vaisseau assez grand pour s'éloigner des côtes, de sortir du Japon, de lire des ouvrages étrangers, d'apprendre des langues étrangères. Cette interdiction fut appliquée avec rigueur et acceptée sans murmure : pour deux siècles, le Japon se ferma au monde extérieur. Le grand mouvement commencé cent ans auparavant, et qui avait déjà influé si profondément sur le Japon, fut arrêté net. Désormais, le pays est cloîtré par la volonté des Shōguns : c'est à eux que l'on fera plus tard remonter la responsabilité de ces mesures qui, en sortant le Japon du cours général de la civilisation, ont arrêté le développement du pays, et l'ont finalement laissé sans défense contre les nations progressives de l'Occident. On a trop longtemps considéré cette décision comme caractéristique de l'esprit japonais. Mais les écrivains hostiles au Shogunat et les réformateurs l'ont au contraire jugée comme en opposition absolue avec l'esprit du pays, si ouvert, si tolérant, et comme foncièrement anti-japonaise.

On ne peut trop insister en effet sur la large tolérance pour toutes les nouveautés que le Japon montra au XVIe siècle, sa patience sous les incessantes provocations des prêtres étrangers, son ardeur à apprendre. C'est une étrange histoire que celle de nos rapports

avec le Japon à cette époque, et qui n'est pas à l'honneur de l'Europe. Les marchands n'étaient en général que des aventuriers ou des pirates, et pour quelques grands missionnaires sages et doux, que de fanatiques orgueilleux et brouillons! Les intrigues et les querelles religieuses se succèdent, exaspérées par la jalousie mutuelle des races, des sectes : d'intolérables prétentions se manifestent; et au bout de très peu de temps il devient clair que la religion sert de prétexte à d'inadmissibles ingérences politiques : en 1611, Iyeyasu découvre tout un complot chrétien pour renverser son gouvernement et rendre le Japon tributaire de l'étranger. Il se rappela sans doute alors, l'étrange réponse que fit à Hideyoshi un capitaine espagnol interrogé par lui : « Mon roi commence par envoyer des religieux convertir le peuple, et lorsque les convertis sont devenus nombreux, il envoie des troupes qui, avec leur aide, n'ont pas de peine à achever la conquête ». Et d'authentiques paroles de lui nous prouvent combien étaient vives ses inquiétudes.

Il faut résumer brièvement cette histoire. Elle montre à la fois que le Japon était ouvert, prêt à tout accepter de l'Occident, et que sa transformation dès le XVIe siècle n'a été empêchée que par l'inintelligence et l'immoralité des étrangers.

CHAPITRE IX[1]

Les premiers contacts avec l'Occident : La fermeture du Japon.

C'est en 1542, ou en 1543 — la date n'est pas certaine — que le premier Européen, le Portugais Mendez Pinto, aborda par le hasard d'une tempête le Japon. Son aventure souleva toutes les convoitises, car il fit sur sa cargaison un profit de 1.200 °/°, et rapporta d'étincelants récits des richesses du Japon où l'or abondait : ils ne faisaient que confirmer ce que Marco Polo avait fait croire à l'Europe. La mystérieuse île de Cipango, enfin découverte où, selon ces légendes, les maisons étaient couvertes d'or, les moindres ustensiles en or massif[2], enflammait depuis longtemps les imaginations[3]. D'autres aventuriers suivirent Mendez Pinto. Ils étaient émerveillés comme lui par la finesse d'une civilisation très supérieure par les mœurs à la leur : ils rapportaient notamment avec étonnement que dans ce pays nul ne mangeait, comme en Europe, avec ses doigts.

1. Pour tout ce chapitre voir l'histoire de Murdoch et Yamagata.
2. La laque d'or probablement.
3. C'est ainsi que le grand géographe Toscanelli écrit à Christophe Colomb : « Cette île est pleine d'or, de perles, de pierres précieuses. Les habitants couvrent leurs temples et leur palais d'or massif. »

Dès 1549, les missionnaires commencent à arriver : saint François-Xavier débarqua cette année à Kagoshima avec son interprète Anjiro, un Japonais qu'un assassinat avait obligé à s'enfuir avec Mendez Pinto, et qui s'était fait chrétien. Aux questions que lui avait posées saint François sur la possibilité de convertir le Japon, Anjiro avait fait une réponse mémorable : « Il répondit, dit saint François, que ses compatriotes n'écouteraient pas immédiatement ce qu'on pourrait leur dire, mais qu'ils essayeraient de se renseigner sur ma religion en posant une multitude de questions, et que surtout ils voudraient voir si mes actes concordaient avec mes paroles. Mais ensuite le roi (le daimyō de Satzuma) et la noblesse et la population adulte viendraient tous au Christ avec enthousiasme, car la nation n'avait d'autre guide que la raison ». Ce sont les propres paroles de saint François. A sa grande surprise, il trouva à la place du pays barbare qu'il attendait une civilisation aussi fine, plus fine même, que celle de son propre pays. Il déclara même que « les Japonais dépassent en vertu et en probité tous les peuples jusqu'ici connus. Ils sont d'un naturel très doux, incapables de fourberie, et l'honneur pour eux est le plus grand des biens... Il y a beaucoup de pauvreté dans ces îles. Mais si les Japonais n'aiment pas la pauvreté, ils n'en ont pas honte ».

De Kagoshima, il alla à Kyōto où il prêcha d'abord sans grand succès, car sa connaissance de la langue était insuffisante. Malade et découragé, il partit. Mais bientôt sous ses successeurs la doctrine se répandit si bien qu'en 1581 on compta au Japon deux cents églises et plus de cent cinquante mille chrétiens. Dès 1583, les daimyō chrétiens de Kyūshū envoyèrent une ambassade au Pape pour se déclarer ses vassaux. Quelques années plus tard, on estime qu'il y avait au Japon au moins six cent mille chrétiens :

parmi eux, on comptait de nombreux daimyō et nobles, des généraux, des amiraux, des femmes de la famille d'Hideyoshi, d'Hideyori, do Iyeyasu. Dans la décadence du bouddhisme déconsidéré, du Shintoïsme oublié, dans la misère et les désordres de cette époque troublée, les Japonais étaient tout préparés à embrasser une foi qui d'abord se présenta sous des aspects humains et désintéressés, leur apportait consolation et espoir. L'héroïsme extraordinaire que montrèrent certains de ces missionnaires persécutés était aussi de nature à toucher les Japonais. Parmi ces religieux un grand nombre était d'ailleurs de véritables saints, dignes de toute sympathie et de toute pitié.

Parallèlement le commerce avec l'Europe se développa et la pénétration du pays se fit selon le rythme normal : l'Occident apportait avec sa foi, ses sciences, ses arts, les armes à feu, la syphilis, la traite des esclaves. La civilisation occidentale se propageait avec rapidité. On exportait par milliers des esclaves japonais, achetés à bas prix dans ce pays désolé par un siècle de guerre et de misère. On réalisait, en exploitant la naïveté des Japonais qui ignoraient la valeur de l'or, d'énormes profits. Le Japon devint le paradis des aventuriers, des pirates, des marchands sans foi ni loi, dont les querelles, les rixes sanglantes, les débauches scandalisaient et troublaient les villes où ils s'étaient établis et où ils constituaient un danger grandissant.

D'autre part, l'esprit de l'Inquisition avait suivi les missionnaires. D'effroyables persécutions furent déchaînées par eux : un Jésuite écrit tranquillement que « le daimyō de Takadzuki, Settsu, a travaillé avec un zèle vraiment apostolique à extirper les idolâtres de son Etat. Il leur ordonna d'accepter la foi ou de partir immédiatement du pays ». Et l'on sait ce que signifie l'exil au Japon : il est la mort civique et

religieuse. D'un autre, le Daïmyō de Bungo, qui détruisit « un magnifique et prodigieux temple, réduisit en cendres trois mille monastères, et rasa de nombreux temples », un Jésuite déclare : « Le zèle ardent du prince montre clairement sa foi et sa charité [1] ». Les divers ordres de missionnaires-jésuites, Franciscains, Augustiniens se faisaient une guerre acharnée, s'excommuniaient réciproquement : tous les moyens leur étaient bons pour ruiner l'œuvre de leurs concurrents : une véritable guerre civile était déchaînée par eux parmi leurs convertis.

A bout de patience Hideyoshi, d'abord si favorable aux étrangers, menaça de mort pareillement les marchands d'esclaves et les chrétiens étrangers, et en 1587 bannit les missionnaires. Jusqu'alors Hideyoshi, comme Nobunaga, avait protégé les chrétiens : son brusque revirement à la suite de son expédition dans le Kyūshū en 1586 semble dû à l'effroyable spectacle qu'il y vit des temples détruits, des prêtres persécutés, des violences de toutes sortes exercées par les missionnaires.

Ce décret de bannissement resta sans effet ; les missionnaires continuaient sourdement leur propagande, prêchaient le mépris de toutes les lois japonaises et des autorités ; exaspéré, Hideyoshi fit, en 1596, crucifier à Nagasaki six Franciscains, trois Jésuites et dix-sept convertis. Déjà il avait dit publiquement : « Je crains fort que toute cette vertu apparente des prêtres européens ne soit qu'un masque pour déguiser leur hypocrisie et leurs desseins subversifs contre l'Empire ». C'est, semble-t-il, la traite des esclaves japonais, devenue formidable, qui surtout souleva la colère d'Hideyoshi. Un document

1. De cet Otomo si zélé Crasset écrit avec satisfaction : « Il allait à la chasse des bonzes comme si c'eût été des fauves, et tout son plaisir était de les extirper de ses états. »

espagnol contemporain nous apprend « que même les Lascars, les nègres et les serviteurs des Portugais achètent et emportent des esclaves. Entassés les uns sur les autres ils meurent en grand nombre pendant le voyage ; souvent leurs maîtres sont hors d'état de les nourrir. J'omets par pudeur le détail des excès de toute sorte dont les Portugais se rendent coupables. Ils vivent en terre païenne de façon telle que les païens même en sont stupéfiés ». Hideyoshi n'était pas homme à tolérer pareils abus dans ses domaines ; ces paroles suffisent à expliquer sa « persécution ». La réponse du capitaine espagnol que j'ai déjà citée acheva d'éclairer Hideyoshi. Il s'écria, dit-on : « Comment ! mes états sont remplis de traîtres dont le nombre augmente chaque jour !... Ce sont des serpents que j'ai nourris dans mon sein... Ce n'est pas pour moi que je m'inquiète. Tant que je vivrai, je défierai toutes les puissances qui m'attaqueront. Mais je laisse mon empire à un enfant. Comment pourra-t-il se maintenir contre tant d'ennemis étrangers et domestiques? » Hideyoshi n'ignorait rien des horreurs de la conquête du Mexique, du Pérou et des Philippines par les mêmes Espagnols dont la soif d'or et de domination semblait insatiable, ni de leurs mœurs; il savait que l'Espagne s'était emparée en 1580 du Portugal, dont la puissance avait paru si grande au Japon, et que ses ambitions, ses cruautés et son fanatisme désolaient l'Europe et le Nouveau Monde.

A la mort d'Hideyoshi, ses édits furent oubliés et la propagande reprit de plus belle. Iyeyasu ne réagit d'abord que mollement; ce fut devant la menace politique que constituait de plus en plus nettement la nouvelle foi qu'il sévit enfin. Il paraît certain qu'il était renseigné par les émissaires qu'il entretenait en Europe, et qu'il n'ignorait rien de l'intolérance et des luttes religieuses qui y régnaient. Mais c'est Iyemitsu qui ordonna la persécution qui balaya à la fois le

christianisme et les étrangers. A partir du terrible massacre de Shimaraba, en 1638, le Japon est pour deux siècles nettoyé des uns et des autres.

***

Vis-à-vis des marchands étrangers l'attitude de Hideyoshi fut celle de Nobunaga. Son plus grand désir était d'accroître par le commerce les ressources du pays. Il l'encouragea de toutes les manières. Iyeyasu suivit d'abord la même politique ; une loi promulguée par lui en 1602 dit expressément que nul ne doit molester les étrangers ; qu'ils peuvent commercer dans les ports de leur choix. « Nous ordonnons », ajoute-t-il, « que les étrangers pourront librement résider où ils veulent au Japon. Mais nous leur défendons rigoureusement de propager leur foi. » On voit que la distinction était absolue ; il admettait tous les rapports avec le monde extérieur, et ne défendait que la propagande religieuse. Et même en 1609, Iyeyasu accepta la proposition du Gouverneur général des Philippines, Rodrigo Vivero y Velasco [1], qui offrit d'exploiter scientifiquement les mines du Japon, à condition qu'une moitié du produit appartiendrait aux exploiteurs, et que l'autre moitié fût divisée entre le roi d'Espagne et le Shōgun. Iyeyasu alla jusqu'à autoriser la construction d'églises pour les mineurs. Mais la proposition, par la faute des Espagnols n'aboutit pas. Un peu plus tard, le Japon vit arriver des bateaux anglais et hollandais. Iyeyasu accorda aux Anglais la permission de s'établir à Yedo même et leur offrit des terrains ; ils les autorisa à se servir de tels ports qu'ils voudraient, et, chose plus

1. Vivero fut captivé par le Japon : voici ce qu'il écrit : « Si j'avais pu prendre sur moi d'abandonner mon Dieu et mon roi, aurais préféré ce pays au mien ! »

remarquable, admit même le principe d'exterritorialité ; toute infraction par un Anglais aux lois japonaises devait être puni par le chef anglais seul. Quant aux Hollandais, ils furent reçus avec la même cordialité ; Iyeyasu leur promit par écrit que nul ne leur ferait aucun tort, et qu'il les défendrait et les protégerait à l'égal de ses propres sujets.

Il est inutile d'insister davantage. Ces faits prouvent la parfaite bonne volonté du gouvernement japonais envers les commerçants étrangers. La véritable raison des mesures finalement prises contre eux n'est nullement la xénophobie des Japonais : elles s'expliquent et peuvent à la rigueur se justifier d'abord par l'impossibilité constatée d'enrayer leur propagande religieuse concomitante et, pour une part presque égale, par la crainte d'une invasion. Tout faisait présager d'autre part, à Iyeyasu et à ses successeurs, que l'introduction des étrangers serait suivie de complications politiques avec leurs pays. J'ai dit qu'Iyeyasu était pleinement renseigné sur les mœurs et les ambitions européennes, surtout espagnoles, à cette époque. Le tableau de l'Europe déchirée par la Guerre de Trente ans, par des persécutions religieuses, et en proie à toutes les dissensions intérieures, n'était pas de nature à lui donner une très haute idée des bienfaits de la civilisation étrangère. Il se sentait certes de taille à se défendre, mais à condition de ne pas avoir de traîtres ni d'espions chez lui. Et la terrible révolte de Shimaraba acheva de décider ses successeurs.

On peut s'étonner que l'Europe n'ait pas tenté plus tôt de forcer une consigne aussi préjudiciable à son commerce. La raison de son abstention est double : elle était absorbée par ses luttes intérieures, ses conquêtes et ses guerres; elle redoutait d'autre part le Japon que son prestige protégeait autant que son extrême éloignement. La renommée du courage japo-

nais, la crainte de la puissance japonaise, étaient générales en Europe. Dès l'ouverture du pays saint François-Xavier avait dit que « le roi d'Espagne avec toutes ses forces essaierait vainement de réduire un peuple si courageux » et tous ceux qui visitaient le Japon étaient frappés par l'extraordinaire bravoure des habitants. En 1604, l'Anglais Sir Edward Michelborne, émerveillé par le courage que montrèrent des marins japonais qu'il avait attaqués à Sing pour, écrit : « On n'autorise aucun Japonais à débarquer sur les côtes de l'Inde, car c'est une race d'une audace et d'un courage si effrénés qu'on les redoute partout ». Et Kaempfer déclara en 1692 que les « monarques japonais, sûrs du courage et de la force de leurs invincibles sujets, peuvent mépriser l'envie et la jalousie des autres nations. Rarement aucune invasion ne fut tentée et toujours en vain. Cette nation vaillante et invincible n'a jamais obéi à d'autres ordres qu'à ceux de ses Princes ».

CHAPITRE X

Les Tokugawa : l'isolement du Japon, le régime shogunal : sa décadence : réactions contre ce régime.

Ce fut donc une mesure politique, dirigée contre des éléments de trouble politique, et inspirée par la crainte d'une invasion étrangère, qui ferma le Japon. Cette mesure donna à coup sûr pendant deux siècles au pays la paix intérieure et renforça encore son unique culture. Mais elle appauvrit sa vie. Elle le mettait hors du mouvement général des idées et de la civilisation, précisément au moment de leur expansion la plus rapide et des transformations les plus profondes que l'Europe ait connues. Elle le privait de la concurrence fortifiante avec les autres peuples. Ceux-ci par leurs échanges, leurs luttes et leurs réactions réciproques se développaient et progressaient : le Japon restait immobile. Il a ignoré les découvertes et la philosophie de Galilée, de Bacon, de Descartes, de Pascal, de Newton, tout l'effort de la pensée scientifique, tous les changements politiques de cette période, les encyclopédistes et la Révolution française, les guerres de l'Empire, les progrès industriels : bref tout ce qui fait de la période de sa réclusion l'époque capitale des temps modernes. Et lorsqu'enfin il rentra dans le grand courant de la civilisation générale, il était dépassé, et dut en vingt ans parcourir

les étapes que ses rivaux avaient mis deux siècles à franchir.

D'autre part non seulement la réclusion du Japon a retardé son développement normal et l'a comme chloroformé : elle a faussé l'esprit de la race et l'a noué. Les Japonais eux-mêmes sont les premiers à le reconnaître. « Je me promenais un jour, dit le Dr Aston[1], avec feu le comte Terashima, ministre des Affaires étrangères, dans une de ces charmantes créations de l'art du jardinier qui abondent à Tōkyo. Il me montra du doigt un bouquet de pins que des générations de jardiniers avaient fait pousser en formes bizarres et assez jolies, mais rabougries. « Voilà, me dit-il, l'emblème de la nation japonaise sous le régime shogunal. Voilà ce que la culture chinoise a fait de nous. »

Sans doute les adversaires des Tokugawa gardaient la curiosité de l'étranger : on recommença au XVIIIe siècle à se renseigner sur lui, à l'étudier ; et Yoshimune (1716-1745) lève l'interdiction sur l'importation des livres étrangers. Mais les connaissances qu'une élite seule pouvait acquérir étaient infimes : tout véritable contact entre le Japon et le monde extérieur était impossible.

Sous les Tokugawa, le Japon ne vécut donc que de lui-même. C'est l'étrange pays que les estampes nous ont fait en partie connaître et que font revivre les descriptions de Kaempfer. Celles-ci sont aujourd'hui encore si vraies qu'on les croirait écrites d'hier, car l'essentiel du Japon n'a pas changé. Je n'en veux d'autre preuve que les pages où il raconte son voyage à Osaka (1692) et la conclusion de son livre. On ne peut mieux faire que de citer ce grand observateur, si l'on veut donner une image exacte de ce Japon des Tokugawa dont tant d'aspects subsistent encore[2] :

1. *Histoire de la Littérature japonaise*, p. 234.
2. Ed. Glasgow, 1906, tome III, p. 306.

« Le pays est populeux au delà de toute expression et l'on croirait à peine possible, étant donnée son étendue, qu'il puisse entretenir et nourrir un si grand nombre d'habitants. Les grandes routes sont une suite presque ininterrompue de villages et de bourgs. On sort à peine de l'un qu'on entre dans un autre, et l'on peut faire des lieues pour ainsi dire dans une seule rue sans savoir que plusieurs villages la forment... Les villes sont très nombreuses, les principales peuvent se comparer aux plus considérables du monde pour l'étendue, la magnificence, le nombre des habitants. »

Et ailleurs (tom. III, p. 6) :

« Les maisons, selon les lois et usages du pays n'ont que deux étages, chaque étage d'une toise et demie à deux toises. Elles sont construites en bois, en chaux et en argile. La façade montre une porte et une boutique où les marchands vendent leurs marchandises, ou bien une pièce ouverte où les artisans et les ouvriers ouvertement et sous les yeux de tout le monde exercent leurs métiers et fabriquent des objets. Du haut de la boutique ou de la pièce pend une toile noire, en partie comme ornement, en partie comme protection contre le vent et les outrages du temps. Au même endroit sont suspendus de beaux spécimens des marchandises. Le toit est plat et dans les meilleures maisons couvert de tuiles noires posées sur de la chaux. Les maisons ordinaires sont couvertes de minces plaques de bois. Toutes les maisons sont entretenues avec une propreté et un soin vraiment admirables, bien qu'elles n'aient ni tables, ni tabourets, ni meubles d'aucune sorte comme nos maisons européennes. Les escaliers, les mains courantes et les lambris sont vernis. Le sol est couvert de nattes fines et de tapis. Les pièces sont séparées par des écrans qu'on peut enlever pour transformer les petites pièces en une seule grande, ou le contraire si besoin est. Les murs sont ornés de papiers brillants, curieusement peints de fleurs d'or et d'argent. La partie supérieure du mur est généralement vide, frottée seulement d'une argile orangée .. Les nattes, les portes, les écrans sont de dimensions invariables, à savoir, longues d'une toise et larges d'une demi-toise. Les maisons sont construites selon une proportion fixe établie par le plus ou moins grand nombre de nattes. Ordinairement il y a derrière la maison un jardin curieusement ordonné et qui contient une colline artificielle et une grande variété de fleurs, comme je l'ai déjà dit ailleurs. Derrière le jardin, il y a le bagnio ou fourneau à bain et parfois une chambre voûtée ou petite construction aux murs épais de chaux et d'argile où l'on enferme pour les préserver des incendies les objets les plus riches et les beaux meubles.

A Kaempfer, ce Japon des Tokugawa semble un état presque modèle, et son isolement un bienfait :

« Les monarques séculiers ont en quelque sorte fait revivre l'innocence et la félicité des âges antiques... Jamais le pays n'a été plus heureux que maintenant, sous le règne d'un monarque absolu, fermé et coupé de tout commerce et de toute communication avec les peuples étrangers. Le peuple est uni et pacifique : on lui enseigne à révérer comme il convient les dieux, à obéir comme il convient aux lois, à se soumettre comme il convient à ses supérieurs, à aimer et à respecter comme il convient ses voisins. . Les Japonais sont polis, amènes, vertueux, et pour l'art et l'industrie dépassent toutes les nations[1]. »

Cependant ce bonheur ne lui semble pas devoir amollir la race, et il dit avec profondeur :

« L'on verra dans les âges à venir qu'ils ne manquent ni de prudence, ni de résolution, ni de bonne conduite des guerres, ni de grand ordre dans leurs expéditions militaires... Ni la longue paix, ni la profonde tranquillité dont jouit cet empire ne pourra engendrer parmi les natifs la mollesse et la paresse qui pourraient à la longue les énerver. »

Il insiste sur le courage des Japonais, la simplicité de leur mœurs : il y a chez eux, dit-il, un mélange de l'ardeur et de l'impétuosité tartares et de la froide férocité des Chinois. Pareille fougue n'a pu être réfrénée que par des lois rigoureuses :

« Leurs lois et constitutions sont excellentes et très exactement observées : toute transgression est sévèrement punie. Sans elles d'ailleurs il serait impossible de maintenir empire si riche et si populeux dans une condition aussi florissante, et de détourner des mutineries et des révoltes d'une nation si vaillante et si hardie, car son naturel n'est pas moins changeant ni moins fougueux que la mer voisine n'est orageuse et périlleuse. »

1. A deux siècles de distance (1858) Lord Elgin ne s'exprime pas autrement : « Somme toute, j'estime que mon voyage au Japon est l'expédition la plus intéressante que j'aie jamais faite... La condition morale et sociale du Japon m'a étonné autant que sa beauté extérieure... On ne voit ni luxe, ni extravagance nulle part. Il n'y a ni bijoux, ni ornements en or, même à la Cour, mais les nobles ont de beaux palais et de grandes suites

§ 1. — Le régime Shogunal.

Kaempfer a raison d'insister sur la force et la minutie des lois, sur la puissante organisation des Tokugawa, sur les précautions prises pour maintenir le pays en état de soumission. On peut difficilement se rendre compte de la perfection du système imaginé par Iyeyasu. Par lui le pays a été divisé en compartiments comme étanches : il était parvenu à lui enlever toute possibilité de fusion et de coopération entre ses divers éléments. Tout l'effort de son régime tendait à séparer les différentes catégories de la population en castes aussi fermées que celles de l'Inde, en classes sociales plus distinctes que celles de notre Moyen Age. Chaque caste avait ses traditions, son art, sa littérature, ses habitudes, sa vie propre et son idéal à elle. C'était à l'intérieur de ce petit pays autant de mondes séparés que de castes : l'existence de chacun se déroulait parallèlement à celle des autres sans s'y mêler. Tout en haut était le Mikado : autour de lui les Kuge, descendants des grandes familles qui avaient administré le Japon sous le régime mikadonal absolu jusqu'à l'usurpation shogunale du XIIe siècle : depuis lors, fidèles à leurs maîtres cloîtrés, ils s'étaient cloîtrés comme eux et comme eux momifiés. « Leurs costumes dataient du XIe siècle et leur étiquette du Xe. Ils lisaient le

de serviteurs... Un gouvernement parfaitement paternel, un peuple parfaitement filial, une communauté qui se suffit à elle-même, la paix intérieure et extérieure, ni misère, ni hostilité entre les différentes classes sociales, voilà ce que je trouve au Japon après cent ans (*sic*) d'absence de tout commerce avec les étrangers. L'extraordinaire beauté du Japon, le pittoresque singulier de ses mœurs laissent sur l'esprit l'impression la plus agréable. » Cité par Porter : *Japan : the rise of a modern power* : Oxford, 1918.

chinois avec l'intonation T'ang et dansaient selon le rythme classique de la musique Bugaku antérieure au IXe siècle » (Okakura Kakuzo). Ils avaient leur littérature à eux, leur art, l'école Tosa. Ces ombres gardaient autour du mikado des ombres de fonctions politiques : premier ministre, ministre d'Etat, conseiller privé, que sais-je ? Et ces fonctions consistaient à juger des concours de rossignols et des chansons d'amour, ou à régler le cérémonial quand la reine du jeu d'échecs fut solennellement destituée par ordre impérial.

Les daimyō et les samouraï étaient de quelques siècles plus jeunes. Leur idéal à eux ne datait pas du IXe, mais du XIIe siècle pour les mœurs militaires, du XVe pour la culture. Leur école d'art était l'école Kano du XVe ; leur théâtre, les danses Nô de la même époque ; leur amusement raffiné la cérémonie du thé. Riches et prodigues, les daimyō étaient les grands protecteurs de l'art ; presque tout l'art japonais depuis le XIIe jusqu'au XIXe siècle a été créé pour eux. Eux seuls et les samouraï avaient le droit et le devoir de porter les armes.

Enfin, au-dessous d'eux, venait le peuple, — paysans, artisans, commerçants — sans droits, sans armes, mais jouissant de certains privilèges, ayant ses amusements, son art à lui, le théâtre du drame, les estampes de l'Ukiyoye. Mais l'art, la musique, les devoirs et les privilèges des autres castes lui étaient rigoureusement interdits. — Puis enfin, tout en bas, les parias du Japon, les hors la loi, environ un million d'Eta — tel était leur nom, — sans art, sans droits, sans part à la vie d'aucune caste, et abhorrés par toutes.

*
* *

Telles étaient les quatre sociétés qui vivaient côte à côte dans ce Japon prodigieusement artificiel des

Tokugawa, sans se mêler jamais. Et cependant, malgré tout, il subsistait encore de l'ancien héritage commun des parties communes à toutes ces castes : l'orgueil d'être Japonais, les mêmes traditions, des religions qui avaient parallèlement pénétré toutes les âmes, des admirations communes, un même stoïcisme qui rendait l'homme du peuple l'égal du Samouraï par l'orgueil et le courage. Vienne le moment où les barrières artificielles qu'Iyeyasu avait créées ou renforcées s'écrouleront, et tout le Japon retrouvera une même conscience nationale.

§ 2. — Décadence du régime Shogunal.

Pendant deux siècles le Japon n'eut pas d'histoire. Ce n'est pas qu'il fut heureux. Le régime institué par Iyeyasu assurait la paix mais non la prospérité. C'était une monarchie absolue superposée à une féodalité, illogique et bâtarde où, comme dans la France du XVIIIe siècle, les nobles désœuvrés, frivoles et gaspilleurs, avaient des privilèges et ne remplissaient plus de charges. Pareil régime était une cause insidieuse permanente de désordres intérieurs.

Sous les successeurs d'Iyeyasu, la Cour de Yedo absorba de plus en plus les daimyō : leurs mœurs s'amollissent, et pour subvenir à leur luxe, ils pressurent de plus en plus les paysans. Ceux-ci tombent peu à peu dans une extrême misère. Après l'anarchie et les massacres du XVIe siècle, le Japon épuisé avait respiré sous Iyeyasu et ses successeurs immédiats : la population se mit soudain à s'enrichir et à s'accroître : elle doubla au XVIIe siècle. Mais ce mouvement s'arrête au XVIIIe : la population devient stationnaire ; l'accroissement précédent, en dépassant les limites des ressources que pouvait fournir alors le Japon, aggrave encore la situation que créent une

série de mauvaises récoltes, la mauvaise organisation économique du pays, l'absence de tout commerce extérieur et les croissantes exigences des daimyō. Bons politiciens, les Tokugawa étaient de très mauvais économistes et géraient mal les finances du pays. Le Japon n'exportait pas : les importations drainaient l'or, l'argent et le cuivre. L'agriculture était routinière, l'industrie inexistante. Dans les cinquante dernières années du régime tous les budgets se soldent par des déficits. Le pays s'épuise de plus en plus. La misère est générale. A partir de la fin du XVIIe siècle, les famines deviennent fréquentes et de plus en plus graves : on en compte huit grandes entre 1690 et 1740; sept de 1741 à 1790; six de 1791 à 1840. Ce que c'était que ces famines, on en peut juger par l'extrait suivant d'un livre de Rakuo, Ministre des Finances d'Iyenari (1787-1837):

« En 1783, la famine se fit surtout sentir dans le Nord. Un témoin digne de foi m'a rapporté que sur cinq cents maisons d'un village, trente seulement subsistaient; les habitants des autres avaient péri. Il était donné jusqu'à huit cents yen pour un chien, cinquante pour un rat. Tous mangeaient les morts, mais comme les cadavres tombaient en pourriture, beaucoup en vinrent à tuer les mourants, à mettre leur chair en terrine pour la conserver plus longtemps. »

Il ajoute qu'on ne poursuivait plus les voleurs, les assassins et les incendiaires. Les provinces retournaient à la barbarie primitive. Etouffé dans ses étroites limites, paralysé par une administration incapable, le Japon, condamné à vivre de ses insuffisantes ressources intérieures, se mourait. La vie fastueuse de Yedo recouvrait une décomposition profonde du pays. Pour abaisser les daimyō, le Bakufu s'était ingénié à multiplier pour eux les occasions de dépense : coûteux séjours à Yedo, contributions et cadeaux énormes aux Shōgun, obligation d'accomplir de grands travaux publics. Et les daimyō effective-

ment ruinés ou immobilisés à Yedo, le désordre dans leurs clans pressurés pour subvenir à ces gaspillages devenait de plus en plus général : les impôts dont ils frappaient leurs sujets allaient de soixante à soixante-dix et jusqu'à quatre-vingts pour cent du produit des terres, et ne suffisaient pas. Une profonde inquiétude, un mécontentement grandissant, gagnaient le pays tout entier. Ils se tourneront contre les Shōgun, ou plutôt contre le Shogunat, l'institution sacrilège qui en cloîtrant le Mikado prive le Japon de la protection divine.

Parallèlement, les mœurs antiques s'altèrent. Les Samouraï désœuvrés finissent par ne plus être que des matamores de taverne ; ils passent leur vie au Yoshiwara, dans les maisons de thé, exploitent et terrorisent les marchands qu'ils méprisent. Ceux-ci sont d'ailleurs dépourvus de moralité : les extorsions de la grande guilde des marchands de riz d'Osaka qui s'enrichissent de la misère de leurs compatriotes ont soulevé de tenaces rancunes : elles sont en partie responsables de la révolution.

A la fin du xviiie siècle, il était clair que cette société ne pourrait plus longtemps subsister sans complet bouleversement. Politiquement, socialement, économiquement, le Japon n'était plus viable Et le malaise général avait dès le commencement du xviiie siècle tourné les esprits réfléchis vers l'étude de ses causes. Comme en France, la Révolution au Japon a eu ses racines dans une doctrine philosophique et une sorte de romantisme, autant que dans le mécontentement populaire et la décomposition du régime féodal. La profonde paix imposée fait renaître l'activité intellectuelle ; ses deux manifestations principales et contraires, la vogue du Confucianisme et la renaissance shintoïste, collaborent également à ruiner les assises du régime Shogunal.

§ 3. — Réactions contre le régime Shogunal.

Par une ironie singulière, ce fut précisément le néo-confucianisme, que protégea avec tant d'assiduité Iyeyasu pour faire pièce au Bouddhisme, qui le premier mit en question la légitimité du régime. Et, par une autre ironie, ce fut son propre petit-fils, le Prince Mito Kamon (1622-1700), tout d'abord grand fervent de Confucianisme, initiateur des études historiques, qui devait prouver que son aïeul n'était qu'un usurpateur, et que le Mikado était le seul souverain légitime du Japon.

L'étude directe des textes confucéens, et surtout de Mencius, rendit familière la conception chinoise du rôle de l'empereur dans l'état, et d'un gouvernement qui n'était respectable que dans la mesure où il accomplissait fidèlement ses devoirs. L'empereur, père et mère de ses sujets, était le seul intermédiaire entre eux et le ciel, comme l'avait été le Mikado. Or, plus que jamais, la Chine était alors considérée comme l'aïeule vénérée, source de toute sagesse et de toute civilisation : elle a toujours joué dans l'imagination japonaise le rôle que la Grèce et Rome ont tenu parmi nous. Et de même que chez nous après la chute de Constantinople le flot d'humanistes grecs surexcita encore l'enthousiasme pour l'antiquité des hommes de la Renaissance, de très nombreux Chinois, chassés par la conquête des barbares mandchoux, viennent au Japon dans la seconde moitié du XVII[e] siècle chargés de leur science, renouvellent l'influence antique chinoise et la propagent partout. Ce fut surtout la doctrine de Wang Yang Ming (1472-1528) (en japonais Oyomei), conseillère d'un retour à la nature, à la véracité, à l'action, qui agit sur cette première génération d'intellectuels [1]. Le Bakufu avait beau interdire

1. Voir dans *Le Réveil du Japon*, la pénétrante analyse qu'Okakura Kakuzo a faite des origines philosophiques de la révolution.

la lecture des livres chinois, tous les lisaient et savaient par cœur les maximes démocratiques des grands sages, leurs condamnations audacieuses des tyrans. On se répétait le passage de Mencius où celui-ci établit le droit de faire périr le chef d'État oublieux de ses devoirs :

« — Le Roi : Un sujet peut-il mettre à mort son roi ? — Mencius : Celui qui manque à la bienveillance est un criminel : celui qui manque à la droiture un félon. Le criminel, le félon sont de simples bandits. J'ai ouï-dire que l'on avait tué le bandit Chow (un roi de l'époque féodale). Je n'ai pas ouï-dire que l'on eût tué un roi. »

Et chacun entendait bien à qui cette maxime s'appliquait.

***

Contre cet engouement pour la Chine, tout en adoptant les conclusions auxquelles il aboutissait, s'insurgeait un autre groupe d'écrivains qui appartiennent surtout à la seconde génération de ces révoltés intellectuels. C'étaient les tenants de la pure tradition nationale retrouvée grâce aux travaux de Mito Kamon, et qui, eux, étaient tous des fervents du Shintoïsme. On ne peut exagérer l'importance de ce second mouvement qui ressemble curieusement à notre romantisme. La révolte contre la Chine classique et la culture étrangère naît du même réveil de l'esprit national que la réaction européenne contre la culture classique. On voit de part et d'autre la même idéalisation du passé et de l'âme obscure de la race qui rejette la civilisation artificielle, gréco-romaine ou chinoise, comme hostile et inférieure à la primitive et profonde culture native. Ce mouvement conduit en Europe à la glorification de la chevalerie, du Moyen Age, de l'art gothique, à une renaissance religieuse et mystique, à une réaction contre les conceptions mécanistiques du monde et l'ordre social

établi : au Japon à une réaction semblable contre le Confucianisme et le Bouddhisme en faveur du Shintoïsme et des cultes indigènes; contre le Shogunat en faveur du Mikado; contre toute l'administration bureaucratique des Tokugawa, la division des pouvoirs, un Etat qui n'était plus qu'une machine. L'on rêvait de restaurer je ne sais quel âge d'or, quel monde idyllique, de retourner aux origines et à une organisation sociale primitive où le divin empereur était le père de ses sujets tous unis comme des frères.

Plus précisément encore, ce mouvement ressemble à celui qui parcourut l'Allemagne à la même époque. Comme dans l'Allemagne du XVIII[e] et du XIX[e] siècle, toute une pleïade d'érudits et d'écrivains travaillent à retrouver les légendes primitives et les titres de noblesse de la race. Par une création pareille ils font une religion des traditions de leur passé.

Il faut décomposer avec soin les éléments de cette grande transformation morale : elle seule explique la prodigieuse révolution de l'ère contemporaine et les caractères du présent régime.

L'origine de tout ce développement fut la grande initiative du Prince Mito qui consacra pendant de longues années sur ses revenus une forte proportion (50 000 koku de riz par an) à faire réunir des documents sur l'histoire du Japon. Son Dai-Nihon-Shi, Grande Histoire du Japon, en deux cent quarante volumes rédigés en chinois, joua au Japon un peu le rôle du dictionnaire de Bayle chez nous : elle fut une mine où puisèrent les penseurs du XVIII[e] siècle, et la source de nombreux travaux historiques et philosophiques, tous destinés à prouver à mots couverts que les Shōguns étaient des usurpateurs. Et ce clan Tokugawa Mito, qui ne cessa de servir de centre à toutes ces études, devint, on le verra, un des foyers d'action

et de révolte contre les Tokugawa les plus ardents au XIXe siècle.

Les trois grands écrivains de la nouvelle école, Mabuchi (1697-1769), Motoōri (1730-1801), Hirata (1776-1843), précédés par Kada Azumamaro (1668-1736) qui le premier dépouilla les anciens textes, sont les vrais ancêtres spirituels de la Révolution. C'étaient des archéologues, de profonds commentateurs des vieux livres oubliés, le Kojiki, le Nihonji, les Odes, les édits des grands Mikados, des évocateurs de tout le lointain passé légendaire et historique japonais; c'étaient en plus des poètes et des penseurs. Ils ont fait, je l'ai déjà dit, pour le Japon ce que les romantiques allemands ont fait pour l'Allemagne : ils lui ont donné une conscience nouvelle : comme eux ils lui ont rendu le sens de son unité nationale et de ses destinées. Eux et leurs disciples sont à un même degré les adversaires acharnés de la Chine, du bouddhisme, de la féodalité et du Shogunat : nationalistes intransigeants, ils ne voient de salut qu'en un retour aux plus anciennes traditions du Japon et au gouvernement de droit divin du Mikado. L'idée que le Japon s'est faite de lui-même, celle qu'il a imposée à l'Occident, est en grande partie leur œuvre et celle de leurs successeurs. La menace étrangère, inexistante à cette époque, n'est pour rien dans ce mouvement créateur de la révolution.

Le premier en date, Mabuchi, ne fut pas le moins absolu dans ses idées : tout en lui respirait l'antiquité : il incarnait le passé. « Il ne daignait s'occuper de rien qui fût moderne », dit de lui son plus grand disciple. « Le style de sa maison et de son mobilier était celui de l'ancien temps : son écriture rappelait celle des vieux manuscrits. Aussi son esprit revêtait tout naturellement cet aspect antique qui se retrouvait dans toutes ses paroles et dans tous ses écrits. »

Mais ce fut Motoōri qui par l'attrait de son style

purement japonais, savoureux et simple, rendit vraiment populaires les idées de l'école. L'influence de cet homme de génie fut énorme : le Japon tout entier se mettait à ses pieds pour écouter ses paroles. Son esprit universel touchait à tout, disséquait tout, en tout essayait de dégager des principes vraiment nationaux recouverts par les emprunts étrangers et les déformations du temps. Il fut la conscience du vieux Japon, du Japon éternel, et l'incarnation même du génie de sa race. Pour lui les Shōguns étaient de vils usurpateurs qui avaient trahi leur pays en le détournant de ses vrais dieux et de ses vrais maîtres. Il formula en termes audacieux et inoubliables les droits des Mikados ; c'est sa conception de leur rôle qui deviendra plus tard la religion des réformateurs. Par la ferveur de son idéalisation de l'esprit japonais il exalta encore l'orgueil national : pour lui la Chine vénérée et ses sciences n'étaient que des maîtresses d'erreurs : le seul salut était le retour aux inspirations spontanées du cœur et du cerveau de la race élue. A sa prédication les soutiens des Tokugawa n'avaient personne à opposer : il n'est pas de meilleure preuve de l'unanimité du sentiment populaire japonais, dès cette époque, que le silence de ses adversaires.

Le dernier de cette lignée, Hirata, fut avant tout une âme religieuse profondément pénétrée de Shintoïsme, et qui fit plus que tous les autres pour rendre pendant quelque temps un peu de vie au vieux culte rituel des Kami. Politiquement sa philosophie aboutissait aux mêmes conclusions que celle de ses prédécesseurs, la condamnation des Shōguns sacrilèges, la nécessité de rétablir l'autorité des Mikados, le retour aux vieilles traditions nationales. Et pour les deux premiers points de cette doctrine tout au moins tous les trois faisaient cause commune avec leurs ennemis, les Confucianistes classiques.

*
* *

Une dernière influence, faible d'abord, mais qui devait l'emporter sur toutes les autres, celle de la science européenne, commençait aussi à se faire sentir. D'abord par la médecine. On disséqua des cadavres : l'on vit bien alors que la science chinoise mentait sur l'anatomie du corps, et que les images que donnaient les livres hollandais étaient seules vraies. De là à conclure que toute la science chinoise mentait, il n'y avait qu'un pas. On le franchit vite. La vaccine fut introduite : certains clans l'adoptèrent de bonne heure : malgré la défense du Bakufu, la pratique se répandit, et avec elle la conviction dans le peuple que les barbares avaient du bon. On se mit à étudier la chimie : on voulut connaître les autres sciences étrangères. Dès le Shōgun Yoshimune (1716-1745) l'interdiction d'étudier les livres étrangers avait été levée. Cette mesure ne servait pas à grand'chose, puisqu'il n'existait aucun dictionnaire de langue étrangère. Par un véritable tour de force certains livres furent cependant traduits, et l'on vit tour à tour paraître une *Histoire de la Russie*, une géographie universelle, un traité de littérature hollandaise, et enfin un dictionnaire japonais-hollandais.

*
* *

Ainsi, dès le commencement du XIXe siècle toutes les forces hostiles à l'immobile esprit du vieux Japon convergent. De profondes transformations se préparent. De graves soulèvements l'annoncent ; de nouvelles famines exaspèrent le peuple. Les daimyō conspirent. Les grands clans de l'Ouest, héréditairement hostiles aux Tokugawa, voient la possibilité de secouer leur joug. La révolution est proche. Tout fait

prévoir la fin de l'ancien régime. Les seules forces intérieures du Japon l'auraient amenée. Mais un choc venu du dehors cristallise brusquement les sentiments de tous. L'Occident, si longtemps inerte, tout d'un coup montre de nouvelles ambitions et devient agressif.

CHAPITRE XI

La fin des Tokugawa : La révolution.

Dès 1806, 1807, 1808, des bateaux russes et anglais ont rôdé autour du Japon et alarmé le gouvernement : leur nombre augmente toujours : en un an on en vit passer quatre-vingt-quatre. En 1841, l'Angleterre et la Russie manifestèrent de façon instante leur désir de voir le pays s'ouvrir à leur commerce. La pression de l'Occident, rapproché par l'invention des machines à vapeur, l'expansion russe en Sibérie, en Alaska, la colonisation américaine des côtes du Pacifique, se fait plus forte : ce n'est plus aux Portugais dégénérés, aux Espagnols impuissants, aux Hollandais sans force ni prestige que l'Asie a affaire, mais aux plus grandes puissances formidablement armées ; à l'Angleterre qui a achevé la conquête de l'Inde, à la Russie devenue voisine, aux Etats-Unis qui veulent que leurs navires, les baleiniers partis de San-Francisco, les vaisseaux marchands qui sillonnent le Pacifique, puissent faire escale au Japon et s'y ravitailler. — D'autre part, le prodigieux développement industriel et commercial qui suivit les guerres napoléonniennes commence à propager partout ses ondes envahissantes : favorisé par la longue paix européenne, les inventions nouvelles, l'accroissement des richesses, il exigeait toujours plus impérieusement

de nouveaux débouchés, de nouvelles sources de matières premières.

L'Angleterre ouvrit le feu. Elle s'attaque d'abord à la Chine dont un seul port, Canton, jusqu'en 1842 était ouvert au commerce étranger. Ce fut la guerre d'opium, qui révéla la menace formidable de l'Occident, sa force, ses ambitions et son immoralité. Le sort de la Chine vénérée, et que l'on croyait encore toute-puissante, épouvanta le Japon. Dès 1842, le Bakufu se prépare à défendre le pays : il commit l'imprudence de prier les daïmyō d'organiser contre les barbares sa défense. C'était reconnaître son impuissance et autoriser officiellement ce que les clans faisaient sourdement déjà. Un des plus grands daïmyō, Mito Nariaki, d'ailleurs nullement hostile aux étrangers, pousse si fort ses préparatifs qu'il est invité à rallier Yedo et emprisonné : en 1846, un de ses Samouraï s'enfuit aux Etats-Unis et leur demande l'envoi d'une escadre. En 1849, le roi de Hollande fait savoir au Shōgun que les Etats-Unis ont sondé les puissances au sujet de l'ouverture du Japon : il prédit la prochaine arrivée d'une expédition navale comminatoire américaine, et conseille au Japon d'ouvrir de plein gré le pays aux étrangers. Ce ne fut qu'en 1853 que l'escadre annoncée vint sous les ordres du commandant Perry. On sait avec quel résultat : le Bakufu, épouvanté et impuissant, autorise les Américains, qui avaient déclaré qu'ils reviendraient l'année suivante, à s'établir à Nagasaki, à Shimoda et à Hakodate ; en 1854, les Anglais réclament les mêmes privilèges ; en 1855, les Russes ; en 1856, les Hollandais. Dès 1856, les puissances exigent et obtiennent du Shōgun un traité définitif, leurs représentants s'installent à Yedo : l'isolement du Japon n'existe plus. Beaucoup de Japonais souhaitaient déjà depuis longtemps mieux connaître la civilisation occidentale, parce qu'ils comprenaient qu'elle seule leur fournirait les moyens de

défendre leur pays contre les agressions étrangères. Le vieux Mikado réactionnaire Koméi refuse son assentiment au traité : Ii Kamon, chef du gouvernement Shogunal, passe outre et le signe en 1858. Ce fut un tolle : le Japon tout entier se révolte contre ce sacrilège : celui qui osa désobéir à l'empereur est assassiné en 1860. L'on vit alors ce paradoxe apparent : que ceux qui étaient les plus ardents à vouloir imiter l'Occident se montrent les adversaires les plus acharnés des étrangers, notamment le clan des Satzuma qui, dès 1855, malgré la défense du Bakufu, avait envoyé de nombreux étudiants en Europe. C'est qu'en réalité ce sont eux qui mesurent le mieux la menace étrangère, qui comprennent le mieux par quel moyen on pourra repousser les barbares détestés. Ce n'est pas l'admiration pour une civilisation supérieure qui les entraîne à l'imitation, mais le désir de maintenir intacte leur propre civilisation. La transformation qu'ils rêvent n'est pas morale : elle est purement matérielle. S'ils se révoltent contre le Shōgun, c'est qu'il est impuissant à repousser les étrangers et cède devant leurs exigences. S'ils se rallient au Mikado, c'est qu'il incarne le vieux Japon et la haine des barbares. Et c'est pourquoi le cri de ralliement était alors : Sono-Joï ! Kinno-joï ! « Vénérez l'Empereur, expulsez les barbares. »

On ne peut suivre tout le détail enchevêtré des quinze années qui suivirent. La faiblesse et l'incapacité du Bakufu, l'audace et le génie des révoltés montrent qu'un régime se meurt, qu'un autre naît. En 1863, les daïmyō sont autorisés à rentrer dans leurs terres : c'est à Kyōto qu'ils se rendent, et Yedo se vide. Des clans agissent en puissances indépendantes ; malgré la défense du Bakufu : le Chōshū canonne en 1863 la flotte anglaise qui riposte en bombardant Shimonoseki : elle avait déjà infligé le même sort à Kagoshima pour venger l'assassinat à Yedo par des Samou-

raï Satzuma d'un citoyen anglais. Le trouble croît : c'est bientôt partout la guerre intestine entre les partisans toujours plus nombreux du Mikado et ceux du Shōgun. Celui-ci tente vainement un rapprochement avec le Mikado; le dernier Shōgun, Keiki, plus intelligent que ses prédécesseurs, comprend que la partie est perdue, et que le dualisme qui a duré sept cents ans doit disparaître. Un mémoire de Yodo, daïmyō de Tosa, le lui dit en propres termes. Il donne sa démission en 1867, essaie de la reprendre, est battu après une courte lutte. Le Mikado Mutsuhito, qui vient à quinze ans de monter sur le trône, règne seul. Cet effondrement total et subit du pouvoir Shogunal montre à quel point il n'avait plus d'appui dans le pays.

La situation se complique de la vieille rivalité entre le Nord et le Sud : le Nord fait couronner un autre Mikado. Ce n'est qu'en 1870 que cette révolte est finalement réprimée. Dès 1869, l'armée impériale s'installe à Yedo, qui sous le nom de Tōkyo devient la capitale de l'empire. Ce choix est symbolique : le droit et la force, si longtemps séparés, sont de nouveau réunis. La restauration est chose faite. Il y a encore des révoltes, de graves difficultés intérieures. Mais à partir de ce moment le régime est établi sur des bases solides. Dès 1869 l'empereur proclame sa volonté de tout réformer et les principes de la réforme : « L'on constituera une assemblée délibérante : rien ne sera décidé que par l'opinion publique : les coutumes contraires à la civilisation seront abolies : la politique aura pour base la justice et l'impartialité que nous trouvons dans la nature. L'on recherchera dans le monde entier le savoir et l'intelligence nécessaires pour assurer les fondements de cet Etat[1]. »

1. Voir dans le grand recueil des monographies rédigées par des Japonais *Fifty Years of New Japan*, publié sous la direction d'Okuma, les proclamations de l'empereur.

Toute cette première période de la restauration abonde en incidents dramatiques et en grands hommes. On ne peut mentionner que les plus célèbres : du côté des conservateurs Saïgo Takamori, l'une des figures les plus romanesques et les plus attachantes du Japon : du côté des partisans du progrès à tout prix, Okubo, Iwakura et Kido sont hors de pair, et leur influence sur la révolution prépondérante : puis la deuxième génération des grands hommes du clan Chōshū, Ito, Inouyé, Yamada. Rien de plus émouvant que le récit de ces années. Un drame tragique se joue dans l'âme du Japon ; sans armes et sans alliés, il lui faut humilier son immense orgueil deux fois : devant la force brutale qui lui impose les traités : devant la civilisation détestée des barbares à l'école desquels il est forcé de se mettre. La rapidité avec laquelle le Japon abolit tout le régime ancien est la mesure de son angoisse. Il se rend compte que le temps dont il dispose pour se mettre en état de défense est terriblement court : c'est une opération chirurgicale désespérée qu'il tente pour sauver sa vie, en pleine conscience du danger. Le pays sous l'opération peut sombrer dans l'anarchie. Il sera alors la proie de ses ennemis. S'il sort de l'épreuve, c'est au prix d'immenses sacrifices, et sous la condamnation d'en faire de plus grands encore dans l'avenir et de se tenir constamment sous les armes.

Le détail de ce drame ne peut figurer ici. Je dois me contenter de dégager l'essentiel.

Les événements capitaux qui suivirent marquent la disparition finale de la vieille féodalité. Sur la demande même de quatre grands clans conservateurs, Satzuma, Chōshū, Tosa, Hizen, la féodalité fut abolie (5 mai 1869). Le vieux Japon faisait harakiri en souriant. En 1871, les daïmyats sont transformés en préfectures : les daïmyō dépossédés reçoivent des pensions. La population est divisée en trois catégories : Kwazoku (les

nobles), Shizoku (les samouraï): Heimin (les bourgeois, le peuple). Toutes les inégalités de castes sont abolies. Les paysans de tenanciers deviennent propriétaires. Et finalement, en 1876, les 2 1/2 millions d'habitants de l'ancienne caste des samouraï voient supprimer leurs derniers privilèges et leurs pensions héréditaires : ils sont condamnés à rentrer dans la catégorie des Heimin, à travailler ou à mourir de faim. Beaucoup préférèrent la mort. « Faute de proie », disaient-ils, un « aigle meurt de faim. Mais picorer comme les moineaux, jamais ! » Par patriotisme et par nécessité ils avaient accepté avec une étonnante résignation la suppression de leurs privilèges et la diminution de leurs biens. Contre l'atteinte portée à leur honneur, ils se révoltent. Un formidable soulèvement éclate dans le Satzuma : ce fut la dernière grande insurrection, conduite par Saïgo, qui y périt après sept mois d'une lutte affreusement sanglante. Avec lui disparut le dernier espoir de la vieille réaction féodale (1877).

*
* *

Pareille révolution, aussi rapide, aussi profonde, avec si peu d'effusion de sang, aussi durable dans ses effets, ne s'est jamais vue dans aucune civilisation; elle a fait l'étonnement du monde, et on l'a dramatisée et idéalisée outre mesure. On l'a expliquée tout entière par je ne sais quel coup de baguette, quel génie et quel patriotisme transcendants et une abnégation surhumaine. La réalité est moins romanesque. On l'a simplifiée à l'excès en attribuant la transformation du Japon uniquement à des causes morales et à la clairvoyance géniale des grands clans. Il convient, tout en reconnaissant leur importance, de dépouiller ce mouvement des éléments romantiques qui en dissimulent en partie le caractère réel. La menace étrangère, l'extraordinaire patriotisme japonais y jouent

certes un grand rôle ; une longue préparation antérieure, la pression intérieure, des forces économiques, des nécessités inéluctables y ont une part au moins égale. Ce n'est pas seulement par esprit de sacrifice éclairé que les daïmyō et les samouraï ont fait abandon de leur terres et de leurs privilèges ; ils y avaient intérêt aussi, et ont trouvé tout d'abord dans leur abaissement un soulagement à une situation devenue intolérable et sans issue autre. La richesse des daïmyō était en apparence énorme ; mais leurs charges la rendaient en réalité illusoire, et un grand nombre d'entre eux étaient dans une gêne profonde. En prenant à son compte toutes ces charges et la gérance de leurs domaines contre une pension assurée [1], l'Etat les enrichissait au lieu de les appauvrir ; par la création d'une nouvelle noblesse et en les investissant de nouvelles fonctions, il pansait la blessure de leur amour-propre ; ils semblaient tout d'abord devoir garder sous le nouveau régime une situation prépondérante. Et de même, par la suppression de leurs cours, les samouraï qu'ils nourrissaient, automatiquement devenaient sans emploi et perdaient, avec leur occupation, leurs ressources ; la transformation des daïmyats avait comme conséquence inévitable la disparition de cette caste. Elle avait donc un avantage au moins matériel à accepter à son tour des pensions qui déchargeaient ses membres de leurs anciennes fonctions et leur laissaient un loisir complet. De telles conditions facilitaient singulièrement l'accomplissement du devoir patriotique et l'acceptation

1. Cette pension atteignait parfois la moitié de leurs anciens revenus : elle n'était jamais inférieure au dixième. Et comme ils étaient débarrassés de tous les anciens frais d'administration, c'était d'une somme liquide nette qu'ils disposaient pour leur entretien. De plus, sous le titre de Chihanji, ou gouverneurs impériaux, ils furent nommés, avec des pouvoirs diminués, administrateurs de leurs anciennes terres. Cet arrangement prit d'ailleurs fin en 1871.

du nouveau régime. L'un et l'autre étaient d'ailleurs devenus inévitables.

***

La révolte de Saigo fut la dernière convulsion de l'ancienne féodalité. Avec elle mourut le vieux Japon des daïmyō et des samouraï. Il entraînait dans sa chute l'art japonais dont ils avaient été les patrons. L'indifférence de la génération nouvelle aux merveilles qu'il avait produites était alors telle que le Japon se vidait de son passé, et que c'est par vaisseaux entiers que les chefs-d'œuvre de l'art ont été exportés. C'est de cette période que datent les grandes collections américaines et européennes et nos notions d'art japonais. Elles ont été faussées par le caractère des objets que la ruine des daïmyō et des samouraï a jetés sur le marché. Elles ne nous ont permis de connaître qu'un moment de la civilisation japonaise et une phase de son art. Cet art vu dans son ensemble est cependant à ce point révélateur des divers moments de la vie japonaise, il s'y mêle d'une façon si intime et si profonde, il jette de telles clartés sur la psychologie de la race qu'avant de quitter le vieux Japon il convient d'en exposer brièvement les traits essentiels.

LIVRE III

L'ART

Que l'art soit de toutes les manifestations de la vie japonaise peut-être la plus significative, c'est ce qui ressort suffisamment, je pense, des idées générales que j'ai déjà exprimées. J'ai tenté de montrer que l'essence même de la civilisation japonaise est d'ordre esthétique, et que cette essence la pénètre et l'anime toute. L'Inde n'est pas plus nettement le pays de la métaphysique, la Chine de la morale, l'Occident des préoccupations utilitaires que le Japon n'est une terre de beauté. Certes, la Grèce antique, l'Italie de la Renaissance, la France même ont également possédé comme lui un sens esthétique profond et permanent, et manifestent comme lui un constant souci de l'ordre et comme un intime besoin d'harmonie. Mais elles ont connu aussi la passion de la science, des obsessions philosophiques ou religieuses, des arrêts de développement et des misères politiques, des troubles étrangers qu'il a ignorés ; et leur culture plus complexe est d'espèce moins homogène. Celle du Japon est pure de tout alliage. Tout y est subordonné à un principe immanent de beauté et d'harmonie, tout y révèle pareillement un même rythme partout présent et vivant.

I

Considérations générales.

Cela est si vrai que le paysage, les arbres, tout le décor de la terre japonaise semble ordonné par un artiste, et que l'eurythmie imposée par la Nature même semble se propager pareillement à travers toutes les formes de la vie que ce décor enveloppe et détermine. Nulle part les monuments, — temples, portiques, maisons, — ne se marient plus intimement au paysage ; ils en semblent l'émanation ; ils sont comme un prolongement naturel de la terre même, un produit de sa sève comme la roche, la forêt, les eaux qui toujours les entourent de leurs présences fraternelles. Tel temple shintoïste, élevé aux influences de l'air, de l'eau, des collines, des esprits ancestraux façonnés par elles, semble, et il est, un autel de la Nature, le sanctuaire de ses prestiges. Tout y prépare l'âme à y reconnaître sa présence auguste. On y accède à travers l'éternelle verdure des humides bois japonais, par les degrés de granit vert et gris que les siècles et les générations ont usés ; interminablement ils montent sous les colonnades de sombres cryptomérias centenaires, sous les mousses vénérables, le long des pierres riches. Et lorsqu'enfin, après ces silences et ces espaces de profonde paix végétale, l'on arrive jusqu'au sanctuaire vermoulu entouré d'eaux murmurantes et de fleurs, c'est pour voir s'étager encore derrière ses toits moussus les collines, et s'arrondir comme des nuages les grands arbres qui, de toutes parts, ferment l'horizon. Il semble que l'on soit arrivé enfin aux confins de notre monde, et qu'au delà

s'étendent à l'infini les seuls verts royaumes de la forêt et de la Nature, que ne troubleront jamais les bruits de notre vie brève. On est au seuil de son éternité et de sa paix; et dans toute la force du terme au parvis de son temple.

Car aucune image individuelle de dieu ne se dresse dans ces enceintes pour limiter par une forme précise ce culte de la Nature; seul un grand miroir suspendu reflète et prolonge dans ses profondeurs irréelles les passagères images du monde illusoire; devant le temple une cuve mousseuse de granit, remplie jusqu'aux bords mêmes d'une eau pure, recueille dans le cristal d'un autre miroir la fuite des nuages, les frondaisons des arbres, toutes les changeantes apparences du ciel, de la forêt, des choses et des êtres, qu'un souffle de vent, un oiseau qui vient boire, brouillent un instant, et qui se reforment aussitôt pour de nouveau disparaître au moindre passage d'air ou de vie. Ce tremblant miroir est un symbole; seule sa surface unie, et cependant perpétuellement renouvelée par l'eau fuyante qui sourd sans fin d'une source inépuisable, reflète la réalité ; toute agitation en dissipe l'image; et l'âme est pareille à cette eau qui sourd du fond de l'Être éternel, s'écoule comme elle, et comme elle ne perçoit cette réalité que dans l'apparente immobilité de sa changeante substance.

Nul culte nulle part qui au même degré exprime l'impersonnalité et l'éternité de la Nature et son universelle présence; nul qui ait su ainsi associer tous ses prestiges à ses rites, ni senti avec cette profondeur son essence. Car ce culte n'est pas limité à ces temples shintoïstes ni à telles heures d'adoration; il pénètre à toute heure toute la vie de tous au Japon, et partant toutes les manifestations de son art; derrière elles se trouvent les mêmes symboles toujours; et les images que je viens d'évoquer sont celles qui doivent former comme l'arrière-fond de

notre esprit quand il les contemple. Car cette fusion de la beauté purement architecturale avec le paysage n'est pas un caractère des seuls temples shintoïstes élevés au culte des forces naturelles. Cette collaboration de la Nature avec l'œuvre de l'homme se retrouve pareillement dans toute construction au Japon, temple bouddhiste, tombeau, château fort, chaumière. A aucun degré ce ne sont des monuments isolés, et qui, comme les nôtres, se suffisent; les approches et le décor qui les enveloppe, les collines, les torrents, les arbres, les roches, entrent au même degré que la courbure des toits, les volumes des masses construites, la succession des cours, des pleins et des vides, dans un plan dont tout l'effort tend par des dégradations insensibles à ne pas séparer le monument de l'ensemble naturel qu'il continue et achève.

Et c'est ainsi que toute la montagne de Nikko est le socle des tombeaux shogunaux, et toute la forêt voisine leur parure, et que tel jardin doit son harmonie autant à l'ondulation lointaine des montagnes ou aux verdures variées des plaines voisines qu'aux ordonnances subtiles d'allées, de ponts, de tertres et d'étangs artificiels, de masses d'arbres ou de fleurs, de pierres apportées dont la forme, le volume et les tons, les méplats ou les saillies ne peuvent sans rompre cette harmonie se trouver ailleurs que là où ils sont.

Si j'insiste ainsi sur cette volonté de fusion avec le milieu et de rythme continué, et sur cette constante présence de la Nature derrière toute œuvre d'art au Japon, c'est que ces caractères sont fondamentaux et révélateurs, et se retrouvent partout pareils. Très exactement une danse, une procession japonaise, une peinture, une décoration de laque ou d'ustensile, par leurs ordonnances de lignes et de couleurs, n'ont d'autre but que de faire passer sous nos

yeux toute la beauté des apparences naturelles et le rythme de leur vie : elles font surgir devant nous de claires joies printanières, les ors et les mélancolies de l'automne, les splendeurs de l'été, les puretés hivernales, toutes les nuances adorables des fleurs, des heures et des saisons. Tel brocart réunit toutes les magnificences des pétales et des ailes de papillons rares : tel essaim de danseuses célébrant la floraison des cerisiers semble l'incarnation même des fleurs roses descendues sur la terre ; et telle geisha par ses attitudes et ses gestes évoque le vol des hirondelles ou des libellules sur les moires de l'eau sous les saules frissonnants. Décrire une manifestation de l'art japonais, ce n'est donc pas, comme ailleurs, surtout dégager des harmonies de rythmes et de couleurs, des émotions et des sentiments humains; c'est faire sentir leurs correspondances avec toutes les apparences naturelles. Et de même, dans une estampe, les subtiles oppositions de tons et de masses, la noblesse des lignes sinueuses, surtout l'extraordinaire beauté décorative de tout l'ensemble, tendent à faire naître en nous des impressions d'harmonies naturelles, non seulement par la constante présence des fleurs, des arbres, du ciel, de l'eau, des passages de lumière et d'air ; non seulement parce que les corps graciles ont le souple élan et la grâce des tiges, le ploiement des saules, et que les étoffes ondulent comme des écharpes sous le vent, mais parce que tous les mouvements et toutes les lignes expriment des énergies élémentaires. Et c'est ainsi que les robes riches s'élargissent autour des pieds comme des corolles renversées, se répandent comme des vagues en larges ondulations, telles des franges d'écume sur une plage ; et que tout le rythme des attitudes, des draperies et des gestes rappelle des rythmes naturels. Il en est de même pour les paravents et les peintures. Leurs équilibres d'espaces et leurs ordonnances ne sont pas autres ; ils se

déroulent comme les processions et les danses, en de visibles symphonies. Et en effet nul art plastique qui se rapproche davantage de la musique, parce que, comme elle, il exprime avant tout des élans élémentaires de l'être, des effusions, des émois primitifs, des états de joie, de souffrance, de ravissement, d'inconsciente sympathie avec tous les mouvements de la vie; et qu'il est une sorte de fusion de notre âme avec l'âme des choses et de notre essence avec leur essence.

Car, — et c'est là son caractère profond — cet art japonais n'est jamais simple représentation de la réalité, mais manifestation des forces qui la créent. Il ne décrit pas, il suggère; et ce qui lui importe avant tout, ce n'est pas la forme visible, mais l'invisible essence, la vie secrète des choses, les idées, les émotions, les sentiments qu'elles évoquent, leurs actions sur notre âme, leurs correspondances avec toute la Nature et notre esprit. La formule de Hsieh-Ho « rendre la vie de l'esprit par le rythme des choses », est, si cela était possible, plus encore que pour l'art chinois le principe de cet art[1]; et, plus encore que lui, il est comme obsédé par la mystérieuse, l'universelle présence de la Nature, et commandé par ses rythmes.

Telle est la première vérité qu'il faut constamment tenir dans son esprit lorsque l'on regarde toute œuvre japonaise. Et la seconde est que le Japon tout entier y est présent et se manifeste par elle. Chacune est si étroitement liée à tout l'ensemble dont elle sort qu'elle n'a sa raison d'être profonde que par rapport avec lui. Elle est d'autre part si exactement appropriée à une certaine vie qu'elle ne peut prendre place

1. Je ne puis que renvoyer le lecteur au chapitre sur l'art dans ma *Chine*, p. 166-194.

dans aucune autre sans une sorte de discordance et de dépaysement. Par la courbure de leurs toits, l'aspect de leurs masses, leurs matières, leur ton, leurs pleins et leurs vides, leurs nattes et leur décoration, leur destination, les architectures japonaises ne conviennent qu'à un certain milieu et à une certaine manière de vivre. Il en est de même pour les objets les plus usuels — netsukes, chaïres, inros, kodzukas, makuras, — dont les noms mêmes ne peuvent se traduire, et dont parfois l'Européen se demande même l'emploi sans trouver de réponse, parce qu'il ignore le détail de la « cérémonie du thé », du rite, des habitudes journalières où cet objet vient naturellement s'insérer. Cela reste vrai même pour les porcelaines, les poteries, les étoffes dont la destination est connue, et la beauté plus familière. Elles ne peuvent, comme leurs analogues d'Asie-Mineure, de Perse, d'Egypte, de Chine même, décorer nos intérieurs en s'y fondant : elles y restent comme isolées et d'espèce à part : elles appellent et exigent, pour répandre tous leurs prestiges, tout un ensemble absent sans lequel leur signification et leur vie sont diminuées. C'est que leur individualité est si forte, si exclusive de toute autre, leur destination si précise, qu'elles ne peuvent entrer dans une vie qui n'est pas leur vie ; un objet d'art, japonais n'est véritablement lui-même que seul, dans la nudité des maisons japonaises, à sa place, sans nulle autre présence qui le dérange, parmi des harmonies sobres et fines et des raffinements de simplicité que toute sa beauté rappelle, et qu'ignore l'encombrement de nos maisons et de notre vie.

Pour mesurer la grandeur de cet art, une dernière condition est nécessaire : c'est non seulement de comprendre la vie japonaise et son essence, mais d'en connaître les véritables sommets. Malheureusement, les objets que nous possédons, non seulement par leur

dépaysement, mais en général par leur qualité, nous y préparent mal. La révolution a jeté sur nos marchés surtout des œuvres de la dernière période de cet art : c'est par elle que nous l'avons d'abord connu : ce sont elles qui ont d'abord formé notre goût. Et d'autre part ceux qui d'abord ont aimé et loué ces œuvres y ont cherché une satisfaction à leur amour du bibelot, isolé et des rappels de notre dix-huitième siècle, ou un encouragement à leur « modernisme ». Par là ils ont fait fausse route, et méconnu la beauté propre de cet art. C'est par l'estampe et les albums illustrés, les laques d'or, les bronzes que l'on a commencé : on les a recherchés plutôt pour leurs correspondances imaginées avec notre art et notre vie que pour eux-mêmes. L'art grandiose et austère des Sōtan, des Sesshiu, l'art viril de Kamakura, tout l'art des époques primitives, qui sont les plus grandes de toutes, nous étaient inconnus ou étaient mal représentés dans nos collections : encore aujourd'hui, c'est aux Etats-Unis ou au Japon qu'il faut aller les étudier. Un malentendu fondamental a donc longtemps vicié toute notre appréciation de l'art japonais, et nos préférences — les estampes, les dessins d'Hokousaï, par exemple — étaient un scandale pour les Japonais, et nos jugements étaient à l'envers des leurs. D'où le mépris pour notre goût et nos connaissances, parfois injustifié, que j'ai trouvé chez les savants japonais qui ont visité nos collections, et le peu d'importance qu'ils attachent à nos avis. Ils se montrent sans doute trop sévères, et leurs méthodes critiques ne sont pas toujours assez rigoureuses pour commander notre soumission. Mais l'humilité doit être longtemps encore la seule attitude qui nous convienne. C'est au Japon seul que l'on peut avec fruit étudier les grands chefs-d'œuvre, dans les incomparables collections des Hara, des Masuda, des Kawasaki, des Fujita, des Mori, des Inouye, des Murayama et tant d'autres.

Et ce sont sans doute les Japonais qui seuls auraient le droit de parler de leur art, et qui doivent longtemps encore nous servir de guides.

Mais puisqu'en dehors des admirables publications d'art japonaises, dont le texte critique est d'ailleurs loin de valoir les reproductions, aucun traité, aucune histoire d'ensemble n'existent encore au Japon auxquels on puisse renvoyer le lecteur, il faut se résigner à tenter une esquisse, si imparfaite soit-elle. Et même celui qui n'a pu voyager au Japon, par bonheur a pu voir à Paris en 1900, à l'Exposition Universelle, un ensemble d'art choisi par des Japonais, vraiment représentatif par conséquent, et quelques œuvres, trop rares, des grandes époques jusqu'alors trop mal connues par nous[1]. C'est dans cette collection, dans celle des temples et des grands connaisseurs japonais que je puiserai surtout les éléments de cette rapide étude. Et comme ce sont les époques primitives qui sont les plus hautes et à la fois les moins connues, c'est sur elles que j'insisterai surtout.

1. L'éminent critique japonais S. Taki avec la collaboration de spécialistes de l'art prépare un guide aux trésors des temples et des collections et comme un manuel d'art japonais. — Parmi les écrivains récents, il faut mettre hors de pair ceux qui ont été formés aux méthodes européennes, notamment MM. Hamada, Kroïta, etc., et les commentateurs de la Kokwa, des publications du *Shimbi Shoïn*, etc.

II

Les époques primitives.

§ 1. — Les origines: La Sculpture.

Visiblement pour le Japon comme pour l'Égypte, l'Inde, la Chine, c'est aux origines, dans la jeunesse de ces races qui vieillissent vite, que sont la fleur parfaite de son art et sa soudaine maturité, plus exquise de toute la candeur qu'elle garde de l'enfance à peine quittée. Tout voyageur qui connaît les trésors des vieux temples le sait, si nos collectionneurs l'ont longtemps ignoré. Mais cette révélation a été donnée à tout ceux qui ont vu ce pavillon de l'exposition universelle de 1900 où la Commission impériale du Japon avait réuni la première collection vraiment représentative des œuvres japonaises de toutes les époques. C'est à elle que nous avons dû une idée plus haute et plus grande de cet art exquis, et non seulement plus précise: je dirai plus, un souvenir de beauté universelle et non seulement japonaise. Nul qui l'a visitée qui le conteste. Treize siècles d'histoire dormaient dans ce pavillon où depuis ses origines les rêves de tout un peuple étaient réunis. Spirituels, tendres ou religieux, ils se montraient dès la première heure avec un caractère unique de délicatesse et de distinction, un charme de bonheur calme. L'atmosphère de ces salles crépusculaires apaisait, faisait descendre en nous de sereines images. Elles nous disaient — et sans doute quelques-uns d'entre nous le savaient déjà — que toujours le Japon

exprima, avec un tranquille et sûr amour, la candeur des fleurs, la grâce humble ou forte des choses naturelles, la paix lumineuse, l'éternelle enfance de cette terre où l'ombre de nos angoisses, de nos misères, semble inconnue, où tout est harmonie, décence, finesse. Mais de plus, elles nous enseignaient des beautés plus profondes, et touchantes, l'âme d'un Japon nouveau pour nous, s'ouvrant ingénûment à la vision béatifique sous l'illumination de charité, de tendresse, de bonté bouddhiques, découvrant avec enivrement la beauté du monde, les promesses du ciel, s'emplissant d'une adoration et d'une extase dont la douceur survit aux siècles, rayonne encore dans l'or pâli des soies fânées où, peu à peu, ces rêves s'effacent.

Je parlerai de ces œuvres primitives sans autres lumières parfois sur ces origines peu connues encore et ces sentiments éteints que des traditions et mes souvenirs des sites sacrés où cet art est né — Nara, Hōrūiji, Sōdaiji, Yakusiji, Kyōto, lieux saints verdoyants du vieux Yamato, éternellement ravivés d'ondées et de pure lumière, cœur du Japon où s'alluma la première ferveur bouddhique, où subsiste sa dernière ardeur. Sur l'âme de cette époque obscure seules ces retraites nous renseignent avec certitude. Des murmures persistent autour de ce berceau spirituel de la race, isolé du monde, soulevé en plein ciel par le cercle des délicates montagnes vaporeuses qui le gardent. Protégé par elles, ce fin pays lumineux est resté comme le sanctuaire inviolé du Japon, un des jardins enchantés de la terre. On ne peut visiter ces demeures d'auguste douceur et de sérénité sans subir leur silencieux enseignement. Une âme habite encore la solitude souriante de ces campagnes remplies de la tranquillité des dieux, l'ombre des arbres religieux qui veillent la paix immémoriale de ces temples, — l'âme secrète de cette terre privilégiée qui, à travers

les différences de races, les influences étrangères, les vicissitudes de l'histoire, créa l'unité spirituelle du Japon et la grâce unique des œuvres qui la manifestent. Depuis douze cents ans, rien n'a changé dans ces lieux. Nulle part le passé ne parle un langage plus doux ni plus clair.

Encore aujourd'hui, malgré le grand nombre de travaux japonais solides et les très belles reproductions des publications d'art, nul commentaire, nulles recherches ne valent pour la compréhension de ces époques la fréquentation de ces lieux et des chefs-d'œuvre conservés au Japon. Mais depuis peu de nouvelles lumières nous parviennent sur les origines de cet art primitif. De récentes fouilles en Corée, notamment aux tombes des rois de Kaokuryu (VIe siècle) près de P'yong yang, nous fournissent de précieuses indications sur la technique, les motifs, l'esprit de cet art coréen qui mêla les influences des deux grandes écoles chinoises, celle du Sud et celle du Nord, en fit la fusion, et servit d'intermédiaire entre la Chine et le Japon. On peut maintenant espérer que l'effort des archéologues japonais finira par combler les vides qui restent, et que la Chine explorée achèvera bientôt de nous livrer ses secrets. Dès à présent une vérité semble acquise : c'est que tout l'art du Japon est d'abord venu du dehors : les plus grands chefs-d'œuvre de la statuaire primitive sont, avant tout, l'œuvre d'artisans étrangers, dont le sang, comme l'inspiration, peu à peu devient indigène. La plupart des merveilles encore conservées à Hōriūji, à Nara, dans les temples voisins, fresques et statues, sortent de leurs mains. Je n'ignore pas que les critiques japonais tendent de plus en plus à les revendiquer comme japonaises, non seulement l'extraordinaire Trinité soutenue par des lotus et adossée à l'incomparable fond d'Apsaras agenouillées parmi les fumées d'encens

et les flottantes draperies du Kōndo d'Hōriūji, mais même l'incomparable Kwannon coréenne du Pavillon Yumedono dont j'ai déjà parlé, et même ce pur chef-d'œuvre attribué à Shōtoku Taishi, la statue de Miroku en bois sombre comme du bronze que garde le couvent de nonnes à Hōriūji, et qui est, peut-être, l'image la plus émouvante de bonté, de tendre méditation, de profond rêve extatique que l'art d'Orient nous ait laissée. Mais la colossa le Trinité de Yakusiji, en fin bronze presque noir, unique de grandeur et de noblesse, l'œuvre la plus parfaite qu'aucun fondeur ait réalisée, mais la plupart des grandes statues de cette époque [1], témoignent d'un esprit et d'un métier très différents de ceux qui bientôt vont prévaloir dans les adorables statues de bois et de laque sèche où toute la grâce, la finesse, la riante candeur du jeune Japon s'expriment à partir de la fin du VIIIe siècle. On voudrait pouvoir s'attarder à ces divines images, étrangères, mi-japonaises ou indigènes, car chacune est la révélation d'un monde de lumière et de douceur ; on ne peut ; elles sont trop ; et dans le vieux Yamato nulle ombre de temple qui ne soit illuminée par la lueur surnaturelle qu'elles répandent encore. Je dois m'en tenir à quelques indications générales, à quelques brèves descriptions d'œuvres caractéristiques accessibles qui permettront de dégager leurs traits saillants, et de préciser la transformation que subit cet art pour devenir japonais.

Deux tendances principales se distinguent dans ce qui nous reste de cette époque primitive. La première, qui nous donne des œuvres d'une élévation, d'une sévérité spirituelles extrêmes, d'un style austère, maître de ses moyens, impérieux, fin et sec, affranchi

1. Et je ne parle pas des œuvres certainement étrangères comme les merveilles que l'on attribue à l'Hindou Mondoshi, ou l'extraordinaire Kwannon démesurément étirée du Musée de Nara.

de l'Inde, parfois byzantin presque par les plis rigides des larges draperies régulières et la grandeur hiératique, est étrangère d'inspiration et de facture : à défaut même de toute tradition — et elles abondent et méritent qu'on les écoute — l'étude des exemples que l'on conserve au Japon suffirait à préciser les origines de cette école. Une statue en pied, de bronze sombrement vert, du trésor d'Hōriūji, exposée en 1900, les résume toutes. La déesse, un diadème hindou posé sur ses cheveux, d'abord nattés étroitetement, puis coulant sur ses épaules et sur ses bras pleins en ondulations graves, tient dans une main la pêche mystique, dans l'autre le vase sacré qui lave toute souillure: énergique, la rondeur de la large figure tempérée par la chute verticale des rubans qui l'encadrent avec inflexibilité, elle regarde droit devant elle, impassible comme la matière, vivante cependant par la cambrure puissante de son attitude, qui a la noblesse d'une force pacifique au repos. Malgré la décision de la facture grave, le modelé large et délicat des mains grandes et fines, des bras, du dos, malgré l'élégance exquise de la robe qui s'évase par derrière comme un pétale de fleur, la nonchalance de ce ruban qui égaie de sa grâce sinueuse la monotonie du lotus, par la sécheresse de certains détails, le nez, les narines, les yeux, la sévérité des ornements, des plis raides, elle a un caractère de dureté archaïque qui lui assigne une date fort ancienne, et la rapproche des sculptures Wei.

Plus caractéristique encore est la Kwannon dorée (du VI[e] siècle), assise, qui a été exposée au Pavillon japonais en 1900, les jambes croisées, une large main posée fortement sur la cheville, l'autre bénissant durement d'un geste byzantin presque menaçant. Longue figure aristocratique et fine, aux fins yeux étroits, impérieuse, respirant l'intelligence, la décision, l'orgueil, nullement la bonté, émouvante, non

touchante, cette déesse de la miséricorde assise est une image hautaine d'autorité où éclatent une grandeur froide et une sécheresse qui n'ont rien de Japonais; elle se répète pendant les deux siècles qui suivent, avec de faibles variantes de pose, des expressions de méditation, de recueillement ou de rêve, peu à peu attendrie de douceur, avec toujours plus de suavité, de bonté et de grâce à mesure qu'on s'éloigne du prototype : telle l'adorable Kwannon, fort postérieure (du VIII[e] siècle?), souriante, tendre, presque naïve, dissimulée dans un tabernacle, et la petite Kwannon (VII[e] siècle?) en bronze noir, de la Maison impériale, toutes deux exposées au Pavillon en 1900. De nombreuses statues et statuettes conservées au Trésor d'Hōriūji, au musée de Nara, dans divers temples de Yamato sont de même lignée : certaines ont pu être importées directement de Chine.

Dans ces statuettes, le sens de l'ornement, des lignes décoratives est exquis déjà, mais hindou, coréen ou chinois plutôt que japonais : savant et sévère dans la grande Kwannon assise, dont l'ordonnance ample et grave, dont les tresses nattées, les bijoux, les draperies, sont d'un style austère et magnifique, il s'assouplit, devient élégance raffinée, le plus subtil rythme de lignes fluides, dans la divinité d'or clair fine comme une statuette thibétaine dont elle a les bijoux et la grâce, qui, de sa main gauche, interrompt la coulée du grand ruban flottant, ruisselant, à droite, jusqu'à ses pieds. Savante asymétrie qu'on retrouve dans l'arrangement de la robe et des étroites bandelettes constellées de bijoux, si ravissamment attachées au-dessous du genou, bien à gauche, par un ornement qui a la candeur d'une fleur. Spirituelle et froide, cette précieuse statuette est la plus prestigieuse expression de l'élégance et de la finesse souriante chinoises. Dans les Kwannon des

Fujiwara, nous retrouverons le souvenir de sa délicatesse, mais combien plus mièvre ! sans la précision aiguë, rapide et sûre de cette facture exquise.

Hiératiques, hautaines ou fines, ces œuvres, si nombreuses dans les collections d'Hōriūji, de Nara et de la Maison Impériale, par le type de la physionomie et l'expression morale, par les draperies et l'arrangement, par la rigueur de la stylisation, par la sûreté dure du métier, n'ont rien du gracieux naturalisme japonais. Qu'on les compare aux chefs-d'œuvre de Yakusiji, d'Hōriūji, et ceux-ci aux sculptures monumentales Wei et des premiers T'ang : leur origine deviendra manifeste : elles sont chinoises par le sentiment, coréennes par le subtil sens décoratif, et leur prototype est indo-bactrien : là-dessus nul doute n'est possible. Art composite comme l'art de compromis coréen dont il dérive et comme celui qu'il va créer, la forte discipline chinoise lui donne une saveur, un accent, une austérité que ne connut guère cette Inde brûlante, où la pureté grecque se corrompit si vite. C'est à cette discipline, aux œuvres mâles de cette école, nourrie encore du profond rêve hindou, purifiée par de lointains souvenirs de Grèce, assouplie par le féminin génie coréen, que nous devons le premier art aristocratique du Japon, qui, toujours, se retournera vers la Chine aux heures de décadence, pour lui redemander ses secrets de grandeur et les maîtrises oubliées.

La deuxième tendance est tout autre et déjà indigène. Elle nous vaut des œuvres plus proches de la bonhomie japonaise, rustiques et sérieuses, d'une facture plus lourde, plus touchante aussi, d'un sentiment de bonté et de douceur profond. Elle est proprement populaire. Elle nous montre déjà à cette époque primitive cette veine, en partie indépendante de la Chine et de l'art aristocratique, qui plus tard nous donnera les Tōba-ye, les écoles purement japo-

naises, et enfin l'Ukiyo-ye. Ici l'influence coréenne l'emporte sur la chinoise. Les œuvres qu'elle produit sont l'expression d'une race parente de la japonaise, et qui finit par se confondre avec elle. Elle contient l'élément moral et l'âme d'un art nouveau qui, toujours discipliné par la règle chinoise, enfermé dans la délicate rigueur de ses contours, s'en dégageant peu à peu, produira des œuvres charmantes et profondes, mariant à la force et au style de la Chine la féminine mollesse coréenne ; et de plus en plus, à mesure que le sang des artisans étrangers s'altère, toute la douceur, la grâce, la naïveté japonaises.

Je voudrais m'arrêter un instant aux œuvres qui illustrent cette dernière tendance, car c'est d'elles que vont sortir les chefs-d'œuvre de la statuaire purement japonaise qui aura aux XI-XII[e] siècles son épanouissement suprême dans les portraits de prêtres d'Unkei, de Jokei, de Jokaku, de Tankei. Elles abondent au Japon : le Bouddha futur, Miroku et une statuette de princesse japonaise, exposés en 1900, peuvent servir d'exemples, et surtout les figurines conservées à Hōriūji, dont la date semble certaine.

Ce Miroku qui s'accoude, ployé sous le rêve, gras et ramassé, mais d'un si grand sentiment d'honnêteté et de dignité, d'une vie de songe si grave, est loin des orgueilleuses Kwannon chinoises, déesses princières, œuvres raffinées pour d'aristocratiques prières. Ici, nulle préoccupation de l'extérieur, nulle recherche décorative, malgré l'élégance forte et le savant arrangement des ornements : la beauté est intérieure; l'âme, sérieuse et lente, est noble, d'une noblesse native et comme rustique. Cette image méditative est pour les cœurs simples qui, dans sa touchante gaucherie, ne verront que sincérité et bonté, et qu'austère douceur dans ce regard baissé sur la misère du monde. Entre ces divinités japonaises et les œuvres plus nettement étrangères, la différence n'est pas

moins grande qu'entre les conceptions brillantes de la Renaissance italienne et les images naïves du gothique allemand.

C'est le sentiment de ces statues que l'on retrouve, mais affiné, souriant, aristocratique, dans une adorable petite princesse japonaise en bronze sombre, exquise de naïveté enfantine et de grâce inconsciente, qui appartient à la Maison impériale (VIe-VIIe siècles). Entre ses mains fines elle tient le fruit sacré, d'un geste délicieux de petite fille qui craint de laisser échapper son trésor, et s'avance confiante, dans l'orgueil de sa robe qui s'élargit en descendant. Rien n'est plus sobre ni plus délicatement raffiné que le rythme de cette robe, dont les pointes se suivent comme de larges plumes en courbes fortes et suaves, que tout l'arrangement simple et subtilement naïf de cette œuvre candide. Est-elle coréenne? ou déjà japonaise? Malgré sa date, j'incline vers la dernière hypothèse, car son charme est celui qu'on retrouve dans les chefs-d'œuvre du siècle suivant, le VIIIe.

C'est ce VIIIe siècle qui fut le sommet suprême de la sculpture religieuse vraiment japonaise, le moment unique où toutes les maîtrises, toutes les ferveurs, s'allient pour créer la beauté unique et pacifiante — j'en atteste la Kwannon d'Hokkéji, les Boddhisatvas et les Bouddhas en bois laqué de cette époque, qui sont une des expressions les plus hautes de grandeur spirituelle, de miséricorde, de divin recueillement, que l'homme ait conçues.

Les figurines en terre peinte d'Hōriūji achèvent de nous éclairer sur les caractères de cet art. Elles annoncent déjà le charme sinon la noblesse de ces images divines. La force, le naturel des expressions et des gestes, la vie qui circule à travers ces groupes de disciples et de paysans qui écoutent les paroles du Bouddha ou pleurent sa mort, est indescriptible; mais visiblement des parties de certains person-

nages, des dizaines de figurines ont été refaites, ne sont ni de la même main, ni de la même époque. Certaines cependant sont d'une authenticité certaine, notamment la charmante petite paysanne agenouillée, les mains croisées, sa robe simple entourée d'une ceinture nouée avec une grâce décente que nous avons pu voir en 1900. Elle est telle absolument que les jeunes servantes qui, aujourd'hui encore, dans les auberges japonaises, attendent avec cette candeur les ordres du barbare qui ne se lasse pas de les regarder[1].

Ici l'art est complètement affranchi des influences étrangères et révèle les caractères de naturel, de simplicité raffinée, de douceur, qui sont la marque de la race.

Et bientôt cette veine purement japonaise atteint son expression complète. Je n'en veux d'autre preuve que l'Uïma en bois laqué blanc, avec des traces de peinture vert et rose, que conserve le musée de Nara, chef-d'œuvre unique de distinction et de force, digne de figurer auprès du Scribe égyptien, ou des sculptures en bois les plus accomplies de n'importe quelle époque. Par l'aristocratie du style, la sévérité délicate de cette large facture souple, extraordinairement ferme et fine, par le type de la physionomie et les détails du costume, elle garde un souvenir des origines chinoises. La figure, coiffée du bonnet chinois négligemment posé, aux hautains traits accentués, au beau menton puissant, à la bouche frémissante et volontaire fortement ourlée, au grand nez dominateur, aux joues d'une chair dense, modelée avec force par touches profondes, exprime la plus mâle énergie,

1. Ces figures peintes ne sont pas des terres cuites. Sur une armature en bois on a tressé étroitement de la paille, recouverte ensuite d'une argile malaxée avec de la balle de riz. Sur ce noyau vient s'appliquer une terre sablonneuse collante qui reçoit la couche de peinture.

une intensité de vie orgueilleuse indicible, la pensée sûre d'un chef. Les draperies graves noblement ramenées sur les épaules de ce compagnon du Bouddha, qui est sa pensée sévère comme Monju est sa sagesse, se croisent avec simplicité sur la poitrine, coulent gracieuses et fortes sur les jambes croisées, s'étalent en larges nappes pour donner à la statue sa forme assise. Par la construction certaine de la tête massive et fine, par la subtilité des fuyantes lignes enveloppantes, dont l'œil suit avec ravissement le rythme renouvelé, par l'équilibre des volumes, la sûreté des plans harmonieux, par la précision et l'ardeur concentrées de cette facture impérieuse et raffinée qui, sur ces fortes constructions, ces volumes, ces plans, fait circuler les plus subtils passages de lumière, un frémissement de vie, par cette alliance unique d'élégance et de force, de dignité et de délicatesse, cette statue blonde est une des œuvres lumineuses de la sculpture universelle, un des chefs-d'œuvre du Japon, de son art définitivement national, malgré les souvenirs persistants de la Chine. Que ne donnerait-on pas pour la posséder intacte! Mais, hélas! les mains ont été refaites : mesquines et sèches, elles achèvent ridiculement le beau geste sérieux des bras. Qu'on les compare, je ne dis pas au pied puissant, à la magnifique cheville, où les muscles fermes s'emmanchent avec force, chef-d'œuvre de facture nerveuse, mais aux mains contemporaines de statues conservées au Japon. Rien n'est plus caractéristique que la beauté de ces grandes mains délicates que les sculpteurs primitifs ont amoureusement étudiées, et modelées avec une plénitude puissante qui est un des traits de leur manière. Une époque mièvre, éprise de fausse aristocratie, seule a pu créer et goûter l'insignifiance de ces petites mains niaises.

Et bientôt un art d'observation de plus en plus

précise, d'un naturalisme de plus en plus caractéristique, va multiplier les chefs-d'œuvre du portrait, et les premiers noms de sculpteurs purement japonais nous parviennent, dont le plus grand est Unkei (XIIe siècle).

Le Kiowo Gokokuji possède de cette époque un chef-d'œuvre comparable à l'Uïma, dans le Monju exposé en 1900, où je vois la mâle mélancolie de l'époque Kamakura. La stylisation est moindre dans cette statue, qui, visiblement, est un portrait, la vie serrée de plus près, le souci des lignes décoratives et de l'élégance moins grand; le bois même, par son ton sombre, presque noir, par sa facture plus fouillée, énergique et sérieuse, a un caractère plus grave.

Nul souvenir ici, même de la Chine. Cette statue résume en elle tous les caractères des œuvres de la grande époque de Kamakura où l'art est aussi purement national que l'est ce beau type de prêtre japonais austère et doux. Les détails qui rappellent l'étranger, la longue oreille ourlée en ornement, la beauté grecque des draperies, n'enlèvent rien à l'intense saveur japonaise de cette œuvre magistrale, une des dernières qui soient encore illuminées par la ferveur bouddhique mourante. Certes nous ne sommes plus dans le monde surnaturel de rêves métaphysiques du VIIIe et du IXe siècle, qui nous valent les divines apparitions des Kwannon et des Boddhisatvas, mais sur la terre où l'on souffre, où l'on défaille, où cet homme, d'un si ferme bon sens, a vécu, réfléchi, regardé la vie de ses longs yeux impérieux et calmes, et médité ses misères sans vain apitoiement, avec sagesse, avec indulgence, mais stoïquement, en japonais et en bouddhiste. Tout est réel, humain dans cette physionomie aiguë. Ces puissantes épaules décharnées par l'ascétisme, ce long crâne massif et nu qui s'élargit par derrière, ce grand nez ferme et large de narines, la bienveillance réflé-

chie et la décision de la bouche sévère, les plis d'expérience, de méditation et de bonté que les ans ont profondément creusés aux coins des yeux, tout le passé et tout le rêve viril inscrits sur la chair lentement transfigurée, disent les veilles, les silences de cette âme de prêtre qu'un maître jugea digne de figurer la sagesse du Bouddha. Devant cette réalisation complète d'une personnalité vivante, où tout est solidaire, où les mains refaites, seules font tache, on ne peut s'arrêter aux détails de l'exécution sobre et grave, de l'ornementation chaste, aux beaux plis paisibles du kéça : ils se fondent dans l'ensemble mâle et concourent discrètement à l'impression générale de grandeur calme et de spiritualité. Ce Monju n'est plus, comme l'Uïma, un objet d'art exquis, mais une présence qui subjugue. En quittant cette statue, et tant d'autres semblables conservées au Japon, et les écoles de Kamakura, dont elles expriment l'âpre force, nous sortons, pour toujours, du monde sublime et tendre de rêve bouddhique, de l'atmosphère de foi cordiale et naïve, où travailla ce Kôbô-Daishi qui sculptait à genoux les images des dieux, et dont chaque coup de ciseau était accompagné d'une prière. Seul le bronze colossal de l'Amida à Kamakura, du XIIe siècle, ramasse en lui pour la dernière fois toutes les énergies, toutes les profondeurs de cette ferveur expirante et nous donne la suprême image d'un univers qui se suffit à lui-même, d'une pensée qui se replie sur soi, s'abîme dans la contemplation infinie de son immuable essence.

Car à côté de cet art de Kamakura, tout de rudesse guerrière et de grandeur, tout japonais aussi, se perpétuaient à Kyōto, parmi les Kuge, les traditions de mollesse, de raffinement, de délicatesse de plus en plus mièvre des Fujiwara et des Ashikaga, et les souvenirs aristocratiques de la Chine. Ce sont elles qui finissent par l'emporter. Sous ces influences, dans

l'affaiblissement du sentiment religieux, la grande statuaire meurt. La structure est de plus en plus négligée, sacrifiée au seul souci de l'élégance et de la distinction. Les jambes trop courtes, d'une facture lâche, se dissimulent sous le ruissellement des bandelettes. Les ornements se multiplient : la grâce sinueuse des lignes décoratives, l'exquise finesse des bras trop longs, des mains trop petites, révèlent le goût d'une race amollie par le luxe, qui fait de ses dieux des images raffinées et mièvres, de simples amusements pour les yeux. En effet, les figures que nous ont laissées les statuaires qui succèdent aux grandes écoles Kamakura, exquises de distinction, sont froides, comme toute la grâce de ces corps sans âme, si délicatement ployés dans des attitudes étudiées.

— Des amusements pour les yeux. Car, à partir des derniers Ashikaga, c'est de plus en plus vers le seul amusement que se tournera l'âme des sculpteurs du Japon que nous avons vue si profonde. La guerre seule, à cette époque, maintient la virilité des cœurs. C'est dans ses arts que persistent surtout, sinon la vision spirituelle à jamais disparue, du moins la probité, la force, les maîtrises d'autrefois. Les gardes de sabres, les armures, le merveilleux casque à corps de poisson du XVIe siècle, le casque aux deux cent quarante lames de Miōjin Muneyasu, d'autres encore, nous disent que la religion de la guerre a ses ferveurs aussi, et qui créent la beauté. Et dans les peintres de ces temps troublés qui, pour ressusciter le style perdu, se tourneront vers les premiers maîtres du Japon, vers la Chine, nous retrouverons la grandeur, la noblesse, la méditation virile de la secte Zen dont les prêtres gardent encore les austères traditions du passé, mais point l'adorable rêve des jeunes années qui n'est accordé qu'une fois; le charme d'éternelle adolescence du Japon, mais non la divine ardeur, le saint enthousiasme qui, pendant un temps, donnèrent

à sa grâce l'illumination qui transfigure et la céleste beauté.

§ 2. — La peinture primitive.

L'importance de cette sculpture est telle, elle exprime si puissamment la grâce et la force du plus grand art japonais, que j'ai cru devoir en parler longuement. La peinture primitive doit nous arrêter moins longtemps.

Peu d'exemples authentiques de cette peinture nous sont parvenus, sauf sur quelques volets de sanctuaire, telle la châsse de Tammamuchi peinte à l'huile, l'étrange paravent du temple Tōji à Kyōto, des spécimens isolés dans les temples et les grandes collections japonaises, les fresques d'Hōriūji dont j'ai déjà parlé[1]. Dans le Trésor de la Maison Impériale, l'on conserve cependant encore le portrait de Shōtoku Taishi attribué au prince coréen Asà (VII[e] siècle).

Au seuil de toute étude sur ces époques, se dresse la figure de ce guerrier, de ce souverain, de ce saint, en qui rayonnent toutes les illuminations spirituelles du jeune Japon, l'apôtre impérial du bouddhisme, l'introducteur de la foi qui, pendant tant de siècles, façonna l'âme rude du Japon, lui enseigna la douceur, la résignation, la beauté, la pénétra si profondément d'amour, que, dans les œuvres en apparence les moins soumises à son influence, sa suavité subsiste et sa philosophie nous parle.

Ce portrait de Shōtoku-Taishi et de ses deux serviteurs est donc doublement précieux. Sa valeur artistique et morale égale son intérêt documentaire. C'est, à n'en point douter, une œuvre authentique du VII[e] siècle, mais postérieure sans doute à la mort de Shôtoku-Taishi (621), probablement même d'une cin-

1. *La Chine*, p. 177.

quantaine d'années. D'après les autorités japonaises, la parure et le costume du prince sont de l'époque Kôtoku (645-54), le bonnet de soie laquée qu'il porte plutôt de l'époque Temmu (673-86). Mais quelle que soit la date précise qu'on assigne à ce portrait, il est difficile de ne pas le croire sincère. Les traits du prince expriment tant d'ardeur, tant d'intelligence, tant de candeur; ses deux jeunes compagnons, l'un si dégagé, si net, si confiant d'allure, presque espiègle, l'autre de physionomie plus engourdie, naïf et sage, ont tant d'individualité; ils ont tous trois si bien l'air de poser pour leur portrait, qu'on est tenté de voir dans cette œuvre, ou bien une image véridique et contemporaine de Shôtoku-Taïshi, ou bien celle d'un autre prince auquel on a donné les traits de celui-ci. Quoi qu'il en soit, la figure est bien celle que la tradition attribue à Shôtoku-Taishi. Dans des portraits postérieurs, tels que le kakémono rose et noir, savoureux et aristocratique comme un Velasquez, que j'ai vu à Hōriūji, et dans la peinture qu'on conserve à Ninnaji, œuvre somptueuse et grave de l'école Takuma (XIIe siècle)[1], c'est bien, à des âges divers, la même expression de douceur, de vive intelligence, de ferveur et de noblesse que nous retrouvons, la même âme ardente et pure.

Cette œuvre si jeune, nette et fraîche, est japonaise de sentiment, malgré l'origine coréenne qu'on lui attribue, plus franchement même que beaucoup de peintures postérieures. C'est que l'art séculier obéis-

1. Et non, comme on le dit communément, de la main de Kose Kanaoka (IXe siècle). Rien, pas même le portrait de Sugiwara Michizane de la collection Morrison, si admirable, ne peut lui être attribué avec certitude. La célèbre chute d'eau de la collection Masuda, une des œuvres capitales de la peinture japonaise, est aujourd'hui reconnue comme une œuvre Kamakura. Il en est de même du curieux et charmant paysage contemporain qui appartient au baron Fujita.

sait moins rigoureusement que l'art religieux aux traditions fixes comme des rites. Mais la charmante facture qui s'amuse si ingénûment aux jolies coiffures délicatement nouées et relevées des garçons, aux ornements, aux glands des ceintures et des sabres, à tous les détails précieux du costume sobre et fin, est sino-coréenne, et encore plus coréenne que chinoise, comme l'est la bonhomie de l'expression. De loin le papier paraît presque monochrome. Un examen plus attentif y découvre cependant des traces de la même gamme — vermillon, ocre jaune, bleu-vert, pourpre — que sur les fresques d'Hōriūji et dans les tombeaux des rois de Kaokuryu. Et le métier visiblement est parent de celui des fresques, si l'inspiration est tout autre.

Nettement donc, ce premier monument de la peinture japonaise est coréen, et la source de la peinture japonaise est en Corée et en Chine. Généraliser d'après une pièce unique serait dangereux. Des œuvres presque contemporaines nous permettent cependant d'en tirer un enseignement. Comme la sculpture son aînée, mais mieux encore que la sculpture, la peinture de cette époque nous apprend que si une âme nationale existe déjà, elle ne sait encore s'exprimer qu'imparfaitement et dans une langue qui n'est pas la sienne. Très vite cependant elle s'exprime toute. Une peinture japonaise se dégage peu à peu, et plie la technique étrangère à ses fins. Contemporaine de la sculpture de l'époque de Nara, elle en a la suavité et la gravité chastes. Mais née plus tard, moins cultivée que cet art monumental qui, incarnant mieux les conceptions hautes et calmes de la foi nouvelle encore simple, fut par excellence le moyen d'expression des premiers siècles bouddhiques, cette peinture ne put grandir assez vite, plonger assez profondément ses racines dans le sol japonais, pour résister, comme la sculpture, si nettement nationale au VIII[e] siècle déjà,

aux influences chinoises, d'autant plus puissantes que l'impérieux génie de la Chine, plus calligraphique que plastique, agit ici avec une double force. Le rayonnement de la splendeur T'ang, l'action plus directe de l'art indo-grec, ne firent qu'exalter, au VIII[e] siècle, la beauté de la statuaire, qui atteint alors — on le voit dans tous les temples du Yamato, dans les musées de Nara, de Kyōto et de Tōkyo, notamment dans le Bodhisattva de Sangatsudo, l'adorable Kwannon de Hokkéji; qui reproduit, dit-on, les traits de l'impératrice Kômiō (724-748), — son épanouissement suprême. Mais ils eurent vite raison de la naissante technique japonaise. Ils firent oublier cette première peinture. A peine née, malgré une hâtive et brillante production, elle s'étiola. La greffe étrangère pendant quelque temps, sous l'influence des moines revenus de Chine, seule prospéra. La sève populaire ne donnera que plus tard, et par intermittences seulement, quand la magnifique et froide floraison chinoise ne l'épuise plus, ses fleurs naïves.

De cette peinture primitive, toute pénétrée de la délicate suavité coréenne, de cette peinture vraiment japonaise, si vite étouffée, où revit plus spirituelle la beauté profonde des grandes œuvres sculpturales du VIII[e] siècle, et plus immatérielle la grâce de la petite princesse souriante que nous avons vue parmi les statuettes de la Maison impériale, il ne reste que peu de chose. Quelques œuvres précieuses subsistent cependant encore, dans les temples, les musées, les collections particulières japonaises, et notamment deux des plus purs chefs-d'œuvre — l'un la séduction même, l'autre la présence la plus auguste — de toute la peinture japonaise : je veux dire la Dévi découverte il y a quelques années à Yakusiji, et l'extraordinaire paravent des « Six Beautés sous les arbres ».

L'importance de ces œuvres est telle, elles manifestent avec une telle netteté le génie spontané de la

race; elles expriment avec une telle précision les qualités esthétiques, les tendances et les sentiments qui donnent à travers les siècles à ses créations leur unique saveur, qu'il est nécessaire d'en dire ici un mot.

A première vue, le paravent des « Six Beautés », par sa technique, par le traitement des rochers et des arbres, pourrait passer pour une œuvre chinoise. Mais la physionomie purement japonaise de ces Beautés, le regard aigu, l'intense douceur de ces figures qui passent comme des apparitions dans le fin et frémissant paysage, comme le mystérieux, le fugitif, le féminin sourire des choses, ce n'est certes pas la Chine positive qui les rêva : une âme plus légère et plus vive seule a pu saisir ainsi l'insaisissable, immobiliser le fuyant mystère de la grâce, l'âme de cet Ariel parmi les races, dont on a pu dire que sa nature tenait de celle des oiseaux, des papillons et des fleurs. Ce sourire, cette grâce, cette séduction, qui jouent un instant à la surface des choses comme une lueur venue d'un monde d'éternelle jeunesse, de vie plus ardente et plus fine, nous les retrouvons encore aujourd'hui, dans ces danses japonaises qui sont des ondulations de fleurs vivantes et dans la figure des Geisha : elles gardent fidèlement le souvenir de choses très anciennes, le rythme secret de l'âme même de la race. C'est ce rythme qui ordonne les visions d'un Nobuzane, les alliances mystérieuses de tons d'un Matabei, les tendres rêves romanesques du virginal Harunobu. Ces « Beautés sous les arbres » ont une lignée de sœurs dans les créations de ces poètes de la femme-fleur que furent les Japonais. Leur charme caractéristique n'a manqué à aucun moment de leur art. Dès que la discipline chinoise se relâche ou que les écoles populaires s'en affranchissent, il s'épanouit librement.

Mais l'autre œuvre suprême de cette époque, la

Dévi de Yakusiji, n'eut point de descendance qui l'égale ; les Japonais n'ont connu qu'une fois l'illumination de pareille extase. Leur terre délicieuse leur a fait vite oublier le ciel. Yeshin, Nobuzane eux-mêmes ne virent pas cette déesse, qui passe comme un nuage dans le ciel mystique, grave et douce, sublime et humaine, ceinte d'une auréole. Platon eût reconnu en elle l'incarnation vivante de l'Idée du divin, le prototype même de la Grâce qui est beauté et qui est miséricorde. Un moment unique de candeur et de foi, de naïveté et de maîtrise, seul a pu s'élever jusqu'à la création de cette présence.

Mais, si ce sommet n'a plus été atteint, l'âme du Japon garde longtemps encore la ferveur de sa foi[1] qui trouva là son expression suprême. La lueur surnaturelle ne s'est éteinte que peu à peu.

En effet, pendant quatre siècles, le Japon, oublieux du monde, ne peignit guère que ces extases. Elles ne sont qu'à lui. Sa métaphysique et sa foi, sa technique et ses modèles, il continue à les devoir à l'Inde et à la Chine. Mais s'il emprunte ainsi à d'autres la matière de sa civilisation et de son art, le sentiment qui anime ses créations de plus en plus n'appartient qu'à lui. Son calme et clair génie se libère pour toujours des influences étrangères qui lui sont contraires. Il repousse les mythologies pullulantes, les terreurs et les accablements de l'art hindou. Il n'exprime que les consolations, les promesses, le sourire de la religion nouvelle; ce que ses visions sereines qu'éclaire une illumination de tendresse et de bonté perdent en profondeur et en mystère, elles le gagnent en grâce, et, j'ose dire, en humanité. Ses dieux ne sont pas, comme les divinités hindoues, des formes surhumaines raidies par la stupeur, ployées sous la langueur mortelle du rêve, ou de foudroyantes apparitions de menace, des

1. Pour la nature de ces extases et l'inspiration de ces œuvres, voir *La Chine*, p. 172-177.

figures grimaçantes de cauchemar, mais des présences pacifiantes. Autour d'elles, la vie semble suspendue par l'extase de leur bonheur, enchantée par le rayonnement de leur béatitude ; mais leur paix n'est pas celle de la mort ou de l'indifférence ; elles ne sont point inertes ou glacées comme les mornes dieux de l'Inde, mais actives, mais vivantes : elles passent dans une lumière virginale d'aube et de printemps, parmi des fleurs, et le rythme de leur mouvement est celui des nuages, la douceur de leur sourire est humaine ; dans leur beauté céleste revit toute la beauté de la terre, toutes les suavités, toutes les séductions mystérieuses de la Nature qui, toujours, fut l'inspiratrice du Japon. Une jeunesse exquise de sentiment, une candeur confiante, une croyance innocente à la bonté, à la beauté de la Vie, sont la marque de cette première période de la peinture proprement japonaise. Elles lui donnent un charme de pureté et de fraîcheur qui en constitue le caractère profond, et qui à aucun moment ne manquera à cet art indigène.

C'est à Kose Kanaoka (IX[e] siècle) que les Japonais attribuent la fondation de la première école vraiment japonaise. Mais autour de lui et avant lui bien des œuvres de l'époque Fujiwara conservées au Japon présentent les traits que je viens de définir.

De nombreux portraits de prêtres nous restent de l'école qui sortit des enseignements de Kanaoka [1]. Nous en avons vu un à Paris en 1900, le portrait presque monochrome du prêtre qui rêve, les yeux clos (IX[e] siècle). La dignité, la noblesse de cette figure d'ascète sont inexprimables. Un trait ferme et large comme les plombs d'un vitrail dessine les contours, les ondulations graves des draperies. La couleur est subor-

1. Leur prototype se trouve dans les extraordinaires portraits rapportés de Chine au IX[e] siècle par Kōbō-Daishi et les copies qu'il en fit. Le Musée de Kyōto en conserve deux qu'on attribue à sa main même, ornés de son écriture caractéristique.

donnée au rythme des fortes lignes simples et calmes. C'est dans la grandeur austère de cette ample ordonnance d'espaces et de courbes que réside la beauté de ce portrait autant que dans l'expression surhumaine de rêve qui illumine cette figure aux yeux fermés.

L'art ici est sensiblement celui de nos vitraux, moins la couleur; la grandeur hiératique est pareille, l'équilibre des surfaces semblable. Et dans l'En-ma-Ten, d'un maître inconnu du xe (xie?) siècle, nous voyons toute la splendeur du vitrail même. Déjà le dessin s'est affiné : la couleur se répand en irradiations roses, en lueurs mystérieuses à l'intérieur des traits amincis : la noblesse sculpturale, la spiritualité profonde du vieux prêtre ne se voient plus dans la figure lunaire de ce dieu féminin qui trône sur le taureau mystique, à la main la crosse bouddhique surmontée d'une tête coupée. A la beauté architecturale du portrait que j'ai décrit est venue s'ajouter la chaude beauté d'une coloration nouvelle, plus ardente que les harmonies subtiles ou fraîches des œuvres antérieures. Isolées ou réunies, nous voyons dans ces deux peintures les deux influences qui donnent à la technique des siècles suivants son caractère : le magnifique dessin calligraphique de la Chine, la mystérieuse couleur hindoue, qui renaît au xe siècle au Japon pour s'éteindre et se glacer sous les derniers Fujiwara. Entre les mains d'un maître des époques de foi, cette alliance nous vaut parfois des œuvres rayonnantes et profondes comme nos verrières; seul, en effet, dans l'Occident, l'art du vitrail a ouvert au rêve de telles échappées sur un monde de douceur et de splendeur. Entre les mains des peintres efféminés des époques de luxe, la grandeur chinoise dégénère en froideur, le dessin en calligraphie, la scintillante et sombre couleur en peinturlurages discordants, l'émotion en mièvreries et en gentillesses glacées.

C'est que cet art subit toutes les vicissitudes de la civilisation dont il sort. Aux simplicités des époques primitives succède d'abord la splendeur des premiers Fujiwara. Avec l'établissement de la Cour à Kyōto, où s'accumulent et se centralisent toutes les richesses, toutes les délicatesses de la vie, avec la constitution d'une oligarchie puissante, avide de culture T'ang, avec la complication croissante de la forte administration qui se substitue au gouvernement paternel des premiers empereurs, une société plus variée, plus vaste et plus hiérarchisée se fonde. La foi même se transforme sous l'influence de Kōbō Daishi et des grands moines qui reviennent de Chine. Le bouddhisme ésotérique, la doctrine de Nagarjuna remplace le naïf bouddhisme antérieur. La religion ne s'énerve plus dans la langueur contemplative des derniers empereurs de Nara. Elle devient active et militante, elle fonde des monastères, où l'âpre discipline, les jeûnes, les veilles, les méditations surexcitent et maintiennent l'exaltation. Alors apparaît un monde d'ardentes visions; l'horizon s'élargit; tout un drame spirituel s'y déroule. Un ciel plus glorieux se peuple de formes grandioses, d'armées tourbillonnantes d'êtres éthérés, d'esprits élémentaires, de divinités de flamme, qui quittent leurs attitudes éternelles pour se précipiter dans le monde de l'action et des combats spirituels.

C'est le moment culminant de cette peinture Fujiwara qu'illustrent tant de kakemonos conservés au Japon [1]. Après une éclipse passagère, elle renouvelle sa force à l'époque Kamakura. Elle produit alors, et jusqu'à la fin du XIVe siècle, des chefs-d'œuvre, dont le Fudo de Nagataka, exposé en 1900, est le type même. Avec quelle fureur surhumaine ce dieu passe dans le ciel voilé de fumées rousses! Les

1. Voir notamment les extraordinaires séries conservées au temple Tōji, à Kyōto, attribuées les unes à Kōbō Daishi, les autres à Takuma Shoga, et les séries du Daitokuji.

démons qui le précèdent semblent les esprits mêm de l'incendie et du meurtre; l'éclat étrange et mécha de leurs yeux ne s'oublie plus. Dans ce kakemon d'une si extraordinaire puissance visionnaire, d'un couleur si profonde, où passent des lueurs et de irisations de pierre précieuse, où vibre toute l gamme des vert bleu, des améthystes, des ton passionnés et mystérieux, nous voyons le dernie reflet de ces combats et de ces splendeurs de cou leur (XIVe siècle). Nagataka, sans atteindre les sommets des Xe et XIe siècles, ni la vision béatifique d Hirotaka (commencement du XIe siècle), est l'Orcagna d cette grande lignée, dont il est un des derniers représentants. Yeshin (Xe siècle, mort en 1017), un des premiers, en est le Fra Angelico. C'est à tort que l'on a donné trop souvent ce nom à Chōdensu, puissant observateur, créateur d'une galerie étonnante de portraits, dans sa vaste série des Arhats [1] du Tōfokuji. Son œuvre n'a point la suavité religieuse, la virginale candeur, la délicatesse printanière du grand Italien. Une joie, une sérénité pareilles nous enchantent dans les clairs kakemonos du moine Yeshin, dont tant d'œuvres capitales nous restent encore, notamment aux musées de Kyōto et de Tōkyo : dans ce dernier on conserve son chef-d'œuvre, le grand tryptique de Kōyasan. Les visions éblouissantes des tendres divinités féminines, des célestes musiciennes, des radieuses apparitions de grâce et de bonheur, qui visitaient ses veilles et peuplaient pour lui les solitudes du lac Biwa, étaient trop brillantes, trop spirituelles pour la matérialité de la couleur. L'or pur en fins réseaux décoratifs pouvait seul rendre la paisible splendeur de ses rêves, ou les plus fines nuances irisées qui semblent s'évanouir parmi les ors.

1. Les ascètes.

Le troisième de ces trois grands poètes religieux, Nobuzane (XII[e] siècle) appartient déjà à une autre époque. A côté de Yeshin et des successeurs des Kosé, Motomitsu avait fondé une école purement japonaise, celle de Kasuga, dont sortit l'école Tosa. Elle fut nettement séculière. C'est à elle que nous devons l'invention des Makimonos, ces longs rouleaux de dessins et de peintures, d'un transport si facile par ces temps troublés (XI[e]-XII[e] siècles). Dans l'histoire des temples, les scènes de la vie guerrière et aristocratique, dans les légendes et les caricatures qui remplissent ces makimonos, tout le génie d'observation et d'humour des Japonais, un sentiment dramatique intense se révèlent pour la première fois. Le Japon de Kamakura n'est que japonais. Indifférent aux traditions et à la civilisation précieuses qui, à Kyōto s'amollissent de plus en plus entre les mains énervées des derniers Fujiwara et de leurs successeurs, séparé pour des siècles de tout contact avec la Chine livrée aux Tartares, ignorant de la renaissance Sung, déjà en décadence, qu'il ne connaîtra que plus tard, à la fin du XIV[e] siècle, il se tourne vers les réalités de sa vie. Plusieurs causes collaborent à la fois à le détacher du passé. La religion encore une fois se transforme. Le bouddhisme, tombé à Kyōto dans la puérilité des cérémonies qui ne sont plus qu'un divertissement pour les yeux, redevient la foi simple et cordiale du peuple tout entier, grâce aux deux grands réformateurs Nichiren et Shinran, qui balayèrent toute la hiérarchie compliquée des êtres mythologiques, des sectes mystiques et théologiques, et affirmèrent que seul le culte personnel d'Amida et la pureté du cœur sont efficaces. En même temps des révolutions intérieures ruinent les traditions aristocratiques. Les guerres civiles, l'établissement de la féodalité, la transformation de la foi, renouvelèrent la vision et l'art du Japon. L'histoire du temple

Ishiyama, ce makimono si frais, si fervent de Takakane (XIVe siècle), le malicieux makimono des Tengous, de Matsuhiro (XIVe siècle), le charmant paravent bleu et or de fins paysages japonais (XIIIe siècle) exposés en 1900, sont de bons exemples de cette époque; mais c'est dans les géniales caricatures de Kakuyu (Tôba Sôjô) (commencement du XIIe siècle), conservées au Japon, notamment dans la maison impériale, ces grenouilles qui luttent, ces lièvres et ces singes mimant des pèlerins et des cérémonies bouddhiques, qu'éclate ce sens nouveau de la réalité, cette verve exubérante, nourrie ici de l'observation la plus intense et la plus précise, servie par un dessin dont la vigueur expressive n'a jamais été surpassée. Le makimono du plus grand de ses succeseurs de l'école Kasuga, Sumiyoshi Keïon, que nous avens pu voir au Pavillon en 1900, donne peut-être une idée insuffisante de ce maître extraordinaire. C'est ailleurs qu'il faut chercher les œuvres qui nous montrent toute la fureur de vie, la force dramatique de ce grand poète de la guerre. Le rouleau conservé au musée de Boston, cet ouragan d'hommes, de chevaux, de chars et de taureaux, qui éventre un village, le broie et passe, est une chose sans parallèle dans aucun art : tout autre, à côté, paraîtrait inerte.

De Nobuzane abondent les makimono représentant l'enfer bouddhique ou des scènes familières qui révèlent en lui peut-être le plus grand des coloristes japonais. Je ne puis omettre de signaler l'œuvre capitale de ce maître, que j'ai pu voir dans la collection Murayama, le divin portrait de l'enfant Kôbô-Daishi, agenouillé sur le lotus sacré, les mains jointes en prière, dont la touchante ferveur, la tendre émotion, n'ont point été surpassées au Japon ni, j'ose le dire, dans l'art d'aucun pays.

III

La Renaissance chinoise.

Les œuvres des époques suivantes, mieux connues, doivent nous arrêter moins longtemps. Après Nobuzane, malgré les grands noms des maîtres Takuma, de Chôdensu, d'une pléïade d'autres que je ne nomme pas, l'art bouddhique s'éteint peu à peu, et finalement meurt pour toujours au xve siècle. Le vice fondamental de la féodalité japonaise, son incapacité à ordonner ses éléments discordants en unité stable, les luttes de successeurs de Yoritomo contre les mikados impuissants, plongèrent le Japon, au xive siècle, dans une guerre civile si meurtrière et si longue, que la religion s'obscurcit, la culture même périclita, la décadence se manifesta partout. Sur les ruines accumulées s'établit le Shogunat des Ashikaga. Une dernière illumination de foi éclaire encore ses premiers souverains. Elle dure peu.

Le sentiment religieux va bientôt disparaître pour toujours. Un art plus sévère grandit déjà et efface ces traditions. L'inspiration devient tout autre. Le contact avec la Chine s'est établi : des ambassades, des moines, la visitent et en rapportent d'admirables peintures Sung. Son influence, qui produit la renaissance du xve siècle, devient prépondérante. A partir de ce moment, nous ne verrons plus les incarnations gracieuses ou augustes des forces spirituelles du monde, la représentation des grands êtres métaphysiques : c'est la Nature elle-même, sous ses formes

variées, que l'homme étudiera directement et rendra sans autre transfiguration que celle de son émotion.

Une fois de plus, le bouddhisme renouvelle l'art. Le paysage, si longtemps négligé, en sera le grand inspirateur. L'influence de la secte Zen, qui s'établit alors au Japon, détermina ce choix. Pour elle, le parallélisme entre l'homme et la Nature est absolu. Toutes ses émotions, toutes les nuances de son âme y résident, prêtes à être dégagées. La contemplation de la Nature est un enseignement de la vie. Cette communion de l'homme et de la Nature, que nous enseignent Wordsworth et Théodore Rousseau, Corot et Millet, chez qui les arbres, les fleurs, les caresses de la lumière et les suavités des brumes, la vie paisible de la terre, la féerie éternelle des matins et des soirs, les vicissitudes des saisons et des heures, éveillent un monde de rêves, et des émotions trop profondes pour être exprimées par les mots ; cette communion et cette poésie, les Chinois les ont enseignées, il y a six siècles, au Japon. — « Pourquoi, demande Kakki au XIe siècle déjà, les hommes aiment-ils les paysages ? — Parce qu'ils sont une source inépuisable de vie. » — Yoshimitsu (1368), troisième Shōgun Ashikaga, lui-même moine de la secte Zen, fit à Kinkakuji, près de Kyōto, un palais et un jardin qui furent comme le temple de cette foi et inaugura ces « cérémonies du thé » qui eurent sur l'esthétique Japonaise une si profonde influence. Sous sa direction, sous celle des grands Chinois qui s'établirent au Japon, Josetsu, Shiubun et son fils Jasoku ; sous celle même de Chôdensu, une nouvelle école est née. Pénétrée du plus profond idéalisme Sung, elle écarte les attraits sensuels de la couleur : elle exprime par un dessin simple et grand les éléments éternels du paysage, ses plans successifs, les formes primitives de la terre ; elle rend par les plus subtiles oppositions de valeurs graduées, par de fines

dégradations de tons dans la gamme des noirs, des gris, des bruns, toutes les nuances de l'atmosphère et des heures, les profondeurs mystérieuses des vallons et des bois, où la brume monte comme un encens. L'art devient la religion du paysage. Toute la ferveur ancienne s'est réfugiée dans cette adoration d'un monde visible et matériel, mais chargé de sens spirituel et de suggestions infinies. Les premiers poètes de ce culte, Nôami, son petit-fils Sôami, le prêtre Japonais Shiūbun [1], Sôtan, Sesson en sont les plus délicats et les plus profonds interprètes. Mais le plus grand de tous est Sesshiu (xv[e] siècle), un des maîtres de la peinture universelle, le Rembrandt du Japon et du paysage. Les rares œuvres que nous possédons de ce génie ne peuvent donner qu'une idée bien imparfaite de la fougue, de la grandeur, de l'âpre sublimité de cette nature impétueuse et profonde. Dürer lui-même n'a point chargé de plus de sens, de réflexion, d'émotion, ses figures de la vieillesse que Sesshiu son extraordinaire Jurojin de la collection Inouye; Rembrandt n'a point exprimé avec plus de gravité la mélancolie du rêve intérieur, ni, comme dans son Faustus, avec plus de mystère les prestiges de l'inconnu, que Sesshiu ne l'a fait dans cette apparition de l'ascète accablé sous la vie fourmillante des bois, plus étrangement magicien que le Merlin des forêts celtiques.

1. Qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme chinois.

IV

L'école Kano. La Renaissance japonaise : Koyetsu et son école : Okyo : l'art de l'estampe.

De tels maîtres n'ont point de descendance. Ce n'est certes pas dans l'école Kano, qui pendant deux siècle va remplir les palais et les temples de ses œuvres, qu'on la trouvera. Pour les Japonais le plus illustre de la lignée est Kano Tanyu[1]. J'avoue peu goûter la prestigieuse habileté de son pinceau. L'âme ne le dirige plus ; et toutes les spirituelles images des siècles suivants sortiront de cet art dont la perfection mécanique fera oublier le passé spirituel du Japon. La technique d'un Sesshiu, qu'il essaie parfois d'imiter, ne se transmet pas plus que son âme : Sesshiu est isolé comme Rembrandt. C'est dans l'éclectisme du suave Kano Masanobu (xve-xvie siècles), le Corot du mouvement, qu'il faut chercher les origines de la nouvelle école de décoration murale et de paysage. On garde encore au Japon de beaux spécimens de la manière fine et profonde de ce grand maître, plus grand à mon avis que son fils plus célèbre, Motonobu, malgré la fougue, la force héroïque de celui-ci. Nul paysagiste japonais n'a rendu avec une plus délicate sorcellerie de suggestion l'adorable paix de la terre engourdie sous les brumes, le rêve tendre des fins paysages voilés. Il ne connaît pas les vastes horizons de Sesshiu, les gouffres d'air turbulent, les magnifiques profondeurs atmosphériques, tout le drame de la lumière et des brumes

1. Né en 1602.

et les lointains mystérieux de ses paysages. Mais son âme douce n'a pas joui moins profondément de sa terre idéale, plus suave que les sites de son pays. Ses discrètes et rêveuses évocations respirent un bonheur calme, une sincérité charmante; elles atteignent même parfois une noblesse et une grandeur tranquilles, que n'ont pas les durs paysages heurtés et bien souvent maniérés de Motonobou, d'une observation cependant parfois si précise et si forte, et d'une exécution si virile.

Et cependant cette école Kano fut grande, par son sens de la décoration somptueuse, de la couleur éclatante, et digne d'être la servante du luxe d'Hideyoshi et des grands Tokugawa. Peu d'ensembles décoratifs peuvent être comparés aux palais et aux temples de Kyōto, surtout le Nijō et le Nishi Hongwanji, qu'ils ont remplis des splendeurs de leurs ors. Certains de ces maîtres, Kano Utanosuke, Kano Yeitoku, Kano Sanraku, Kano Yasunobu, Kano Naonobu, sont parmi les plus grands coloristes et décorateurs que le Japon ait connus.

Mais ces éclatantes merveilles inspirées par les magnificences Ming et le luxe des Shōguns ne sont que la dernière flamme d'une ardeur expirante: la vraie sève indigène est ailleurs : elle est dans les grands inventeurs qui renouent la vraie tradition japonaise par l'étude des vieux Tosa, des écoles du XIIe-XIVe siècles et de la vie, les Matabei, les Kōyetsu. De l'un va sortir toute l'école de l'Ukiyoye ; de l'autre le développement peut-être le plus purement japonais de tous par la facture, l'esprit, le sens décoratif, le profond naturalisme, l'école de Sōtatsu, de Kōrin, de Kenzan. Et enfin, à côté des grands maîtres de l'estampe, les Masanobu, les Torii, les Harunobu, les Kiyonaga, les Yeshi, les Shunsho, les Sharaku, les Utamaro, les Hokusai, les Hiroshige et toute la pléïade d'artistes que nous connaissons si bien, un grand

artiste, Okyo renouvelle une dernière fois l'observation de la nature. Autour de lui et après lui, de puissants illustrateurs multiplient ces albums qui sont parmi les œuvres les plus caractéristiques de l'art à cette époque, et des merveilles d'impression.

Avec plus de légèreté, de précision et de sécheresse, et non moins de style que ses grands prédécesseurs, ce maître de l'école Shijō, Okyo (XVIIIe siècle), nature nerveuse, fine et froide, a rendu dans de prestigieuses études de bêtes, de fleurs, de fruits, de poissons, d'oiseaux, de papillons, inspirées par la Chine, jusqu'aux plus subtiles nuances de leurs aspects. Rien ne dépasse l'extraordinaire délicatesse de ce métier minutieux, qui triomphe dans la représentation absolue des écailles, des fourrures, des imperceptibles poussières colorées des ailes de papillons, des veinures presque invisibles des pétales des fleurs, et qui rend avec une vérité unique leur surface satinée, la splendeur chatoyante de leurs surfaces lustrées, la matière grasse ou fibreuse, molle ou raidie de sève de leurs tiges. Rarement observation plus précise, facture plus aiguë, ni plus sûres qualités techniques ne furent au service d'une sensibilité artistique plus raffinée, mais sans flamme. Ses harmonies de tons délicatement acides sont sans doute d'une subtilité et d'une distinction rares ; elles paraissent un peu glacées quand on les compare aux harmonies plus chaudes des véritables coloristes japonais. Son influence, propagée par Sōsen, par de nombreux disciples, dure encore. Elle se retrouve dans son grand contemporain Ganku, si différent cependant. Autour de lui ou après lui, d'autres peintres perpétuent ou renouvellent des traditions anciennes ou les inspirations de Kōrin, Goshun, Shiko, Jakucho, Hoyen, Tani Buncho, Hoitsu. Par Yōsai, Zeshin, Kiōsai la veine japonaise se continue jusqu'à l'invasion des méthodes européennes.

Mais c'est dans les prestigieuses estampes du XVIII[e] siècle que le génie japonais jette ses dernières lueurs. Elles sont trop familières pour nous arrêter; et seules de toutes les manifestations de l'art Japonais elles ont été l'objet d'une étude précise[1]. Un peu de l'âme de Matabei, de la grâce mystérieuse d'un Yeshin, des premiers maîtres, rythme ces images qui paraissent plutôt des visions que des réalités, tant il nous semble voir des êtres d'une autre planète, vêtus comme des fleurs et comme des papillons, tant ces intérieurs précieux nous disent la sécurité ancienne d'une existence où tout est familier et aimé, toutes les délicatesses, tous les raffinements d'une civilisation où le moindre détail de la vie est plus achevé que nos bijoux, semble le résultat d'une élaboration plus fine et plus parfaite.

Après Hokusai, Horoshige, l'art de l'estampe dégénère. Le dessin se vulgarise en même temps que la couleur, qui sous l'influence des abominables mixtures européennes devient criarde et fausse: un des arts japonais les plus raffinés semblait perdu quand la fondation des « Kokkwa » (fleurs de l'Empire) lui rendit sa vitalité. Nous devons ces reproductions des chefs-d'œuvre anciens, qui sont des merveilles de fidélité, aux efforts des admirables chercheurs que furent Nagatoshi Mitsui, mort à trente-trois ans en 1895, son ami I-Iyama, leurs successeurs K. Egawa, S. Izami, Tetsunosuke Tamura. — Parallèlement la peinture traditionnelle meurt: seuls Hashimoto Gaho (mort en 1908) et son frère Kano Hogai (mort en 1888) gardent le souvenir des maîtrises anciennes dans l'envahissement des méthodes occidentales. Pour cette période où la céramique, l'art de la laque, du bronze,

1. Consulter notamment les études de Von Seidlitz et le livre si solide de Louis Aubert, *L'Estampe Japonaise* (Colin, 1914). Voir surtout le dernier chapitre: *L'Estampe japonaise et la peinture occidentale.*

de l'émail s'altèrent sous l'influence corruptrice de notre goût, je ne puis que renvoyer au « Japan Year Book » pour 1920 : on y trouvera par centaines les noms des divers artistes, sectateurs de méthodes anciennes ou nouvelles, obscurément célèbres. Ici, comme partout, le Japon est au partage des chemins, et nul ne peut dire ce qui sortira de ces tentatives diverses.

V

Les Arts mineurs.

Il est impossible de ne pas parler, si brièvement que ce soit, des arts mineurs japonais. Rien en effet ne contient plus du Japon que ces laques, ces textiles, ces bronzes, ces poteries, ces netzukés, ces innombrables objets où son génie décoratif se manifeste avec une séduction si rare. L'essence même de son art est d'ailleurs d'espèce décorative : aucune œuvre japonaise n'existe pour elle seule, je l'ai déjà dit et répété : chacune se rattache à un ensemble et rejoint la vie : chaque partie même de chaque œuvre dépend étroitement de toutes les autres, et ne prend son vrai sens que par rapport avec elles. Le plus éminent des critiques japonais, Sei-ichi Taki, l'a noté expressément en parlant d'une peinture de Mitsunaga (Kokkwa, n° 182) : l'intérêt n'est pas, comme dans une peinture européenne, dans un personnage ou un objet central, mais dans les dépendances mutuelles de tous les objets et les personnages. De plus, comme il l'a fait remarquer dans une autre étude (Kokkwa, n° 183) : « Les Japonais adorent les choses naturelles, non pour leurs beautés extérieures, mais pour leur efficacité à suggérer des images mentales ».

Ce sont ces correspondances et ces suggestions d'images mentales qui sont l'essence même de l'art décoratif japonais tel que nous le trouvons dans les étoffes, les laques, les poteries. Tel brocart semble une jonchée d'automne ou une floraison de verger, non seulement par la disposition des branches, des feuilles, des fleurs, non seulement par le choix et la fusion des tons, maintenus dans une gamme chaude, riante ou froide subtilement évocatrice, mais par une volonté précise de communiquer telle impression de nature déterminée, avec toutes les obscures associations d'idées qu'elle traîne derrière elle. Telle laque de Nara ou de Kamakura, phosphorescente de nacres vertes et roses sur la fumeuse richesse d'une matière qui semble une chaude écaille, une cosse de châtaigne, a la profondeur et le mystère de lueurs dans la nuit : telle autre, avec ses étains mats, ses ors éteints, ses étranges bêtes peureuses stylisées dans un paysage de rêve, est l'ombre moite de la forêt automnale et sa vie surprise : telle autre, pure et glacée, a tous les prestiges de la lune ou de l'hiver ; et dans tel inro, tel étui de pipe ou de pinceau, qui tient dans le creux de la main, un Japonais emporte un monde de rêves et un raccourci de toute la Nature.

Mais nulle part ces correspondances avec des formes et des aspects naturels, ces rappels de produits de la terre, des sèves, des saisons, des heures et des vicissitudes de la Nature, ne sont plus saisissants que dans la poterie japonaise. La froide porcelaine chinoise aux contours symétriques et mécaniques, aux décors géométriques ou savamment stylisés, à fine matière sèche et comme morte, n'a jamais inspiré les artisans du Japon : leur production de porcelaine est négligeable, et ne peut un seul instant se comparer à celle de la Chine ou à leur création de grès. Cet art abstrait répugne au profond naturalisme des Japonais, à leur sens de la matière vivante et

grasse comme une pulpe, subtilement irrégulière de contours comme un fruit, rugueuse comme une écorce, grenue comme une peau, riche et striée comme des coulées de résine ou de sève épaisse, des pierres roulées ou des roches moussues. En comparaison avec une vitrine de porcelaine ou de poteries chinoises une collection de pots japonais semble terne et triste : cabossés, renflés, rustiques, gauches d'attitude, ils paraissent près de leurs frères aristocratiques, tous de même lignée hautaine, d'humbles paysans d'origines diverses, et comme étonnés de se trouver réunis. Mais ils gardent toute l'odeur de la terre où ils semblent avoir séjourné, des sèves dont ils semblent les produits : chacun est individuel et ne reproduit nul autre. Leur variété est infinie comme leurs suggestions, et leurs contours comme leurs tons. Ces vivants contours gardent le souvenir et comme la chaleur et les frémissements de jouissance des paumes qui les ont amoureusement pressés : ce sont ceux de la chair ou des fruits, non des formes abstraites : ces tons sont ceux des écosses brunes, des écorces, des fruits, des pétales fanés, des pierres riches, des bois veinés : nul qui ne rappelle quelque aspect naturel transformé par la lente usure du temps[1]. Les claires, les riantes harmonies des fleurs dans leur gloire qui font la splendeur des porcelaines chinoises ne conviendraient pas ici, car ces bols, ces pots sont destinés à figurer dans la « cérémonie du thé ». Et cette cérémonie enseigne la sobriété, la simplicité, l'effacement de soi, une sorte d'ascétisme

1. Voir ma *Chine*, p. 189-193. Si l'on veut saisir les différences qui séparent les deux arts céramiques de la Chine et du Japon, il faut étudier la transformation que subissent au Japon les poteries Sung et coréennes dont toute la céramique japonaise est sortie. L'évolution vers le naturalisme et un sens de plus en plus aigu de la matière vivante est continue. Un rakou, un bol de Kenzan en sont les expressions suprêmes. Rien n'est plus intensément japonais que ces poteries.

esthétique. Aux harmonies sévères qu'elle inspire, spirituelles et matérielles, seuls se marient les gestes décents et retenus, les paroles subtilement sobres, les esquisses à l'encre de Chine, les fines nuances des nattes et des murs en grisaille, les poteries d'une rusticité raffinée dont les surfaces, le grain, la matière, les formes évoquent mystérieusement la vie secrète des choses naturelles. Car cette cérémonie est en effet l'adoration minutieuse et infiniment savante de la Nature; et c'est avec sa vie profondément perçue que tous ces rites tendent à faire communier l'esprit et les sens.

En effet, cette cérémonie, sortie des pratiques de la secte Zen, des traditions Sung, de l'école du paysage dont j'ai dit l'austère spiritualité, est essentiellement une communion avec l'âme même de la Nature, avec son essence et non ses formes visibles, une tentative pour plonger au plus profond de son être. L'influence de cette cérémonie sur l'art japonais, sur toute l'esthétique du Japon, ne peut être exagérée, non seulement par la constance et l'universalité de sa pratique — la plus humble maison a la pièce minuscule, de dimensions, de décoration traditionnelles identiques où la pratiquer — mais par les principes qui l'inspirent, qui sont comme l'essence de tout l'héréditaire culte de la Nature des Japonais et le résument tout entier. Quiconque a bu avec sensualité, dans quelque vieux bol d'un prix inestimable[1] amoureusement serré dans ses deux paumes qui jouissent de son épiderme, des vivantes irrégularités de sa forme, l'amer breuvage de thé épais ; quiconque a participé avec intelligence aux sobres rites de cette cérémonie, a compris tout l'art japonais. Il est digne de voir dérouler devant lui un makimono de Sesshiu, un kakemono de Mokkei,

1. On a payé récemment jusqu'à 200.000 yen (un million et demi de francs au cours du change) un chaïre (petit grès à thé).

l'homme avec bienveillance. Sa terre moyenne ne connaît pas les fécondités de l'Inde, ses enfantements prodigieux, les soudaines splendeurs de la Chine : mais elle en ignore aussi les épuisements brusques, les longues torpeurs, les stérilités; au Japon les siècles se relient aux siècles, comme les mois aux mois, par des successions régulières de fleurs. Car cet art, mieux que tout autre, a su mettre partout dans ses œuvres la constante présence de la Nature, si subtilement mêlée à tout l'être de tout Japonais, et depuis toujours adorée. Nul sentiment panthéistique comme dans la poésie de l'Inde ou de nos romantiques : nulle métaphysique, nulles théories abstraites, nul ravissement mystique : mais la pure adoration toujours fraîche et naïve de tous les aspects, tous les mouvements, toutes les suggestions, toute la vie des choses naturelles, et le sens profond des énergies cachées qui apparentent leur essence à notre essence. C'est le don capital et caractéristique de cette race. Nulle autre ne l'a possédé avec cette plénitude ni pareil charme. Par elle la Nature a trouvé comme nulle part ailleurs, à aucun moment de la vie de l'humanité, des amants qui l'ont aimée pour elle-même, en tout et toujours. Et c'est cet amour unique, toujours vivant et fervent, qui maintient la continuité de cette production de beauté et en constitue l'unité. Sauf par là le Japon n'a rien inventé. La matière première de sa civilisation, de son art, il l'a toujours empruntée à des races plus fortes et plus riches de vie spirituelle. Mais l'esprit qui l'a façonnée et cette constante communion avec la Nature ne sont qu'à lui. Son goût exquis, trait dominant de sa nature et qui n'est que l'expression de cet équilibre parfait de l'âme et de la vie et de cette communication avec les vérités naturelles, est le secret de cette réussite unique : il fait du Japon la Grèce de l'Orient, Héritier de l'Asie et des idées de l'Orient, le

génie du Japon a su, comme la France et la Grèce, donner aux idées qu'il recevait une forme harmonieuse et moyenne; il les a dépouillées des exagérations, des excroissances qui les défiguraient, les rendaient locales et particulières : il a fait de son art l'héritage commun de l'humanité; et son idéal, si éloigné du nôtre par les traditions, l'espace, le temps, phénomène unique dans l'histoire, il a su l'imposer aux races les plus étrangères à sa vie, aux habitudes esthétiques en apparence les plus opposées aux siennes. Quelle preuve plus forte que, malgré les différences extérieures, malgré les subtilités d'une technique dont les prestiges, dont les finesses, dont les qualités propres nous échapperont toujours, les éléments profonds de cet art sont ceux mêmes qui, dans nos arts, nous donnent l'émotion consolante et libératrice de la Beauté?

Trop longtemps on a traité le goût du Japon de dilettantisme puéril, son art de ramassis de menus bibelots frivoles, parfois charmants, toujours sans valeur esthétique profonde. Aujourd'hui, on reconnaît que sa place est au premier rang des arts, non seulement des plus exquis, mais des plus nobles.

LIVRE IV

LE JAPON MODERNE

A partir de l'abaissement des daimyō et des samouraïs, on peut considérer que le Japon entre définitivement dans l'ère moderne. Une double tâche l'attendait ; la transformation complète de son régime intérieur et de sa vie économique ; l'organisation de ses moyens de défense et d'expansion extérieure. Ce sont ces deux évolutions et leurs suites que j'exposerai successivement.

CHAPITRE I

L'évolution politique et administrative

Ce ne fut que graduellement, par tâtonnements successifs, que le Japon parvint à organiser sa vie politique et administrative nouvelle. Les divers systèmes d'abord adoptés furent en général vite abandonnés, et la première période de reconstruction est assez confuse. Pour plus de clarté, il est préférable de commencer par séparer nettement celle-ci de la période d'organisation définitive qui suit la promulgation de la Constitution de 1889. J'exposerai ensuite, avec plus de détail, l'esprit de cette Constitution, son application à partir de cette date, et les transformations politiques récentes[1].

§ 1. — La première période de reconstruction

La tâche qui incombait aux hommes d'Etat japonais semblait au-dessus des forces humaines. Le Japon

1. Il y a en réalité quatre étapes dans le progrès des institutions représentatives au Japon, marquées par l'établissement de diverses espèces d'assemblées : l'Assemblée délibérante de 1869 (Kogisho) : l'assemblée des gouverneurs ou Préfets (Chihokwan-kwangi) en 1875 : les assemblées locales en 1878 (Fuken-kwai) : et enfin l'assemblée nationale de 1890 (Gi-kwai). Voir dans l'excellente *Histoire Politique du Japon sous l'Ere Meiji* de Mc Laren, chap. VI, le détail de ces organisations. On ne peut ici décrire ce mouvant kaléïdoscope. Je m'en tiens à l'essentiel.

menacé était plus impuissant que la Birmanie ou le Siam contemporains : il n'avait ni alliés, ni flotte, ni armée [1], ni armes modernes, ni trésor : il avait été vidé de métaux précieux ; ses exportations étaient nulles, son industrie inexistante, sa misère profonde. Intérieurement, il était en pleine désorganisation, et déchiré par la guerre civile ; extérieurement, il était entouré d'ennemis. Il lui fallait sans retard pourvoir à sa défense ; les moyens et les ressources faisaient également défaut. Tout était à improviser à la fois. Mais le problème financier dominait tous les autres.

Le retour à l'empereur de toute l'autorité, l'abolition de la féodalité, la nouvelle centralisation administrative, la création d'une bureaucratie nouvelle imposaient au pays des charges écrasantes ; il fallait, de plus, immédiatement l'outiller à la moderne, créer de toutes pièces une armée et une marine puissantes. Pareille situation semblait sans issue. La seule promesse d'assurer à une personne sur quinze, par le régime des pensions, des revenus fixes, vidait le trésor ; comment alors faire face aux frais de l'indispensable réorganisation militaire, administrative, industrielle, commerciale ? Les traités avec les puissances interdisaient toute augmentation des ressources douanières ; nulle marchandise étrangère ne devait subir des droits d'entrée supérieurs à cinq pour cent *ad valorem ;* presque tout le commerce était entre les mains des marchands étrangers auxquels il profitait surtout ; il semblait aussi impossible d'augmenter les impôts déjà trop lourds que de diminuer les dépenses. Celles-ci atteignaient trente-trois millions de yen contre trois millions de revenus ; les emprunts étran-

1. Les samouraï n'obéissaient qu'aux daimyō. Le pouvoir militaire des shōguns n'avait cessé de décroître depuis Iyeyasu. L'organisation de leur gouvernement était devenue purement civile.

gers très onéreux [1], l'inflation fiduciaire, étaient des moyens ruineux de faire face aux besoins. La banqueroute semblait imminente. La seule tâche d'assainir les finances shogunales et d'uniformiser les impôts semblait désespérée ; à la chute du régime féodal il existait plus de mille six cents espèces différentes de billets de banque [2], et deux mille systèmes différents d'imposition.

A bout d'expédients, les ministres des finances, Inouye et Shibusawa, se démirent de leurs fonctions. On fit appel à Okuma. Par des mesures d'économie et de taxation uniforme impitoyables, surtout par la conversion obligatoire en 1876 des pensions des daimyō et des samouraï qui reçurent, moitié en argent, moitié en bons du Trésor, un capital diminué [3] à la place de leurs rentes, Okuma, sans faire appel aux emprunts étrangers, ramena peu à peu de l'ordre dans les finances si sa politique précipita le terrible soulèvement de 1877. Parallèlement on encouragea par tous les moyens le développement de la richesse nationale ; des ingénieurs, des financiers, des industriels, des hommes de science étrangers, furent appelés en grand nombre pour initier le Japon aux méthodes occidentales ; on ne peut exagérer les services qu'ils ont rendus. L'instruction publique — surtout l'enseignement technique — fut partout organisée à grand renfort d'étrangers ; dès 1872, elle fut rendue obligatoire : des instituts agricoles, forestiers, de sériciculture, de bactériologie, etc., furent fondés : des étudiants d'élite furent expédiés en Amérique et en Europe. Sous l'impulsion nouvelle la situation économique du pays s'améliora avec une

1. En 1870, on emprunta à l'Angleterre vingt-cinq millions de francs à 9 %.

2. Exactement 1694.

3. On racheta les pensions héréditaires au taux de six années de revenus, les autres au taux de quatre.

prodigieuse rapidité ; peu à peu le Japon transformé, pourvu d'un outillage moderne et d'un personnel administratif nouveau, jeune, ardent, rompu aux méthodes scientifiques, put suffire à ses charges et constituer une des bureaucraties les plus efficaces des temps modernes.

Tout le mérite de cette transformation remonte aux hommes d'Etat clairvoyants qui dirigeaient alors, en maitres absolus, les destinées du Japon. Ils se divisaient en deux groupes opposés comme conception politique, mais animés d'une même ferveur de patriotisme, d'un même désir de conserver l'essence de la civilisation japonaise ; d'une part, le parti militariste et impérialiste dont les chefs étaient surtout Saigo Takamori, Goto, Soyejima, Eito, et qui rêvait déjà à la conquête de la Corée, de Formose, à la domination de la Chine, à une expansion territoriale qui rétablirait leur prestige et, croyaient-ils, les finances de leur pays ; d'autre part, la bureaucratie civile préoccupée avant tout de réorganisation intérieure ; c'est elle qui l'emporta sous la conduite d'Okubo et de Kido d'abord, d'Ito ensuite. Un troisième parti, plus radical, à professions plus démocratiques, se forma peu à peu sous Itagaki, auquel succède Okuma. Ce sont essentiellement ces trois tendances qui sous des formes modifiées subsistent encore.

L'écroulement du parti militariste féodal à la suite de la révolte avortée de 1877 laissait les mains libres aux bureaucrates. Ils organisèrent alors un premier gouvernement soi-disant représentatif, en réalité purement autocratique [1]. Il ne semblait pas difficile

1. Si l'on ne peut consulter l'ouvrage de Mc Laren, on trouvera dans Mc Govern, *Modern Japan*, pp. 86-97 (New York, 1920) un exposé sommaire très clair de ces premiers essais compliqués. Ce livre est, malgré de graves lacunes et quelques conclusions contestables, de beaucoup le meilleur que l'on ait écrit sur l'organisation du Japon moderne.

d'établir un régime représentatif, puisque l'ancien Japon en possédait déjà une ébauche : rien ne s'y faisait qu'après réunion des clans, consultation des ministres : daimyō et hatamoto se réunissaient périodiquement en assemblées : les Samouraï, les Karo, ou administrateurs subalternes, les paysans, les villes avaient aussi leurs assemblées.

Mais la première représentation soi-disant populaire qui précéda l'octroi de la constitution n'était qu'un leurre. Le Daijokwan, ou Conseil d'Etat, avait bien ajouté à la chambre haute une chambre basse : celle-ci contenait bien des représentants de toutes les classes; mais c'était le Gouvernement qui les nommait. De même, l'assemblée des préfets instituée en 1875 était censée devoir discuter toutes les affaires nationales ; mais seul le Gouvernement avait le droit d'initiative et de veto ; et ces préfets étaient nommés et révoqués par lui. L'autonomie locale n'était pas plus réelle, si elle était en apparence accordée aux assemblées élues : là encore la bureaucratie gardait seule le droit d'introduire ou de rejeter les mesures. Les maires mêmes étaient nommés par le pouvoir central, et n'étaient au fond que ses fonctionnaires.

Il devint bientôt évident que cette combinaison bâtarde ne pourrait contenter les aspirations populaires surexcitées par les radicaux. Dès 1881, on dut promettre qu'une constitution régulière serait établie avant dix ans, et qu'une chambre basse élue par le peuple serait ajoutée à la chambre des pairs déjà existante. Ito fut choisi pour aller étudier sur place les systèmes européens de gouvernement représentatif; et c'est à lui que le Japon doit sa constitution présente.

Pour préparer celle-ci, en 1885 on abolit le Conseil d'Etat : on institua un Cabinet et un Conseil privé. La façade changeait sans cesse : la réalité qu'elle recou-

vrait n'était guère modifiée. La nouvelle constitution elle-même gardait bien des traits de l'ancien régime : une oligarchie nouvelle se substituait simplement à l'ancienne, celle des quatre clans conservateurs — Satzuma, Chōshū, Hizen, Tosa, — à qui était due la réussite de la révolution. Au fond, sous un savant camouflage, c'était la traditionnelle organisation japonaise qui continuait. C'était en réalité le Genro qui gouvernait le Japon : il garde encore une influence prépondérante. Et cependant ce Conseil des Anciens, constitué uniquement de membres de ces clans, n'a jamais figuré légalement dans aucune constitution. Le Parlement lui-même ne pouvait rien contre ce Conseil. Il était d'ailleurs élu alors par moins de trois cent mille électeurs — il fallait payer quinze yen d'impôt annuel pour avoir le droit de voter — et telle était la pauvreté du Japon que moins d'un habitant sur cent acquittait cet impôt minime. Il était par conséquent une assemblée conservatrice, et ne représentait nullement le peuple. La Chambre Haute ne contenait que quarante-cinq membres élus : les autres étaient nommés par l'Empereur, ou siégeaient de droit comme représentants de la nouvelle noblesse établie en 1885 : celle-ci d'ailleurs comptait un grand nombre d'hommes nouveaux que leur mérite seul fit anoblir.

§ 2. — La Constitution d'Ito.

C'est à partir de 1889 seulement que le Japon possède une organisation politique stable. Elle lui fut donnée par la Constitution promulguée le 11 février 1889 : elle fut entièrement due aux conceptions et aux travaux d'Ito. Elle est le chef-d'œuvre de cet homme d'Etat qui a joué un rôle capital dans la formation du Japon moderne. Ses « Commentaires sur la Constitution » sont devenus la Bible de la bureaucratie et,

par elle, du peuple. Ce sont eux qui, plus que tout, ont formulé et répandu la nouvelle religion du pays, le culte du divin empereur, incarnation du Japon, lui-même divin et supérieur à tous les pays. Ce sont eux, appuyés par la renaissance du culte Shintoïste, et renforcés par le système d'enseignement public organisé pour en inculquer les doctrines, qui ont produit cette sorte d'hallucination collective, cet étrange état d'esprit qui font de tous les Japonais, quelles que soient leurs opinions politiques, des fanatiques du patriotisme.

Pour comprendre l'esprit de cette Constitution, il faut se rappeler d'abord dans quelles conditions elle est née, à quel régime elle succède, et sur quel modèle elle fut construite.

Un souverain absolu, de descendance divine, plus ou moins spontanément, associe à sa souveraineté une nation, jusqu'alors entièrement soumise, en déléguant certains de ses pouvoirs à des assemblées représentatives. Théoriquement au moins, il reste donc la source de tous ces pouvoirs, et nulle mesure n'aura force de loi que s'il l'approuve et la sanctionne (art. 6). C'est lui qui détermine l'organisation de chaque branche de l'administration, fixe le traitement des fonctionnaires civils et militaires, les nomme et les révoque (art. 10). Il détermine l'organisation et l'effectif permanent des armées de terre et de mer (art. 13). C'est lui qui en cas de guerre ou de trouble national exerce le pouvoir suprême, sans avoir à tenir compte des diverses garanties accordées aux citoyens par le chapitre II de la Constitution.

On voit donc que c'est l'Empereur qui, comme le dit d'ailleurs expressément l'article 4, détient tous les droits de la souveraineté. Pareilles provisions étaient inévitables, puisque cette conception du rôle du Mikado était la cause de la révolution et le fondement de l'Etat. On a trouvé cette Constitution peu

libérale : j'aurai l'occasion de montrer qu'elle l'est en effet nécessairement moins que celles qui dérivent du dogme de la souveraineté populaire : dans son fonctionnement, grâce à la sagesse de Mutsuhito, et à la tradition qu'il a laissée, elle reste encore très libérale en comparaison avec les régimes qui l'ont précédée.

D'autre part, elle est tout entière déterminée par le modèle que l'on a imité. Il n'est pas surprenant que, partant de ces principes de droit divin, Ito ait écarté les constitutions démocratiques des Etats-Unis, de l'Angleterre, de la France, de tous les pays libéraux, pour s'inspirer du seul pays où prévalaient également pareilles doctrines et semblable croyance à la supériorité de la race : la Prusse ; et cette élection est un symptôme et une menace. Très étroitement la constitution d'Ito se modèle en effet sur celle de l'Etat prussien[1]. C'est à l'Empereur seul que les ministres sont responsables. Si le Parlement refuse de soutenir le Cabinet, l'Empereur le dissout. Et jusqu'ici chaque élection générale a ramené le Cabinet choisi par l'Empereur, dont le prestige reste intact. Le Parlement ne peut ni rejeter ni diminuer les bud-

1. Il est très naturel qu'Ito ait subi à ce point le prestige de l'Allemagne et de Bismarck, qu'il a beaucoup fréquenté. Les deux pays se ressemblaient étroitement et naissaient à la grandeur en même temps. L'un et l'autre avaient à concilier un système encore féodal et de droit divin avec un développement scientifique et industriel intense : l'un et l'autre devaient conquérir leur « place au soleil » malgré l'opposition des vieilles puissances établies ; l'un et l'autre ne pouvaient compter pour y parvenir que sur la force militaire et l'expansion économique. L'immense prestige militaire, scientifique et économique de la nouvelle Allemagne, les énormes gains que lui avaient rapportés ses victoires devaient nécessairement éblouir les Japonais et les inciter à suivre un exemple aussi exaltant. L'hégémonie que rêvait l'Allemagne en Europe, le Japon pouvait l'espérer en Asie. Les mêmes moyens y conduiraient. Et ce sont en effet ceux qu'il emploie.

gets de la guerre, de la marine, de l'administration; c'est en somme le groupe des oligarques Sat-chō[1] qui les établit souverainement. Le principal moyen d'action de tout Parlement, qui est le contrôle financier, n'existe donc pas au même degré qu'en Europe. Et ce qui montre bien à quel point le Gouvernement fut longtemps considéré comme l'apanage de l'ancienne aristocratie, c'est l'émotion que souleva en 1884 la nomination d'hommes nouveaux, Ito, Inouye, Mori, etc. Cette nouveauté parut alors si hardie qu'on l'appela l'*O-jishin*, « le grand tremblement de terre ».

Encore aujourd'hui, aucun Cabinet au Japon ne peut s'affranchir de la tutelle de cette aristocratie. Les ministères essentiels, guerre et marine, restent les apanages des deux clans Satzuma et Chōshū : la Constitution exige en effet que ces ministres aient au moins le grade de lieutenant-général ou de vice-amiral, et ces grades sont à peu près exclusivement accordés aux seuls membres de ces deux clans ou à leurs clients. Aucun Cabinet ne peut donc se former sans l'assentiment des grands chefs Satzuma et Chōshū, qui posent leurs conditions et, en cas de refus, interdisent à leurs fidèles toute participation au gouvernement. Si l'on se rappelle d'autre part l'influence secrète toute-puissante du Genro, sans l'appui ou le consentement tacite duquel aucun Cabinet ne peut se maintenir — la chute du Cabinet Saionji en 1908, la nomination du Cabinet réactionnaire Terauchi en 1916, d'autres exemples encore, sont là pour le prouver — on voit ce que vaut cette « représentation populaire », qui ne peut rien initier, ni rien empêcher, ni rien retarder, sauf par une obstruction en générale impuissante. Sans doute l'opposition de la Chambre usait à la longue succes-

1. Hommes des clans Satzuma et Chōshū.

sivement les bureaucrates ou militaristes au pouvoir, les Yamagata, les Matsukata, Ito, Katsura, qu'elle finissait par dégoûter des affaires : mais c'étaient d'autres bureaucrates ou militaristes qui les remplaçaient, et la politique ne variait guère. Jusqu'en 1918, depuis 1894, les militaristes ont gardé toute la réalité du pouvoir. Les remèdes à cette opposition imaginés par la bureaucratie consistaient d'une part à sembler faire des concessions aux partis libéraux — ministères Okuma, Itagaki en 1898, Okuma en 1914, et partiellement les divers ministères Saionji — que rendait d'ailleurs illusoires le monopole que détenaient les ministères de la défense nationale : et d'autre part, à se rapprocher périodiquement du parti militariste extrême détesté, pour adopter une politique d'expansion qui surexcitait le chauvinisme national. En faisant appel à ce sentiment, on reléguait automatiquement les affaires intérieures au second plan. Coup sur coup, en 1894 — guerre avec la Chine ; en 1904 — guerre avec la Russie ; en 1910 — annexion de la Corée ; en 1915 — ultimatum à la Chine ; en 1918 — expédition en Sibérie, on fit jouer ce dernier moyen de faire taire toute opposition et d'arrêter toute progression démocratique. On obtenait ainsi des Chambres, jusqu'alors récalcitrantes, le vote de budgets formidables d'abord refusés. Toute déclaration de guerre étrangère transformait instantanément le pays et les Chambres en foyers également violents de chauvinisme aveugle, et suspendait du coup dans l'un et dans l'autre toute velléité démocratique.

En réalité d'ailleurs, les provisions mêmes de la Constitution rendaient vaines toutes les tentatives des libéraux. Tant que le prestige et le pouvoir du Mikado subsisteront, et que le Genro continuera à tout diriger dans les coulisses, les libertés en apparence accordées resteront en grande partie illusoires. Partout

des clauses restrictives diminuent ou annulent l'effet de ces libertés. Par exemple : « Tout sujet japonais, *dans la mesure où cela n'est point préjudiciable à la paix et à l'ordre public, ni en opposition avec son devoir comme sujet*, jouira de la liberté religieuse. » — « Sauf *dans les cas déterminés par la loi*, les lettres de tout sujet japonais sont inviolables... et la maison d'aucun Japonais ne pourra être visitée ni fouillée sans son consentement. » — « Dans *les limites de la loi* tout sujet japonais jouira de la liberté de la parole, de la presse, etc... » De plus, le droit de veto de l'Empereur, c'est-à-dire de l'Exécutif, est absolu : l'Empereur seul non seulement commande à l'armée, à la marine et à l'administration, mais en règle l'organisation et en nomme les officiers ; c'est lui qui en détermine les salaires, et le montant des fonds nécessaires pour les payer est fixé par lui sans que la Diète soit consultée. C'est à lui seul, je l'ai déjà dit, que les ministres sont responsables.

De plus, tout le chapitre sur les finances annule en somme les privilèges de la Diète. L'article 62 déclare que les impôts nouveaux doivent être votés par la Diète : « Toutefois, les droits ou autres recettes perçus par l'Administration qui ont le caractère de rétribution ne sont pas soumis à la précédente disposition ». — De même (art. 66) : « Les dépenses de la maison impériale seront payées chaque année par le Trésor public dans les limites du chiffre actuellement fixé, et, sauf dans les cas où l'augmentation du chiffre devient nécessaire, l'assentiment de la Diète n'est pas requis ». L'Empereur reste donc indépendant de la Diète et les dépenses qu'il autorise échappent à son contrôle. L'article 67 a une portée plus vaste encore : « La Diète ne peut, sans le consentement du Gouvernement, supprimer ni réduire les dépenses *établies par le pouvoir constitutionnel de l'Empereur et les dépenses qui sont la conséquence*

d'une loi ou d'une obligation légale du *Gouvernement.* » Si bien que le corps administratif ou l'armée ou la marine pourraient voir doubler, tripler leurs effectifs et leurs frais, sans que le peuple puisse intervenir ni refuser les charges que pareilles décisions automatiques entraîneraient. Pour achever de réduire la Diète à l'impuissance, l'article 71 stipule que si elle refuse de voter un budget, le budget précédent est automatiquement renouvelé. Le moyen capital dont dispose tout parlement ailleurs pour forcer un gouvernement à se démettre n'existe donc guère au Japon. D'autre part, toute initiative pour amender la constitution est la prérogative de l'Empereur seul : de même le règlement de la succession au trône et le contrôle de toutes les affaires qui concernent la maison impériale restent en dehors de la constitution et de la Diète : nulle modification ne peut être introduite pendant une régence.

Telle est cette constitution « libérale », et tel le régime « représentatif » qui prévaut au Japon.

§ 3. — La Bureaucratie.

Reste à examiner le chef-d'œuvre des organisateurs du Japon moderne, la bureaucratie. C'est elle qui conçut et qui applique la constitution. C'est la réalité de cette application et non la théorie qu'il faut connaître.

On ne peut mieux faire que de méditer l'analyse qu'en donne Mc Govern dans son *Modern Japan.* Il montre que toute cette organisation non seulement administre et stimule, mais tend, par l'éducation donnée dans les écoles, les universités, par les rescrits, par la pression constante exercée sur toutes les parties de la vie nationale, à trois fins suprêmes : à renforcer le culte de l'Empereur et du Japon divins; à falsifier toute l'histoire japonaise pour trouver dans

le passé des bases à ce culte ; à surexciter le nationalisme militariste.

A cette tâche et à l'accomplissement de tous ses autres devoirs, cette bureaucratie est merveilleusement préparée.

Jamais personnel ne fut plus savamment adapté à sa fonction par une sélection, un entraînement, un contrôle plus rigoureux, ni stimulé par de plus fortes récompenses. Ailleurs les fonctionnaires sont recrutés un peu au hasard, nommés sans préparation spécifique, et ce n'est ni par l'initiative et l'énergie, ni par la haute valeur intellectuelle qu'ils brillent. La routine, la tradition, les œuvres mortes qui encombrent toute vieille civilisation, la lenteur des promotions, l'insuffisance des salaires, les engourdissent. Au Japon, tout au contraire, c'est l'élite de la race qui est systématiquement drainée vers l'administration, exactement et minutieusement dressée à une tâche précise ; aucune tradition paralysante, nulle routine, aucun héritage du passé ne viennent ralentir le jeu de ces rouages neufs, ni gêner l'activité patriotique d'un personnel expert constamment surexcité par des fins visiblement utiles, la certitude des récompenses, la rigueur des contrôles et des sanctions que nul n'ose contester. Ce n'est pas dans nos vieilles administrations routinières qu'il faut chercher l'équivalent de la bureaucratie japonaise, mais dans celle de l'Allemagne centralisée, de l'Inde, des colonies de la couronne anglaise, où l'on trouve semblable personnel d'élite, les mêmes procédés autocratiques, efficacité et rendement pareils.

A cette bureaucratie rien de la vie du pays n'échappe : son commerce, son industrie en dépendent au même degré que ses activités sociales et politiques ; et c'est un véritable socialisme d'Etat impérialiste qu'elle organise et dirige. Son rôle n'est pas seulement, comme ailleurs, de surveiller et de

contrôler, mais aussi de fonder et de stimuler; et ce rôle fut admirablement rempli pendant la première période de son existence. Sans les initiatives intelligentes, l'incessant interventionnisme du petit groupe originel tout-puissant de bureaucrates clairvoyants et énergiques; sans les experts étrangers qu'il fit venir en si grand nombre; sans ses subsides, ses usines modèles, ses fondations d'écoles techniques, de bourses, ses impositions de méthodes nouvelles, ses créations de banques, de compagnies de navigation, d'industries; sans les capitaux et les encouragements qu'il prodiguait à toute entreprise utile, jamais le Japon n'aurait pu organiser si vite son système bancaire, industriel, commercial, développer avec une rapidité si extraordinaire sa production intérieure, et suffire aux frais de sa prodigieuse transformation. Par son efficacité et la prospérité qu'elle créait, cette bureaucratie justifiait ses méthodes, son absolutisme, ses prérogatives, la situation énorme qu'elle détient. Elle est l'organisme capital du pays, et le Japon s'est jusqu'ici soumis sans murmure à sa tyrannie bienveillante, car il reconnaît que c'est à elle qu'il doit d'être devenu ce qu'il est.

Pour fournir et pour former ce personnel, toute l'instruction publique a été orientée dans un même sens utilitaire. Pour en assurer la préparation efficace, nul effort n'a été épargné, nul sacrifice imposé à l'Etat ou à l'individu n'a semblé trop grand. Nulle part la durée des études n'est plus longue qu'au Japon[1] ni leur nature plus étroitement adaptée aux fins recherchées : nulle part on ne favorise mieux tout mérite, toute supériorité constatée : des bourses, des subsides permettant de longs séjours à l'étranger

1. On a calculé que la moyenne est de dix-neuf à vingt ans d'études consécutives.

sont généreusement accordés à tout étudiant qui promet, quelles que soient ses origines sociales; et c'est par là que le Japon se montre démocratique, car il applique la formule napoléonienne, « la carrière ouverte aux talents ». A mesure que les études se poursuivent, elles se spécialisent de plus en plus, et tendent à former, non, comme dans l'Inde, des déclassés, des journalistes, des avocats et des bavards, mais un corps d'experts et de techniciens dans toutes les activités sociales, compétents et zélés, responsables chacun dans sa fonction de ses actes et de ceux de ses subordonnés, car rien dans cette fonction ne doit lui être étranger. Le principe fécond et dangereux de la responsabilité, qui est d'ailleurs un trait de toute la société japonaise et a sa racine dans la conception qui rend la famille solidaire de tous ses membres, est poussé si loin que tout chef répond personnellement de toute négligence commise dans son département : les sanctions sont plus certaines encore que les récompenses : elles peuvent entraîner la terrible révocation qui déshonore et fait du bureaucrate jadis puissant un paria ou un miséreux, parfois même l'accule au suicide. Ce sentiment excessif de la responsabilité a d'ailleurs de graves inconvénients : il produit souvent une paralysante timidité dans les fonctionnaires, surtout les subalternes. Ils n'osent interpréter l'esprit de la loi, de peur d'en dépasser la lettre : et par là s'introduisent dans l'administration, à mesure surtout qu'elle vieillit, un esprit de routine et un principe d'inertie.

Mais d'autre part l'argent, les honneurs, le pouvoir, la pairie sont les récompenses que peut espérer tout bureaucrate qui réussit. A son ascension, il n'y a d'autre limite que sa capacité et ses réussites. Tel marquis, tel comte, tel baron est fils de ses œuvres[1],

1. Par exemple, le Prince Ito, d'abord comte, puis marquis, sortait d'une petite famille de Samouraï

et la noblesse donne moins de privilèges qu'elle n'entraîne de devoirs : elle est une récompense du mérite, et non, comme ailleurs, un droit au pouvoir conféré par la naissance. Des décorations savamment graduées viennent encore stimuler les ambitions. Mais avant tout, c'est le sentiment vivant dans le cœur du moindre fonctionnaire qu'il travaille pour l'empereur et pour le Japon qui assure la constance et l'ardeur de son zèle ; c'est ce sentiment qui maintient vivante cette bureaucratie. Chacun se croit nécessaire et sent avec ferveur qu'il collabore efficacement à la grandeur et à la prospérité du pays. Il n'est pas un rouage dans une machine, mais une cellule dans un organisme.

Cette croyance est en grande partie justifiée. Nulle bureaucratie jamais n'a rendu de plus grands services. Elle a été le cerveau et le système nerveux du Japon pendant sa transformation. C'est elle qui dans la période de reconstruction a fondé les industries, les banques, développé le commerce et l'agriculture du pays, opéré la sélection et la spécialisation des intelligences, assuré la coordination et la coopération de toutes les forces vives du Japon, jusqu'au jour où l'initiative personnelle est née. Et alors elle a eu en général la sagesse de lui abandonner un grand nombre de ses monopoles et de ses fondations.

Tels sont, brièvement, l'organisation et le rendement de cette bureaucratie. Dans la période de reconstruction ce socialisme d'état était nécessaire : cette bureaucratie d'élite formée selon les méthodes européennes était en avance sur la masse du pays : sa tutelle, ses encouragements étaient indispensables pour en secouer la torpeur, pour l'éclairer et la guider. A mesure que le peuple s'est affranchi et qu'il a appris à vouloir et à vivre par lui-même, les inconvénients du système sont devenus plus apparents, en même temps que son personnel vieilli ou réactionnaire per-

dait de son ardeur et devenait moins utile. Je ne suis pas loin de partager sur les effets présents du système l'avis de M. Robert Young, le rédacteur en chef du *Japan Chronicle*, vieux libéral, critique acerbe mais pénétrant du Japon que nul ne connaît mieux que lui. Aujourd'hui il n'en voit guère que les inconvénients. Ce qui a pu être indispensable quand le pays était inerte gêne son initiative maintenant qu'il est actif. D'autre part, l'administration omnipotente et omniprésente a tendance à s'ingérer là où sa présence est nuisible, à vouloir aller à l'encontre des lois économiques en protégeant artificiellement des industries ou des entreprises qui ne peuvent trouver de racines dans le sol japonais. La période de stimulation féconde et de grande efficacité est passée. Le personnel n'a plus ni la qualité, ni la jeunesse, ni la ferveur des débuts : le Japon est moins soumis, et la concurrence avec les autres peuples plus âpre. Mais tel quel, ce socialisme d'Etat est une des expériences les plus intéressantes des temps modernes, et cette bureaucratie reste digne d'une étude attentive.

§ 4. — Les forces libérales.

Parallèlement à cette évolution dirigée par les bureaucrates, une autre évolution se poursuivait. Elle est due surtout au développement de l'instruction publique et de la presse. Devant ces nouvelles forces, il sera impossible de maintenir indéfiniment le monopole des ministères, des hauts emplois de l'Etat, des commandements de l'armée et de la marine, conservé par les clans, et qui faisait du Japon un Etat ultra-aristocratique.

Jusqu'ici cependant cette évolution a été lente et sans effets considérables. La forte prise des vieux oligarques rompus aux affaires, aussi prudents qu'auda-

cieux, n'a guère été ébranlée. Leur prestige, leur habileté, les nécessités de la situation extérieure maintiennent leur suprématie; et ils sauront sans doute longtemps encore exploiter le chauvinisme national qui reste le *primum mobile* du Japon. Toute la politique intérieure du pays a été jusqu'ici subordonnée à la politique extérieure : elle n'en a été qu'une fonction : elle le demeurera longtemps. La préoccupation de la défense nationale a toujours tout primé. C'est pour ne pas subir le sort de la Chine que le Japon s'est transformé de fond en comble : c'est pour se fortifier encore et en imposer aux puissances occidentales qu'il a accepté d'écrasantes charges : à la grandeur nationale, il a consenti tous les sacrifices, celui même de ses libertés. Et c'est ainsi que, jusqu'ici, il a toujours suffi de faire appel à ce chauvinisme pour réduire au silence les revendications libérales : la guerre, les expéditions, même les promesses d'expansion territoriale, sont encore un moyen certain de comprimer toute tentative pour modifier le jeu des institutions. Le Japon est, et restera longtemps encore, avant tout une force de nationalisme militariste, d'impérialisme autocratique, de bureaucratie oligarchique.

Malgré tout, le règne de ces oligarques est menacé. De sourdes forces minent la structure anachronique de cette dernière citadelle de l'autocratie, les unes économiques, les autres spirituelles. Ce sont celles-ci que je voudrais brièvement examiner d'abord.

*
* *

L'instruction rendue obligatoire, la multiplication des écoles secondaires, où l'on enseigne avec l'histoire l'économie politique, la fondation des universités, l'ardente propagande du grand Fukusawa et de ses successeurs, dont les écrits libérateurs sont lus par

tous et ont formé un grand nombre d'hommes d'Etat modernes, les voyages de plus en plus fréquents à l'étranger, répandent de plus en plus les idées libérales. La prédication de Fukuzawa surtout a enseigné à la première génération du nouveau Japon ce que c'est que la liberté : point de voix plus vénérée ni mieux écoutée[1]. Voici d'ailleurs comment il s'exprimait dès 1870 :

« La liberté : voilà ce que la Chine et le Japon ont toujours ignoré : la liberté n'est pas le bon plaisir : c'est le pouvoir de faire tout ce qui n'est pas nuisible à autrui. Cette liberté, que le père en jouisse, mais l'enfant comme le père : que le maître en jouisse, mais le serviteur comme le maître : que le mari en jouisse, mais la femme comme le mari. Tous doivent l'avoir et l'avoir tout entière : c'est la justice. Quand chaque province, chaque famille, chaque individu possédera cette liberté, alors le pays pourra se dire indépendant, mais pas avant. » De tels accents étaient inconnus en Asie. Ils sortent de la plus haute conscience japonaise. Ils trouvent partout un écho.

Pour répandre ces idées, des organes se fondent. La presse conçoit alors son rôle comme un rôle d'éducateur du peuple. Et jamais presse ne le remplit mieux. Il est touchant de voir cet universel effort des

1. Voici en quels termes en parle B. H. Chamberlain (*Things Japanese* p. 124). « Ecrivain d'une admirable clarté, directeur d'un journal très répandu, ne perdant jamais de vue la nécessité du moment, hier partisan du Christianisme, parce que son adoption devait gagner au Japon la bonne volonté des nations occidentales, aujourd'hui tout en faveur du Bouddhisme, parce que ses doctrines peuvent se concilier avec les idées de progrès et d'évolution : tour à tour favorable ou hostile aux étrangers : chercheur intelligent, parfois exagéré, cet éminent éducateur, qui aurait dû être Ministre de l'Instruction Publique et qui cependant a toujours fui les honneurs, est le père intellectuel de la moitié des hommes qui sont maintenant à la tête des affaires du pays. » C'est lui qui fonda et dirigea jusqu'à sa mort en 1901 l'Université de Keio à Tōkyo.

écrivains, des penseurs pour se mettre au niveau du peuple en lui parlant un langage très simple, et pour l'instruire sur ses devoirs comme sur ses droits, sur l'étranger comme sur les transformations de son pays. Le patriotisme le plus ardent, le plus désintéressé, le plus éclairé les inspire alors. Ce fut un beau moment. Il ne dura pas. Peu à peu les journaux se sont laissé absorber de plus en plus par des questions de pure politique. A partir du moment où, grâce surtout à leurs efforts, des partis ont été fondés au Japon pour combattre l'oligarchie des clans, ils sont devenus surtout des organes de parti. Leur influence politique est devenue considérable : c'est grâce à eux surtout, à leurs réclamations incessantes, que le suffrage s'est étendu : de quinze yen le cens a passé à dix yen, puis à cinq yen, et enfin en 1919, à trois yen, ce qui donne trois millions d'électeurs.

Leur influence sociale bienfaisante a beaucoup diminué. Quelques-uns de ces journaux s'efforcent sans doute encore de renseigner le pays et de le guider. Mais le plus grand nombre semble plus préoccupé de le flatter et de surexciter son chauvinisme que de l'éclairer ; et presque tous sont atteints de la grande maladie du Japon, la vénalité et la corruption. La presse de langue anglaise, sauf le *Japan Chronicle*, resté absolument indépendant, n'est plus en général ce qu'elle était pendant les premières années de reconstruction : elle reçoit trop souvent des subsides du Gouvernement, et a cessé d'être le témoin et l'interprète impartial d'autrefois. Le *Japan Mail*, par exemple, qui pendant plus de vingt ans a fourni sur le Japon des informations si précieuses, depuis que le Capitaine Brinkley ne le dirige plus [1] est tombé

1. Les dernières années de sa direction ne valent pas les premières. A partir du moment où il reçoit une subvention régulière du gouvernement japonais, le *Japan Mail* n'a plus que des éloges pour toutes les mesures officielles.

au rang d'un organe de propagande japonaise tendancieuse.

Sur l'une et l'autre presse, mais surtout sur la japonaise, pèse une censure rigoureuse qui de plus en plus diminue son action éducative. On ne peut publier aucune nouvelle que le Gouvernement estime ne pas devoir être communiquée au public. C'est ainsi que sous l'administration Terauchi il fut absolument interdit de faire mention des émeutes de riz : sous Hara, il en fut de même pour toutes les nouvelles provenant de la Corée, si bien que le *Japan Chronicle* a pu écrire : « La suppression de la liberté de la presse a empêché le Gouvernement même de savoir ce qui se passait... car il a donné des instructions pour qu'*aucune allusion ne fût faite aux troubles*. » Le même Hara fit condamner le rédacteur en chef du *Kobe Herald* à six mois d'emprisonnement et à cinq cents yen d'amende pour avoir reproduit un article de M. Putnam Weale, où l'on disait en passant que le Mikado « manquait d'expérience politique ». Le *Japan Chronicle* fut supprimé pour avoir osé reproduire d'après le *North China Daily News* une allusion aux fameux vingt et un articles. Et en mars 1920, le *Japan Advertiser* subit le même sort pour avoir imprimé le manifeste des socialistes japonais aux socialistes européens. Les discours du Président Wilson ne purent être reproduits en entier par la presse japonaise. Sous le soi-disant ministère libéral d'Okuma (1914-1916), il y eut d'après les statistiques officielles, mille neuf cent vingt-sept suppressions de journaux, de cinémas, etc... ; sous celui de Terauchi (1916-1917), trois cent quatre-vingt-onze. Toutes les agences d'information sont aujourd'hui entre les mains du Gouvernement qui ne laisse passer que les nouvelles « inoffensives »[1].

1. J'emprunte ces détails au livre de Sidney Greenbie, *Japan Real and [illegible]* (Harpers, New-York, 1920.)

*
* *

L'autre grande force de transformation intellectuelle, l'instruction publique, a beau être tout entière organisée en vue de former des sujets dociles, elle contient en elle, comme partout, une vertu libératrice. La tradition autant que la volonté de ses organisateurs lui imprime un caractère presque religieux : l'antique vénération chinoise et japonaise pour les lettres et ceux qui les enseignent, subsiste, transférée aux nouvelles sciences sinon toujours aux nouveaux maîtres. Le rescrit impérial sur l'instruction, tout pénétré de principes confucianistes en même temps que d'esprit novateur, est un texte quasi sacré, et comme l'évangile d'une religion nouvelle, celle de l'Empereur et du Japon. Son importance est telle qu'il faut le citer tout entier. Certains de ses principes avaient d'ailleurs été déjà formulés dans les *Cent Lois* d'Iyeyasu, car au Japon le présent s'appuie toujours sur le passé — « Chaque sujet, dit Iyeyasu, doit être prêt à épuiser pour l'Empereur ses forces, son intelligence et ses biens ; chaque enfant pour ses parents, chaque élève pour son maître ; car à l'Empereur il doit sa nourriture, à ses parents il doit son existence, à son maître il doit l'instruction ; et la vie n'est pas possible sans ces trois bienfaits ».

Voici ce rescrit :

« Sachez tous, Nos Sujets :

Nos ancêtres Impériaux ont fondé Notre Empire sur une base large et éternelle et ont profondément et solidement inculqué la vertu. Nos Sujets, toujours unis par la loyauté et la piété filiale, en ont de génération en génération illustré la beauté. Telle est la gloire du caractère fondamental de notre Empire, et telle est la source de Notre éducation. Vous, Nos Sujets, soyez pénétrés de piété filiale envers vos parents, d'affection envers vos frères et sœurs : en tant que maris et épouses, vivez en bonne harmonie ; en tant qu'amis, en fidélité ; soyez toujours

modestes et modérés en tout; étendez à tous une bienveillance égale; cultivez les sciences et les arts, afin de développer toutes vos facultés et de perfectionner vos puissances morales ; de plus soyez toujours préoccupés du bien public et soucieux des intérêts communs; respectez toujours la Constitution et soumettez-vous aux lois; s'il le faut, consacrez-vous avec courage aux besoins de l'Etat. Ainsi vous protégerez et maintiendrez toujours la prospérité de Notre Trône Impérial né en même temps que le ciel et la terre. Ainsi vous ne serez pas seulement Nos bons et fidèles Sujets, mais vous rendrez illustres les meilleures traditions de vos aïeux.

La Voie que nous indiquons ainsi est en vérité l'enseignement dont nous avons hérité de Nos Aïeux Impériaux : elle doit être suivie pareillement par leurs Descendants et leurs Sujets, car elle est infaillible à travers tous les âges, et vraie en tous lieux. Notre Désir est qu'elle soit vénérée dans Notre cœur comme elle le sera dans celui de Nos Sujets, afin que nous puissions tous atteindre à la même vertu. »

Le 30e jour de la 23e année de Meiji (30 oct. 1890).

Déjà dans la charte impériale de 1869, l'Empereur avait déclaré « que le savoir devait être recherché dans le monde entier afin que la prospérité de l'Empire fût assurée », et en 1872 ordonné que « l'instruction fût disséminée de telle manière que dans aucun village il ne restât une famille ignorante, ni dans aucune famille un membre ignorant », et cela sans distinction de sexe ou de classe. — « Les parents ou les frères aînés doivent se pénétrer de nos intentions, et en élevant leurs enfants ou cadets en chaleureuse affection ne doivent en aucune façon manquer de les faire instruire. » De plus l'Empereur insiste sur l'utilité pratique de l'instruction et en explique les bienfaits matériels :

« Le seul moyen pour l'individu de s'élever, de bien gérer ses affaires, de prospérer et de réussir dans sa carrière est de cultiver ses facultés morales et intellectuelles, et de se rendre capable dans les arts; et cela ne saurait être atteint sans instruction. Telle est la raison d'être des écoles... Le savoir est le capital indispensable pour s'élever : qui donc pourra s'en passer? Ceux qui errent sans toit, affamés, qui perdent leur situation et se ruinent, n'arrivent à telle extrémité que parce qu'ils sont sans instruction. »

Le Baron Kikuchi dans son livre sur l'Education japonaise a raison de dire que « toute notre éducation civique et morale consiste à saturer nos enfants de l'esprit de ce Rescrit si complètement qu'il devient partie intégrante de notre vie nationale ». On y a pleinement réussi. Et jusqu'ici la vénération accordée à ce texte quasi sacré semble n'avoir subi aucune atteinte.

Je ne puis entrer dans le détail de l'organisation de l'instruction publique, tout entière dirigée par l'Etat et pénétrée d'influences allemandes. La façade est décrite dans le *Japan Year Book* (1920) très complètement[1]. La réalité de l'enseignement primaire, secondaire, technique, commercial et supérieur, n'est pas toujours conforme à ces brillantes apparences. La fréquentation scolaire ne correspond pas aux chiffres officiels (98 °/₀). Le nombre des écoles, surtout secondaires, reste insuffisant : ces dernières sont forcées de refuser quarante pour cent des candidats; pour cent vingt-cinq mille élèves en 1911-1912, elles n'avaient que six mille maîtres mal payés et trop souvent incompétents; dans l'instruction supérieure et technique, cette proportion des refusés atteint de soixante-cinq à quatre-vingt-cinq pour cent[2]. Tout ce système mécanique et rigide est organisé en vue des besoins de l'État plutôt que de l'individu ; il comprime l'initiative intellectuelle et la pensée libre ; il inculque des principes utilitaires et tend à produire un type uniforme, médiocre et superficiel. L'énorme difficulté des caractères idéographiques constitue d'ailleurs un obstacle grave aux progrès de l'instruction. Il faut de longues années d'étude acharnée pour acquérir la maîtrise des quelques milliers de carac-

1. Voir aussi le livre du Baron Kikuchi, qui dégage les principes directeurs et les commente.
2. Hershey, *Modern Japan*, p. 74.

tères indispensables à la lecture d'un simple journal; sur les cinquante mille caractères chinois, il est rare qu'un lettré japonais en possède plus de six mille; il en faut connaître par cœur treize-cent-soixante pour pouvoir suivre l'enseignement d'une école élémentaire; et même ce dernier chiffre suppose la connaissance de plusieurs sons et de plusieurs significations différentes pour chaque caractère, et la faculté de les écrire en plusieurs styles différents. Des associations se sont formées pour substituer un alphabet simplifié à ce système compliqué et encombrant, voire même pour introduire l'anglais comme langue nationale, à la place du japonais. Mais jusqu'ici leurs efforts sont restés vains; et ceux qui redoutent de voir ainsi couper les communications entre le Japon et son passé l'ont emporté.

§ 5. — Les partis.

Malgré leurs insuffisances, la presse et l'instruction publique ont puissamment contribué à l'affranchissement de la pensée japonaise. De nombreuses traductions de livres occidentaux, les séjours des étudiants à l'étranger, la présence au Japon même de maîtres et de critiques étrangers désintéressés, ont fini par faire pénétrer des idées nouvelles qui influent sur l'évolution politique du pays. La réaction contre la suprématie des grands clans stimulée par la jalousie, les ambitions personnelles, le développement d'un prolétariat industriel de plus en plus nombreux, grandit sans cesse. A l'imitation des pays occidentaux, des partis politiques s'organisent. Dès 1882, Itagaki et Okuma fondent les Partis Libéral et Progressiste (Jiyuto et Kaishinto) destinés à combattre le despotisme des clans et à obtenir un gouvernement représentatif: l'un, le Jiyuto, demande le suffrage

universel et une seule Chambre élue; l'autre, le Kaishinto, s'en tient aux deux Chambres et au suffrage restreint. Bientôt le Kaishinto, sous la pression de l'opinion publique, admet, lui aussi, que le Cabinet doit être responsable au Parlement et non à l'Empereur. L'énormité des impôts imposés par la guerre de Chine, l'expédition de Pékin, la guerre russo-japonaise, le développement de la population industrielle, obligèrent l'empereur à céder en partie aux demandes des libéraux; en 1900 le nombre d'électeurs se trouva triplé par l'abaissement du cens. Peu à peu les partis se transforment : le Jiyuto s'appelle le Seiyukai, fondé par Ito en 1900; le Doshikai, fondé par le Prince Katsura en 1913, remplace le Kaishinto. Puis enfin, récemment, un groupe s'est détaché du Seiyukai pour rejoindre le Doshikai, qui devient le Kenseikai. Et enfin les nationalistes se sont groupés en 1910 en un troisième parti, le Kokuminto. Lorsque l'on songe que seulement quelques années auparavant, le Japon ne connaissait que deux sentiments politiques : la haine de l'étranger et la fidélité à l'empereur, cette multiplication des partis en dit long sur l'évolution politique du pays.

Mais ils n'ont pas tenu les promesses de leurs débuts et de leurs programmes. Une égale corruption semble d'ailleurs les atteindre et ceux qu'ils combattent. Ces partis ne peuvent subsister que par leur vénalité, et grâce à des expédients et à des compromis incessants. Ils semblent incapables d'action concertée et de discipline. Leurs origines électorales sont impures. Partout les votes s'achètent et les élections sont truquées. L'indifférence politique des paysans et des bourgeois est profonde, et aucun parti n'a de véritables racines dans l'opinion publique. Tous les abus du système électoral américain, les cliques et les « bosses », la corruption et l'intimidation, prévalent partout. Une élection coûte de

deux mille à cinquante mille yen, la moyenne étant vers 1912 de six mille à sept mille yen, somme considérable au Japon[1]. Et le prix des élections croît au lieu de diminuer; le *Japan Year Book* de 1920 en estime le prix moyen de dix à vingt mille yen aujourd'hui[2]. Récemment, d'après la même autorité, une élection dans le Hokkaido coûta cinquante mille yen à chacun des deux candidats rivaux; l'élu ayant été invalidé, on recommença; et l'élu définitif dut dépenser encore soixante mille yen. Le seul moyen de récupérer ces frais énormes est de vendre son vote au Gouvernement. La politique est une carrière lucrative pour qui ne s'embarrasse pas de scrupules, car le Gouvernement ne peut vivre qu'en se montrant généreux.

Cette vénalité est la tare de la vie politique japonaise. Elle n'atteint pas seulement les politiciens et l'électorat. La corruption est générale; les chefs de partis, les grands seigneurs, les plus grands noms du Japon n'y échappent pas : de retentissants scandales l'ont prouvé. Jusqu'alors les représentants des clans étaient détestés, mais on les croyait intègres; les révélations de 1914 et surtout de 1915 ont montré que l'honneur de leur lignée n'empêchait pas ces chefs d'être des escrocs. Le peuple, pleinement renseigné sur leur moralité, n'a plus pour la nouvelle génération des seigneurs qui a remplacé les grands hommes de la Révolution, les Iwakura, les Sanjo, les Okubo, les Kido, les Itagaki, l'ancien respect; les soupçons sont si généraux qu'ils atteignent même les innocents. Bien avant les procès publics qui ont fait éclater à tous les yeux l'énormité de cette corrup-

1. Voir *Japan Year Book*, 1914, p. 650 qui donne tranquillement ces chiffres.

2. Hershey et Mc Laren déclarent que le chiffre est encore plus élevé et atteint généralement trente mille yen.

tion [1], Mc Laren a pu écrire sans réfutation le terrible chapitre qui termine son « *Histoire Politique du Japon* ». En pareille matière, il faut citer ses sources. Les faits qu'il avance sont malheureusement indiscutables [2]. En voici quelques-uns :

« Peu de politiciens de partis ont tiré de leur corruption des fortunes aussi immenses que les membres du Cabinet. Il suffit d'examiner la liste des millionnaires japonais pour en avoir la preuve. Quelques-uns d'entre eux sont des hommes d'affaires : les Mitsui, les Iwasaki, les Okura, Shibusawa, Furakawa, Yasuda : d'autres descendent des grandes familles de daimyō qui au commencement de l'ère Meiji étaient déjà fort riches. Les autres sont les Genro et les ministres. Ceux-ci étaient presque sans exception des samouraï indigents ou des fils d'hommes qui n'avaient qu'une très modeste fortune, et pendant toute leur existence consacrée à la politique ou au service de l'Etat, ils n'ont touché que de très faibles traitements. Leurs énormes accumulations ne sont pas dues à un esprit d'économie ou à des spéculations heureuses, mais à leurs vols et aux pots de vin qu'ils ont reçus... La fondation de la fortune d'Inouye et d'Okuma remonte aux premiers temps du nouveau régime. — Inouye, ministre des Travaux publics, fut chargé de construire les chemins de fer et le réseau télégraphique : les rapports officiels du Bureau des Chemins de fer montrent que, dès qu'il eut donné sa démission, les frais de construction par kilomètre *diminuèrent de moitié*. Quant à Okuma, ministre des Finances, il fit imprimer lors de la révolte des Satzuma en 1877, une quantité énorme de billets de banque, et l'on dit couramment au Japon qu'il en emporta une charge de plusieurs charrettes à son départ du ministère.

Les méthodes du Prince Katsura étaient encore plus surprenantes. A sa mort en 1913, ses propriétés valaient quinze millions de yen. Avant 1901, il n'avait rempli les fonctions de ministre de la Guerre que pendant trois ans : il a donc dû accumuler sa fortune avec une remarquable rapidité... L'histoire suivante jette une vive clarté sur les procédés qu'il employa. En 1911, deux compagnies de gaz rivales, la Tōkyō et la Chiyoda,

1. Sous la Présidence du Conseil de l'Amiral Prince Yamamoto. Il a été établi que le vice-amiral Matsumoto à lui seul avait empoché quatre cent mille yen sur l'achat d'un navire de guerre. Il ne fut d'ailleurs arrêté qu'après la chute du ministère Yamamoto.

2. Mc Laren, p. 367.

demandèrent au ministre de l'Intérieur la permission de fusionner afin de rétablir le monopole qui avait longtemps appartenu à la première de ces compagnies. Cette permission fut refusée, la Chiyoda n'ayant précisément été autorisée que pour établir une concurrence. On déclare que Katsura fut sondé par les deux compagnies et avait demandé comme prix de ses services un million cinq cent mille yen... Aussitôt qu'il eût touché la somme, Katsura... remit sa démission de ministre sans avoir obtenu la signature promise. »

Telles sont les mœurs qu'on attribue ouvertement aux plus grands chefs de la politique japonaise contemporaine. Des procès publics en ont révélé l'existence certaine.

Tout ce chapitre est à lire : sur la corruption du corps électoral et les procédés des politiciens Mc Laren rapporte des faits extraordinaires dont il a été lui-même témoin. Il conclut : « La corruption et la vénalité sont une institution nationale... L'Administration continuera, est en réalité forcée de continuer, à débourser entre cinq et dix millions de yen par an pour rester au pouvoir... Le Cabinet tire des impôts l'argent indispensable pour acheter les Chambres... La corruption politique est une conséquence inévitable de ce système politique ».

Il est juste d'ajouter que ces mœurs ne paraissent pas aux Japonais aussi immorales qu'à nous. Elles sont traditionnelles, et consacrées par l'exemple de l'aïeule vénérée, la Chine. Puisque le salaire des fonctionnaires est insuffisant, il est entendu qu'ils peuvent tirer de leurs fonctions un supplément de revenu. Un politicien parle sans honte des pots de vin qu'il a eu la sagesse d'obtenir. M. Dumolard (*Le Japon politique et social*, p. 51) en donne un exemple caractéristique :

« Cette treizième session de la Diète (1898) mérite d'ailleurs entre toutes le nom de « corrompue » qu'on lui a donné. On ne vota pas un seul bill en effet sans que des accusations très nettes de corruption ne fussent portées contre quelque député;

et on put voir un brave représentant, Koyama Kiunosuké, venir se vanter à la tribune d'avoir touché des pots de vin, sans que cet aveu cynique provoquât auprès de ses collègues le moindre mouvement de révolte.

Et il ajoute en note :

« Ce Koyama Kiunosuké, qui est toujours député et membre du groupe progressiste, poussa même les choses plus loin, et annonça à la Chambre son intention de poursuivre devant les tribunaux l'homme qui l'avait corrompu et qui refusait maintenant de lui payer une partie de la somme promise ! »

On ne peut s'étonner de voir Hershey (*Modern Japan*, p. 258 : Indianapolis, 1919) conclure ainsi :

« Les partis politiques japonais n'ont ni assises stables, ni principes. Ce ne sont que des associations formées en vue de conquérir du butin et du pouvoir, personnellement, ou pour des fins politiques. De tels partis ainsi constitués et ainsi dirigés par leurs chefs, sont facilement dissous et entièrement à la merci du gouvernement et de toute influence corruptrice. Ils sont incapables d'organiser une législation suivie ou une opposition éclairée. Ils font du gouvernement constitutionnel une dérision et du système représentatif un leurre. Ceux qui détiennent le pouvoir n'ont d'autre ressource que de les enjôler, les acheter, les flatter. »

A la lumière de ces faits, l'histoire politique intérieure du Japon s'éclaire, et l'on comprend l'instabilité des gouvernements et les fluctuations des partis. Il serait fastidieux d'en analyser les vicissitudes si nombreuses depuis l'établissement de la constitution, et d'énumérer les ministères successifs. Tous se maintiennent par les mêmes procédés : aucun ne peut durer que par la corruption et par l'appui du Genro. A partir de la guerre Sino-Japonaise, c'est par la surenchère impérialiste que tous parviennent au pouvoir ou le gardent. De 1873 à 1894 ce sont les bureaucrates civils relativement pacifiques et avant tout soucieux d'organisation intérieure qui dominent la politique japonaise. Mais à partir de cette date, c'est la clique militaire qui en jouant du

chauvinisme national dirige tout, tout au moins jusqu'à la chute du ministère Terauchi en 1918.

Le vice fondamental de ce système s'est révélé avec éclat. Il consiste à donner à un corps représentatif, ou soi-disant tel, le pouvoir de légiférer sans le pouvoir concomitant de contrôler l'exécutif. Celui-ci en effet appartient tout entier à une bureaucratie autocratique qui n'est responsable qu'à un souverain de droit divin. Mais pareille situation ne peut durer. Les incessantes réclamations des libéraux finiront par aboutir : l'exécutif finira par être responsable aux Chambres. Les oligarques mêmes d'ailleurs ne sont plus unis : des factions rivales déchirent les clans Satzuma et Chōshū, qui n'ont plus le monopole du Gouvernement : des hommes tels qu'Okuma, Kato, Ozaki, qui n'appartiennent ni à l'un ni à l'autre, arrivent au pouvoir. Sans doute le Genro reste encore maître de la situation, grâce à l'appui constant de l'empereur. Mais le nombre de ses membres diminue : on n'en compte plus aujourd'hui que trois : Yamagata, Matsukata, Saionji, tous trois octogénaires. L'évolution démocratique du Japon sera sans doute fort lente. Mais rien ne pourra l'empêcher. De nouvelles forces la préparent. L'industrialisation du pays a créé de nouveaux groupes sociaux animés d'un esprit nouveau. Des associations de cheminots se fondent, d'ouvriers industriels : tout un mouvement socialiste durement réprimé à la surface — en 1910 on pendit un disciple de Kropotkin, sa femme et dix de ses compagnons — se propage dans les couches profondes de la population. On a beau proscrire toute publication, tout journal socialiste : une sourde agitation persiste, grosse de menaces, et contre ses causes chaque jour plus actives on reste impuissant. Tous les problèmes d'une société industrielle se posent au Japon, avec une croissante gravité. Ils s'exaspèrent par l'extension formidable de la production intérieure que la guerre

et on put voir un brave représentant, Koyama Kiunosuké, venir se vanter à la tribune d'avoir touché des pots de vin, sans que cet aveu cynique provoquât auprès de ses collègues le moindre mouvement de révolte.

Et il ajoute en note :

« Ce Koyama Kiunosuké, qui est toujours député et membre du groupe progressiste, poussa même les choses plus loin, et annonça à la Chambre son intention de poursuivre devant les tribunaux l'homme qui l'avait corrompu et qui refusait maintenant de lui payer une partie de la somme promise ! »

On ne peut s'étonner de voir Hershey (*Modern Japan*, p. 258 : Indianapolis, 1919) conclure ainsi :

« Les partis politiques japonais n'ont ni assises stables, ni principes. Ce ne sont que des associations formées en vue de conquérir du butin et du pouvoir, personnellement, ou pour des fins politiques. De tels partis ainsi constitués et ainsi dirigés par leurs chefs, sont facilement dissous et entièrement à la merci du gouvernement et de toute influence corruptrice. Ils sont incapables d'organiser une législation suivie ou une opposition éclairée. Ils font du gouvernement constitutionnel une dérision et du système représentatif un leurre. Ceux qui détiennent le pouvoir n'ont d'autre ressource que de les enjôler, les acheter, les flatter. »

A la lumière de ces faits, l'histoire politique intérieure du Japon s'éclaire, et l'on comprend l'instabilité des gouvernements et les fluctuations des partis. Il serait fastidieux d'en analyser les vicissitudes si nombreuses depuis l'établissement de la constitution, et d'énumérer les ministères successifs. Tous se maintiennent par les mêmes procédés : aucun ne peut durer que par la corruption et par l'appui du Genro. A partir de la guerre Sino-Japonaise, c'est par la surenchère impérialiste que tous parviennent au pouvoir ou le gardent. De 1873 à 1894 ce sont les bureaucrates civils relativement pacifiques et avant tout soucieux d'organisation intérieure qui dominent la politique japonaise. Mais à partir de cette date, c'est la clique militaire qui en jouant du

chauvinisme national dirige tout, tout au moins jusqu'à la chute du ministère Terauchi en 1918.

Le vice fondamental de ce système s'est révélé avec éclat. Il consiste à donner à un corps représentatif, ou soi-disant tel, le pouvoir de légiférer sans le pouvoir concomitant de contrôler l'exécutif. Celui-ci en effet appartient tout entier à une bureaucratie autocratique qui n'est responsable qu'à un souverain de droit divin. Mais pareille situation ne peut durer. Les incessantes réclamations des libéraux finiront par aboutir : l'exécutif finira par être responsable aux Chambres. Les oligarques mêmes d'ailleurs ne sont plus unis : des factions rivales déchirent les clans Satzuma et Chōshū, qui n'ont plus le monopole du Gouvernement : des hommes tels qu'Okuma, Kato, Ozaki, qui n'appartiennent ni à l'un ni à l'autre, arrivent au pouvoir. Sans doute le Genro reste encore maître de la situation, grâce à l'appui constant de l'empereur. Mais le nombre de ses membres diminue : on n'en compte plus aujourd'hui que trois : Yamagata, Matsukata, Saionji, tous trois octogénaires. L'évolution démocratique du Japon sera sans doute fort lente. Mais rien ne pourra l'empêcher. De nouvelles forces la préparent. L'industrialisation du pays a créé de nouveaux groupes sociaux animés d'un esprit nouveau. Des associations de cheminots se fondent, d'ouvriers industriels : tout un mouvement socialiste durement réprimé à la surface — en 1910 on pendit un disciple de Kropotkin, sa femme et dix de ses compagnons — se propage dans les couches profondes de la population. On a beau proscrire toute publication, tout journal socialiste : une sourde agitation persiste, grosse de menaces, et contre ses causes chaque jour plus actives on reste impuissant. Tous les problèmes d'une société industrielle se posent au Japon, avec une croissante gravité. Il s'exaspèrent par l'extension formidable de la production intérieure que la guerre

mondiale a développée, par la croissante cherté de la vie, le croissant mécontentement d'une génération qui n'a plus pour les autorités établies, même pour le Mikado, l'humble vénération qui était un trait de l'ancien Japon. Un immense orgueil anime le peuple victorieux dans tant de guerres, le sentiment que ce sont ses sacrifices qui ont permis la victoire, et qu'ils lui donnent de nouveaux droits.

L'accélération du mouvement démocratique devient de plus en plus évidente à partir de 1916. Délivré par la guerre européenne du cauchemar de l'agression des puissances, le Japon a conçu de nouvelles ambitions et de nouvelles espérances. Il entrevoit enfin la possibilité de briser le pouvoir des oligarques vieillis, divisés et corrompus. Les scandales financiers qui se succèdent ébranlent le régime tout entier : des ministres mêmes sont convaincus de honteux tripotages : en 1914, le Cabinet tout entier compromis est forcé de donner sa démission; et l'empereur appelle à la présidence un *homo novus* qui n'appartient à aucun clan, le marquis Okuma. Celui-ci fait appel aux partis pour constituer son cabinet et au pays contre les clans. Lui-même au fond conservateur et impérialiste malgré ses professions libérales, il avait l'appui de l'Empereur et, croyait-on, du Genro. Mais grâce aux intrigues de ses adversaires le Parlement repoussa ses projets financiers. Rompant alors avec la tradition qui jusqu'alors avait prévalu de passer outre, Okuma le fait dissoudre en avril 1915, et s'adresse directement au pays. En dépit de son grand âge — il avait soixante-dix-huit ans — et de sa jambe de bois, il dirige en personne une ardente campagne politique dans tout le pays. Les électeurs soutiennent à une majorité écrasante sa politique. Elle semblait devoir prévaloir. Mais en 1916, devant la sourde hostilité du Genro, il est forcé d'abandonner ses fonctions. Alarmé par le précédent que venait de

créer Okuma en s'appuyant sur le peuple et des hommes nouveaux, le Genro imposa un gouvernement Terauchi entièrement constitué de membres des clans. La grande popularité personnelle de Terauchi, l'espoir de voir appliquer en Chine et en Sibérie une politique de force, devaient faire passer cette combinaison réactionnaire. L'évolution démocratique subit alors un temps d'arrêt. L'impérialisme l'emporta. L'on vit alors chez ces oligarques imbus d'esprit allemand un mouvement sensible vers l'Allemagne : des bruits couraient au commencement de 1918 sur des transactions secrètes avec elle : on disait ouvertement que le Président du Conseil et le Ministre de la Guerre, l'un et l'autre saturés d'influences allemandes, étaient favorables à un rapprochement qu'encourageaient les succès allemands pendant la grande offensive de mars 1918 : on attaqua avec virulence l'alliance anglo-japonaise : on exalta les vertus des régimes autocratiques et militaristes. Mc Govern cite à ce propos comme un symptôme significatif de cet état d'esprit, un discours du Gouverneur général de Formose — il y occupait lui-même des fonctions d'administrateur — prononcé devant lui. « La démocratie, disait ce brave germanophile, signifie toujours dégénérescence. Comparez la France de Louis XIV à la France contemporaine, la Russie sous les Tsars à la Russie sous les Bolcheviki. La Chine, le Mexique, les républiques sud-américaines : sont-ce là de grandes puissances? Même les Etats-Unis ne possèdent pas la force durable que seuls les Empires forts détiennent. »

Nos succès vinrent à temps. Mc Govern ajoute : « Si les Allemands avaient été victorieux, le Cabinet serait sans doute resté au pouvoir pendant quelque temps encore. Mais à l'automne de 1918, le triomphe de la démocratie à l'étranger et des mécontentements intérieurs le firent tomber ».

Ce fut Hara, chef du parti Seiyukai, le premier plébéien[1] à devenir Président du Conseil, qui prit le pouvoir. Ce soi-disant libéral, qui hérite des traditions de la vieille bureaucratie civile, est l'ennemi des radicaux ; et s'il n'a point de liens directs avec la clique militariste, est impérialiste et expansionniste à plaisir, comme le prouve abondamment sa politique vis-à-vis de la Chine. Cet ancien soutien du Cabinet Terauchi a toujours professé la doctrine « l'Asie aux Asiatiques », et en réponse au cri du « Péril Jaune » a lancé le cri du « Péril Blanc ». Les dernières élections (mai 1920) ont montré, en ramenant une grosse majorité du Seiyukai, qu'il sait manier les fonds secrets, et que la « manière forte » est encore le meilleur moyen de réussir politiquement au Japon.

***

Cette corruption générale et cette impuissance des partis ne sont pas les seules causes de l'infériorité du système japonais et de la domination des grands chefs expérimentés. La médiocrité générale des représentants en est également responsable. M. Ozaki, qui fut ministre de la Justice, déclara publiquement : « La chambre basse est une assemblée des types humains les plus vils. Des penseurs rassis qui assistent à ses délibérations ont l'impression de pénétrer dans un enfer ou une réunion de véritables démons. Espérer y apprendre quelque chose serait la pire des erreurs. Les conditions de corruption et de dégradation morale qu'on y trouve soulèvent la nausée ». Si exagérées que puissent paraître ces paroles, d'autres Japonais éminents, et notamment Okuma, les confirment [2]. Tous ceux qui ont assisté

1. Depuis élevé au rang de Vicomte.

2. Voir Lawton, *The Empires of the East*, tome I, p. 543 et suivantes : Putnam Weale, *The Coming Struggle in the Far East* : Okuma, *Fifty Years of New Japan*

aux débats des sessions, d'ailleurs si courtes de la Diète [1], sont unanimes à s'étonner de leur vide et de leur puérilité. Les questions les plus importantes, telles par exemple que l'introduction du suffrage universel, sont traitées sans aucune ampleur et sans sérieux : Hershey (p. 232) dit que ces débats n'auraient pas fait honneur aux membres d'une école secondaire américaine.

Il est clair que l'éducation politique du Japon est encore à faire. M. Osaki lui-même, qui est en faveur d'un suffrage étendu à tous ceux qui ont de l'instruction, le reconnaît. Il dit : « La cause de la corruption dont souffre le Japon aujourd'hui doit en dernière analyse être attribuée à ce fait que le droit de vote a été accordé à trop de gens qui ne savent pas bien s'en servir ou qui n'en comprennent pas la valeur. Il faut que le Gouvernement développe l'intelligence du peuple, afin que le suffrage, au lieu d'être un bienfait, ne devienne pas une malédiction ». Les politiciens de profession ne sont pas mieux préparés à leur tâche : une minorité seulement est capable de travail utile, et c'est elle qui constitue les commissions qui seules le fournissent. Les autres ont, plus encore que nos politiciens, et c'est tout dire, leurs tares : l'ignorance présomptueuse, la légèreté, l'incapacité de tout travail sérieux, la vanité grossière, la foncière médiocrité morale et intellectuelle due à une sélection à rebours, encore aggravée par les bassesses démagogiques qui assurent le succès électoral, et

1. « Le Gouvernement considère que la session de la Diète est une maladie constitutionnelle que l'on est obligé de supporter, mais dont on doit abréger le plus possible la durée (qui est légalement de trois mois par an, mais qu'on réduit à moins de deux mois). La Chambre se réunit trois fois par semaine à une heure. Mais les sessions où la Chambre siège en tout plus de quarante jours sont exceptionnelles; et une séance qui dure jusqu'à six heures du soir soulève les commentaires de la presse par sa longueur extraordinaire. » Mc Laren, p. 357.

par l'atmosphère de constante excitation malsaine de la Chambre.

*
* *

Telle, brièvement, a été jusqu'ici l'évolution politique et administrative du Japon. Les parties efficaces du régime sont en somme : d'une part, celles qui ont leurs racines dans le passé et s'adaptent aux habitudes héréditaires — l'institution du Genro, la domination d'un groupe d'oligarques expérimentés, l'organisation de la bureaucratie et d'un socialisme d'Etat : et d'autre part, dans une mesure moindre, les parties matériellement réorganisées sur le modèle occidental ou relativement faciles à imiter — les finances, le commerce, l'industrie, l'instruction publique, les travaux publics. Les parties absolument insuffisantes sont : le régime politique, la représentation élue, le système des partis, les œuvres d'assistance sociale, les organisations ouvrières. L'ensemble reste, sous des apparences de régime représentatif, une autocratie militariste et bureaucratique maîtresse absolue des destinées du pays.

CHAPITRE II

L'expansion japonaise.

Ainsi constitué, le Japon est condamné à l'effort incessant et à l'expansion par deux fatalités, l'une politique, l'autre économique.

Il doit d'abord lutter pour préserver son existence même, et il ne peut y parvenir qu'en s'armant formidablement. Il lui faut ensuite par des manifestations répétées de force s'imposer au respect de l'Europe et en arracher la reconnaissance de son égalité. Le souci de sa sécurité autant que de sa dignité l'y oblige : il lui faut faire sentir aux puissances occidentales qu'il ne tolérera pas d'être traité par elles comme les autres pays asiatiques, qui sont pour elles matière à exploiter et à dominer. Pour pouvoir s'armer et suffire aux impérieuses exigences de sa situation, il lui faut créer avec rapidité les ressources qui lui manquent et les augmenter sans cesse. Ce pays agricole doit s'industrialiser; ce peuple coupé jusqu'alors du monde entier, sans commerce, sans expérience, inapte aux affaires et qui en a le mépris, doit organiser puissamment des échanges avec le reste du monde, et pour cela surproduire et consentir des sacrifices jusqu'alors inconnus. Pour s'élever ainsi au rang des grandes puissances et se maintenir devant la concurrence et les menaces de ses rivales, le Japon tout entier est forcé de se tendre dans un effort dangereux par son intensité croissante et

nécessaire. La guerre avec la Chine, l'expédition de Pékin, la guerre avec la Russie, toutes trois imposées par des nécessités inéluctables, et qui lui valent un prestige constamment accru, et partant une sécurité toujours plus grande, épuisent les finances et les forces de ce pays pauvre. Dans l'espace de dix ans, il fournit un effort militaire et financier qui aurait éprouvé un grand Etat européen ancien; et il naît seulement à la vie politique et industrielle. Et cet effort prodigieux, il le déploie dans l'instabilité d'une vie mal assise encore et d'une situation intérieure trouble. L'énormité de l'enjeu, d'immédiates satisfactions d'amour-propre, la promesse d'immenses avantages futurs pouvaient seules faire consentir de tels sacrifices et justifier pareille politique.

D'autre part la situation économique du Japon l'accule plus cruellement encore à cette politique d'expansion. Le seul accroissement de sa population suffit à l'y contraindre. Celle-ci augmente chaque année de huit cent mille unités que le pays ne peut nourrir. De plus l'immensité et la rapidité des transformations qu'il a dû subir ont profondément troublé sa vie et créé un prolétariat misérable : son organisation nouvelle, les guerres ruineuses exigent la création de débouchés à son commerce, à son industrie, fébrilement développés pour en couvrir les frais. Sous peine de mort, le Japon doit trouver des exutoires au surplus de cette population et de sa production qui s'accroissent sans cesse.

Toute la politique extérieure et intérieure du Japon est dominée par ces deux fatalités. A mesure que grandit sa puissance et avec elle ses ambitions, ses besoins et sa misère, il lui faut trouver des ressources intérieures de plus en plus énormes, des territoires extérieurs nouveaux qui lui procureront et des terres de colonisation et les matières premières qu'il ne possède pas. Il lui faut Formose, la Corée, la Chine ;

il lui faut des marchés où vendre, des terres à riz d'où faire venir de quoi nourrir ses pullulantes multitudes ; il lui faut du fer, du coton, de la laine, tout ce que le Japon ne produit pas ; il lui faut le droit pour ses sujets de s'établir en Amérique, en Australasie sur un pied d'égalité avec les Blancs. Comme l'Allemagne et l'Italie, il est condamné à un impérialisme agressif et pour les mêmes raisons : comme elles, tard venu dans le Comité des nations, il trouve partout où ses ambitions lui paraissent légitimes, déjà installées des rivales qui ont pris tout ce qui méritait d'être pris. Il ne peut vivre qu'en s'étendant sans cesse, et il ne peut s'étendre qu'au prix de sacrifices surhumains et en luttant contre de formidables forces hostiles. L'expansion et la guerre heureuse sont des conditions de paix intérieure. L'impérialisme est une condition de vie. Telle est la loi et la tragédie de son existence. Ce sont elles qui justifient dans une certaine mesure ses actes.

I

Le développement intérieur.

§ 1. — Vue d'ensemble : progrès généraux.

La rapidité de la transformation politique du Japon est certes un des phénomènes les plus extraordinaires de l'histoire. Sa transformation militaire et navale, industrielle, économique, la création de son outillage général — administration, justice, enseignement, postes, télégraphe, travaux publics — sont plus extraordinaires encore. Je ne puis en donner qu'un court résumé, et sur la prospérité du Japon quelques chiffres significatifs.

Tout était à créer ; le pays manquait de moyens de communication, de marine marchande, de marine de guerre, d'armée, d'industrie ; son commerce était nul,

ses pêcheries inorganisées, ses forêts mal exploitées, son agriculture arriérée. On sait avec quelle soudaineté et quelle efficacité le Japon s'est armé : très vite il a pu se passer d'instructeurs européens, et fabriquer lui-même ses canons et ses cuirassés, organiser ses arsenaux, ses usines spéciales et tous les cadres qu'il lui fallait. Le développement des chemins de fer et des moyens de stimuler l'activité commerciale et industrielle du pays ne fut pas moins prestigieux : en 1918 le Japon est pourvu de dix mille kilomètres de chemins de fer, d'innombrables tramways, d'une puissante marine marchande qui pour les vapeurs seuls dépasse deux millions et demi de tonnes ; et partout les travaux sont poussés avec énergie.

Le produit des pêcheries, dont l'importance est capitale chez ce peuple d'ichthyophages, monte en 1900 à cinquante-six millions de yen ; en 1916, à cent deux millions. Les exportations de soie valaient en 1893 vingt-huit millions de yen : en 1907, quatre cent cinquante millions. L'exploitation scientifique des mines a porté la valeur de leur production de cent cinq millions de yen en 1905 à quatre cent quarante-deux millions en 1912, et l'utilisation de la houille blanche est devenue générale.

Quant au commerce, celui-ci se chiffrait au bout de dix ans, en 1877, par cinquante millions de yen, exportation et importation comprises ; en 1887 par quatre-vingt-dix-sept millions ; en 1897 par trois cent vingt-huit ; en 1907 par neuf cent vingt-sept ; en 1916 par près de deux milliards de yen. La guerre mondiale, qui absorbe entièrement les puissances européennes et laisse le champ libre en Extrême-Orient, accroît vertigineusement la prospérité du Japon. Le *Kokumin* du 28 avril 1917 estime à sept milliards de yen l'excédent des exportations et des importations depuis août 1914 : il faut ajouter plus d'un milliard pour l'exportation du matériel de guerre, le fret ma-

ritime et les assurances. Cette prospérité permet d'amortir la dette étrangère jusqu'à concurrence de 224 millions: en même temps le Japon devient créditeur des autres pays, pour une somme de 339 millions de yen. En 1916, le commerce extérieur du Japon était de 1.675.865.000 yen; en 1917, de 2.345.111.000 yen, et l'excédent de l'exportation était de 584.109.000 yen. En 1918, les exportations et les importations atteignent la somme de 3.617.662.000 yen; en 1919, 4.273.419.000 yen[1]. Quarante ans auparavant, elles n'étaient, je l'ai dit, que de cinquante millions de yen: elles étaient donc presque cent fois plus considérables. C'était la première fois dans l'histoire qu'on assistait à pareille expansion. Et la dette ne dépasse pas deux milliards et demi de yen. La réserve d'or qui était de trois cent millions de yen au commencement de la guerre s'élève à la fin de 1917 à un milliard quatre-vingt-treize millions de yen ; en 1918, à un milliard six cents millions.

A cette richesse, le peuple, malgré l'accroissement continuel du coût de la vie, participe comme les capitalistes: les dépôts aux Caisses d'Epargne de l'administration postale en quatre ans passent de 201 millions de yen à 424 millions: les dépôts dans les banques de Tōkyo seul s'élèvent à 756.110.000 yen le 6 janvier 1917, dépassant de 254.980.000 yen le chiffre de l'an dernier: les prêts effectués par les banques atteignent 638 millions de yen. Le Japon profite, comme les Etats-Unis de la ruine de l'Europe. Il s'assure des marchés nouveaux, accapare ceux

1. Dans le *Current History of the World*, nov. 1920, M. A. M. Young du *Japan Chronicle* donne un tableau complet des effets de la guerre sur le commerce japonais, chiffres rectifiés.

En 1917, les exportations l'emportent sur les importations par 567.194.000 yen ; en 1918, par 293.957.000; en 1919, les importations au contraire dépassent les exportations par 74.587.000 et pour les six premiers mois de 1920, 478.568.000. La rupture d'équilibre est devenue inquiétante, et continue à s'accroître.

de ses rivaux, développe avec intensité ses industries. D'énormes sommes sont consacrées à la fondation d'usines nouvelles. Les industries textiles augmentent leur capital de 5.330.000 yen, les chimiques de 1.133.499: la Banque du Japon estime pour le premier semestre de 1916 à 657.800.000 yen[1] les sommes engagées dans ces nouvelles entreprises, et à 870 millions de yen celles que l'on consacre au développement des anciennes pendant le premier semestre de 1917. En 1917, cinq mille soixante-quatre nouvelles entreprises viennent s'ajouter à celles-ci, avec un capital de 404.400.000 yen. Le *Jiji* du 5 décembre 1918 donne un tableau d'ensemble des mises de fonds effectuées jusqu'à fin novembre à de nouvelles entreprises ou au développement des anciennes: l'ensemble atteint 2.962.502.000 yen, en augmentation sur 1917 de 1.037.733.000, et sur 1916 de 1.988.173.000.

D'autre part, la marine marchande passe de 1.826.644 tonnes en 1908 à plus de trois millions de tonnes en 1918, et donne en moyenne des dividendes de 60 °/₀. Telle filature distribue en 1917, soixante pour cent de dividendes à ses actionnaires[2]. La progression de certaines compagnies est étourdissante: la société sucrière de Formose, fondée avec un capital de un million de yen, a maintenant un fonds de 29.800.000 yen, et verse à ses actionnaires des dividendes de vingt-trois pour cent: la Compagnie Nippon Yusen Kaisha de 70 °/₀: une autre, la Nihon Seimi Kaisha, de 80 °/₀. Les taux de 60 °/₀ sont courants. La Compagnie Meiji de Kobe (transports maritimes) atteint même le chiffre de 200 °/₀. Les dépôts effectués dans les banques de Tōkyo passent de 439 mil-

1. Le yen valait 2 fr. 55.

2. Voir l'article de M. Oka Minoru, chef du Bureau du Commerce et de l'Industrie, dans le numéro de février 1917 du *Taiyo*. On estime à vingt mille le nombre des usines en 1917, et des ouvriers à 1.200.000.

lions en 1914 à 1.086 millions en 1917 : dans celle d'Osaka de 233 millions à 805 millions.

Tel est l'accroissement prodigieux de la richesse japonaise. Il n'est pas dû seulement aux hasards de la grande guerre. Il tient aussi à l'admirable organisation de toutes les forces vives du pays que poursuit l'Etat. Celui-ci peu à peu, par des moyens parfois condamnables, évince du Japon et de ses dépendances les négociants et les capitaux étrangers : il le libère de ses servitudes européennes, notamment en ce qui concerne les matières tinctoriales qu'il avait jusqu'alors demandées à l'Allemagne. Au dehors, il donne au service consulaire japonais une efficacité supérieure : partout il fait converger tous les efforts pour porter au maximum le développement économique de l'Empire. On voit avec quel succès ce socialisme d'Etat s'est jusqu'ici justifié par les résultats qu'il a obtenus.

§ 2. — Conséquences sociales de ce développement.

A ce tableau il y a des ombres. Le Japon souffre de sa prospérité même. Il y a pléthore d'or. La réserve, je l'ai dit, a passé de 300 millions de yen en 1914, à 1.600.000.000 en décembre 1918 et augmente toujours. Le prix de la vie monte sans cesse, amenant la misère prolétarienne, les grèves, les émeutes même. Emporté par sa fièvre, le Japon n'a pas le temps d'adapter son organisation sociale aux nouvelles conditions de sa vie : il sacrifie tout, et la matière humaine comme le reste, à l'accroissement de cette production forcenée. Des rapports médicaux autorisés dénoncent les conditions de travail dans les usines qui vivent surtout au Japon de la main-d'œuvre féminine [1] : elles constituent un danger pour la race. Les

1. 58 % des ouvriers sont des femmes. Au-dessous de quinze ans, 82 % des ouvriers sont du sexe féminin (*Japan Year Book*, 1920, p. 298.)

fines et délicates japonaises, acculées par la croissante misère à toutes les soumissions, acceptent un esclavage démoralisant et meurtrier. Voici ce qu'en dit un rapport médical publié par le *Japan Year Book* de 1915 :

« Les ouvrières dans les usines japonaises s'élèvent au nombre de cinq cent mille[1], dont trois cent mille ont moins de vingt ans. Dans cette armée de femmes, quatre cent mille sont occupées par les industries du coton, de la laine et des matières tinctoriales. Soixante-dix pour cent de ces femmes sont logées dans les usines mêmes, ce qui équivaut à une espèce d'emprisonnement. Le travail dans les fabriques de soie grège dure en moyenne de treize à quatorze heures par jour, et dans les usines à textiles, de quatorze à seize heures. Les heures qui restent sont prises par le sommeil, la toilette, etc. Il n'est pas étonnant que la santé de ces jeunes femmes soit gravement compromise par de telles conditions de travail. Dans les filatures, le travail de nuit alterne tous les sept ou huit jours avec le travail de jour. Ce travail de nuit altère à ce point la santé des femmes qu'au bout d'une semaine elles ont considérablement perdu de leur poids. Cette perte peut être en partie compensée pendant la semaine suivante par le travail de jour. Mais le travail de nuit, bien qu'il soit intermittent, finit par ruiner la santé des ouvrières. Aucune ne résiste à cette usure plus d'une année. Au bout de ce temps la mort, la maladie ou l'abandon du travail en est la conséquence inévitable. Il en résulte que 80 °/₀ des ouvrières quittent les usines chaque année pour une raison ou pour une autre; cette perte est immédiatement compensée par l'arrivée de nouvelles ouvrières. La nourriture que fournissent les réfectoires des usines peut être supportée par la catégorie des femmes où l'on recrute les ouvrières, mais tout le reste est tout simplement nauséabond. Les femmes appartenant aux équipes de jour et de nuit n'ont qu'un seul lit, qui par conséquent n'est jamais aéré, ni nettoyé, ni exposé au soleil, puisque sitôt qu'une ouvrière le quitte, une autre la remplace. Par conséquent la tuberculose se répand en épidémie parmi les ouvrières.

Le nombre des femmes que l'on attire ainsi dans les usines est d'environ deux cent mille par an. Sur ce nombre cent vingt mille ne rentrent jamais à la maison paternelle ; elles deviennent des vagabondes et passent d'une usine à l'autre, ou prennent

1. Exactement 559.823 en 1915. En 1917, 713.120. En 1920, près d'un million.

service dans des maisons de thé, ou deviennent des prostituées. Parmi les quatre-vingt mille femmes qui rentrent à la maison, environ treize mille sont malades, et environ 25 °/₀ sont atteintes de la tuberculose. » (*The Japan Chronicle*, mars 1914.)

C'est l'avenir même de la race qui est menacé par cette exploitation impitoyable des femmes. La tuberculose et la syphilis font de terribles ravages[1]. L'exploitation de l'enfance n'est pas moins grave.

Le paupérisme, inconnu dans l'ancien Japon, prend des proportions inquiétantes : des quartiers entiers d'Osaka, de Kyōto, de Tōkyo sont habités par des miséreux qui vivent dans des huttes de deux nattes (deux mètres carrés), dont la construction coûte vingt yen et où, vêtus de haillons, ils se nourrissent d'ordures. Dès 1900, M. Dumolard faisait un tableau saisissant de ces quartiers[2]. (*Le Japon politique, économique et social*, p. 178) : depuis lors les conditions qu'il décrit n'ont fait qu'empirer : en 1915, le *Japan Mail* (29 août) estime à deux cent cinq mille huit cents le nombre des miséreux qui à Tōkyo reçoivent des secours du Fonds Impérial charitable et autres organisations semblables. Le témoignage le plus récent, celui de M. Sidney Greenbie dans son curieux livre *Japan, Real and Imaginary* (New-York, Harpers

1. Voir le *Japan Year Book*, 1920, p. 288.
2. « Les souvenirs que m'a laissés une visite détaillée de la rue de Shinami dans le quartier de Shiba sont assurément parmi les plus tristes et les plus lamentables qui me restent de mon séjour au Japon. Ils s'associent pour moi avec les visions les plus repoussantes des quartiers misérables de Séoul et de Pékin. Qu'on s'imagine quatre à cinq cents maisons déguenillées, branlantes et malpropres au delà de ce que l'on peut rêver, avec de l'eau gluante et nauséabonde tombant de tous côtés ; des cadavres de rats pourrissant dans les coins ; et errant au milieu de tout cela, les figures faméliques des malheureux dont ces bouges sont le seul logis. Quelques pieds carrés d'une natte de paille noircie, fanée sur laquelle les petits enfants se traînent, sont tout l'espace réservé à une famille. »

Bros, 1920) montre que la situation empire toujours. Sa longue description (p. 329-336) des quartiers populaires de Kōbe (Sinkawa) de Kyōto et de Tōkyo dépasse en horreur celle de M. Dumolard. En voici quelques extraits :

« Dans les rues de Shinkawa, on peut toucher les constructions des deux côtés en étendant les bras, et les pièces de ces huttes n'ont que trois mètres sur deux ; aucune maison ne contient plus d'une pièce ; chacune protège cinq à six personnes contre le vent et la pluie. L'air et la lumière n'entrent que par une porte qui a cinq pieds de haut. Tous les effets personnels des habitants tiendraient dans un sac à main... 60 °/₀ des habitants de Shinkawa sont en état de gagner leur vie ; 20 °/₀ sont malades ; on les voit étendus sur les nattes de ces abris immondes et ouverts ; 20 °/₀ n'écartent la maladie et la mort qu'en mendiant ou en fouillant les boites à ordure. » — « A Tōkyo, on trouve les « Tunnel Slums » (bouges en couloir) — des rangées de maisons divisées en douze à vingt compartiments comme un wagon de sleeping-car, dos à dos. Chaque compartiment à trois nattes abrite des familles de cinq à six personnes. Comme chaque natte a six pieds sur trois, tous les membres d'une même famille vivent en commun ; et comme ces compartiments s'ouvrent les uns sur les autres, la promiscuité est complète entre les familles voisines. Au bout de ces sombres couloirs se trouvent les cuisines et les cabinets d'aisance de la communauté. Un espace de dix-huit pouces sépare ces bouges. L'air et la lumière y sont des quantités négligeables. »

Hershey (*Modern Japan*, p. 180) décrit ainsi une section de la ville de Kōbe :

« Elle contenait mille neuf cent quarante-quatre maisons de deux nattes (deux mètres carrés). Dans les onze divisions de cette section se trouvaient sept mille cinq cent dix personnes. La plupart des ruelles n'étaient que des couloirs étroits, bordés d'un ruisseau ouvert où coulait un peu d'eau lente. Quelques-uns des habitants lavaient des légumes ou du linge dans cette eau. A l'extrémité supérieure de la ruelle où aboutissaient deux autres ruelles, se trouvait une cuve ouverte, entourée d'un garde-fou en fer et exposée à tous les yeux, qui servait de cabinet d'aisance à la communauté. Les excréments humains débordaient de ce récipient dans le ruisseau où les gens lavaient leurs légumes et leur linge. »

Cette misère n'atteint pas seulement les habitants des villes : beaucoup de paysans ne sont pas moins malheureux. L'immense majorité de ceux-ci mènent une existence précaire : la misère les guette ; sur 100 fermiers 70 vivent de moins d'un hectare de terre : 3 °/₀ seulement cultivent trois hectares : très peu sont propriétaires de leurs champs. Ils ne peuvent vivre qu'en élevant des vers à soie et en pratiquant de petits métiers qui suppléent à l'insuffisance de leur production. Et malgré l'intensité de leur effort, la famine les atteint périodiquement :

« En 1914, le Gouvernement a publié la nouvelle saisissante que pendant l'hiver *neuf millions* de personnes dans les parties septentrionales de l'empire, y compris le Hokkaido, avaient un besoin urgent de secours. Un article du révérend J. P. Neone nous apprend que les souffrances des ruraux pendant ces périodes critiques sont aiguës : « Des milliers de gens, dit-il, n'ont d'autre lit que quelques haillons, aucun moyen de se chauffer, et rien à manger[1]. »

Si j'ai insisté un peu longuement sur ces conséquences de l'expansion intérieure japonaise, c'est que le touriste ordinaire n'en voit rien, et que ces tares, soigneusement dissimulées, menacent l'existence même du Japon. Pareille misère, créée automatiquement par les mêmes forces que la richesse et plus rapidement qu'elle, ne peut indéfiniment grandir sans amener l'écroulement du système tout entier. Sans doute, ces bouges sont le produit inévitable de la « civilisation », et des quartiers semblables déshonorent pareillement toutes les grandes villes, Londres, New-York, Paris, Berlin. Mais nulle part la lutte pour l'existence n'est plus cruelle que dans ce paradis de fleurs et de geisha que décrivent avec tant de lyrisme les panégyristes du Japon.

Inutile de dire que la surproduction forcenée imposée pendant la guerre mondiale n'a fait qu'aggra-

1. Hershey, p. 180.

ver cette misère : ces conditions d'existence sont devenues plus générales encore, et le nombre des victimes a plus que doublé. Le Japon connaît les horreurs de toute expansion industrielle trop rapide et la désintégration sociale qui la suit. La législation ouvrière comme les remèdes gouvernementaux sont insuffisants ; la charité est impuissante à lutter contre l'énormité du mal. Ce mal grandit sans cesse et produit ses effets inévitables. Les idées socialistes, anarchistes mêmes, se font jour malgré la répression impitoyable. Il est clair que le Japon ne pourra longtemps soutenir le paradoxe de sa situation politique, où un gouvernement autocratique côtoie la liberté — proclamée, sinon réelle — de la presse, un système soi-disant représentatif, l'enseignement intensif, un régime industriel qui crée un croissant prolétariat misérable et révolté.

D'autre part, l'extraordinaire prospérité du Japon n'est due qu'à des causes momentanées. Une crise économique est imminente. Le formidable accroissement des salaires et du prix de la vie prive le Japon d'une de ses plus grandes supériorités dans la lutte : le bas prix de sa production. Aujourd'hui le travail japonais est un des plus coûteux du monde entier[1].

1. Voir dans le *Japan Chronicle* du 15 mai 1920, l'article de M. Robert Young sur le « Cheap Labour Myth ». Les chiffres qu'il donne d'après des autorités japonaises sont du plus haut intérêt, et indiscutables. Entre autres choses il dit : « Beaucoup de travailleurs japonais touchent des salaires peu inférieurs à ceux d'un ouvrier américain ou anglais, supérieurs à ceux de beaucoup de travailleurs européens, tandis que leur travail est nettement inférieur. Quant aux petits travaux usuels, il est plus difficile de les faire exécuter et ils coûtent plus cher qu'aux Etats-Unis ou en Angleterre. Pourquoi d'ailleurs en serait-il autrement ? Comment peut-on s'attendre à ce qu'un ouvrier japonais fasse un travail pour un salaire moindre que l'Européen, puisque sa nourriture, ses vêtements, son logis lui coûtent aussi cher, ou plus cher que dans d'autres pays ?... Le prix du terrain même au Japon est infiniment plus élevé qu'en

Et précisément au moment de cette crise, alarmés par le développement de cette concurrence nouvelle, certains Etats frappent de droits presque prohibitifs la sortie de certaines matières premières — coton, laine — ou comme la France, interdisent chez eux l'entrée de la soie japonaise. Surtout — chose grave entre toutes — les Etats-Unis défendent l'exportation de leur fer, de leur acier, de leurs pétroles. Ils imposent ainsi au Japon des conditions d'existence intolérables, et l'impérialisme qu'ils sont les premiers à condamner.

§ 3. — Développement des forces militaires du Japon.

C'est par le développement de l'armée et de la marine, autant que par l'accroissement de ses forces économiques qui en sont la condition, que le Japon pourvoit à sa sécurité, et compte assurer son expansion. Et ce développement est, à coup sûr, parmi toutes les manifestations de sa force, la plus extraordinaire.

Dès les premiers jours de la restauration, le service obligatoire a été introduit, l'entraînement intensif des corps d'officiers; on décide la création d'arsenaux, d'usines et d'écoles spéciales. On fit appel d'abord à la France pour l'organisation de l'armée nouvelle; et, après les désastres de 1870, à l'Allemagne. A partir de cette date, l'influence prussienne devient prépondérante, non seulement dans l'armée, mais dans l'instruction publique, et dans tous les domaines

Angleterre, plus élevé même que dans les environs de New-York » (suivent des chiffres à l'appui de cette affirmation). Et il termine son article en disant : « La vie est devenue si coûteuse au Japon que l'on entrevoit le moment où le travail japonais sera le plus cher du monde entier ».

de l'activité et de la pensée japonaises[1]. Dès 1877, trente et un mille six cent quatre-vingts soldats dressés selon les méthodes européennes étaient en état de servir; et lors de la révolte des Satzuma, ces conscrits montrèrent leur supériorité sur les Samou-

1. La victoire du Japon sur les Russes ne fut nulle part acclamée comme en Allemagne. Elle paraissait aux Allemands comme une victoire des méthodes allemandes. Les officiers japonais envoyèrent d'ailleurs des dépêches triomphantes à leurs instructeurs allemands, en leur attribuant le mérite de leurs succès Des panégyristes aveugles du Japon ont nié la prépondérance de cette influence germanique; bien à tort. Elle est reconnue par les Japonais eux-mêmes. J'ai déjà fait allusion à l'article du Dr Anesaki, qui n'est pas un témoin suspect. En décembre 1918, le Dr Yujiro Mikaye, patriote et publiciste de grande influence, écrivait : « L'armée japonaise a été organisée sur le modèle allemand. Il en fut de même de notre système politique, notre législation, nos sciences et tout le reste. Les admirateurs du système militaire allemand étaient portés à croire que le système politique allemand était le meilleur, comme l'était son système militaire. Les fervents de la science allemande de même déclaraient que le Japon devait suivre l'Allemagne dans tous les domaines de ses activités nationales ». (Cité par Millard, *Democracy and the Eastern Question*, p. 44.) Tous les changements dans l'organisation de l'Instruction Publique en 1873, 1879, 1886, marquent un progrès de l'influence allemande. Les écoles de médecine et du génie étaient entièrement dominées par des Allemands : tout le Droit commercial japonais fut copié sur celui de l'Allemagne. Et John Spargo (*Russia as an American Problem*, New-York 1920, p. 147) écrit qu'un écrivain considérable japonais lui dit en 1918 : « Nous autres Japonais nous avons été trop complètement germanisés dans toutes nos manières de penser, surtout politiquement. Que l'Allemagne triomphe dans cette guerre ou non, la plus grande tâche qui attend le Japon est de se débarrasser de ce très grand mal. *Il nous faut dégermaniser le Japon* si nous voulons vivre heureux et en paix avec le reste du monde ».

Nul n'a pour le Japon une sympathie plus vive que moi. Mais c'est précisément cette sympathie qui me fait croire que ce qu'on lui doit avant tout, c'est la vérité. Il est de force à la supporter, et a assez de vertus pour qu'on ne dissimule pas quelques inévitables défauts, qu'il partage d'ailleurs avec beaucoup d'autres pays. (Voir mes *Etats-Unis et la Guerre*, Alcan, pp. 109, 256-260.)

raï[1] qui les méprisaient. En 1879, la durée du service militaire fut portée de sept à dix ans : en 1883 à douze ans : aujourd'hui elle atteint dix-sept ans et quatre mois. Lors de la déclaration de guerre à la Chine, le Japon disposait d'une armée de deux cent quarante mille hommes : après la victoire, ce nombre fut doublé : pendant la guerre avec la Russie, il jeta un million cinq cent mille hommes en Mandchourie. Aujourd'hui, il est difficile de savoir quels sont les chiffres exacts des effectifs : le gouvernement les dissimule avec soin. Mais on sait que les projets adoptés par la diète doivent donner en 1930 une armée active de sept cent quarante mille hommes, des réserves de sept cent quatre-vingts mille, une armée territoriale de trois millions huit cent cinquante mille. Telle est la puissance militaire formidable dont disposerait alors le Japon.

***

Les progrès de la marine n'ont pas été moins rapides : son efficacité prouvée dépasse encore celle de l'armée. Elle est partie cependant de plus bas encore, car la politique du Shogunat avait amené la disparition complète des flottes d'Hideyoshi, des corsaires même. On commença par acheter des navires à la Hollande, à l'Angleterre ; on organisa bientôt à Yokosuka, sous la direction d'experts français, des chantiers de construction : en 1871, on fonde l'Académie navale, le premier arsenal, un hôpital maritime : en 1873, la première station navale. L'Angleterre prête des conseillers ; d'abord le commandant, plus tard amiral, Sir R. Tracey, puis en 1873 le commandant Douglas et tout un corps d'experts ; enfin le vice-amiral John Ingles : dès 1875 les chantiers japonais ainsi dirigés ont pu lancer de

1. De part et d'autre les pertes atteignirent 33 % des effectifs.

grands navires de guerre entièrement construits par leurs propres moyens ; et dès avant la guerre sino-japonaise ils avaient éliminé les derniers conseillers étrangers et suffisaient seuls à tous les besoins de construction. Aux chantiers de Yokosuka, on ajouta les chantiers de Kure, de Sasebo, de Maidzuru et de Muroran : on organisa plus tard des écoles de tir, de lancement des torpilles et, enfin, d'aviation navale. Le personnel est formé dans l'Académie Navale, l'Ecole du Génie Maritime, l'Ecole de Guerre maritime : on sait avec quelle efficacité. Lors de la déclaration de guerre contre la Chine, le Japon possédait vingt-huit navires modernes parfaitement armés et équipés, d'un tonnage de cinquante-sept mille tonnes, et vingt-quatre torpilleurs : il avait déjà dépensé pour leur construction une somme de deux cent quarante millions de yen. La victoire amena un redoublement d'efforts : en 1904, la Russie eut affaire à une flotte de six cuirassés d'un total de quatre-vingt-quatre mille six cent cinquante-deux tonnes et huit croiseurs cuirassés, en tout soixante-treize mille neuf cent quatre-vingt-deux tonnes : et quarante-quatre croiseurs s'élevant à cent onze mille quatre cent soixante-dix tonnes ; dix-neuf destroyers et quatre-vingts torpilleurs. On vota pour la période 1905-1916 une nouvelle somme de trois cent cinquante millions de yen ; si bien qu'en 1916 le Japon possédait huit croiseurs cuirassés armés de douze canons de quinze pouces, dont quatre de vingt-sept mille tonnes et de soixante-quatre mille HP chacun ; 9 croiseurs de première class[illegible] de deuxième classe, sans compter les vaiss[illegible] moindre importance ; soixante destroyers, [illegible] torpill[illegible] et dix-sept [illegible] : d'a[illegible] en [illegible] de construct[illegible]allèlemen[illegible]anisa [illegible] l'armée et la [illegible] servic[illegible] et un [illegible] médical au [illegible] toutes [illegible]des s[illegible]

raï[1] qui les méprisaient. En 1879, la durée du service militaire fut portée de sept à dix ans : en 1883 à douze ans : aujourd'hui elle atteint dix-sept ans et quatre mois. Lors de la déclaration de guerre à la Chine, le Japon disposait d'une armée de deux cent quarante mille hommes : après la victoire, ce nombre fut doublé : pendant la guerre avec la Russie, il jeta un million cinq cent mille hommes en Mandchourie. Aujourd'hui, il est difficile de savoir quels sont les chiffres exacts des effectifs : le gouvernement les dissimule avec soin. Mais on sait que les projets adoptés par la diète doivent donner en 1930 une armée active de sept cent quarante mille hommes, des réserves de sept cent quatre-vingts mille, une armée territoriale de trois millions huit cent cinquante mille. Telle est la puissance militaire formidable dont disposerait alors le Japon.

***

Les progrès de la marine n'ont pas été moins rapides : son efficacité prouvée dépasse encore celle de l'armée. Elle est partie cependant de plus bas encore, car la politique du Shogunat avait amené la disparition complète des flottes d'Hideyoshi, des corsaires même. On commença par acheter des navires à la Hollande, à l'Angleterre ; on organisa bientôt à Yokosuka, sous la direction d'experts français, des chantiers de construction : en 1871, on fonde l'Académie navale, le premier arsenal, un hôpital maritime : en 1873, la première station navale. L'Angleterre prête des conseillers ; d'abord le commandant, plus tard amiral, Sir R. Tracey, puis en 1873 le commandant Douglas et tout un corps d'experts ; enfin le vice-amiral John Ingles : dès 1875 les chantiers japonais ainsi dirigés ont pu lancer de

1. De part et d'autre les pertes atteignirent 33 °/₀ des effectifs.

grands navires de guerre entièrement construits par leurs propres moyens ; et dès avant la guerre sino-japonaise ils avaient éliminé les derniers conseillers étrangers et suffisaient seuls à tous les besoins de construction. Aux chantiers de Yokosuka, on ajouta les chantiers de Kure, de Sasebo, de Maidzuru et de Muroran : on organisa plus tard des écoles de tir, de lancement des torpilles et, enfin, d'aviation navale. Le personnel est formé dans l'Académie Navale, l'Ecole du Génie Maritime, l'Ecole de Guerre maritime : on sait avec quelle efficacité. Lors de la déclaration de guerre contre la Chine, le Japon possédait vingt-huit navires modernes parfaitement armés et équipés, d'un tonnage de cinquante-sept mille tonnes, et vingt-quatre torpilleurs : il avait déjà dépensé pour leur construction une somme de deux cent quarante millions de yen. La victoire amena un redoublement d'efforts : en 1904, la Russie eut affaire à une flotte de six cuirassés d'un total de quatre-vingt-quatre mille six cent cinquante-deux tonnes et huit croiseurs cuirassés, en tout soixante-treize mille neuf cent quatre-vingt-deux tonnes : et quarante-quatre croiseurs s'élevant à cent onze mille quatre cent soixante-dix tonnes ; dix-neuf destroyers et quatre-vingts torpilleurs. On vota pour la période 1905-1916 une nouvelle somme de trois cent cinquante millions de yen ; si bien qu'en 1916 le Japon possédait huit croiseurs cuirassés armés de douze canons de quinze pouces, dont quatre de vingt-sept mille tonnes et de soixante-quatre mille HP chacun ; 9 croiseurs de première classe, treize de deuxième classe, sans compter les vaisseaux de moindre importance ; soixante destroyers, vingt-sept torpilleurs, et dix-sept sous-marins : d'autres étaient en cours de construction. Parallèlement on organisa pour l'armée et la marine un service sanitaire et un corps médical au courant de toutes les méthodes scien-

tifiques modernes : on sait que nul service européen n'est plus efficace.

Tels sont les moyens d'action maritime formidables dont dispose le Japon et qu'il accroît sans cesse. Leur puissance matérielle est certes énorme : leur valeur morale est plus grande encore. Une tradition d'héroïsme et de victoire anime le personnel : un dévouement sans bornes à l'empereur et aux chefs, un esprit de sacrifice, un mépris du danger et de la mort que nulle marine n'a dépassé ni peut-être même jamais égalé. Et cette marine, organisée à si peu de frais, dont l'efficacité, l'habileté dans la conduite des opérations navales, ont soulevé l'enthousiasme des critiques les plus difficiles, est la plus économe du monde : une simplicité spartiate de nourriture et de vie en est la loi observée par les officiers comme par les hommes. L'héroïque armée japonaise est certes une des forces morales les plus redoutables que le monde ait vues. Mais la marine la vaut, et au delà.

II.

L'expansion militaire.

Muni de tels instruments d'action, le Japon a pu donner libre carrière à ses instincts de domination et pourvoir à son expansion.

La poussée impérialiste était ancienne ; bien avant la transformation du pays et la création de ces moyens de conquête, toute une école, dont le célèbre Yoshida Shoin [1] fut le chef, faisait une ardente prédi-

1. Exécuté en 1859 à vingt-neuf ans à la suite de sa tentative d'assassiner le Sho-Shi-Dai (représentant du Shōgun à Kyōto). L'influence exercée par ses idées patriotiques et impérialistes a été énorme.

cation d'impérialisme. Dès lors il visait : l'acquisition des Kouriles, de Sakhaline, du Kamtchatka, de Formose, de la Corée, de la Mandchourie et de la Sibérie orientale : la domination de la Chine. Le Japon n'a guère fait qu'exécuter point par point le vaste programme que dressa ce mégalomane.

Avant toute nécessité d'expansion, le Japon rêvait donc de grandes conquêtes : son énorme développement, ses besoins, la préoccupation de sa sécurité, une suite ininterrompue de victoires ont fait de ce rêve une obsession.

Une première préoccupation fort naturelle domine d'ailleurs toute sa politique : c'est d'acquérir l'ensemble des îles et des côtes qui enserrent la Mer du Japon, bases possibles d'agression, afin de la fermer à toute puissance hostile. Pour cela, il lui faut Formose, Sakhaline et les Kouriles ; avant tout la Corée qui est la Belgique de cette Angleterre d'Extrême-Orient ; le Chantoung ; les côtes du Kamtchatka et de la Sibérie. Ayant ainsi assuré sa sécurité, le Japon songe ensuite à pourvoir à sa richesse. Son développement interne, source de son pouvoir militaire, exige des terres de colonisation autres que Formose barbare et surpeuplée, que Sakhaline stérile et glacée, que les Kouriles économiquement négligeables : il lui faut l'hinterland du Chantoung riche en fer, en charbon, en métaux et en produits agricoles ; l'intérieur de la Corée, ses forêts et ses mines ; les pêcheries sibériennes ; les vastes plaines fertiles de la Mandchourie ; les immenses ressources de la Sibérie orientale qui lui fourniront les matières premières indispensables à ses industries ; il lui faut de plus dominer la Chine inépuisable, convoitée par les puissances occidentales, qui peut lui donner tout ce qui lui manque et des marchés où écouler ses produits, une main-d'œuvre à bon marché, au besoin des soldats : il lui faut de plus arracher au Blanc la

reconnaissance de son égalité et de ses droits éminents en Asie. L'avance énorme qu'il a prise sur tous les autres peuples asiatiques, sa puissance militaire, ses vertus, ses facultés d'organisation lui confèrent une suprématie qu'il rêve de transformer en hégémonie.

Jamais rêve plus vaste, ni en apparence plus justifié, ne hanta le cerveau d'un peuple. Il ne s'agit pas seulement d'expansion et de conquêtes : il s'agit de jouer un rôle capital dans la politique mondiale. Par sa supériorité reconnue, le Japon devient le protagoniste dans la grande lutte inévitable pour l'affranchissement des races dites inférieures, et le champion de leurs droits méconnus. Le cri de ralliement : « l'Asie aux Asiatiques » se traduit pour lui par une promesse de domination ; car quelle autre puissance est à même d'organiser et de diriger ces grandes masses asiatiques amorphes, ou pourra mieux les exploiter à son profit? — Certes, les dangers de l'aventure sont formidables, et contre de tels projets se fera l'unanimité des oppositions : les Japonais les plus sages le reconnaissent, et déplorent cet impérialisme. Mais dans trop de cerveaux au Japon brûle ce rêve, et trop d'yeux en sont éblouis. Surexcité par ses victoires, son immense orgueil, une constante propagande militariste, talonné par sa misère qui lui semble un intolérable paradoxe, poussé par de terribles nécessités économiques, encouragé par la faiblesse momentanée de l'Europe, le peuple japonais est prêt à écouter les dangereuses sollicitations de ses ambitions et les excitations de ses démagogues. Et jusqu'ici la politique extérieure japonaise, par son constant impérialisme, semble justifier toutes les inquiétudes.

§ 1. — Formose : Sakhaline.

C'est par Formose (Taiwan) que le Japon commence l'exécution de son immense plan.

Dès 1874, il y lança une expédition, sous prétexte d'exiger de la Chine réparation pour l'assassinat de certains habitants des îles Loo-Choo, dont il se prétendait suzerain, naufragés sur ses côtes. Pour éviter la guerre, la Chine céda en 1874 les îles Loo-Choo; et en 1895, après sa défaite, l'île de Formose et les Pescadores. Une fois maître de Formose, le Japon poussa avec rapidité l'organisation de ce vaste pays que la Chine avait été impuissante à dominer ou à exploiter. Il soumit peu à peu les trois millions et demi d'indigènes et d'aborigènes chasseurs de têtes, construisit trois cent cinquante milles de chemins de fer[1], quatre mille milles d'excellentes routes, développa les ressources de l'île, forêts, mines, camphre, plantations de thé et de sucre. Mais malgré les grandes richesses qu'il tira de sa conquête admirablement administrée, outillée, exploitée, de perpétuelles révoltes ont jusqu'ici exigé des dépenses encore plus fortes que les profits. Depuis 1907, huit insurrections ont éclaté[2], et les nombreuses expéditions organisées par les Japonais, les centaines de kilomètres de fils barbelés électrifiés qui protègent les frontières, les exécutions en masse, n'ont pu avoir raison des aborigènes. Et de même tous les efforts pour coloniser Formose ont jusqu'ici échoué : le nombre d'immigrants japonais n'atteint pas quatre pour cent de la population. Le riz même qu'on espérait en tirer est de qualité médiocre, et le surplus de la production sur les besoins des habitants n'est que de quinze pour cent. Le Japon reconnaît aujourd'hui avec mélancolie que la prospérité de l'île qui lui a coûté si cher ne lui profite guère, et n'a

1. Il existe également neuf cent soixante-dix milles de chemins de fer privés à voie étroite pour l'exploitation des plantations.

2. *Japan Year Book*, 1920, p. 782.

point attaché à lui les populations qu'il s'est efforcé de civiliser.

La partie méridionale de Sakhaline (en japonais Karafuto), rétrocédée en 1875 à la Russie en échange des Kouriles, fut rendue au Japon en 1905. Récemment le Japon s'est emparé du reste de l'île où abondent le pétrole, la houille, le fer et d'autres richesses minérales. Mais là encore, c'est à peine si au bout de quinze ans d'efforts les immigrants permanents atteignent le nombre de dix-sept mille[1]; et malgré ses ressources minières, Sakhaline, trop froide, ne sera jamais un débouché sérieux.

§ 2. — La Corée et le problème coréen.

Infiniment plus nécessaire et plus importante pour le Japon était la réalisation de ses antiques ambitions sur la Corée. C'est avec une profonde inquiétude qu'il voyait l'énorme Russie s'étendre de ce côté et viser la possession des côtes qui menacent directement le Japon. Il ne pouvait pas plus admettre que la Russie y établisse une base d'agression que l'Angleterre n'a jamais pu admettre la domination d'une puissance continentale, — Espagne, France, Allemagne — sur la Belgique. Et de même que cette préoccupation a dominé toute la politique extérieure anglaise, la question coréenne domine toute la politique japonaise. Pour s'assurer la possession de ce pays, le Japon a déjà fait deux guerres et dépensé des milliards. Mais depuis l'annexion de la Corée, le problème au lieu de se simplifier s'est compliqué. La Corée n'accepte pas la perte de son indépendance; la révolte y est endémique; et c'est une autre Irlande que le Japon a attachée à son flanc.

1. On estime à soixante-treize mille le nombre total des Japonais *en été.*

Malgré son importance, je dois me résigner à résumer très rapidement les divers moments du drame coréen.

Profitant des difficultés de la réorganisation japonaise, qui réduisaient, croyait-elle, le Japon à l'impuissance, la Corée refusa en 1873 de payer le tribut traditionnel; en 1875, des forts coréens tirent sur un navire de guerre japonais qui relevait le dessin de la côte. Une flottille japonaise eut vite raison de ces velléités d'indépendance, et contraignit la Corée, jusqu'alors fermée, à ouvrir au commerce divers ports. En 1880, le Japon installe une légation à Séoul; celle-ci fut attaquée en 1882; le Japon exigea en retour une indemnité, et le droit de maintenir une garde armée pour protéger sa légation. Mais en 1884, des troupes chinoises qui soutenaient des révoltés coréens, la brûlent; la guerre entre la Chine et le Japon semblait inévitable ; elle fut écartée par la sagesse des hommes d'Etat japonais qui ne se sentaient pas encore prêts à courir pareille aventure [1]. Le traité de Tien-tsin, signé par Ito et Li Hung-chang en 1885, régla momentanément la situation. Il fut convenu que la Chine et le Japon retireraient l'une et l'autre toute troupe armée, et n'en enverraient plus sans avis et consentement mutuel préalables. Soutenue par les puissances, la Chine l'emporta à Séoul jusqu'en 1894. Mais alors une insurrection ayant éclaté dans le Sud, la Corée fit appel à la Chine suzeraine pour l'aider à la réprimer. La Chine prévint le Japon qu'elle envoyait

1. La Chine désirait la guerre. Elle s'est trompée aussi complètement que l'Europe sur la force du Japon. Le curieux mémoire de Chang Pei-lung, commenté par Li Hung-chang et présenté à l'empereur de Chine en 1882, le montre. Chang Pei-lung envisage dès lors la nécessité d'attaquer le Japon; la victoire lui semble certaine. Afin de l'assurer il suffit, dit-il, de créer une puissante flotte. C'est à quoi Li Hung-chang s'emploie. On sait avec quel résultat.

deux mille soldats à Séoul, mais ne lui demanda ni son consentement, ni sa coopération. Immédiatement le Japon débarqua une armée de huit mille hommes en Corée pour occuper la capitale et les ports ; il proposa à la Chine de collaborer avec lui pour imposer des réformes, réorganiser la Corée, et mettre fin aux empiétements des puissances qui menaçaient le Japon autant que la souveraineté chinoise. Si la Chine avait été à même de comprendre ses véritables intérêts, elle aurait fait cause commune avec le Japon ; elle se serait à tout prix entendue avec lui, contre l'Occident, et toute l'histoire de l'Extrême-Orient eût été changée. Elle commit la fatale erreur de refuser la collaboration que le Japon, nous avons de sérieuses raisons de le croire, lui offrait alors loyalement. Il en sortit la guerre et toute l'orientation nouvelle de la politique japonaise. A partir de ce moment, le Japon voit dans la Chine, non une alliée possible, mais une ennemie et une proie. Tout espoir d'une politique commune dirigée contre les empiétements des puissances occidentales disparaît ; le Japon est condamné à faire seul, et pour des fins égoïstes, ce qu'il aurait pu faire dans l'intérêt de l'Extrême-Orient tout entier, avec la coopération de la Chine régénérée.

Il ne rentre pas dans le plan de ce livre de raconter en détail ces campagnes; seules les causes et les conséquences de ces luttes nous intéressent, et les événements significatifs.

Le 23 juillet, les Japonais se saisirent du palais et de la famille royale ; le jour même ils obligèrent le roi à leur demander d'expulser les Chinois. Le 25, la flotte chinoise, brusquement attaquée, est battue. La déclaration formelle de guerre suivit le 1er août.

Trois périodes marquent les progrès de la lutte ; dans la première, de juillet en octobre, les Japonais

s'appliquent à chasser les Chinois de la Corée ; ils les défont d'abord à Ping-Yang (15-16 septembre)[1] ; la victoire de Yalu la termine ; dans la deuxième, ils s'emparent de la péninsule du Liao-tung, de Talien-wan (7 novembre), de Port-Arthur (21 novembre), de Dairen ; dans la troisième (janvier-mars), le plan japonais se dévoile ; Pékin est l'objectif ; on l'attaquera à la fois par le Nord et par le Sud ; des troupes débarquent dans la baie de Yung-cheng, s'emparent de Wei-hai-wei (2 février 1905) ; tous les forts qui défendent l'entrée du golfe de Petchili sont détruits ; la voie est libre. Les défaites de Kiuping (24 février), de New-chang, de Liao (8 mars) les préparatifs pour transporter une nouvelle armée japonaise à Taku, firent sentir aux Chinois la nécessité d'entamer sans retard des négociations de paix. L'armistice fut signé le 30 mars ; la paix à Shimonoseki le 17 avril.

Par cette paix, la Chine reconnaissait l'indépendance de la Corée ; cédait au Japon la péninsule du Liao-tung, Port-Arthur et Talien-wan ; Formose et les îles Pescadores ; lui laissait Wei-hai-wei jusqu'au paiement intégral d'une indemnité de trois cents millions de yen. Depuis la latitude de Hong-Kong jusqu'à celle de Vladivostock, le Japon dominait la mer, et fermait enfin le Pacifique à toute sortie de la Chine moyenne et septentrionale, de la Corée, de la Sibérie méridionale. Par la rapidité de sa réorganisation civile de la

1. Les Chinois perdirent six mille hommes contre cent quatre-vingt-neuf tués et cent seize blessés japonais. De même, la prise de Port-Arthur ne coûta à Oyama que quatre cents hommes contre deux mille Chinois tués ou blessés. Le fort était cependant défendu par quatorze mille Chinois munis de canons Krupp. Partout les pertes japonaises étaient très faibles en comparaison des pertes chinoises. La supériorité stratégique du commandement n'était pas moins remarquable que la bravoure des troupes. Cette guerre révéla au monde l'existence d'une puissance militaire jusqu'alors absolument insoupçonnée.

Corée, il avait en même temps prouvé à l'Occident étonné qu'il savait aussi bien organiser la paix que la guerre.

Ses succès lui valurent un prestige immense ; ils révélaient à l'Europe en même temps que la faiblesse de la Chine, une menace nouvelle en Extrême-Orient. Ces deux révélations firent l'unanimité des puissances ; elles s'entendirent pour dépouiller la Chine dont elles se déclaraient les protectrices, et réduire les profits du Japon. L'Allemagne intervint avec brutalité; une note, si grossière qu'elle dut être ensuite retirée, sommait le Japon d'abandonner la péninsule du Liao-tung ; les ambassadeurs russe et français y avaient déjà courtoisement invité le Japon; l'Angleterre laissait faire. C'était en pleine connaissance de cause que Li Hung-chang avait cédé le Liao-tung ; il était entendu que l'intervention payée des puissances rendrait nulle cette clause du traité ; et en effet dès que le Japon eut accepté comme prix de son désistement une nouvelle indemnité de cinquante millions de yen dont le montant fut prêté à la Chine par la Russie, les puissances obtinrent de nouvelles concessions; et finalement Port-Arthur échut aux Russes, Wei-hai-wei aux Anglais; les Allemands s'étaient déjà emparés de Kiao-tchao. Devant pareille coalition le Japon ne pouvait que céder. Mais l'action cynique des puissances et la présence de la Russie sur les confins de la Corée lui montrèrent qu'il fallait se préparer à une lutte infiniment plus redoutable que sa guerre contre la Chine. Il s'y employa secrètement, avec une extrême énergie.

La menace russe se précisa vite. L'abominable assassinat de la reine par la garde japonaise en 1895 avait encore surexcité l'animosité coréenne contre l'ennemi héréditaire détesté; il est probable que la Russie fut sollicitée par la Corée, et certain qu'elle fut sournoisement encouragée par l'Allemagne à faire

pièce aux Japonais. Dès 1896, les Russes installent à Séoul une garde armée de huit cents hommes, égale à celle que le Japon y entretenait; en 1897, des conseillers financiers et militaires russes y remplacent les conseillers anglais brusquement congédiés. Le Japon s'émeut, et, appuyé par l'Angleterre inquiète, obtient en 1898 de la Russie la reconnaissance de l'indépendance coréenne et la promesse de ne plus envoyer de conseillers sans son consentement. En 1899, les Russes commencent à rattacher Port-Arthur au Transsibérien, et organisent puissamment à grands frais la ville de Dalny. La révolte des Boxeurs en 1900 procura au Japon l'occasion de montrer sa force et la perfection de son organisation militaire, à la Russie d'étendre son influence en Mandchourie où elle masse une armée de cent mille hommes. En mars 1900, la Russie obtient une concession à Masanpo, qui dominait le passage de la mer Jaune à la mer du Japon; la guerre semblait dès lors inévitable ; elle ne fut retardée que par l'octroi au Japon des mêmes privilèges dans ce port.

C'est alors que l'Allemagne intervint d'une façon décisive dans les affaires d'Extrême-Orient. Par le réorganisateur de l'armée japonaise, le général Meckel, elle savait la force du Japon, et en joua pour affaiblir la Russie et l'alliance franco-russe. Elle poussa le Japon à s'entendre avec l'Angleterre que l'affaire de Fachoda avait brouillée avec nous. Dès le printemps de 1901, le Baron von Eckardstein avait suggéré à Londres au Baron Hayashi, l'ambassadeur japonais, qu'une alliance entre le Japon, l'Angleterre et l'Allemagne était le seul moyen de contrecarrer les ambitions russes. Déjà en 1898, Joseph Chamberlain s'en était ouvert au Baron Kato, alors ambassadeur du Japon. Ito et Inouye par contre essayaient d'aboutir à une alliance avec la Russie. En jouant habilement des craintes anglaises de voir réussir ces

négociations, Hayashi, Katsura et Komura, soutenus par le Mikado, firent signer le 30 janvier 1902 le traité anglo-japonais qui faisait enfin entrer le Japon dans le concert des grandes puissances et la politique générale de l'Europe. L'Allemagne, qui ne voulait pas alarmer outre mesure la Russie, se déroba à l'alliance; elle craignait de voir sa voisine fortifier sa frontière occidentale menacée au lieu de s'épuiser dans la lointaine aventure asiatique.

Le piège tendu par l'Allemagne fut d'ailleurs dès lors clairement vu par beaucoup de Russes : Kuropatkin lui-même, le futur généralissime russe dans la guerre contre le Japon, avait en 1900 prévenu le Tsar que la frontière européenne « n'avait jamais encore été autant en danger si une guerre éclatait » ; et, en 1903, après un voyage en Extrême-Orient, il déclara que « les intérêts russes en Corée et en Mandchourie étaient infiniment moins importants que le maintien de l'intégrité territoriale russe contre les puissances de la Triple alliance ». Il ajoutait, le 6 décembre 1903, « que les intérêts économiques russes en Extrême-Orient étaient négligeables ; que le mouvement révolutionnaire en Russie rendait la guerre indésirable ; que l'armée japonaise était largement l'égale d'une armée européenne ».

Rien n'y fit. En 1902 Bezobrazoff, qui avait acquis le droit d'exploiter les forêts coréennes du haut Yalu, intéressa à son affaire von Plehve et l'amiral Alexéieff. Le parti de l'expansion russe l'emporta à Saint-Pétersbourg. Alexéieff fut nommé vice-roi d'Extrême-Orient. Aussitôt il établi une colonie russe à Phyong-au-Do, sur la rive coréenne du Yalu, malgré les protestations du gouvernement coréen que soutinrent le Japon, les Etats-Unis et l'Angleterre. Il était clair que la Corée était destinée à devenir russe ou japonaise; l'impossibilité pour le Japon d'accepter la première hypothèse justifie à bien des yeux l'action

qu'il a prise, et toute sa conduite vis-à-vis de la Corée.

La situation traîna sans solution jusqu'à la guerre; de part et d'autre on se préparait; la Russie augmentait surtout sa flotte dans le Pacifique. Le 3 janvier, le Japon propose que la Mandchourie soit reconnue comme en dehors de la sphère japonaise, la Corée en dehors de la sphère russe. Aucune réponse ne fut donnée. Le 6 février, l'ambassadeur japonais à Saint-Pétersbourg demanda ses passeports; le même jour, l'Amiral Urii quitta avec sa flotte Sasebo pour Chemulpo. A son arrivée, il fut sommé de se retirer par les commandants des navires de guerre français, américains, anglais et italiens. A leur étonnement, il refusa même de recevoir leurs protestations. Une ère nouvelle dans l'histoire de l'Asie commençait; non seulement le Japon ne se laissait plus intimider par l'Europe; il ne tenait aucun compte de ses avertissements. Urii débarqua tranquillement ses troupes sous le canon des navires européens, et prévint les vaisseaux russes Varyag et Korietz qu'il les détruirait dans le port s'ils ne sortaient livrer combat. Battus au large, les deux navires russes allèrent se couler dans le port même.

Le moment de la déclaration de guerre était bien choisi; une partie de la flotte russe était emprisonnée par les glaces à Vladivostock; la flotte japonaise s'insérait entre elle et celle de Port-Arthur. Celle-ci, malgré sa force, refusa le combat, ce qui porta un grand coup au prestige russe. Après avoir coulé un croiseur, torpillé deux cuirassés et semé des mines devant Port-Arthur, l'amiralissime Togo s'en alla protéger le débarquement des troupes japonaises en Corée. Makharoff remplaça Starck à Port-Arthur et Jessen prit le commandement à Vladivostok; leurs courageux efforts n'aboutirent qu'à un double désastre en avril et en août; les flottes ne purent opérer leur jonction et furent détruites l'une après

l'autre. La maîtrise de la mer appartenait aux Japonais grâce à une série de manœuvres brillantes exécutées avec la plus extraordinaire audace et une étonnante sûreté. Quant au sort de la grande flotte de la Baltique, expédiée le 15 octobre 1904 en Extrême-Orient sous les ordres de Rojestvensky, on le connaît. La bataille de Tsushima livrée le 27 mai et qui ne dura guère qu'une heure, fut une défaite écrasante pour les Russes; sur quarante navires, vingt-six furent coulés, six pris, et six se réfugièrent dans des ports neutres ; deux seulement atteignirent Vladivostok. Cette victoire, la plus retentissante des temps modernes, coûta aux Japonais trois torpilleurs ; elle fut la récompense du génie de Togo et du merveilleux héroïsme des marins japonais. Elle mettait en somme fin à la guerre qui depuis plus d'un an se déroulait sur les plaines de la Mandchourie.

Il est inutile d'entrer dans le détail des opérations sur terre. Elles se marquent par la victoire japonaise du Yalu, les succès dans la péninsule de Liao-tung, la grande bataille de Liao-yang (23 août-3 septembre), la prise de Port-Arthur (1er janvier 1905), la terrible bataille de Mukden qui dura trois semaines (23 février-10 mars 1905). Il suffit d'en dégager le sens. Les généraux japonais (Kuroki, Oku, Nogi, Nodzu, Oyama) avaient montré non seulement leur supériorité dans le commandement sur les meilleurs généraux russes, mais un génie militaire, une richesse de ressources intellectuelles, une maîtrise de la guerre moderne, qui faisaient l'émerveillement du monde. Il était clair qu'ils étaient capables de manœuvrer, dans les opérations les plus compliquées, les plus grandes masses, d'organiser leurs services et de faire exécuter leurs plans avec une égale sûreté. C'était la première fois que l'on voyait aux prises des armées pareilles : à Mukden, sept cent mille hommes étaient engagés sur un front de cent vingt kilomè-

tres; à Wagram on n'en comptait que trois cent mille; à Leipzig quatre cent soixante-douze mille; à Sadowa quatre cent trente-six mille; à Gravelotte trois cent mille. Les Japonais jetèrent en Mandchourie un million cinq cent mille hommes, trois fois la Grande Armée de Napoléon pendant l'expédition de Russie. Et les forces qui leur étaient opposées, parfois fort bien conduites, se battaient avec un courage égal au leur. C'était par la perfection de leur organisation et la supériorité intellectuelle qu'ils étaient vainqueurs, autant que par la bravoure de leurs soldats. Celle-ci d'ailleurs touchait au prodige. Le siège de Port-Arthur est un des hauts faits les plus extraordinaires de l'histoire; la forteresse passait pour imprenable : les assauts multipliés avec un mépris entier de la mort coûtèrent aux Japonais soixante mille morts et blessés. De plus, ils firent montre en toute circonstance d'un esprit chevaleresque et d'une humanité auxquels on n'était guère habitué; déjà lors de l'expédition de Pékin ces traits avaient frappé tous les observateurs et faisaient un saisissant contraste avec les mœurs d'un trop grand nombre de troupes européennes — surtout les allemandes[1].

Malgré tous ces succès, le Japon aspirait à la paix. Il était à bout de forces, et la puissance russe n'était nullement entamée : des renforts continuaient à arriver par le Transsibérien. Des menaces de révolution, le dégoût qu'inspirait une guerre impopulaire, le désir de gagner de toute manière du temps, inclinèrent la Russie à écouter les conseils de paix du Président Roosevelt (9 juin 1905). Les pourparlers commencèrent le 10 août à Portsmouth, New

1. Pour la guerre russo-japonaise, voir l'excellent résumé de Porter : *Japan, the Rise of a modern Power*, p. 157-207.

Hampshire : ils aboutirent le 5 septembre au traité de Portsmouth qui reconnaissait la suzeraineté du Japon sur la Corée, des droits de pêche, lui abandonnait tous les droits russes dans la péninsule du Liaotung, et la partie méridionale de Sakhaline. Convaincue que l'état de ses finances obligeait le Japon à maintenir à tout prix la demande d'indemnité qu'il avait bruyamment formulée comme une condition *sine qua non* de paix, et que le peuple japonais attendait avec confiance, la Russie avait, pour prouver sa bonne volonté, cédé partout ailleurs aux exigences japonaises, parce qu'elle croyait que son refus de payer aucune indemnité ferait rompre les négociations, et qu'elle pourrait reprendre la lutte dans de meilleures conditions. A son étonnement et à sa colère, brusquement le Japon retira cette demande ; et Witte et Rosen, joués, furent forcés de signer les conditions qu'ils avaient déjà acceptées[1]. Diplomatiquement, le Japon s'était montré aussi habile dans sa manœuvre que dans la conduite de la guerre.

Il avait, nous le savons maintenant, dès l'origine des négociations, résolu de suivre cette tactique, et d'obtenir à tout prix la paix : le Genro dans sa sagesse avait secrètement donné ces instructions à Komura et aux négociateurs japonais. Mais l'abandon de l'indemnité souleva au Japon — que rien n'avait préparé à cette « trahison » — une tempête de protestations. Des émeutes éclatèrent partout : la loi martiale dut être proclamée et maintenue trois mois : des journaux, notamment le *Niroku*, le *Yorodzu* et le *Hochi*, préconisèrent l'assassinat en masse des ministres et du Genro : Komura ne put rentrer qu'en se cachant. Il fallut toute l'autorité de l'empereur qui déclara solennellement la paix « satisfaisante et

1. Voir Mc Laren, *Political History of Japan*, p. 295-298.

honorable » pour calmer enfin l'émotion. Les immenses avantages obtenus par la victoire, le prestige gagné, ne consolaient pas les Japonais accablés par une situation financière qui semblait désespérée. En réalité, malgré l'énormité des dépenses et des dettes encourues, l'extraordinaire élasticité du pays, le prodigieux développement économique qui suivit la guerre eussent, sans une fièvre de spéculation suivie de l'inévitable dépression financière, rétabli assez rapidement la situation. Mais le Japon ne vit l'équilibre se refaire vraiment que grâce à ses gains pendant la guerre mondiale.

Libre enfin en Corée, le Japon s'empressa de l'organiser à son profit. Il réduisit d'abord l'armée coréenne à dix bataillons, puis à quinze cents hommes, s'empara de toute l'administration civile du pays, des postes, des chemins de fer, imposa ses billets de banque. Malgré l'excellence de l'administration japonaise et tous les efforts du résident général Ito, les Coréens n'acceptaient pas la perte de leur indépendance : leurs réclamations auprès du Tribunal de La Haye n'ayant pas abouti, ils se révoltèrent. A partir de 1906, les insurrections se succèdent périodiquement, en dépit de terribles mesures de répression : lors du soulèvement de 1908, notamment, douze mille Coréens furent massacrés par les Japonais dont les pertes atteignirent moins de deux cents hommes. Un règne de terreur suivit. Les immigrants japonais n'osaient plus s'installer dans le pays : les assassinats se suivaient avec régularité : l'exaspération patriotique arriva à son paroxysme : des Coréens tuèrent même à San Francisco un Conseiller du Gouvernement japonais, M. Stevens, qui avait osé louer l'œuvre japonaise en Corée : le Prince Ito fut assassiné en 1909 à Kharbine : une tentative d'assassinat fut dirigée contre le premier ministre coréen qui

avait eu l'imprudence de dire que la domination japonaise était « inévitable ».

Le parti militariste japonais déclara bruyamment que pareil régime était intolérable. Il rêvait depuis longtemps l'annexion de la Corée, à laquelle étaient opposés le Résident-général Ito et les bureaucrates modérés. Les militaires l'emportèrent en 1910 : la Corée fut officiellement annexée, et l'on y massa une véritable armée d'occupation sous les ordres du Vicomte, plus tard Maréchal, Terauchi. Le Ministre coréen à Saint-Pétersbourg, qui avait vainement essayé d'obtenir une protestation russe, se suicida, comme l'avaient fait en 1905 deux autres ministres coréens plutôt que d'accepter le traité de Portsmouth. Malgré le déploiement des forces japonaises les révoltes locales recommencèrent en 1911 et en 1912 : en 1914, une société secrète coréenne essaya d'organiser une insurrection générale, mais sans succès.

Pendant la guerre, la Corée ne bougea pas : elle attendait de la Conférence de la Paix l'indépendance qu'elle ne cessait pas de réclamer. Mais la Conférence refusa de s'en occuper, et en mars, après des manifestations vaines durement réprimées, les Coréens proclamèrent leur indépendance à Séoul. Le mouvement fut vite étouffé : le 14 avril, cinq mille Coréens qui avaient attaqué la gendarmerie à Séoul furent littéralement fauchés par les mitrailleuses : une répression sauvage eut, en même temps, raison des émeutes provinciales. Les récits répandus par les missionnaires américains témoins de ces répressions soulevèrent l'indignation générale : au Japon même on reconnut que pareils moyens de « pacification » étaient défectueux; et le Vicomte Kato, chef du Kensaikaï, protesta hautement contre le gouvernement militaire de la Corée. Une opinion publique hostile à ces procédés grandissait au Japon; et dès le

mois de mai 1919, un Rescrit impérial[1] promit aux Coréens l'abolition du régime militaire et une certaine autonomie « dès que les circonstances permettraient de l'établir ». — « L'indépendance complète », déclara le *Bulletin officiel* communiqué à la presse après la réunion du Conseil Privé le 15 mai, « est impossible. Elle ne saurait se concilier avec la défense militaire de l'Empire, ni avec les intérêts industriels et commerciaux souverains du Japon ».

Et en effet, la situation de la Corée vis-à-vis du Japon est en somme celle de l'Irlande vis-a-vis de l'Angleterre, et grosse des mêmes menaces[2]. Tous les bienfaits très réels de la domination japonaise ne peuvent compenser aux yeux des Coréens l'humiliation de n'être plus libres, et la haine des Japonais est plus vive que jamais. L'extrême rigueur des répressions ne peut en décourager les manifestations : encore le 23 septembre 1920 une grave révolte a éclaté à Gensan, et des patrouilles japonaises parcourent tout le pays : plus récemment encore des bandes coréennes ont ravagé les frontières sino-coréennes.

Et cependant l'œuvre accomplie par le Japon est matériellement admirable : il suffit de compulser le « Rapport annuel sur les réformes et les progrès de Chosen » (Corée) rédigé par le Gouvernement-général, pour s'en rendre compte : j'ai pu m'assurer *de visu* que ce rapport ne ment pas : tout voyageur en Corée ne peut que reconnaître l'efficacité de l'administra-

1. Voir ce rescrit, *Japan Year Book*, 1920, p. 721.

2. Au Japon cette comparaison est devenue classique. Le *Japan Year Book*, 1920, dit, p. 120 : « Les régions touchant à la Mer Jaune étaient une Irlande coréenne bien avant l'annexion : c'étaient des foyers insurrectionnels que les fonctionnaires évitaient avec soin. » Et plus bas, il dit : « Les Sinn Feiners coréens ont leurs quartiers généraux à Changhai, Vladivostok, etc. »

tion japonaise, et l'importance des progrès réalisés. Ce pays chaotique et malheureux est enfin, après des siècles d'anarchie, gouverné et organisé. Le Japon a construit pour cent soixante millions de yen de chemins de fer, sillonné le pays de bonnes routes, jeté des ponts sur les rivières, favorisé le tourisme. Les finances affreusement désorganisées sont devenues saines : l'agriculture, l'irrigation, l'exploitation des forêts dévastées par les Coréens, des pêcheries et des mines ont été partout développées avec énergie : en six ans le commerce a plus que triplé (cent deux millions de yen en 1913; trois cent douze millions en 1918) : partout on a fondé des écoles primaires et des écoles spéciales : dans l'espace de neuf ans les budgets ont doublé, et malgré l'énormité des dépenses encourues, la Corée est devenue financièrement indépendante du Japon.

Mais en dépit de ces apparences florissantes, la Corée reste pour le Japon une charge et un problème inquiétant : elle ne lui a pas donné les satisfactions attendues. Les espérances d'y trouver un déversoir pour l'excès de la population agricole ne se sont pas réalisées. L'immigration japonaise reste faible : on calcule qu'en 1920 les immigrants ne représentent que 1,96 °/₀ de la population, qui dépasse seize millions; et la plupart de ces Japonais ne sont pas, comme on l'espérait, des paysans et des fermiers. mais des urbains qui s'installent dans les villes, où ils exercent de petits métiers et commerces. Le Japonais ne se plaît pas à la campagne, où il est d'ailleurs en butte à l'hostilité de la population : ni le climat, ni les conditions de vie ne semblent lui convenir; et ce n'est à coup sûr pas en Corée que le Japon trouvera les terres de colonisation dont il a un si urgent besoin pour soulager la misère de ses paysans [1].

1. Pour toutes ces questions, voir l'excellent ouvrage du Dr H. A. Gibbons, *The New Map of Asia*, New-York, 1919.

§ 3. — La Chine.

Puisque la Corée ne lui a valu que des déceptions, le Japon se tourne résolument du côté de cette Chine qui est l'objet principal de ses ambitions. Déjà le Fukien est reconnu comme sa sphère d'influence. La Mandchourie l'attirait depuis longtemps. Ses agents s'infiltraient dans la Mongolie et les provinces septentrionales de la Chine. La guerre européenne, l'écroulement de la Russie, lui fournissent l'occasion si longtemps attendue de s'étendre de ce côté, et de pousser même jusqu'en Sibérie.

Dès l'expédition de Pékin en 1900, le Japon prépare son action future et se renseigne sur la situation intérieure de la Chine. Il multiplie partout ses espions et ses émissaires. Il s'entend avec l'Angleterre pour protester formellement contre l'octroi à la Russie de privilèges spéciaux en Mandchourie, et dans la péninsule du Liao-tung : les Etats-Unis appuient la protestation; et en 1902, l'alliance anglo-japonaise déclare que l'indépendance et l'intégrité de l'empire doivent être maintenues, et des droits commerciaux égaux accordés à tous. La Russie fit semblant de céder : le 8 avril 1902, elle signa avec Pékin une convention qui prévoyait l'évacuation complète de la Mandchourie par les troupes russes au bout de dix-huit mois, le retour à la Chine du chemin de fer mandchourien, et reconnaissait la Mandchourie comme une portion intégrale de l'empire chinois. Mais au lieu d'évacuer la Mandchourie en octobre 1903, la Russie tint le 28 octobre 1903 des manœuvres militaires et navales à Port-Arthur, installa une forte garnison à Mukden, construisit des forts dans la Mongolie du Nord, et y expédia partout des ingénieurs, des agents politiques et commerciaux. Si selon les

conseils de Yuan Shi-kai, la Chine s'était alors entendue avec le Japon pour repousser la Russie, elle aurait pu sauver la Mandchourie et le Liao-tung. Elle commit une fois de plus l'erreur d'écouter les représentants des puissances européennes qui, pour pouvoir librement la dépouiller, s'opposaient à toute entente avec le Japon. Il en résulta qu'après la guerre russo-japonaise la Russie et le Japon se concertèrent pour se partager le butin, et que la Chine, définitivement, se brouilla avec le Japon. A partir de ce moment, l'hostilité entre les deux puissances n'a fait que grandir d'année en année, et la menace japonaise devenir plus pressante. Par le traité de Portsmouth, le Japon obtint en effet, non seulement tous les droits russes sur la péninsule de Liao-tung, mais le chemin de fer de Mandchourie au Sud de Changchun. Il forma immédiatement une compagnie au capital de deux cents millions de yen pour développer ce chemin de fer et les régions voisines, le port de Dairen, les mines de Fushun. Et en 1916, le Japon acheta à la Russie, paralysée et obérée par la guerre, cent kilomètres de chemins de fer au Nord de Changchun, ce qui porta le réseau japonais de Fusan à Kharbine.

De plus, la guerre de 1914 fournit au Japon l'occasion, en se saisissant des concessions allemandes dans le Chantoung, de resserrer encore l'étau. Il devenait ainsi maître de la Mer Jaune qu'il dominait déjà au Nord. L'Entente, qui avait besoin du Japon, ne pouvait alors que laisser faire, malgré l'extrême gravité de pareil acte et de ses conséquences.

En effet, il est difficile d'exagérer l'importance de cette action du Japon qui, dans le tourbillon des événements, passa alors pour un simple incident de la guerre. Et cependant, toute cette question du Chantoung et de l'entrée du Japon dans la guerre est pour l'histoire générale d'un intérêt tel qu'il est indis-

pensable, quelle qu'en soit la complexité, de l'exposer avec quelque précision.

Et d'abord, pourquoi le Japon a-t-il déclaré la guerre à l'Allemagne?

Successivement le Japon a affirmé, puis nié que c'est son alliance avec l'Angleterre qui lui imposait cette déclaration. Le rescrit de l'Empereur la justifie par les obligations de l'alliance. Mais d'autre part le Vicomte Ishii, ambassadeur extraordinaire aux Etats-Unis, dans son discours du 4 juillet 1917 à Boston, a dit exactement le contraire : « L'alliance, affirma-t-il, n'imposait nullement au Japon cette déclaration de guerre » [1]. S'il y est entré, dit-il, c'est pour les mêmes raisons de haute moralité que les Etats-Unis.

C'est à coup sûr Ishii qui disait la vérité, du moins dans la première partie de son discours; et d'autres hommes d'État japonais n'ont pas été moins catégoriques. Et d'ailleurs les termes de l'ultimatum du 14 août 1914 à l'Allemagne tranchent la question. D'après cet ultimatum, si l'Allemagne avait accepté de remettre au Japon ses droits sur le Chantoung, tout prétexte de déclaration de guerre disparaissait. Ayant obtenu ce qu'il voulait, le Japon aurait pu et dû garder la neutralité. S'il était automatiquement obligé par cette alliance de prendre parti aux côtés de l'Angleterre, il n'avait pas à adresser à l'Allemagne un ultimatum qui, accepté, aurait rendu la guerre impossible sans nouveau prétexte. Ce sont donc des motifs intéressés, et nullement des raisons d'idéalisme qui ont déterminé l'entrée du Japon dans la guerre.

Ces motifs étaient simples. Il lui fallait à tout prix le Chantoung et les îles du Pacifique que possédait l'Allemagne. Il a tout fait pour empêcher la Chine de

1. Il suffit de lire le texte de cette alliance pour voir que le Vicomte Ishii avait raison.

reprendre l'un et l'Angleterre de se saisir des autres. Il s'opposa formellement à la proposition si sage de Yuan Shi-kai, qui demandait que tous les territoires en Chine loués aux Puissances fussent sans exception déclarés neutres et placés, pour la durée de la guerre, sous le contrôle de la Chine. Et de même, le Japon refusa de restreindre, comme le demandait également Yuan, les opérations au seul territoire occupé par les Allemands. Et enfin, quand Yuan offrit de se ranger du côté des Alliés contre l'Allemagne et de participer aux opérations japonaises dans le Chantoung, à condition qu'il fût remis à la Chine après l'expulsion des Allemands, les Japonais firent échouer les négociations. Une dernière tentative de Yuan, en avril 1915, pour entrer dans la guerre, fut de même repoussée par le Japon : aux ambassadeurs alliés qui firent en novembre 1915 une démarche collective à Tōkyō pour obtenir l'assentiment du Japon à cette proposition, le Vicomte Ishii répondit qu'il ne pouvait appuyer pareille démarche. Il déclara formellement que *le Japon ne pouvait considérer sans anxiété l'organisation d'une forte armée chinoise telle que l'exigerait toute participation à la guerre, ni voir sans inquiétude la libération des activités économiques d'une nation de quatre cents millions d'habitants*. C'était parler clair. Et lorsqu'enfin, en août 1917, sous la pression des Etats-Unis, la Chine déclara la guerre à l'Allemagne, ce fut malgré l'opposition du Japon [1]. Il ne voulait pas que par suite de sa participation à la lutte elle fût admise à la Conférence de la paix. Il tenait à régler souverainement à la Conférence la question du Chantoung.

1. Voir Spargo, *Russia as an American Problem*, p. 160-168, pour une discussion de ces événements. Il conclut que le Japon aurait préféré voir la Chine se ranger du côté de l'Allemagne. Il aurait eu alors les mains libres en Chine. Et son raisonnement est assez spécieux.

Pour calmer les inquiétudes que soulevaient ses procédés, le Japon déclara à maintes reprises, notamment dans la dépêche du Président du Conseil Okuma (24 août 1914) au *New-York Independant*, qu'il ne visait aucune conquête territoriale, et qu'il rendrait Kiao-chao à la Chine. Mais, en décembre 1914, le Ministre des Affaires Etrangères, Baron Kato, à une question posée par la Diète sur le retour de Kiao-chao à la Chine, répondit qu'il était impossible de répondre à pareille question, et que le Japon *n'avait jamais pris aucun engagement à ce sujet*[1]. Et le 18 janvier 1915, le ministre japonais à Pékin, Hioki, présenta les fameuses vingt et une demandes, en exigeant une acceptation immédiate et le secret absolu. Si la Chine en avait accepté les termes, non seulement elle aurait dû céder le Chantoung, mais serait tombée sous la domination effective du Japon. Lorsque le détail de ces demandes fut connu, le Japon répondit d'abord par une dénégation catégorique que pareilles demandes eussent été faites : puis devant l'évidence, reconnut qu'en effet, il en avait formulé, mais, disait-il, au nombre de onze seulement.

En réalité, le Japon n'abandonnait rien de ses prétentions ; on le vit bien lors du nouvel ultimatum qu'il envoya le 7 mai 1915. Cet ultimatum, entre autres choses, disait : « Au point de vue commercial et militaire, Kiao-chao est une place importante pour l'acquisition de laquelle l'empire du Japon a fait de grands sacrifices d'argent et de sang ; et après cette acquisition l'Empire *ne reconnaît aucune obligation de le rendre à la Chine.* » Le 8 mai, la Chine impuissante accepta l'ultimatum, moins le cinquième groupe des demandes qui violait sa souveraineté. Il lui imposait

1. Le Japon établissait une subtile distinction entre la promesse de rendre Kiao-Chao à la Chine si l'Allemagne le lui avait remis spontanément, et la nouvelle situation créée par l'obligation de le conquérir.

en effet la promesse de prendre des conseillers japonais politiques, financiers et militaires (art. 1); d'accepter le contrôle de la police japonaise (art. 3); l'obligation d'acheter au Japon au moins cinquante pour cent des munitions dont elle aurait besoin et d'établir un arsenal sino-japonais, sous la direction d'experts japonais et alimenté de matières fournies par le Japon (art. 4). Aucun emprunt étranger, d'autre part, ne devait être autorisé sans l'assentiment du Japon (art. 6).

L'Entente laissait faire. Les Etats-Unis mêmes, par la Convention Lansing-Ishii signée le 2 novembre 1917, « reconnaissaient les intérêts spéciaux du Japon en Chine, particulièrement en ce qui concerne les parties qui touchent à ses possessions ». Mais la Convention déclarait que la « souveraineté de la Chine restait intangible, et que la politique de la porte ouverte devait être respectée ». Ce que le Japon entendait par « intérêts spéciaux » ne correspond nullement à la conception américaine : on l'a bien vu quand les Bolcheviki ont publié la correspondance échangée entre Sazonoff et l'ambassadeur russe à Tōkyō, Krupenski. Celui-ci écrit à la date du 21 octobre 1917 au sujet des négociations Lansing-Ishii :

« Les Japonais montrent de plus en plus clairement leur intention d'interpréter la situation spéciale du Japon en Chine, *inter alia*, dans le sens que les autres puissances ne doivent pas agir en Chine sans échange préalable de vues avec le Japon : ce qui équivaudrait dans une certaine mesure à établir un contrôle japonais des affaires extérieures chinoises. D'autre part, le gouvernement n'attache pas d'importance à sa reconnaissance du principe de la porte ouverte et de l'intégrité de la Chine. »

Et le 1er novembre 1917, il écrit :

« J'ai l'impression à la suite de mon entretien avec le vicomte Motono (Ministre des Affaires Etrangères du Japon) qu'il se rend bien compte de la possibilité de malentendus futurs, mais est d'avis qu'alors le Japon aurait à sa disposition *des moyens*

plus efficaces que les Etats-Unis pour faire prévaloir son interprétation. »

D'autre part, le traité secret d'alliance entre la Russie et le Japon (3 juillet 1916), publié par les Bolcheviki, montra que le Japon s'était entendu avec son ancienne rivale pour se partager la domination de la Chine à l'exclusion des autres puissances. — (« Les intérêts vitaux des deux puissances contractantes exigent que la Chine soit sauvegardée contre la domination politique d'une troisième puissance quelconque qui aurait des desseins hostiles à la Russie ou au Japon, etc... » (art. 1er). Et beaucoup d'Américains concluaient que c'était contre toute intervention des Etats-Unis que ce traité ultra-secret était dirigé.

Quoi qu'il en soit, il semble certain que les Etats-Unis ont ignoré les Conventions secrètes entre la Russie, la France, l'Angleterre et l'Italie, de février et de mars 1917, accordant au Japon les droits allemands sur le Chantoung. De toute manière, par le traité de Versailles, le Japon eut gain de cause, car ce traité déclare : « L'Allemagne renonce, *en faveur du Japon*, à tous ses droits, titres et privilèges, spécialement en ce qui concerne le territoire de Kiao-chao, les chemins de fer, les mines, les câbles sous-marins, acquis par le traité qu'elle a signé avec la Chine le 6 mars 1898, et à tous les arrangements relatifs à la province du Chantoung. »

Le Japon restait donc seul en face de la Chine, et n'avait à régler qu'avec elle le problématique retour du Chantoung. La Conférence de la Paix, en violation de tous les principes qu'on avait invoqués au cours de la guerre, se désintéressait de la situation.

Il est inutile de raconter la campagne qui aboutit à la prise de Tsing-tao et à l'occupation du Chantoung. Seuls les procédés et les conséquences de la conquête importent.

Dès les premiers jours de l'expédition les ambitions du Japon se dévoilèrent. L'investissement chinois de la forteresse du côté de la terre que proposait Yuan en aurait assuré la réduction rapide et aurait dispensé le Japon des efforts et des sacrifices qu'il dut s'imposer. Il repoussa cependant l'offre de Yuan. Il débarqua vingt mille hommes, non du côté de la forteresse allemande, mais à Lungkhow, à *deux cent cinquante kilomètres de Tsing-tao.* Il occupa toute la ligne de chemin de fer depuis la baie de Kiao-chao jusqu'à Tsinan, les concessions minières, les principales villes du Chantoung où nul Allemand n'était installé, se saisit des bureaux de postes et télégraphes, et expulsa les employés des chemins de fer chinois. Tsing-tao investi par les Japonais, aidés de 1.500 hommes de troupes britanniques, tomba le 7 novembre 1914. La province tout entière fut occupée.

La proie était belle. Les Allemands avaient dépensé sans compter pour développer leur concession. Dès 1899, deux compagnies avaient été formées, la Shantung Eisenbahn Gesellschaft, et le Shantung Bergbau Gesellschaft, qui en 1913 se fondirent en une seule. Elles avaient construit le chemin de fer de Tsing-tao Tsinan qui a 434 kilomètres de longueur, exploité la houille des mines de Fantse et de Hungchang, le fer de Kinglinschen; obtenu en 1914 la concession de deux autres lignes de chemins de fer, vers l'Est et vers le Sud; le droit de financer d'autres lignes dans le Chantoung. L'importance des chemins de fer exploités était considérable; en 1912, les marchandises qui passaient par Tsing-tao valaient quatre-vingt-dix millions de yen : en 1913, cent millions : la même année, le seul chemin de fer Kiao-chao-Tsinan transporta plus d'un million de voyageurs, et neuf cent mille tonnes de fret. La ligne rapportait près de cinq millions de yen pour deux millions quatre cent mille yen de frais. En succédant aux Allemands, le Japon

acquiert le droit de construire les lignes de Tsinan-Shunteh et de Kaomi-Hsuchow; celle-ci aura plus de cinq cents kilomètres de pénétration, jusque dans le cœur de la Chine. Le Japon a ainsi la haute main sur deux des trois principales voies ferrées de la Chine, et peut paralyser la troisième, celle qui va de Pékin à la vallée du Yang-tse. Même s'il rend le Chantoung à la Chine, le Japon, par sa pénétration économique et sa main-mise sur les produits de cette province de quarante millions d'habitants, la dominera entièrement. Les Chinois ont donc raison de dire que, quand les Japonais déclarent que la suprématie économique leur suffira, et qu'ils rendront un jour le Chantoung : « Le Japon gardera l'huître et ne nous donnera que les écailles. »

Ce n'est pas le Chantoung seul qui est menacé, mais tout l'empire. Bien avant son occupation du Chantoung, le Japon préparait sa pénétration et sa domination de la Chine; il n'a fait que la développer depuis, et par tous les moyens. Un panégyriste du Japon, K. S. Latourette, dans son livre *The Development of Japan* (p. 189-190), le dit expressément : dès 1905, « par tous les moyens ingénieux dont disposent l'industrie et le commerce, les rapports du Japon avec les dix-huit provinces furent encouragés. Des vapeurs puissamment subventionnés sillonnèrent le Yang-tze et ses tributaires. Des consulats et des bureaux de poste japonais furent installés dans tous les ports ouverts; les négociants japonais affluèrent par centaines : des maîtres japonais envahirent les écoles officielles chinoises. Depuis 1901, les étudiants chinois se sont rendus par milliers au Japon, parce qu'ils trouvaient à Tōkyō un moyen plus rapproché et moins coûteux d'acquérir la science occidentale que dans les centres universitaires occidentaux. »

Si le Japon s'était contenté de ces procédés, la

Chine y aurait trouvé son avantage. Mais il s'appliqua à la corrompre, à l'affaiblir et à préparer sa déchéance définitive avec autant de méthode et de persévérance que les Allemands le faisaient pour la Russie, et avec un succès non moindre. Un réseau d'espions et d'agents provocateurs fut jeté sur le pays; des millions furent dépensés pour acheter les mandarins et fomenter les troubles qui épuisent la Chine. Là-dessus les témoignages sont malheureusement innombrables et incontestés :

« Partout des émissaires japonais dressaient des listes détaillées des fonctionnaires chinois civils et militaires et décrivaient leurs habitudes, leurs dettes, leurs intérêts financiers, etc... Si un fonctionnaire chinois se trouvait dans la gêne, il était sûr d'être approché par un agent japonais ou un intermédiaire chinois qui lui indiquait le moyen de trouver de l'argent... Un des procédés favoris consistait à amener des fonctionnaires officiels à faire de gros emprunts au Japon pour l'exécution des travaux publics; ces emprunts étaient gagés par les revenus locaux ou des concessions. Des sommes énormes furent ainsi appropriées pour leurs propres besoins par ces fonctionnaires. Non seulement la Chine fut ainsi ruinée par la corruption de ses fonctionnaires, mais le Japon s'empara ainsi d'immenses intérêts économiques en Chine, et établit une véritable main-mise sur son avenir[1]. »

Bientôt ces emprunts devinrent une des ressources principales des différents partis chinois et un des moyens les plus puissants d'entretenir en Chine la guerre civile permanente. Voici ce qu'en dit le Professeur J. B. Powell, cité par Spargo ; nul ne connaît mieux la situation que ce témoin oculaire :

« Entre le 1er janvier 1909 et le 30 juin 1918, des banquiers japonais ont avancé à la Chine une somme de 178.770.000 yen, et trois autres emprunts d'un montant de cent six millions de yen ont été promis et seront probablement négociés avant la fin de juillet. Sur ces cent soixante-dix-huit millions de yen, cent soixante-quatre millions cent mille yen ont été prêtés depuis le 1er mai 1915, ce qui montre que cette activité japonaise ne

1. Spargo : *Russia as an American Problem*, p. 155-156.

s'est fortement développée que huit mois après l'ouverture des hostilités en Europe. En dehors d'une fraction assez insignifiante de ces cent soixante-quatre millions de yen qui a été appliquée à soulager la misère causée par les inondations et à combattre la peste l'hiver dernier, le reste de l'argent a servi à entretenir la guerre civile en Chine. Environ douze millions de yen ont été accordés aux provinces du Sud, vraisemblablement pour des fins militaires; le reste a été consacré par Pékin à des fins semblables. Afin d'obtenir des emprunts, la Chine a cédé des lignes de chemins de fer, des mines d'or, de houille, d'antimoine et de fer. Elle a hypothéqué l'Imprimerie Nationale à Pékin, les entreprises de force électrique et hydraulique à Hankéou, des forêts diverses... Sur l'argent obtenu, les banquiers et les négociateurs prélèvent leur part : le reste est distribué parmi les divers gouverneurs militaires qui s'en servent pour payer leurs soldats et en assurer la fidélité[1]. »

Dans *Millard's Review* (n° du 2 fév. 1918) on donne la liste complète de ces emprunts jusqu'à la fin de 1918 : ils s'élevaient alors à la somme de 246.400.000 et étaient au nombre de 29. Pour garantir ces emprunts, le gouvernement chinois a engagé les plus importantes ressources nationales — mines, chemins de fer, organisations industrielles, etc.

Ainsi corrompue, affaiblie par la guerre intestine, gouvernée par une faction qui est à la solde du Japon[2], dépouillée de ses ressources, épuisée et seule en face de son terrible rival, la Chine est sans défense contre lui; les indignations, les boycottages, les soulèvements d'étudiants exaspérés de voir trahir leur pays par un Gouvernement vénal, ne peuvent rien contre cette lente strangulation et cette saignée permanente. Abandonnée par les puissances qu'une lutte à mort paralysait et qui avaient de grandes obligations envers

1. Cité par Spargo, p. 157, d'après *Millard's Review*, 20 juillet 1918. On trouvera dans les livraisons de cette Revue, entièrement acquise à la cause chinoise, et dont les conclusions sont par conséquent souvent partiales et sujettes à caution, de nombreux faits précis et incontestables.

2. Voir ma *Chine*, p. 266.

le Japon, la Chine ne pouvait espérer aucune intervention qui imposât le respect des traités et des principes acceptés. Le principe de la porte ouverte, notamment, est cyniquement violé : le Japon s'assure peu à peu le monopole du commerce en Mandchourie et dans le Chantoung dont il domine les ports, les douanes et les voies ferrées ; expédiées par les bureaux de poste et le service militaire du ravitaillement qui sont entre ses mains, les marchandises japonaises entrent en franchise, frustrant ainsi la Chine de droits de douane énormes, et paralysant le commerce étranger soumis à ces droits et privé de tous les avantages que le Japon concède à ses sujets. En effet, les marchandises japonaises trouvent toujours les navires, les facilités d'entrée, les wagons qui sont refusés aux étrangers sous prétexte de formalités mal remplies, de congestion ou d'insuffisance de moyens de transport. Si bien qu'un témoin oculaire a pu écrire : « Mes investigations me permettent d'affirmer qu'il existe un système voilé de droits préférentiels dirigé exclusivement contre les étrangers [1]. » De plus, en dépit de l'opposition désespérée du Gouvernement chinois et des protestations des Etats-Unis, une énorme contrebande de morphine est encouragée par le Gouvernement Japonais et subventionnée par la Banque du Japon, qui tirent des sommes formidables de cet empoisonnement des Chinois. Cette morphine passe librement par les bureaux de poste japonais, et se vend librement partout sous la protection des autorités japonaises. L'importance de ce commerce, doublement profitable puisqu'il enrichit le Japon et empoisonne la Chine, seule explique l'existence des vastes champs de pavots que j'ai vus partout au Japon, et dont les admirables

1. *Christian Science Monitor*, 30 août 1919 : cité par Spargo, p. 194.

et mortelles fleurs blanches émaillent d'une beauté nouvelle les paysages[1]. Tout l'opium qu'on en tire est destiné à la Chine ; la consommation en est rigoureusement interdite au Japon.

Ces faits suffisent à prouver l'exécution d'un plan d'ensemble. Ce ne sont pas les seuls. Il serait facile d'avancer d'autres preuves. Toute la politique suivie par le Japon en Sibérie vient corroborer une accusation dont les meilleurs amis du Japon sont, malheureusement, obligés de reconnaître le bien-fondé.

C'est cette politique que je veux rapidement exposer en terminant.

§ 4. — La Sibérie.

La portion de la Sibérie que visaient les ambitions japonaises est celle qui s'étend du lac Baïkal jusqu'au Pacifique. Elle comprend les provinces de la Trans-Baïkalie, de l'Amour, la province maritime, Yakutsk, le Kamtchatka, le nord de Sakhaline. Cette région constitue un tout géographique et économique dont le port est Vladivostok. Elle abonde en forêts, en mines, en pêcheries, en produits agricoles de toutes sortes. La vallée de la Chita surtout est d'une fécondité extraordinaire, qu'égalent d'ailleurs les grandes vallées de l'Amour et de l'Ussuri, protégées par des chaînes de montagnes contre les vents glacés du Nord. La partie septentrionale de Sakhaline possède de riches dépôts de charbon et des nappes de pétrole : sur le continent, on trouve en abondance le fer, le cuivre, l'étain, le plomb, tout ce qui manque à l'industrie japonaise.

1. Ce commerce a soulevé des protestations indignées dans un grand nombre de journaux étrangers en Chine et au Japon. Voir notamment la campagne du *North China Daily News*, Changhaï, décembre 1918. Il donne des chiffres et des précisions incontestables.

Mais la domination économique de cette région ne suffit pas au Japon : pour protéger la Mandchourie et enserrer la Chine, il lui faut la prépondérance politique en Sibérie orientale. L'écroulement de la Russie lui permet des ambitions qui auraient semblé, il y a une décade, irréalisables, et qu'il entretenait cependant.

Bien avant la catastrophe bolcheviste, le Japon avait déversé sur cette région des émissaires subventionnés, et s'était entendu avec la Russie pour rendre nul en fait le principe solennellement accepté de la porte ouverte en Mandchourie, comme celui de la souveraineté chinoise. Par des moyens divers, ces deux puissances avaient écarté toute concurrence étrangère, notamment celle des Américains, qui depuis longtemps s'intéressaient à cette région : le Japon avait réussi à empêcher la construction du chemin de fer que des capitalistes américains projetaient à travers la Mandchourie occidentale jusqu'à Aigun; et, en 1910, fait avorter les efforts du Ministre des Affaires Etrangères des Etats-Unis, Knox, pour faire neutraliser les chemins de fer chinois-mandchouriens. C'étaient surtout les Américains qui souffraient du régime institué par le Japon; presque tout le commerce en Mandchourie était avant 1905 entre leurs mains. Ce commerce avait été détruit à peu près complètement lorsque la guerre de 1914 éclata[1]. On comprend donc que les Etats-Unis, déjà fort préoccupés du Japon, aient suivi avec inquiétude son action en Extrême-Orient, et se soient constamment posés en défenseurs, d'ailleurs en général académiques, de la Chine.

C'est d'accord avec la Russie que le Japon agit

1. *Japan, our Ally in Siberia*, par David P. Barrows : *Asia*, septembre 1919, cité par Spargo, *Russia as an American Problem*, p. 215.

d'abord : puis, après la décomposition russe, il aspire à hériter de tous les droits russes en Mandchourie et à s'établir en Transbaïkalie. Pour s'y maintenir, il lui importe que la Russie soit impuissante ou complice : il ne peut admettre qu'un gouvernement démocratique s'y établisse, car celui-ci à coup sûr aurait intérêt à soutenir le principe de la porte ouverte et de l'intégrité de la Chine. Il encouragera donc toutes les entreprises qui ont pour but le rétablissement d'un régime autocratique dans ce pays qui, en échange de ces services, le laissera faire; et soutiendra tour à tour Koltchak, Semenoff et Kalmikoff. Une fois maître de cette région, il lui sera facile de la garder, car des montagnes presque infranchissables la séparent du reste de la Sibérie, et l'on pourra couper le Transsibérien dans leurs étroits défilés.

Les Japonais ont commencé par faire main-basse sur les pêcheries. Dès 1909 ils avaient dans les eaux du Kamtchatka quarante mille tonneaux de bateaux de pêche contre quatre mille six cents tonneaux russes ; six mille pêcheurs contre trois cents russes ; en 1916, on y comptait sur cent pêcheurs quatre-vingt-quinze japonais pour cinq russes. D'autre part, pendant les deux premières années de la guerre, on vit dans la province maritime et dans Sakhaline plus d'ingénieurs japonais que les Russes n'en avaient envoyé des leurs en vingt ans (Rapport confidentiel au Ministre des Affaires Etrangères russe, mars 1917). Des émissaires japonais se répandirent partout à l'intérieur du pays à la recherche de mines à exploiter : les capitalistes qu'ils représentaient se faisaient accorder des concessions que la Russie, obligée de se fournir au Japon de munitions, d'équipements et de ravitaillements de toute sorte, n'osait refuser.

La pénétration économique se fit en même temps. Des quantités énormes de marchandises inférieures furent déversées dans le pays. Les trains militaires

étaient employés à ce trafic, dont souffrait le ravitaillement russe en fournitures de guerre : lors d'un accident de chemin de fer en 1918, l'on découvrit que sur vingt-neuf wagons éventrés, vingt et un étaient remplis de ces marchandises à la place des munitions indiquées. Les convois de la Croix-Rouge étaient employés de même. (Rapports consulaires des Puissances alliées.) Le lieutenant-colonel Barrows déclare qu'un officier japonais à Chita lui avoua qu'il y avait dans la ville pour dix millions de yen de marchandises ainsi transportées. Et, bien entendu, ces objets n'avaient acquitté aucun droit de douane.

C'est à la fin de 1917 que le Japon tenta d'organiser une intervention politique directe en Sibérie. Lors de l'invasion bolcheviste en Mandchourie, à son grand dépit, les puissances chargèrent la Chine de la repousser; ce qu'elle fit avec succès. Mais sous prétexte que la Sibérie orientale était menacée par l'Allemagne autant que par les bolchevistes, le Japon offrit d'y envoyer une expédition à condition : 1° qu'elle fût exclusivement japonaise ; 2° que les alliés et les Etats-Unis reconnussent ses intérêts souverains en Chine ; 3° qu'il obtînt seul des concessions pour l'exploitation des mines, des pêcheries et des forêts dans la Sibérie orientale.

Il semblait en effet indispensable d'intervenir : il y avait en Sibérie deux cent mille prisonniers de guerre allemands et autrichiens prêts à combattre : d'immenses dépôts de fournitures de guerre à Vladivostok qui risquaient de tomber entre les mains des bolchevistes, c'est-à-dire des Allemands ; il existait également d'énormes approvisionnements de blé, de beurre, de laine, de cuirs, de graisse, de coton, et des stocks de platine et de métaux divers à l'Est des Ourals que menaçait le même sort. En échange de cette autorisation à intervenir, le Japon semblait disposé non seulement à combattre en Sibérie, mais à

expédier des troupes sur le front occidental. L'opposition absolue des Etats-Unis fit échouer le projet sibérien qu'acceptaient la France et l'Angleterre. En attendant, le Japon, par l'entremise du général Nakashima, fit des ouvertures au général russe Horvath, en posant les mêmes conditions, mais en laissant voir qu'il ne dépasserait en aucun cas le lac Baïkal. Il était clair que seules ses ambitions en Sibérie déterminaient son action, et nullement l'intérêt général. Et comme Horvath refusait de traiter sans l'assentiment des alliés, le Japon s'entendit sur ces bases avec l'aventurier cosaque Semenoff.

En mai 1918, Koltchak organisa son armée, avec l'appui des puissances et malgré l'opposition formelle du Japon qu'inquiétaient ses professions libérales. La nécessité de secourir les Tchéco-Slovaques, de plus en plus menacés, fit enfin l'unanimité des Alliés sur l'intervention en Sibérie : les Etats-Unis mêmes y consentirent en 1918. Aucune nation ne devait envoyer à l'armée commune un contingent supérieur à sept mille cinq cents hommes sous le commandement suprême des Japonais. L'Angleterre, la France, l'Italie en envoyèrent un nombre moindre : les Etats-Unis le contingent convenu : le Japon, qui devait ne pas dépasser ce chiffre, mobilisa plus de soixante-dix mille hommes. Son armée à elle seule était deux fois plus considérable que toutes les armées alliées en Sibérie, y compris les 50.000 Tchéco-Slovaques. Avec cette énorme supériorité de forces, il lui était facile de tout diriger à sa guise. Toutes les villes, tous les villages, tous les centres importants à l'Est du lac Baïkal, dont on tenait les autres troupes alliés éloignées, furent contrôlés exclusivement par les Japonais. Leur pavillon seul flottait sur les gares : les ponts et les routes étaient tenus par eux. Aucun mouvement de troupes ne pouvait se faire sans autorisation japonaise : aucun avis n'infor-

mait les officiers alliés des mouvements japonais.

Une protestation formelle des généraux alliés resta sans effet. Le Japon se conduisait en Sibérie comme en pays conquis. Le scandale devint tel, que le 2 novembre M. Lansing déclara au Vicomte Ishii qu'il fallait sans retard revenir aux termes de la convention acceptée : et finalement le général en chef Otani reçut l'ordre de renvoyer une partie de ses troupes, d'abord trente-cinq mille, puis dix-sept mille hommes. Le général Inagaki de l'Etat-major japonais présenta au général américain Graves des excuses formelles pour la manière dont les Japonais s'étaient conduits, et promit que de pareils faits ne se renouvelleraient pas. Et cependant, le 15 septembre 1919, le Ministre américain de la guerre, M. Baker, en réponse à une question de la commission de la guerre de la Chambre américaine, dut avouer qu'il y avait encore soixante-mille Japonais en Sibérie contre huit mille quatre cent soixante-dix-sept Américains, mille quatre cent vingt-neuf Anglais, mille quatre cent Italiens et mille soixante-seize Français[1].

Le Japon ne cessait d'encourager l'aventurier Semenoff en révolte contre Koltchak, et de contrecarrer les efforts des Tchéco-Slovaques pour se défendre contre lui. Il alla jusqu'à les attaquer, si bien qu'à un moment donné les troupes japonaises faisaient la guerre à l'armée alliée la plus importante qu'il y eût en Sibérie. Un autre rebelle contre l'autorité du Gouvernement d'Omsk, le cosaque Kalmikoff, reçut également les encouragements et l'aide financière du Japon : il avoua que c'était le Japon qui payait et équipait ses hommes, et déclara ne devoir de reconnaissance et d'allégeance qu'à lui[2]. Le Japon

1. Spargo, p. 250.
2. Sur toute cette phase, voir Barrows, témoin oculaire, *Asia*, septembre 1919, p. 930, et le curieux livre de C. Ackermann, *Trailing the Bolsheviki*.

poursuivait donc vis-à-vis de la Russie et de la Sibérie sa politique propre, sans se préoccuper de celle de l'Entente.

L'écroulement de Koltchak, les progrès des Bolchévistes, la désorganisation des forces des aventuriers Semenoff, Kalmikoff, Rosanoff, l'hostilité de plus en plus violente de la population, obligèrent cependant le Japon à reculer. L'expédition, si coûteuse[1], d'un profit si douteux, était impopulaire au Japon : seuls les impérialistes et militaristes à toute épreuve la soutenaient. On parla du retrait des forces japonaises : les forces alliées avaient déjà été retirées : ce retrait fut même annoncé au mois de mars 1920. Un événement tragique, le massacre de la garnison japonaise de Nikolaïevsk[2], en mai 1920, arrêta l'exécution de ces projets : en réponse à une note des Etats-Unis, le Japon se déclara obligé de conserver le Nord de Sakhaline comme base d'opérations, et des troupes sur le continent pour la protection efficace de ses sujets.

Quelles que soient les conséquences immédiates de la politique japonaise en Sibérie orientale, il paraît probable que cette région, géographiquement reliée à l'Extrême-Orient, est définitivement perdue pour l'Occident. Une suite de circonstances imprévues a permis au Japon d'y réaliser, au moins partiellement, les ambitions de Yoshida Shoin et des impérialistes, qui semblaient alors de purs rêves de mégalomanes. D'autres circonstances impossibles à prévoir pourront réduire un jour ces rêves à néant, soit que cette région se rende indépendante, soit que l'opposition

1. Le *Jiji* du 3 juin 1920 estime à plus de 270 millions de yen le coût de l'expédition jusqu'à ce jour, et les dépenses mensuelles à 13 ou 14 millions.

2. Le communiqué officiel avoue la mort de quatorze officiers et deux cent quatre-vingt-sept hommes. De plus le *Osaka Mainichi* du 8 juin parle d'une quarantaine d'officiers de marine et de marins, du consul et d'environ quatre cents civils japonais.

des États-Unis ou d'autres puissances oblige le Japon à lâcher prise. Mais, économiquement, il est vraisemblable qu'il y gardera la suprématie. C'est la seule à laquelle il puisse d'ailleurs utilement prétendre.

III

L'expansion pacifique.

Ses succès matériels ne suffisent pas au Japon. Il ne vise pas seulement des conquêtes économiques et territoriales, mais cette autre conquête purement morale et infiniment plus ardue que serait la reconnaissance de sa parfaite égalité avec les Blancs. Ce sont ses progrès et ses déboires et cette ambition que je voudrais exposer brièvement. Leur importance est capitale, car la répercussion sur la politique mondiale de cette ambition est incalculable : c'est de la suprématie du Blanc qu'il s'agit; c'est une ère nouvelle dans l'histoire de l'humanité qui s'ouvre. Dans cette querelle des races, qui est la grande menace de l'avenir, le Japon joue le rôle de protagoniste d'un côté, les Etats-Unis de l'autre. Et dès à présent, c'est surtout à une lutte entre ces deux puissances que le débat se limite.

Dès la première heure le Japon se préoccupe de faire rapporter les Conventions que lui avaient imposées les puissances et qui entament sa souveraineté sur la terre japonaise. Et ce sont précisément les Etats Unis, alors inconscients du problème qui va bientôt se poser, qui, les premiers, par idéalisme et dans un sincère esprit de sympathie, ont offert de soumettre leurs sujets dans les Treaty Ports à la juridiction japonaise : ils proposent en 1876, par le Bingham Treaty, et de nouveau en 1887, d'abandonner leurs droits d'exterritorialité. Les hésitations du Gouvernement japonais empêchèrent seules alors

l'arrangement d'aboutir. Et lorsque, en 1894, les Anglais à leur tour consentirent à cet abandon, les Etats-Unis ratifièrent immédiatement le Traité que les autres puissances ne pouvaient plus repousser. En 1899, le Japon avait signé des traités avec toutes, et recouvré complètement sa souveraineté commerciale et juridique. C'était une première victoire, d'une portée très grande, puisque pour la première fois les Blancs se soumettaient aux tribunaux d'une race de couleur. Et bientôt en 1900, pendant l'expédition des Boxeurs, ses troupes figurent sur un pied d'égalité avec celles de l'Occident. Enfin par son alliance avec l'Angleterre en 1902, le Japon entre nettement dans le concert des grandes puissances. Ses progrès, ses victoires pendant la guerre avec la Russie, le traité de Portsmouth, la part qu'il a prise à la guerre de 1914, les services qu'il a rendus aux Alliés en nettoyant le Pacifique, l'Océan Indien, en patrouillant dans la Méditerranée, en fournissant de l'artillerie, des munitions, des fournitures militaires, achèvent de lui donner le sentiment de son importance, de sa force, de son égalité.

Et cependant, cette égalité n'est qu'apparente. A mesure que ses forces et sa situation augmentent, elle lui est contestée de plus en plus âprement par le vieux préjugé du Blanc contre tous ceux dont la peau est de couleur différente. C'est aux Etats-Unis d'abord, en Australie ensuite, les premiers menacés par son expansion, que ce préjugé se manifeste sous les formes les plus blessantes et les plus violentes L'immigration japonaise aux Hawaï où, dès 1900, elle représente 19,68 °/₀ de la population totale contre 18,82 °/₀ de Blancs, inquiète d'abord les Américains. Bientôt les grands réservoirs jaunes se mettent à déborder sur leur continent; et aux Chinois déjà installés en Californie s'ajoute un nombre croissant d'immigrants japonais, qui finissent par avoir presque

le monopole de la production agricole. Ils acquièrent peu à peu de vastes terres qu'ils exploitent avec la minutie soigneuse de leur race, et dont ils tirent un produit très supérieur à celui qu'elles rendent sous la culture paresseuse du Blanc. Celui-ci voit avec jalousie et inquiétude croître leur insolente et dangereuse prospérité: certaines denrées indispensables, les pommes de terre par exemple, deviennent la propriété presque exclusive des Jaunes. Le préjugé de race, déjà fort, s'exaspère vite sous cette victorieuse concurrence économique. Les qualités mêmes du Japonais, cultivateur né, son application, sa force extraordinaire de travail, sa sobriété, son esprit d'économie et la modicité de ses besoins qui détonnent dans ce milieu gaspilleur et gâcheur, bref toutes ses vertus individuelles sont dans ce milieu des vices sociaux, puisqu'elles menacent l'existence même de l'indigène insoucieux qui a un autre « standard of living », d'autres besoins, d'autres habitudes de dépenses et de loisir. Il lui faudra descendre au niveau de son concurrent, acquérir ses vertus ou disparaître. L'une et l'autre hypothèse lui paraissent inadmissibles. Dès le printemps de 1905, le *San Francisco Chronicle* ouvre une campagne en règle contre les Japonais, et une Ligue se forme, l'Asiatic Exclusion League, qui demande leur expulsion, ou tout au moins une législation d'exclusion. En mai 1905, la première mesure législative hostile est prise. Elle écarte des écoles publiques les enfants japonais. Elle est appliquée en 1906, malgré les protestations du Gouvernement japonais. L'intervention conciliatrice du Président Roosevelt réussit tout au plus à obtenir de la Californie qu'elle consente à faire parquer indistinctement tous les enfants « étrangers » (alien) âgés de plus de dix ans dans des écoles séparées. En échange, le Japon promit de ne plus accorder à ses émigrants de passeports pour les Etats-Unis. Il respecta cet enga-

gement. L'agitation reprit cependant de plus belle en 1909, sous la forme d'une véritable croisade dirigée par la Capitaine Hobson et la presse de Hearst contre la présence des Jaunes aux Etats-Unis : on parla même de guerre. Rien que pendant le mois de janvier 1913, la Californie, par bravade, promulgua plus de quarante lois dirigées contre les Japonais ; et finalement, le 19 mai 1913, le Gouverneur de l'Etat, Johnson, signa la loi Heney Webb qui défend à tout étranger de posséder ou d'acquérir des terres en Californie. Les protestations renouvelées du Japon restèrent sans effet, et la situation n'a pas encore reçu de solution satisfaisante [1].

Elle ne peut en recevoir. Le Japon veut tout ou rien. Il ne peut accepter aucun compromis. Son orgueil et sa force exaltés par ses victoires, toutes ses réussites, ne peuvent admettre l'humiliation de ces lois d'exception. L'impossibilité de trouver ailleurs un exutoire à l'excès de sa population le condamne à les repousser, quoi qu'il en coûte. Il lui faut faire reconnaître son égalité avec les Blancs pour pouvoir partout pénétrer librement chez eux. Il entend que le monde tout entier soit ouvert à ses sujets. Si les Américains l'emportent, un précédent sera créé qui lui fermera tout le continent et l'Australasie aussi. De part et d'autre l'on s'observe et l'on se prépare. Par une tragique fatalité, même l'expansion pacifique du Japon, tout comme son impérialisme, semble n'avoir d'autre issue que la guerre. Et quelle guerre ! la plus vaste de l'Histoire. Car le problème n'est pas local, californien ou australien : il n'est pas national seulement, japonais ou américain : il est mondial et concerne l'Asie et l'Afrique, et l'Europe comme l'Amérique,

1. Pour toute cette question jusqu'en 1908, voir le livre solide et documenté de M. Louis Aubert, *Américains et Japonais*, A. Colin, Paris 1908.

toutes les races de couleur et toute la race blanche. Ce serait la plus grande conflagration de l'Histoire. C'est le grand problème angoissant de l'avenir. On peut en retarder la solution. On ne pourra pas l'écarter. Déjà partout, en Egypte, dans l'Inde, en Chine, les innombrables multitudes s'enfièvrent et s'agitent; et c'est plus des deux tiers de l'humanité qui ne veulent plus de la suprématie du Blanc. Et dans ce débat, le Japon, chef de file de l'Asie et champion des droits méconnus des races dites inférieures, a par son avance, sa force, son intelligence, toutes ses supériorités, le dangereux privilège de jouer le premier rôle.

Il y est d'ailleurs acculé, qu'il le veuille ou non. Son impitoyable destin ne lui accorde ni délai ni échappatoire. L'insuccès de ses tentatives de colonisation en Asie s'affirme. Nous l'avons vu, les terres qu'il a conquises au prix de tels sacrifices ne peuvent soulager son malaise, ni constituer des débouchés suffisants à sa production et à son énergie.

Car l'étrange destin de ce pays est de rencontrer partout des obstacles naturels à son expansion plus puissants que toute opposition politique; et la philosophie de tous ses efforts semble être que la volonté de la Nature autant que celle de l'homme les condamne. Ni en Corée, ni dans Sakhaline, ni en Mandchourie, ni en Sibérie orientale, nulle part dans ces pays rapprochés si ardemment convoités, le Japonais ne trouve un habitat qui lui convienne et où il puisse se multiplier comme dans ses îles privilégiées. Il semble que sa séparation millénaire du reste du monde, son développement dans des conditions d'existence uniques, sous un climat à part, aient fait de lui une sorte de plante de serre chaude, incapable de vivre ailleurs que dans le milieu auquel elle s'est lentement adaptée. Trop sèches et trop froides, la Corée, la Mandchourie, Sakhaline, la Sibérie

découragent sa volonté de vie : il s'y étiole et, pris de nostalgie, abandonne leurs vaines richesses. Une force obscure le ramène toujours dans l'humide et tiède demeure de ses ancêtres où il retrouvera ses pauvres nourritures préférées d'ichthyophage et de mangeur de riz, la douceur coutumière de son antique civilisation, les chers souffles de son clair ciel changeant éternellement lavé de pluie. Les seules terres où il puisse vivre, les Hawaï, la Californie, les Philippines, la molle Asie des rizières et des ondées, lui sont fermées : la Chine surpeuplée et dont la basse plèbe s'accommode de conditions d'existence intolérables aux Japonais ne peut fournir un déversoir au trop-plein du Japon. Les supériorités mêmes de sa civilisation et de sa nature le desservent en lui interdisant de descendre au niveau de cette humanité vile.

Et d'autre part, de tous côtés la résistance du Blanc s'organise contre lui. L'Amérique, l'Australasie élèvent contre son flot une digue toujours plus haute. Au Conseil des Nations, on écarte jusqu'à la discussion de ses propositions pour la reconnaissance de l'égalité des races. De quelque côté qu'il se tourne se dressent ainsi les défenses inexorables de la Nature ou des hommes, et des déceptions renouvelées. Et à mesure qu'il éprouve plus nettement les résistances qui, en reculant dans l'espace, n'ont fait que se fortifier, ses forces d'expansion croissent et menacent de tout faire éclater.

C'est un tragique destin, et que nul ne peut contempler sans inquiétude et sans pitié. Sa magnifique vitalité, son incroyable accroissement de richesse et de force constituent pour lui une misère pire que toute faiblesse et une menace plus grande que toute impuissance et toute pauvreté. A pareille situation l'on n'aperçoit aucune solution. De tous côtés il semble que le Japon d'autrefois soit menacé de destruction. Les remèdes que l'on applique aggravent le

mal. Son industrialisation totale, que préconisent certains, ne ferait que retarder la fatale échéance. Elle achèverait d'ailleurs à bref délai de détruire l'essence de sa fine civilisation.

Ainsi au moment culminant de sa puissance et par l'effet même de ses réussites, le Japon semble courir de plus graves dangers qu'à aucun moment de sa longue histoire. Nulle invasion, nulle influence étrangère ne valent comme force de dissolution l'action insidieuse de ces fatalités intimes. Il porte en lui, dans sa substance même et dans ses ambitions légitimes, un principe de mort, et sa force même lui est ruineuse comme sa prospérité. Sa destinée lui impose une tâche surhumaine : la conquête de l'égalité absolue avec les Blancs, que dans la léthargie de ses congénères et l'impuissance de ses frères il est seul à entreprendre contre la coalition de tous les intérêts que menacent ses ambitions raciales plus encore que son expansion. Et d'autre part, même s'il s'adapte à ses nouvelles conditions de vie, son sort ne sera pas meilleur. Si, devenu pour tout le reste tout pareil à ses adversaires, il veut faire reconnaître son égalité dans un monde que rien ne prépare encore à l'admettre, il affronte un péril mortel en faisant contre lui l'unanimité des Blancs. S'il abandonne ses ambitions, il tombe au rang d'une race inférieure et, avec son orgueil et sa force, son essor vital sera brisé. Telle semble aujourd'hui la situation du Japon.

CONCLUSION

La tâche que j'ai entreprise dans ce livre est peut-être de celles que l'on ne peut réaliser dans un cadre si étroit, et nul ne sent plus vivement que moi les insuffisances de cette étude. J'ai cru cependant devoir la tenter. Il m'a semblé que je devais essayer de dire, si rapidement que ce fût, ce qui me paraît l'essentiel de chacun des deux Japon que l'on sépare trop souvent aussi complètement que s'ils constituaient deux pays différents : d'en montrer, sous des apparences diverses, l'unité foncière trop souvent niée : enfin de marquer avec précision le rôle et la situation présente du Japon dans le grand drame du monde moderne. A tout cela une si courte esquisse ne saurait sans doute pas suffire : bien des pages manquent auxquelles le lecteur sans doute s'attendait. Cependant, c'est volontairement que j'ai suivi ce plan à la fois vaste et restreint. Si j'avais écouté mes préférences, je me serais surtout étendu sur l'ancien Japon et les aspects extérieurs qui le révèlent encore. Mais trop d'écrivains ont déjà dégagé ce charme : il nous est devenu si familier que, pour beaucoup d'entre nous, il est le Japon tout entier, et que sa force, ses misères et sa destinée présentes restent voilées. Sur celles-ci, d'autre part, j'ai dû me résigner à ne dire que ce qu'il est indispensable de savoir pour mesurer la grandeur de ses progrès et de son rôle, et l'action des forces qui l'entraînent aujourd'hui. J'ai peut-être ainsi

déçu une double attente. Je n'ai sans doute exprimé ni le charme du Japon, ni exposé complètement son effort présent. Ma seule excuse est d'être resté fidèle au plan que je me suis tracé en abordant l'étude de ces civilisations d'Extrême-Orient. C'est leur essence particulière et leur apport à notre commune humanité qui, avant tout, me retiennent. Si j'ai pu, si imparfaitement que ce soit, éclairer un peu leur vie profonde, éveiller un peu de la sympathie qu'elles m'inspirent, et faire partager à d'autres un peu de ce que je leur dois, je serai payé d'un effort parfois aussi ingrat pour moi que pour mon lecteur.

En définitive, qu'est-ce donc que ces pays nous apportent? Est-ce simplement la vision d'un monde sans analogies presque avec le nôtre, surtout étrange et mystérieux parce que *différent?* une sensation d'exotisme et un charme d'étrangeté, la fascination du mystère et de l'incompréhensible? — A en croire la plupart des écrivains qui les ont décrits et les premières impressions que l'on en reçoit, on le penserait presque. Et certes, je serais le dernier à prétendre, comme certains, que l'essence de ces civilisations est celle de la nôtre, et que toutes leurs apparences extérieures ne sont que le déguisement d'une âme en tout pareille à notre âme. Je pense toujours que d'irréductibles différences nous séparent: j'ai essayé d'en dégager quelques-unes; je pense toujours que bien des dessous de ces pays nous resteront éternellement fermés : je sens que les interprétations que j'en donne ne sont sans doute parfois que des vues de mon esprit.

Cependant, je garde toujours les convictions que j'ai exprimées dans l'avant-propos de ma « Chine » ; et j'ose espérer que ces deux livres y ont apporté quelques confirmations. Profondément je crois, pour l'avoir éprouvé, que ces pays peuvent enrichir notre

âme. S'ils ne devaient nous donner que des impressions d'exotisme, des jouissances esthétiques, un émoi superficiel parce que différent seulement, ce serait peu de chose. Rien de ces civilisations ne pourrait alors jamais se mêler à notre vie profonde, et leur fréquentation ne fournirait qu'un amusement sans portée. Je pense qu'il n'en est rien. Ceux qui ne voient que les ressemblances, comme ceux qui ne sont sensibles qu'aux différences, me semblent avoir également tort. Les unes et les autres existent, et ne s'excluent pas. Certes ces civilisations sont aujourd'hui, comme toutes les civilisations qui n'ont pas évolué selon les mêmes rythmes et en même temps que nous, à une immense distance du point où notre rapide évolution nous a portés. Elles semblent, et elles sont, aujourd'hui différentes. Mais j'ai montré que nous avons traversé le stade où elles se sont arrêtées, et que nous fûmes autrefois tout pareils à nos frères immobilisés. Nos groupements étaient encore il y a peu de siècles semblables aux groupements qu'ils forment aujourd'hui. Nos réactions, nos cultes et nos rites ne différaient guère : nous étions comme eux parqués dans des castes et des corporations, où de père en fils les générations répétaient les mêmes gestes et se ressemblaient toutes par les croyances, les habitudes, les traditions. Notre art était alors semblable à leur art. Malgré les siècles écoulés, bien des souvenirs, bien des tendances nostalgiquement nous rattachent à ce passé lointain, oublié et subsistant, qui est toujours leur présent ; ils traînent encore obscurément dans notre âme : un rien suffit parfois à les faire renaître en nous[1].

Et d'autre part, le fonds commun de notre vie, les passions, les aspirations, les souffrances, les fatalités communes de notre destinée, se retrouvent pareille-

1. Voir ma *Chine*, passim.

ment dans toute l'humanité, à toute époque et dans toute race. C'est ce passé et ce fonds commun d'humanité que le spectacle des anciennes civilisations fait revivre en nous, consciemment ou inconsciemment. Elles réveillent des parties endormies ou périmées de notre être. Elles renouvellent notre sensibilité aux généralités de toute vie humaine : dans leur art et dans leur vie nous retrouvons les tristesses, les joies, les espérances, les émois et les charités du cœur de l'homme, les illuminations de sa foi, les apparences adorables de sa jeunesse ou la présence auguste de sa vieillesse, plus pathétique, plus vénérable et plus vénérée chez elles que chez nous ; bref, elles manifestent sous des formes différentes des manières d'être éternelles de toute créature humaine sur cette terre où l'attendent pareillement à leur heure l'amour, la maladie, la mort, le bonheur ou la souffrance, les voluptés et les illusions que la Nature indifférente fait surgir dans notre vie brève.

Ce fonds permanent et général de l'homme apparaît à travers tous les déguisements de race, de milieu, et toutes les différences d'expression. Telle statue de Lung Men ou de Nara rappelle telle statue grecque ou gothique, non seulement par une même sensibilité esthétique aux volumes et aux formes, à la beauté décorative, par une même suavité de lignes, mais par l'essence même de l'émotion qu'elle révèle. Telle peinture chinoise ou japonaise répand en nous l'émotion religieuse, l'extase heureuse, le ravissement devant la pureté d'une âme ou le rayonnement d'une douce figure, la jeunesse radieuse ou héroïque, les bienveillances humaines ou divines dont leur créateur fut comme nous ému. Telle esquisse de Sesshiu, au même degré que telle gravure de Rembrandt, nous révèle des aspects permanents et émouvants de la terre ou du ciel, de mystérieuses profondeurs de méditation ou de rêve ; et tel dessin de Kōrin la

rythme même qui ordonne la vie partout pareille des fleurs, des bêtes, des arbres, des eaux : ce sont les mouvements mêmes de la Nature et de la vie créatrice et leur sève visible qui coulent de ce pinceau magique en taches fluides. Mieux encore que l'art de nos symbolistes et de nos impressionnistes, ce sont des essences et des types que cet art exprime : bien plus, l'art le plus classique ne dégage pas mieux que ces fugitives notations, qui parfois nous déconcertent par leur technique, les aspects généraux des choses et leurs façons d'être éternelles.

Autant que l'art, la méditation de la vie morale de ces pays élargit et renouvelle notre sensibilité et peut enrichir notre esprit et notre âme : plus encore que lui, elle nous oblige à faire un retour sur nous-mêmes, à examiner à nouveau les valeurs de notre civilisation, les fins véritables de la vie. La courtoisie, la décence, la bienveillance et les déférences instinctives, tout le rythme social qui ordonne jusqu'aux gestes et aux attitudes d'un Chinois ou d'un Japonais nous enseigne des disciplines, des finesses, des aristocraties, des tolérances disparues. Le sens de la vie collective, de la solidarité familiale et humaine qui caractérise ces sociétés, leur subordination de l'individu à son groupe et tous deux à des fins qui les dépassent, leur cohésion, leur esprit de sacrifice, leurs stoïcismes, toutes leurs conceptions spirituelles, sont une perpétuelle leçon pour notre individualisme égoïste, et la condamnation de nos incohérences sociales. A l'égal du « Καλοκἀγαθός » des Grecs, de « l'honnête homme » du XVII[e] siècle, du « gentleman » anglais, et plus encore, le samouraï est un de ces exemples achevés d'humanité que produisent seules les plus hautes civilisations, et ses vertus peuvent servir de modèle à toutes. Ce que Confucius et Lao-tze peuvent nous enseigner, et quelles rencontres

spontanées avec leurs doctrines l'on trouve dans d'autres races, à des milliers d'années de distance et à l'autre bout de la terre, je l'ai montré déjà. Et de même les doctrines bouddhistes et shintoïstes trouvent aujourd'hui des disciples, non seulement parmi nos philosophes, mais nos hommes de science : les intuitions de l'Asie sont devenues les vérités expérimentales de l'Occident.

Il serait facile de multiplier les exemples. Ils tendent tous à une même conclusion: que l'humanité est une, et qu'aucun développement humain ne peut plus nous rester étranger. Sous les dehors différents partout et à toute époque nous retrouvons, immuable et résistant, le fonds de notre commune nature. C'est elle que l'effort de la pensée moderne s'applique aujourd'hui à révéler. Cet effort atteint enfin les lointaines régions qui, si longtemps, nous sont restées inconnues et nous paraissaient fermées. Et il ne semble pas exagéré de penser que l'apport de ces civilisations, enfin étudiées et pénétrées, pourra un jour s'ajouter à celui des civilisations dont nous avons été jusqu'ici uniquement tributaires.

Car on s'aperçoit aujourd'hui que les deux humanités dont les destinées se sont jusqu'ici déroulées presque sans contact, l'humanité d'Occident et l'humanité d'Extrême-Orient, ne peuvent plus rester isolées. Elles ont élaboré chacune une vision du monde également complète et cohérente, et leurs conceptions sont comme deux faces de l'âme humaine totale. Aujourd'hui leurs pensées comme leur vie se pénètrent. A ce monde trop longtemps ignoré ou incompris, l'Europe pourrait, comme elle le fit à la Judée, à l'Egypte, à l'Inde, demander le secret de cette vie spirituelle qu'il possède toujours et qu'elle semble avoir perdu. Et de même cette lointaine humanité ne peut plus échapper à la pénétration de nos idées.

Aujourd'hui la planète est une, et les divisions qui séparaient les races et les cultures tombent. L'on voit enfin le confluent de ces deux grands fleuves qui, pendant des milliers d'années, ont coulé séparément. Nous avons autant à gagner que nos frères jaunes à confondre les apports de leurs ondes enfin mêlées. L'heure de cette union semble approcher. Lentement se crée, après les luttes, les déchirements, les incompréhensions d'autrefois, une solidarité plus vaste que la destinée nous impose, que nous le voulions ou non. Pour la première fois depuis que la planète existe, tous les hommes sont accessibles les uns aux autres; et, partant, toutes les sources d'inspiration s'ouvrent à tous. L'homme découvre enfin la variété infinie du monde, la légitimité de tous les développements qui se sont succédé sur cette terre; et peu à peu naît une plus large intelligence de la nature humaine, diverse et une.

C'est à propager cette intelligence qu'aujourd'hui travaillent partout de très hauts esprits, par sympathie pure, en dehors de toute théorie humanitaire ou politique. La vaste enquête sur l'homme et les variations de sa psychologie, sur les sociétés, les civilisations, entreprise par Voltaire, Montesquieu, les encyclopédistes; reprise par l'Allemagne; et qui, peu à peu, fit revivre l'antiquité égyptienne, hindoue, hébraïque, grecque, romaine, de nouveau continuée en France par l'étude minutieuse d'époques et de pays plus voisins, atteint depuis un demi-siècle après le monde musulman le monde jaune. Pendant longtemps la France a été la principale ouvrière dans cette enquête. Sans doute, quelques-uns de ces domaines, défrichés d'abord par des Français, sont devenus un instant la possession presque exclusive de l'Angleterre. Mais depuis peu nos grands sinologues d'autrefois ont retrouvé des successeurs dignes d'eux, les Chavannes, les Pelliot, les Granet; et récemment nul n'a affirmé

la noblesse des idées qui ont façonné les vieilles civilisations d'Asie avec plus de force que nos écrivains. Ils ont proclamé que leur art est l'égal des plus grands, et que quelques-uns des moments les plus parfaits de l'humanité ont été réalisés en Chine et au Japon[1]. Aujourd'hui il semble donc permis à un Français de penser que dans ce grand travail pour atteindre une connaissance plus exacte de l'homme et de ses variétés, la France est appelée à jouer de nouveau un rôle capital. Par les dons d'analyse et d'intelligence philosophique dont l'esprit français a donné tant de preuves déjà, par sa compréhension des âmes musulmanes, hindoues et d'Extrême-Asie, par son sens de ce qui est humain et universel, son absence de préjugés contre les races dites inférieures, la France semble devoir, mieux que tout autre pays, pouvoir collaborer à faire naître cette entente plus humaine entre les hommes.

Or de même que la France pourrait être le meilleur interprète de l'Asie auprès des peuples occidentaux, le Japon, me semble-t-il, pourrait le mieux interpréter l'Europe aux autres races asiatiques. Ce pays, par sa situation géographique, par la souplesse de son génie, par sa faculté d'adaptation rapide, est destiné à servir d'intermédiaire entre l'Asie millénaire et la civilisation moderne. Il a un rôle intellectuel supérieur au rôle politique qu'il ambitionne. Dans cette tâche nuls pays ne semblent, mieux que le Japon et la France, préparés à associer leurs efforts. Entre eux les points de contact et les préparations d'entente sont d'ailleurs plus nombreux qu'on ne pense ; et nos esprits sont faits pour se comprendre et collaborer. Je n'en veux d'autre preuve — car ce

1. Voir notamment les récents travaux de MM. Noel Peri, Louis Aubert, F. Challaye, P. L. Couchoud, qui témoignent de tant de sympathie et d'intelligence pénétrante.

développement m'entraînerait trop loin — que les rapports saisissants qui existent entre notre sentiment esthétique et celui du Japon. Si, comme je le crois, l'art d'un pays est la manifestation la plus profonde et la plus significative de son âme, — et j'ai essayé de démontrer que l'essence même de la civilisation japonaise est esthétique — on ne saurait attacher trop d'importance aux vertus communes que révèlent ces deux arts faits de mesure, de grâce, de simplicité raffinée, de noble sincérité et de constante probité. Une race qui produit, depuis treize siècles, les merveilles de Nara et de Kyōto, de Kamakura et de Tōkyō, ses bronzes et ses laques, sa statuaire et sa peinture, est une race fine et noble, dont l'idéal est comparable au nôtre. Elle pourra, sous la dure contrainte des circonstances, se laisser un instant détourner du haut idéal de délicatesse, de justesse et de perfection en toute chose qu'elle a si longtemps poursuivi. Elle ne pourra jamais oublier ce qui fut si longtemps sa vie et fit sa grandeur. L'inhumain et le « colossal » germaniques, les grossièretés et la barbarie allemandes, le bas matérialisme moderne, ne pourront jamais conquérir cette terre où tout est juste et mesuré, harmonieux et clair comme notre propre génie, et pénétré d'idéalisme.

La France et l'Asie ne seraient pas seules à profiter de cette collaboration : tous les pays et toutes les races y sont intéressés. Car le Japon d'autrefois est entré comme la Grèce, et Kyōto comme Athènes et comme Florence, dans le domaine des influences universelles de beauté et de bienfaisance. Ils font aujourd'hui partie de l'héritage de l'humanité entière. Nulle âme qui ne puisse y trouver un élargissement, une joie, et des motifs d'espérer que l'homme ne sera pas éternellement livré aux forces de laideur, de violence et de haine. L'âme japonaise serait-elle devenue moins sensible que la nôtre à des

bienfaits dont elle fut l'abondante créatrice? Nul qui la connaît ne l'admettra jamais. Par la profonde harmonie de toutes ses manifestations, par la noblesse de son idéal de sacrifice, la perfection de sa vie, le Japon nous apporte un exemple exaltant, et à la future cité humaine une précieuse collaboration. Seuls des aveugles ou des ignorants repousseraient de pareils dons. L'humanité est aujourd'hui au partage des chemins. Cette guerre inhumaine lui a révélé ce que tant de penseurs avaient déjà dénoncé : la bassesse des fins matérielles qu'elle a trop longtemps poursuivies. « Votre civilisation matérielle n'est pas une civilisation », me disait à Calcutta un Brahme ; et à Osaka un Japonais : « Il n'y a d'autre civilisation que celle des sentiments. » C'est là leçon de l'Asie, mère de toutes les religions, et foyer de toutes les illuminations spirituelles. C'est celle de l'antique Japon qui subsiste dans le Japon moderne. C'est là nouvelle religion que les enseignements de cette guerre et la révélation de notre longue erreur nous imposent aujourd'hui.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE III

L'ART

LIVRE IV

LE JAPON MODERNE

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 8-1923.



Bibliothèque de Philosophie scientifique (*suite*)

2e PSYCHOLOGIE ET PHILOSOPHIE

ACHILLE-DELMAS (F.), médecin des asiles et BOLL (M.) **La Personnalité humaine** (4e m.)

APERT (Dr). **L'Hérédité morbide** (5e mille).

AVENEL (Vicomte Georges d'). **Le Nivellement des Jouissances** (5e mille).

BALDENSPERGER (F.), chargé de cours à la Sorbonne. **La Littérature** (5e mille).

BELLET (Daniel), professeur à l'École libre des Sciences politiques. **Le Mépris des lois et ses conséquences sociales.**

BERGSON, POINCARÉ, Ch. GIDE, etc. **Le Matérialisme actuel** (12e mille).

BINET (A.), directeur de Laboratoire à la Sorbonne. **L'Âme et le Corps** (13e mille).

BINET (A.). **Les idées modernes sur les enfants** (26e mille).

BOHN (Dr G.). **La Naissance de l'Intelligence** (40 figures) (8e mille).

BONAPARTE (Marie). **Guerres militaires et guerres sociales** (4e mille).

BOUTROUX (E.), de l'Institut. **Science et Religion** (24e mille).

BOUTROUX (E.). **Morale et Religion** (4e m.)

CLAPARÈDE (Dr E.). **Comment diagnostiquer les aptitudes chez les écoliers** (17 fig.) (7e mille).

CRUET (J.), avocat à la cr d'appel. **La Vie du Droit et l'Impuissance des Lois** (6e m.)

DAUZAT (Albert), docteur ès lettres. **La Philosophie du langage** (7e mille).

DEWEY (John), professeur de Philosophie. **Comment nous pensons.**

DUGAS (L.), agrégé de Philosophie. **La Mémoire et l'oubli** (5e mille).

DWELSHAUVERS (Georges), professeur à l'Université de Bruxelles. **L'Inconscient** (6e m.).

GAULTIER (Paul). **Leçons morales de la guerre** (5e mille).

GUIGNEBERT (C.), professeur à la Sorbonne. **L'Évolution des Dogmes** (7e m.).

HACHET-SOUPLET (P.), Dr de l'Institut de Psychologie. **La Genèse des instincts** (4e m.)

HESNARD (Dr A.). **Les Psychoses et les frontières de la folie** (7 fig.).

JAMES (William), de l'Institut. **Philosophie de l'expérience** (10e mille).

JAMES (William). **Le Pragmatisme** (11e m.)

JAMES (William). **La Volonté de croire** (8e m.)

JANET (Dr), de l'Institut, professeur au Collège de France. **Les Névroses** (11e mille).

JANET (Dr). **La Médecine psychologique** (5e mille).

JOUSSAIN (A). **Les passions humaines.**

JULLIOT (Ch.-L.). **L'Éducation de la Mémoire** (6e mille).

LASKINE (Edmond). **Le Socialisme suivant les peuples** (4e mille).

LE BON (Dr Gustave). **Psychologie de l'Éducation** (30e mille).

LE BON (Dr Gustave). **La Psychologie politique** (19e mille).

LE BON (Dr Gustave). **Les Opinions et les Croyances** (18e mille).

LE BON (Dr Gustave). **La Vie des Vérités** (11e mille).

LE BON (Dr Gustave). **Enseignements psychologiques de la Guerre** (36e mille).

LE BON (Dr Gustave). **Premières Conséquences de la Guerre** (29e mille).

LE BON (Dr Gustave). **Hier et Demain. Pensées brèves** (12e mille).

LE BON (Dr Gustave). **Psychologie des temps nouveaux** (12e mille).

LE BON (Dr Gustave). **Le déséquilibre du Monde** (11e mille).

LE BON (Dr Gustave). **L'évolution actuelle du monde** (8e mille).

LE DANTEC. **Savoir** (12e mille).

LE DANTEC. **L'Athéisme** (21e mille).

LE DANTEC. **Science et Conscience** (10e m.)

LE DANTEC. **L'Égoïsme** (14e mille).

LE DANTEC. **La Science de la Vie** (8e m.).

LOMBROSO. **Hypnotisme et Spiritisme** (13e mille).

MACH. **La Connaissance et l'Erreur** (6e m.)

MARIE (Dr A.), Médecin en chef de l'Asile-Clinique de Sainte-Anne. **La psychanalyse.**

MAXWELL. **Le Crime et la Société** (7e m.)

MAXWELL (J.). **La Magie** (4e mille).

MAXWELL (J.). **La divination.**

MAYER (Lt-Colonel Émile). **La psychologie du commandement.**

MUNSON (Colonel Edward L.). **Le maniement des hommes.**

NAUDEAU (Ludovic). **La guerre et la paix.**

PAULHAN (Fr.). **Les Transformations sociales des sentiments** (4e mille).

PERRET, Dr MAZEL et Dr NOYER. **L'orientation professionnelle.**

PICARD (Edmond). **Le Droit pur** (9e mille).

PICARD (E.). **Les Constantes du Droit.**

PIÉRON (H.), Me de Confce à l'École des Htes-Études. **L'Évolution de la Mémoire** (6e m.).

RAMSAY MACDONALD (J.). **Le Socialisme et la Société** (4e mille).

RAGEOT (Gaston). **La Natalité, ses lois économiques et psychologiques.**

REY (Abel), professeur à la Sorbonne. **La Philosophie moderne** (16e mille).

REY (Abel). **Le retour éternel et la philosophie de la physique.**

VASCHIDE (Dr). **Le Sommeil et les rêves** (8e mille).

VILLEY (Pierre), professeur agrégé de l'Université. **Le Monde des aveugles** (5e m.).

VILLEY (Pierre). **L'Aveugle dans le monde des voyants.**

